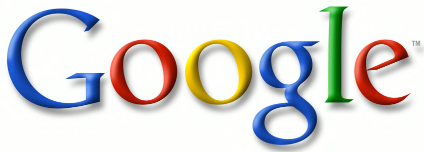
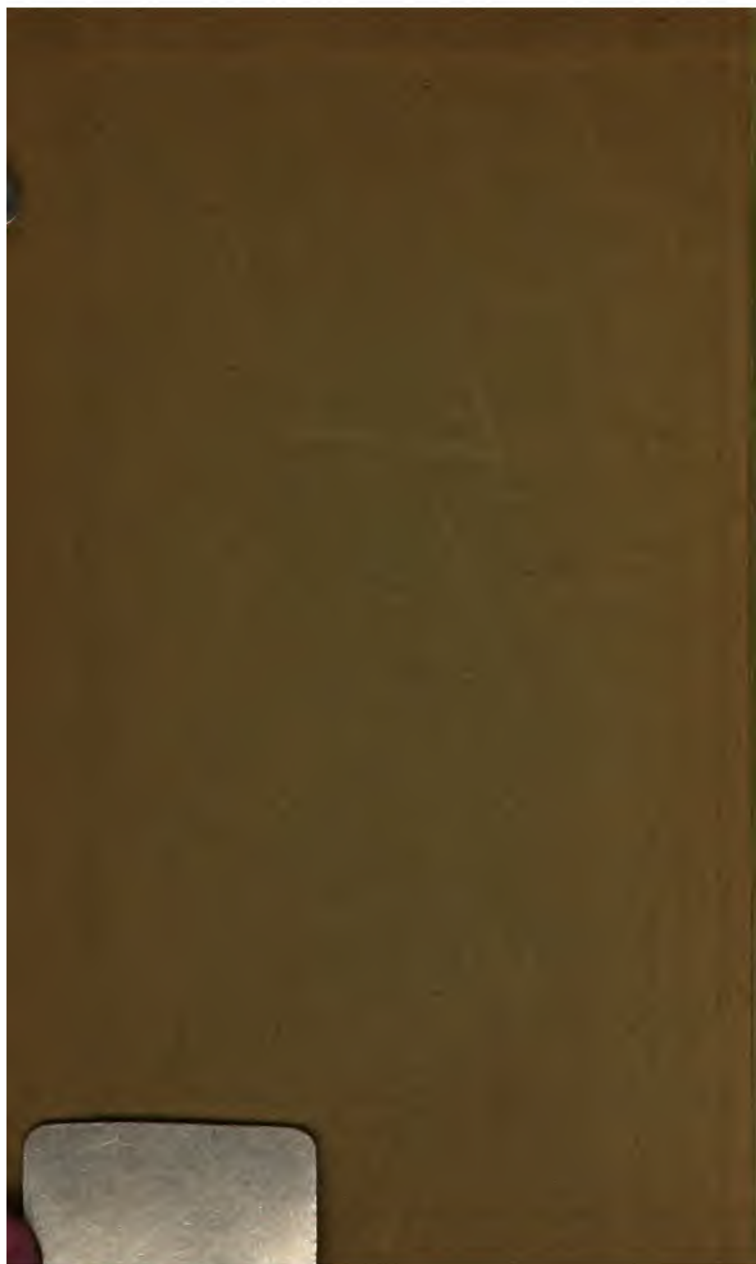








COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

UN VOLUME PAR SEMAINE

LES MÉMOIRES DU DIABLE	2 vol.
CONFESSION GÉNÉRALE	2 —
LES DEUX CADAVRES	1 —
LES QUATRE SŒURS	1 —
AU JOUR LE JOUR	1 —
MARGUERITE. — LE MAITRE D'ÉCOLE	1 —
HUIT JOURS AU CHATEAU	1 —
LE BANANIER. — EULALIE PONTOIS	1 —
SI JEUNESSE SAVAIT!... SI VIEILLESSE POUVAIT	2 —
LE PORT DE CRÉTEIL	1 —
LE CONSEILLER D'ÉTAT	1 —
UN MALHEUR COMPLET	1 —
LE MAGNÉTISEUR	1 —
LA LIONNE	1 —
LA COMTESSE DE MONRION	1 —
LES DRAMES INCONNUS	4 —
LA MAISON N° 3 DE LA RUE DE PROVENCE	1 —
AVENTURES D'UN JEUNE CADET DE FAMILLE	1 —
AMOURS DE VICTOR BONSENNE	1 —
OLIVIER DUHAMEL	1 —
LES FORGERONS	1 —
UN ÉTÉ A MEUDON	1 —
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES	2 —
UN RÊVE D'AMOUR	1 —
DIANE ET LOUISE	1 —
LES PRÉTENDUS	1 —
CONTES POUR LES ENFANTS	1 —
LES QUATRE ÉPOQUES	1 —
SATHANIEL	1 —

Les autres ouvrages paraîtront successivement.

IMPRIMERIE DE BEAU A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LES

QUATRE ÉPOQUES

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

LES QUATRE ÉPOQUES

LES CELTES

— BÉBRIX —

I

C'était la saison où les feuilles jaunies et privées de séve tombent des arbres et les laissent nus comme des hommes dépouillés pour le sommeil; car l'hiver c'est le sommeil de la nature, c'est l'heure où tout dort en elle, les parfums et les frondaisons; c'est son temps de repos, c'est sa nuit où elle se recueille pour prendre de nouvelles forces et se relever belle et parée, quand le printemps lui ramènera son matin.

Dans cette saison triste, c'était aussi l'heure la plus triste du jour. Le soleil s'était couché rouge et sanglant parmi la brume des marais, et la lune s'était levée rouge et sanglante à l'autre bout de l'horizon, parmi la brume d'autres marais. C'est que le pays dont nous parlons était alors une immense suite de forêts, partagée çà et là par de grandes étendues de terrains. Quelques-uns étaient grossièrement cultivés à la houe; la plus grande quantité recevant les eaux qui descendaient des hautes collines formaient ces immenses marais

dont nous avons parlé. C'était la condition de cette nature inculte : en effet, les bois qui couronnaient les hauteurs de ces collines pompaient incessamment les eaux des épais nuages que leurs branches gigantesques arrêtaient dans leur course, et rendaient à la terre ces eaux que la terre renvoyait incessamment au ciel.

On voyait donc le plus souvent, en ce climat, une vapeur qui enveloppait tous les objets d'un voile humide, tandis que les habitants de ce pays sauvage marchaient à travers des boues éternelles. Leur soleil qui est pourtant le nôtre ne pouvait lutter contre ces amas de fange nourris par l'écoulement continu des eaux des forêts, et ce n'était qu'aux lieux où la culture avait exposé la terre aux rayons de ce soleil pâle, que se trouvaient quelques endroits exempts d'humidité. C'est là que s'élevaient les maisons qu'habitaient ces peuples. Ces maisons étaient de forme ronde avec plusieurs issues, dont les unes pour la défense, les autres pour la retraite, lorsque ces maisons devenaient un lieu de combat. Elles étaient bâties en bois; les intervalles des poutres se trouvaient remplis par un mélange d'argile grossièrement pétrie avec des herbes sèches. Ces maisons étaient couvertes, quelques-unes de chaume, la plupart de jonc. Les issues en étaient fermées par des peaux de bêtes fauves; ces peaux ne servaient qu'à abriter du froid les habitants de ces demeures, car il n'était nul besoin de les garantir contre les voleurs. Les larcins étaient à peu près inconnus dans ce pays; et comme dans tous ceux où la foi publique est la seule gardienne des demeures, ils y étaient punis d'un châtiment terrible.

Au centre de chaque cité s'élevait une maison plus vaste et plus soigneusement construite que les autres. Là, comme partout, la puissance se manifestait à l'œil par la richesse et l'étendue de sa demeure. Ce fut d'une pareille maison que, le soir dont nous parlons, sortit un homme d'une haute stature. Il était vêtu d'une simple tunique; mais bien qu'elle ne fût point peinte de diverses couleurs, quoique cet homme ne portât ni une ceinture ornée de plaques d'or, ni un riche collier, on voyait cependant que c'était un des principaux de la cité. En effet, il n'était point rasé comme l'étaient d'ordinaire les derniers de sa nation; il ne portait pas non plus

toute sa barbe comme les guerriers de médiocre rang; il n'avait que la moustache, ce signe d'une grande autorité ou d'un grand courage, et qui distinguait les nobles celtes d'entre leurs compatriotes.

Car cette terre marécageuse sous un ciel gris était la Celtique; cette cité était la plus considérable de toute cette terre, et cet homme était le premier de la Celtique : c'était Ambigat, roi des Celtes.

Lorsqu'il eut dépassé les dernières maisons de la cité, il prit un chemin jeté sur la fange du terrain au moyen de troncs d'arbres juxtaposés, dont les intervalles étaient comblés de cailloux. Il s'avança rapidement sur ce chemin au milieu du silence de la nuit, et marcha vers une épaisse forêt qui enveloppait la ville à une assez grande distance.

Bientôt la lune fut assez élevée pour éclairer les pas de cet homme. Le silence de la nuit n'était troublé que par le gémissement du vent à travers les arbres et par le cri aigu de quelques castors qui se précipitaient dans l'eau au bruit des pas humains. Ce pays, que nous appelons aujourd'hui le Berry et qui à cette époque n'avait pas de nom qui nous soit parvenu, ce pays nourrissait alors des castors. Ce précieux animal que les envahissements de l'homme ont chassé de l'Europe, et qu'on ne trouvera même bientôt plus dans les forêts de l'Amérique que l'homme envahit et civilise de jour en jour, ce précieux animal abondait alors dans les marais de notre Gaule.

En voyant quelles sont, dans les épaisses et froides solitudes du Canada, les conditions d'existence de ces savants amphibies, il est facile de juger quel devait être l'état physique de la Gaule à une époque où ils y étaient nombreux.

Cependant, Ambigat avait atteint le bord de la forêt vers laquelle il s'était dirigé. Il s'arrêta avant d'y pénétrer, moins pour se reposer que pour se recueillir. Ce n'était pas son corps, c'était son esprit qui avait besoin de prendre des forces, au moment où il allait entrer dans les sombres détours de ce bois.

Ambigat était pourtant un vieillard; ses cheveux blancs et sa moustache blanche l'attestaient, et ces signes, qui eussent pu faire craindre quelque faiblesse physique, semblaient annoncer que l'expérience avait élevé cet homme au-dessus

des terreurs vulgaires de la nuit et de la solitude. Il n'en était pas ainsi. Le corps était resté alerte et vigoureux; mais la crainte superstitieuse qu'inspirait à tout Celte l'approche de la forêt sacrée dominait l'âme d'Ambigat, avec autant de puissance qu'elle eût pu en avoir sur le cœur d'un enfant ou d'une femme.

Cette longue vie, en effet, n'avait servi à Ambigat qu'à le rendre plus longtemps le témoin des prodiges surnaturels qui s'accomplissaient dans cette forêt. Son titre de roi lui avait même fait sentir plus immédiatement le pouvoir des prêtres qui habitaient ces sombres retraites. Peut-être même ses doutes sur la réalité de ce pouvoir surnaturel contribuaient-ils à troubler Ambigat.

Pour celui dont l'âme est pleine d'une foi sincère aux mystères d'une religion si terrible qu'elle soit, les terreurs de cette religion diminuent; car sa foi est son premier bouclier contre elle. On ne craint pas le courroux des dieux qu'on évite d'irriter. Ambigat, au contraire, avait perdu sa foi et gardé ses terreurs. Dans le long exercice de sa royauté il avait trop souvent appris que l'intérêt humain et personnel était le seul qui dictât la conduite des druides, pour croire à leur mission divine; mais, d'un autre côté, il n'avait jamais su expliquer assez complétement les prodiges qu'ils opéraient, pour ne pas être persuadé que ces prêtres étaient doués d'une puissance surnaturelle. Il allait donc vers ces hommes avec le désir de les tromper et la crainte qu'ils ne lussent ce désir en son cœur.

Outre ce sentiment, il éprouva une terreur plus naturelle à l'aspect des lieux qu'il devait traverser. Des arbres séculaires, mais alors dépouillés de leurs feuilles, y répandaient une obscurité lugubre. A travers cette obscurité la lune glissait ses rayons qui semblaient peupler la forêt de blancs fantômes, les uns couchés sur la terre, ceux-ci debout le long du tronc des arbres, assis sur leurs branches noires. Des bruits plaintifs et sinistres résonnaient sans cesse de tous côtés; tantôt ils provenaient de boucliers et d'épées attachés aux branches de la forêt et que le vent heurtait les uns contre les autres; d'autres fois c'étaient les cordes d'une harpe qui frémissaient ainsi; d'autres fois encore c'étaient des squelettes desséchés, pendus à de longues et flexibles

courroies et dont les os s'entre-choquaient avec un bruit sec et court. Cet aspect, qui arrivait si effrayant à l'imagination par les sens, lui arrivait plus effrayant encore par le souvenir. Car ces boucliers, ces armes, ces épées, ces squelettes qui emplissaient l'air d'étranges bruits, étaient ceux de coupables qui avaient péri sur l'autel du dieu sanglant qu'on adorait dans cette forêt.

Ambigat le savait; il savait aussi que de tous les crimes celui qui était le plus implacablement puni par les prêtres, celui qui avait fourni la plupart des horribles trophées qui l'entouraient, était la résistance aux ordres des druides, le doute élevé sur la légitimité de leur puissance.

Ambigat avait souvent lutté contre cette autorité; il portait en lui un doute coupable qui pouvait ne pas échapper au sens divinatoire que ces prêtres semblaient posséder; le sentiment de terreur qui l'occupait sans le dominer était donc concevable, même lorsqu'on savait qu'Ambigat était le guerrier le plus redoutable de sa nation.

Cependant un intérêt si puissant le guidait qu'il continua rapidement sa marche à travers la forêt. Arrivé à une certaine profondeur dans ces bois, il s'arrêta encore, car il allait pénétrer seul dans une enceinte encore plus redoutable. Le vieillard porta autour de lui des regards soucieux, sa physionomie avait l'expression d'une résolution arrêtée, mais vers laquelle on marche avec effroi. Après quelques instants d'arrêt, il reprit sa marche et entra dans une vaste clairière où s'élevaient de gigantesques monuments. Ils ne consistaient qu'en quelques pierres dont deux étaient verticalement posées sur la terre, soutenant une troisième pierre qui les couronnait horizontalement. Chacun de ces monuments rappelait un souvenir fatal; c'était l'un des autels où avaient été sacrifiées les victimes dont les dépouilles pendaient aux branches des arbres. Le sang qui les couvrait était la seule loi d'égalité qui fût écrite chez ce peuple; le plus noble et le plus abject y étaient confondus, et le dernier versé qui reluisait encore aux parois de la plus vaste pierre avait été fourni par la famille d'Ambigat. Ce sang était celui d'un de ses neveux; et bien que dans nos mœurs ce degré de parenté soit loin de faire supposer dans un homme une tendresse égale à celle qu'il peut avoir pour ses

propres enfants, il n'en était pas de même à cette époque où les fils d'une sœur étaient plus chers à un oncle que ses propres fils (1). Le roi détourna les yeux en passant, mais sans s'arrêter, sans que rien témoignât qu'il eût éprouvé la moindre émotion. Savait-il en effet si un signe de regret manifesté dans ces lieux redoutables ne serait pas immédiatement révélé aux maîtres souverains de ces sanglantes demeures, et si on ne lui en ferait point un crime? Que de choses il avait crues ignorées, et que, la science des druides lui avait répétées comme s'ils eussent écouté dans sa conscience! Ambigat continua donc rapidement sa route; bientôt il fut obligé de faire un grand détour pour éviter un bourbier fangeux, sur lequel il ne jeta qu'un regard indifférent. Ce bourbier était pourtant un lieu et un instrument de supplice; c'est là que les traîtres et les adultères expiraient dans d'horribles tourments, tandis que les autres coupables étaient sacrifiés par le fer, usage pieux qui distinguait le crime de l'infamie, et qui, laissant le châtiment de l'un exposé aux yeux de tous, cherchait à enfouir l'autre et à en faire disparaître la trace.

Lorsque Ambigat eut dépassé ces deux terribles endroits, la forêt se resserra de nouveau et devint plus dense. Le roi hésita quelques instants avant de s'engager dans ces nouveaux sentiers. Enfin il se décida à donner le signal qui devait avertir les habitants de ces retraites qu'un profane désirait y pénétrer; un son lent et prolongé tiré d'une espèce de trompe en fer très-mince retentit dans la forêt, et presque aussitôt une voix lui dit :

— Roi Ambigat, que veux-tu?

— M'entretenir avec Atax, le chef redouté des druides.

— Suis-moi, répondit la voix.

Et à l'instant une flamme légère parut devant le roi; il marcha vers elle et elle marcha devant lui, sans qu'il pût distinguer d'où elle venait ni qui la faisait ainsi s'éloigner. Pendant ce temps un bruit formidable se faisait entendre. C'était comme le retentissement de lourds marteaux sur d'énormes

(1) Sororum filiis idem apud avunculum qui apud patrem honor. Quidam sanctiorem arctioremque hunc nexum sanguinis arbitrantur.

enclumes, puis des mugissements sombres et des cris aigus ; de tous côtés aussi se montraient des lueurs verdâtres, et des yeux sans tête semblaient suivre la marche du roi, du sommet des arbres et du fond des buissons. Enfin Ambigat, après de longs détours, arriva à une enceinte où les arbres avaient été abattus circulairement; toutefois, ceux qui bordaient cette enceinte suffisaient à la couvrir de leurs bras gigantesques. Les branches noires des chênes formaient la voûte de ce temple sauvage, au milieu duquel s'élevait l'image grossière du dieu sanglant des Celtes ou Gaulois.

Là, comme partout, l'homme avait à son insu représenté le symbole de ses idées morales. Là l'image était barbare, non parce que l'art manquait, mais parce que la moralité était absente.

Il existe une grande erreur parmi nos artistes ; c'est de penser que le savoir manuel entre pour beaucoup dans l'art; ils se trompent: le premier élément de l'art, c'est la foi.

Les siècles marqués par un grand développement de l'art ne sont pas ceux où les instruments d'exécution matérielle ont été le plus perfectionnés, ce sont ceux qui ont été emportés par une foi puissante. De là les types de beauté si différents donnés aux dieux de la Grèce et au Dieu de la chrétienté, types qui fussent restés les mêmes si l'art moderne n'eût été qu'une étude de l'art antique, et s'ils n'eussent été les représentants de deux pensées dissemblables.

Oui, l'art est malgré l'homme l'expression de la pensée qui tient son époque; et de même que de nos jours il ne produit que des œuvres de métier plus ou moins habiles parce que le métier est la grande pensée de notre siècle, de même, dans ces époques incultes de guerres et de luttes farouches, l'art avait fait de la statue de Teutatès un monstre colossal et informe, plutôt parce qu'il répondait ainsi aux idées de ce pays sur la divinité, que parce qu'on n'y connaissait pas le travail du bois et de la pierre.

Est-ce donc la civilisation qui manque aux Chinois ? Est-ce la perfection de la mécanique ou des instruments, le loisir ou la considération accordée à la science? N'ont-ils pas toutes les ressources matérielles pour créer un art dont l'expression ne soit pas burlesque? Ce qui leur manque, c'est la pensée fondamentale et simple d'une religion élevée,

L'histoire grotesque de leurs dieux, le subtilisme de leur morale religieuse a enfanté leurs immenses magots. D'un autre côté, nous demanderons à quelle civilisation on peut attribuer l'art gothique; on ne dira pas sans doute que ce furent les arts que les barbares avaient apportés des forêts de la Pannonie et des bords du Danube qui ont créé cette magnifique expression de la pensée chrétienne; on ne dira pas non plus que les monuments romains que ces barbares rencontrèrent et brisèrent dans les contrées conquises leur servirent de modèles; personne n'oserait avancer que Notre-Dame est une étude du Panthéon, ou Saint-Sernin de Toulouse une imitation du Temple de Diane. Mais l'art qui s'éteignait à Rome avec l'antique foi au milieu de la civilisation la plus avancée, se créait en France et en Germanie avec une foi nouvelle et parmi les luttes de la barbarie. Disons-le donc encore, la statue de Teutatès telle que les anciens l'ont décrite, était plutôt la représentation de la pensée humaine et morale de cette époque, qu'une absence de savoir mécanique.

En effet, les Gaulois, mieux que les Romains mêmes, savaient, à cette époque, soumettre le fer aux plus ductiles caprices de leur imagination; ils travaillaient le bois et le pliaient à des représentations pleines de grâce des petits objets de la nature; mais cette science, ils ne l'employaient pas à élever la statue de leur dieu, parce que leur dieu était un dieu de sang, de meurtre, de batailles, à qui il fallait des victimes humaines, dieu qui dévorait les cités et les forêts par l'incendie, les guerriers par l'épée, les femmes et les enfants par son souffle pestilentiel.

Ambigat s'arrêta en présence de cette colossale statue de son dieu, et vit bientôt s'avancer vers lui un grand corps blanc, qui semblait tantôt disparaître et tantôt surgir dans l'ombre, selon que les rayons de la lune, glissant entre les arbres ou interceptés par eux, l'éclairaient ou le laissaient dans l'obscurité. Bientôt cette espèce d'apparition se dessina plus nettement aux regards du roi, et Ambigat reconnut Atax, le chef des druides, qui s'approcha de lui et qui lui parla en ces termes :

— Quel malheur ou quelle grande nouvelle t'amène ici? Ce n'est pas la saison où les sacrifices et les fêtes du grand Teutatès s'accomplissent; ce n'est pas l'heure où les hom-

mes qui ont la conscience tranquille quittent leur couche pour errer dans la nuit.

— Ce n'est précisément ni un malheur ni une nouvelle qui m'amènent, répondit Ambigat. Cependant des choses étranges se passent dans la nation, et tu as pu les observer comme moi : et quoiqu'ils ne soient pas accomplis, il y a cependant de grands malheurs sur nos têtes.

— Dis-moi quels sont ces malheurs, et je consulterai le vol des oiseaux et les entrailles des victimes pour savoir quel parti nous devons prendre pour les prévenir.

— Atax, répliqua le roi, le vol des oiseaux est une sagesse infaillible, et la voix de Dieu parle dans les tressaillements de la chair des victimes. Je les consulterai avec toi quand je t'aurai dit ce que je redoute et que tu auras reconnu que ce ne sont pas des craintes vaines.

— Parle donc, je t'écoute.

— Ici? dit Ambigat, je ne le puis.

— As-tu donc à me révéler des secrets que le divin Teutatès ne puisse entendre ?

— Ce n'est pas lui dont je veux fuir la présence, répliqua Ambigat; il sait les craintes que j'ai dans le cœur mieux que si elles avaient passé par mes lèvres, mais il ne faut pas que d'autres oreilles humaines que les tiennes entendent ce que j'ai à te confier.

Nul n'écoute ici, répondit Atax, quand j'ordonne aux hommes d'être sourds comme les pierres; et tout entend dans cette enceinte quand j'ordonne aux arbres d'être attentifs comme des hommes. Cependant si l'aspect de ces lieux t'inspire une crainte qui arrête tes paroles, viens dans ma demeure, nous y serons seuls.

Le grand druide marcha devant Ambigat, dont la propension à douter cherchait une explication aux paroles d'Atax.

Oui, se disait-il, si j'en crois ses paroles tout est sourd quand il le veut, et pourtant il cherche un lieu fermé pour m'entendre, il cède à la même crainte que moi, mais il l'attribue à moi seul; Atax est toujours le même, et si je ne lui persuade pas qu'en cette circonstance son intérêt est lié au mien, je ne réussirai pas dans l'exécution du projet que je médite.

Ils arrivèrent bientôt dans la demeure d'Atax, elle était

creusée au flanc d'une petite colline dans les blocs d'une pierre tendre et poreuse ; une mèche de chanvre enduite de graisse (1) brûlait et fumait dans un coin de cette demeure toute tapissée de peaux de castors et de renards. Le roi et le druide s'assirent l'un en face de l'autre sur de grossiers billots de bois également revêtus de fourrures. Cette demeure et celle d'Ambigat étaient les seules qui possédassent un pareil meuble ; tant de luxe n'était permis qu'aux deux plus puissants de la nation des Celtes. Alors eut lieu l'entretien suivant qu'Ambigat entama de cette manière :

— Atax, tu sais par quels soins et par quels combats j'ai réuni sous mon commandement toutes les nations qui composent notre nation ; tu sais comment j'ai fait succéder l'union à la haine, et comment j'ai amené la paix par la guerre.

— Je le sais, dit Atax, car j'ai vu les autels souvent réjouis du sang des prisonniers de guerre, et je les vois depuis bien des saisons réduits au sacrifice de quelque coupable obscur ou de quelque étranger que le hasard égare dans nos forêts.

— Puisque cela est ainsi, c'est que sans doute Teutatès l'a voulu ainsi, répondit Ambigat d'un ton humble et composé ; mais ce qu'il ne veut pas assurément, c'est que les populations nombreuses que cette paix a laissées multiplier et croître, tournent, contre lui, leurs paroles inconsidérées et s'excitent à l'irréligion par l'oisiveté, et contre moi les armes que ce long repos leur a permis de fabriquer sans leur donner occasion d'en faire usage. Tu le sais comme moi, quand nos guerriers ont donné une heure ou deux de la journée à la chasse, ils rentrent dans leur demeure, et là, couchés sur la terre, ils passent le reste du jour à ne rien faire et à se plaindre de ne rien faire. Tel est leur caractère ; ils vivent dans la paresse et détestent le repos.

Le druide écouta cette réponse d'Ambigat en observant attentivement sa physionomie. Les paroles du roi lui signalaient en effet un danger que lui-même avait remarqué; mais il ne convenait ni à son orgueil ni à sa prudence de paraître l'avouer tout d'abord.

(1) C'est l'origine de notre chandelle. Les Latins prirent le nom celtique *cantol* pour en faire *candela* ; et nous en avons refait *chandelle*.

— Les paroles inconsidérées de quelques hommes sont aussi impuissantes contre Teutatès que l'effort des vents contre les monts éternels qu'il habite.

Ambigat sourit et répliqua doucement :

— Je n'en doute pas, mais si les vents n'ébranlent pas la montagne que le dieu habite, ils enlèvent quelquefois les maisons que les hommes bâtissent à son abri.

Le prêtre garda un moment le silence, puis passant, par une rapide ellipse de pensée, par-dessus son propre danger pour n'avoir ni à l'avouer ni à le discuter, il reprit presque aussitôt :

— Mais toi, Ambigat, as-tu découvert quelque machination contre ton pouvoir?

— Il n'y a pas de machination tramée dans le mystère, répliqua Ambigat; mais il y a un mécontentement qui murmure de toutes parts. Ce n'est pas l'épée d'un ennemi caché qui rend notre route dangereuse, c'est un orage qui se forme autour de nous et qui menace de nous envelopper.

— Tu as raison, roi, dit le druide, les offrandes sont moins nombreuses.

— Que veux-tu qu'on offre à un dieu inutile? reprit Ambigat en baissant la voix : et puisque Teutatès ne mène plus les guerriers à la victoire, les guerriers n'ont plus besoin d'acheter sa protection.

— La négligence est grande en effet, ajouta le druide; mais s'il faut en accuser quelqu'un, c'est le roi qui a fait un peuple de laboureurs d'hommes destinés à porter l'épée et à lancer la framée; d'un autre côté aussi les crimes augmentent; le larcin devient plus fréquent.

— Et c'est peut-être la faute des druides qui, au lieu de le punir, ne sauraient jamais découvrir le coupable, quand le coupable attache leurs regards à quelque beau taureau ou à quelque cavale féconde qui s'égare dans la forêt sacrée.

— Roi, oses-tu prononcer une pareille accusation contre moi?

— Contre toi, dit Ambigat, non assurément, mais devant toi, pour que tu surveilles ceux qui sont dans ta dépendance et qui trompent quelquefois ta vigilance, si active qu'elle soit.

Le druide ne fut pas dupe de cette explication; mais à

lui, comme à beaucoup d'autres hommes, il suffisait qu'on eût l'air de ne point vouloir l'accuser, pour paraître de son côté accepter l'excuse qu'on lui offrait.

— J'y veillerai, répondit-il, mais sais-tu si de pareilles accusations ont été faites parmi les guerriers ?

— On n'a point parlé : mais l'abandon des sacrifices est le plus sûr avertissement. Quant à ce qui me concerne, les langues sont moins discrètes, et les paroles n'ont point besoin d'intermédiaire pour m'arriver. Mes deux neveux Sigovèse et Bellovèse s'indignent tout haut devant moi du repos où je laisse leur jeunesse. Ils ont pour amis et pour clients les plus puissants et les plus braves de la nation : ils les excitent non-seulement par leurs discours, mais aussi par les chants de leurs bardes, qui répètent sans cesse à leurs oreilles les exploits de leurs ancêtres.

— C'est un orage qu'il faut laisser gronder.

— Non, Atax, c'est un torrent qu'il faut jeter hors de nos contrées. Écoute; vers le levant et vers le midi de ce pays sont de vastes contrées, qui sont séparées de nous par de hautes montagnes qu'on nomme les Alpes.

— D'où sais-tu cela? dit Atax sévèrement, pourquoi jettes-tu tes regards hors de la terre qui t'a été donnée en partage?

Ambigat haussa les épaules, et reprit avec impatience :

— Ne l'as-tu pas entendu raconter à tes druides, venus du pied de ces montagnes il y a deux ans, et qui l'ont appris de ces étrangers qui sont venus fonder une ville sur les bords de la mer Bebricienne?

— Après? dit Atax..

— Eh bien! ne trouves-tu pas étrange que ces hommes au teint basané, au corps frêle et sans vigueur, qui parlent une langue molle et faible comme leurs membres, osent asseoir leurs demeures sur la terre puissante des Celtes, habitée par des hommes qui les dépassent de la tête, et que nous n'allions pas dans le pays de ces hommes, nous qui sommes plus forts, plus vaillants et plus nombreux, planter nos cités et prendre leur terre?

Atax demeura pensif et dit à Ambigat :

— Et tu veux conduire nos guerriers à cette conquête, toi?

— Non, dit Ambigat ; l'âge a glacé mon corps et dévoré ma vigueur. Le temps n'est plus où je franchissais sur un pied le double de l'espace que peut franchir un cerf, et où je retombais ferme et droit au milieu d'épées nues dont la poignée était plantée en terre ; le temps n'est plus où les deux plus forts guerriers ne pouvaient passer dans un sentier, quand j'y avais posé mon bras comme une barrière, quelques efforts qu'ils fissent pour l'ébranler : c'étaient les jeux de ma jeunesse, tu t'en souviens. Mais les deux fils de ma sœur, Sigovèse, si riche en chariots (1), et Bellovèse, qui a inventé le thyrse, ce bouclier qui sert à la fois de défense au guerrier et qui l'aide à traverser les fleuves ; ces deux jeunes gens commanderont cette expédition.

— Et ils emmèneront avec eux cette population turbulente qui te menace, n'est-ce pas ? dit Atax.

— Oui, dit Ambigat, ils purgeront le pays de ces esprits inquiets qui cherchent la raison de toute chose, qui demandent quelquefois pourquoi le labeur est pour ceux-ci, et la récompense pour ceux-là.

— Et qu'as-tu résolu ?

— Je n'ai rien résolu sans te consulter ; mais je crois qu'il serait prudent d'envoyer des hommes choisis pour prévenir tous les guerriers des contrées les plus lointaines qu'au retour du printemps, et dans l'assemblée de la nation, une guerre immense sera décidée, et que ceux qui veulent y prendre part n'ont qu'à se préparer.

— Et sur quoi fonderas-tu la nécessité de cette guerre, Ambigat ?

— C'est pour te demander si elle sera agréable à Teutatès que je suis venu te voir, Atax.

— La guerre est toujours agréable au dieu des guerriers.

— Teutatès l'approuve donc ?

— Je te dirai cela dans deux jours.

— Dans deux jours je te reverrai.

— C'est inutile, on peut remarquer ton absence ; car si quelqu'un avait à t'entretenir, tu sais que de nuit comme

(1) Ici encore l'étymologie remonte au celte, le char ne vient de *carrus* que parce que *currus* vient du celte carri. César dans ses Commentaires dit *carrus*.

de jour tu dois être prêt à répondre à ceux qui se présentent à ta porte : c'est assez d'une fois, d'avoir secrètement quitté ta demeure : si Teutatès trouve la guerre juste et si tes projets lui sont agréables, il aura parlé dans deux jours.

— Après ces paroles, le roi et le druide se séparèrent, et Ambigat regagna sa demeure royale.

II

Plus de trois mois après cet entretien, un concours extraordinaire de voyageurs se pressait sur les routes tortueuses qui gravissaient les collines et serpentaient à travers les forêts et les marais de la Celtique.

Dans la contrée des Tectosages, vers l'endroit où est située aujourd'hui la ville de Carcassonne, un nombreux convoi s'avançait dans la plaine. En tête marchait, sur un char traîné par deux chevaux, un beau jeune homme qui, le dos tourné vers les lieux où ses chevaux le conduisaient, jetait un long regard sur la foule qui marchait après lui et semblait envoyer un dernier adieu à la terre qu'il quittait.

Cette foule, qu'il contemplait ainsi de temps en temps, présentait un spectacle misérable : elle se composait d'hommes mal vêtus : leurs braies étaient déchirées, leurs tuniques de laine grossière étaient de couleur sombre, et la ceinture où pendait leur épée n'avait aucun ornement. La misère qui se montrait sur les vêtements paraissait encore plus cruelle dans les hommes ; presque tous avaient le teint hâve ; leurs membres étaient grêles et mal nourris. Les femmes, haletantes, défaites et le front ruisselant de sueur, portaient leurs enfants sur leurs épaules. De temps en temps elles s'attachaient des mains au bout des chariots où leurs époux étaient tristement couchés, et cherchaient une aide que ne

leur donnaient qu'à grand'peine les chevaux sans vigueur qui traînaient ces chars.

La longue file gravissait une colline, et le soleil de mai ajoutait le poids de ses rayons à la fatigue de la marche et à la roideur de la montée.

Près du chariot qui était en tête, un homme à cheveux blancs et à barbe blanche allait, monté sur un âne qui, avec son maître, semblait le mieux nourri de toute cette bande d'hommes et d'animaux. Arrivé à une certaine hauteur, le jeune homme put voir que la file de chariots qui le suivait se disjoignait à certains endroits. Chacun ne touchait plus celui qui le précédait : il se faisait de longs intervalles : c'était comme un immense serpent dont les tronçons séparés cherchent à se rejoindre. Le jeune homme, après avoir considéré un moment ce spectacle, se pencha vers le vieillard, et d'une voix dont la sonorité avait un éclat qu'il tempéra jusqu'à la prière en lui parlant :

— Astrucion, lui dit-il, retourne-toi, et vois nos guerriers et leurs femmes, à peine peuvent-ils suivre mon char, bien que je modère l'ardeur de mes chevaux. Prends ta harpe et commence quelque chant qui ranime leur courage et leur rende le chemin moins fatigant.

Le vieillard regarda le jeune homme d'un air railleur et lui répondit :

— Bébrix, où est ma part du butin pour que je chante?

— Ta part du butin, barde? repartit Bébrix ; mais si j'ai besoin de tes chants pour animer mes guerriers à le conquérir, comment y pourrai-je arriver si tu me les refuses ?

— Maudit soit le jour où je me suis attaché à la fortune d'un chef aussi pauvre que tu l'es !

— Et maudit soit le jour, répliqua Bébrix, où je t'ai choisi pour barde, lorsque tu fus chassé de la forêt sacrée pour t'être enivré durant les cérémonies, et avoir dérobé un agneau à une veuve qui l'offrait en sacrifice pour les jours de son fils !

— Le crime n'a pas été prouvé, Bébrix, et si depuis ce temps j'ai vécu dans la proscription des hommes de ma science, c'est parce que la destinée de la vertu sur cette terre est de souffrir.

Bébrix jeta un regard de colère sur le barde misérable, et

s'appuyant le dos sur le devant de son char, il croisa ses bras et rentra dans son silence. Mais Astrucion continuait à lui parler en suivant le char, et lui disait :

— Tu me regardes avec mépris, Bébrix, parce que je suis pauvre et que j'ai été repoussé par les miens; tu fais plus, tu ris quand je te parle de la persécution qui frappe la vertu; et pourtant mon histoire est la tienne, Bébrix. Ta famille est de race antique, tu es jeune, tu es beau, tu es brave entre les braves, mais tu es pauvre, et quand tu as demandé à Valla son amour et sa couche elle a ri de toi, et son père, le vieux Ruscin, a ordonné qu'on te chassât de sa demeure. Il y a quelques jours encore, quand tu t'es présenté pour conduire nos populations près du roi Ambigat, elles t'ont préféré Saron, que tu as vaincu tant de fois dans nos jeux, que tu as laissé si souvent derrière toi dans nos guerres contre les Ibères. C'est que Saron a l'or qu'il récolte dans les eaux du fleuve (1) qui coule dans ses Etats, c'est qu'il possède de nombreux troupeaux qui suivent son armée, et qui assurent à chacun un bon repas après un long jour de marche. Pourquoi as-tu à subir à la fois les dédains d'une jeune fille et ceux d'un peuple? parce que tu es pauvre. Pourquoi donc alors me reproches-tu ma pauvreté?

— Ce n'est pas ta pauvreté, c'est ta mauvaise vie que je t'ai reprochée, Astrucion.

— C'est possible, dit Astrucion, mais qui t'a dit que la pauvreté n'ait pas été la mère de ma mauvaise vie? Tu es jeune, Bébrix, et tu n'as encore lutté que contre la misère seule; mais voici que tu entres dans la vie et tu y rencontreras, outre la pauvreté, de cruelles passions qui lui viendront en aide. Ces passions, tu les portes en toi, Bébrix; je t'ai remarqué quand Saron a paru devant le peuple avec ses chaînes et ses bracelets d'or, tes regards s'y attachaient si brûlants qu'il semblait qu'ils dussent fondre le métal autour des poignets et sur la poitrine de ton rival. Lorsque le roi Ruscin t'a fait chasser de sa demeure, tu n'as point montré d'orgueil, tu as gardé le silence; tu n'as pas baissé les yeux vers la terre comme un homme abattu, tu ne les as pas élevés vers le ciel pour l'adjurer, tu les a dirigés sur la poitrine du

(1) Ariége.

roi, à l'endroit du cœur, là où la blessure que tu veux lui rendre sera mortelle. Bébrix, tu aimes l'or et la vengeance; ces deux passions, qui sont des vices dans la richesse, enfantent d'ordinaire des crimes dans la pauvreté. Prends-y garde.

— Barde, répondit Bébrix sans s'émouvoir, tu viens de remplir un des devoirs de ton état, car tu as fait entendre de sages avis à mon oreille; mais ce n'est pas cela que je t'avais demandé, ce n'est pas ce que je te demande encore. Le désordre gagne notre marche; la fatigue est prête à vaincre les plus robustes : ranime-les par tes accords.

— Comment veux-tu que je donne aux autres le courage qui commence à me manquer? Si du moins j'avais pour le soutenir une mesure d'hydromel, ou quelque pièce d'argent.

Le visage de Bébrix se contracta légèrement, puis il se pencha vers le fond de son chariot, et d'un sac de peau placé sous ses pieds, il tira une pièce mince et large qu'il montra à Astrucion.

— Voici, lui dit-il, la récompense que tu exiges sans l'avoir gagnée. Ce trésor que j'emporte me coûte assez cher, tu le sais, pour que je le ménage, n'en abuse donc pas.

— Oui vraiment, dit Astrucion, tu as emprunté cet argent et tu t'es engagé à le rendre dans ce monde ou dans l'autre. La mort ne te libérera pas si ta vie n'a pu te libérer. C'est là une affaire de jeune homme, Bébrix, et l'on n'est pas plus imprudent (1).

— Chante, répondit Bébrix, emmène mes compagnons jusqu'au but du voyage : puis, que la guerre éclate, et je n'aurai pas fait une mauvaise affaire; car, je te le jure, je saurai conquérir une part du butin qui me fera libre envers le passé et riche pour tout mon avenir.

— Je suis prêt, répondit le barde, et le vieillard secoua sa tête blanche et leva les yeux vers le ciel; l'expression vulgaire de ses traits s'effaça dans l'inspiration qui s'empara de

(1) Les Gaulois prêtaient de l'argent à la condition qu'il leur serait rendu dans l'autre monde. Avec leur croyance que les habitudes de la vie continuaient après la mort, c'était un placement de prévoyance, une manière de caisse d'épargne. Diodore de Sicile rapporte ces singuliers contrats.

lui ou qu'il affecta avec habileté; car à cette époque où la poésie était une ressource, la poésie était un métier. Cependant Astrucion commença le bardit suivant :

— « En avant !

» La forêt sacrée où est la statue de Teutatès a gémi; des hurlements étranges sont sortis de ses entrailles, des serpents monstrueux s'y sont montrés, et des flammes sanglantes ont couronné ses plus hautes branches.

» En avant !

» C'est quelque guerre terrible qui nous est annoncée. Le roi Ambigat nous y convie de tous côtés; arriverons-nous les derniers au festin? Entrerons-nous quand nos frères seront déjà rassasiés de sang et de butin?

» En avant!

» Celui qui n'arrivera pas est plus méprisable que celui qui fuit. Celui qui a fui a cru en sa force; celui qui n'arrive pas était sûr de sa lâcheté.

» En avant!

» Si vous ne voulez pas être maudits et raillés durant votre vie, si vous ne voulez pas que vos fils se lèvent devant vous sans votre permission.

» En avant!

» Si vous craignez d'être chassés des sacrifices, et d'errer dans les forêts comme une bête fauve; enfin si vous ne voulez pas que chacun puisse passer en sifflant sur votre tombe.

» En avant ! »

Ce chant, dit d'une voix retentissante, sembla parcourir tout le flanc de la montagne, et comme une étincelle électrique ranima le courage défaillant des guerriers de Bébrix. Ils achevèrent de franchir la colline qui les avait si cruellement lassés et descendirent bientôt dans une plaine considérable où déjà étaient posés plusieurs camps. Chacun d'eux, entouré des chariots de ses guerriers, formait une vaste circonférence au centre de laquelle étaient enfermés tous ceux de la nation qui suivaient le même chef. Bébrix eut bientôt reconnu le camp de Ruscin et celui de Saron. Ils étaient d'une vaste étendue; des chariots peints de diverses couleurs les entouraient de toutes parts, des chevaux superbes et bien nourris étaient attachés près de ces chariots, et de nombreux foyers allumés d'un bout à l'autre de l'enceinte

annonçaient qu'on y faisait bonne chère et que les provisions y étaient abondantes.

Quoique cet aspect de prospérité dût mieux faire sentir sa misère à Bébrix, cependant il poussa un cri de joie en apercevant les deux camps.

— Amis, s'écria-t-il, en s'adressant aux siens dès qu'il eut aperçu les deux enceintes, amis, nous les avons atteints. Ils sont partis deux jours avant nous, fiers de leurs richesses et dédaigneux de notre misère. Vous les voyez ces guerriers qui m'ont refusé pour chef et ces chefs qui vous ont refusés comme guerriers, ils traînent leur lourde opulence sur les routes, tandis que notre pauvreté court sur des jambes agiles et arrive la première. Qu'ils rient aujourd'hui de notre petit nombre et du modeste éclat de nos parures, notre jour viendra de les railler lorsqu'ils nous trouveront les premiers dans le camp ennemi, gorgés d'or et de butin, comme ils le sont en ce moment de viandes et de boissons.

Une longue acclamation répondit à Bébrix, et ses guerriers ayant descendu la colline sur sa trace, il alla asseoir son camp entre les deux camps de Ruscin et de Saron, et à une égale distance de l'un et de l'autre.

Pendant qu'il faisait former l'enceinte de chariots, les guerriers qui avaient suivi Ruscin et Saron étaient accourus sur la limite de leurs camps. Ils accueillirent les nouveaux venus par de longs éclats de rire; et toutes les fois qu'un chariot délabré ou un cheval fatigué éprouvaient quelque embarras à prendre leur place, ils ne tarissaient pas en moqueries insultantes contre Bébrix et ses guerriers.

D'abord celui-ci les supporta avec calme et maintint les mouvements de ses soldats. Mais les insultes devenaient d'autant plus hardies qu'on ne leur répondait pas, et bientôt ce ne fut plus de leur pauvreté qu'on railla les clients de Bébrix, mais de la patience avec laquelle ils supportaient l'outrage.

L'un des fâcheux rieurs n'eut pas plutôt prononcé ces imprudentes paroles, que Bébrix s'élança vers le camp de Saron, où les sifflets les plus aigus et les cris les plus violents se faisaient entendre, et s'approchant d'un char sur lequel était monté un soldat de taille colossale, il s'adressa à lui et lui cria :

— Tu me reproches ma patience, Naumès, eh bien! moi, je veux exercer la tienne; mais ce n'est point avec la langue que je frappe : c'est l'arme des lâches; ce n'est pas non plus avec l'épée que je frappe ceux qui frappent avec la langue, je ne salis point mon glaive d'un sang si vil; voici comment je les punis :

Tout aussitôt Bébrix tira de sa saye un long fouet fait d'un manche de houx flexible, auquel était attachée une longue lanière de cuir, et il en frappa le guerrier formidable qui était sur son chariot. Celui-ci, à cet outrage public, saisit sa framée (1) et la lance avec fureur contre Bébrix; mais le jeune guerrier, attentif et léger comme un chevreuil, bondit au moment où l'arme s'échappe de la main de son ennemi, et le javelot va s'enfoncer dans la terre, où il s'enfouit presque tout entier. Bébrix l'en arrache, et le jetant d'une main vigoureuse dans son propre camp, il s'écrie :

— Voici une broche que nous prêtent nos amis du camp de Saron pour faire cuire nos quartiers de bœuf.

Cependant le guerrier, indigné de l'affront qu'il a reçu, prend son épée et son bouclier et s'élance de son char pour se précipiter sur Bébrix; mais avant qu'il ait touché la terre un nouveau coup de fouet lui frappe les reins, et Bébrix lui dit d'une voix railleuse :

— Ce n'est pas bien sauté, et si mes lévriers ne franchissaient pas mieux un si petit obstacle, je leur donnerais dix coups de fouet au lieu d'un. Naumès pousse un cri de rage et ne répond point. Armé de sa longue épée et de son vaste bouclier, il court sur Bébrix. Celui-ci, dont les pieds sont plus rapides que ceux du rapide élan, l'évite facilement et fuit en riant devant lui. Naumès le poursuit avec acharnement; alors Bébrix, feignant de se laisser atteindre, bondit de côté, tandis que le soldat lancé dans sa course dépasse l'endroit où s'est arrêté son ennemi, et reçoit de celui-ci un nouveau coup de fouet qui lui déchire les épaules. Naumès se retourne furieux, le fouet revient et le frappe au visage, d'où le sang coule. Aussitôt un hurlement de rage et de

(1) C'était un javelot à tête de fer avec lequel ils frappaient, ou qu'ils lançaient contre leurs ennemis, selon l'occasion. *Vel cominus vel eminus pugnent.*

douleur sort de la poitrine du soldat, et la course recommence plus rapide.

Pendant ce temps, les guerriers des trois camps, les femmes, les enfants étaient accourus sur les limites de l'enceinte et considéraient avec anxiété cette lutte étrange. Saron était parmi les siens, où on le reconnaissait à l'éclat de ses vêtements, et Ruscin, qu'avait accompagné sa fille Valla, s'était de son côté mêlé aux curieux. Depuis quelques moments la lutte de Bébrix et du géant Naumès ressemblait à celle d'un lièvre poursuivi par un lévrier de haute taille; les ruses de Bébrix, pour éviter l'ennemi qui le poursuivait avec acharnement, semblaient s'épuiser. Vainement il avait plusieurs fois changé de direction, le soldat en avait changé aussi rapidement que lui. Les cris des soldats de Ruscin et de Saron excitaient leur guerrier contre Bébrix, tandis que les soldats de celui-ci demeuraient immobiles et tremblants de l'issue probable du combat.

En effet, Bébrix avait déjà parcouru deux fois la distance qui séparait les camps les uns des autres; et si le soldat n'avait pas gagné de terrain sur lui, il n'en avait pas perdu non plus; il semblait donc que ce ne fût plus qu'une lutte de vigueur, et nul ne doutait que le jeune chef ne tombât de lassitude avant le robuste soldat qui le poursuivait; déjà même et à plusieurs reprises Bébrix n'avait paru lui échapper que par un effort désespéré.

Mais au moment où Valla se montre à côté de son père, sur l'un des chariots qui bordaient son camp, Bébrix poussa un long cri; et tournant plusieurs fois sur lui-même tout en fuyant, il lança à son ennemi de rapides coups de fouet, en lui criant d'une voix railleuse :

— Allons, allons, Naumès, plus vite, voilà une belle fille qui te regarde.

On comprit alors que Bébrix n'avait prolongé sa course si longtemps que pour laisser le temps d'arriver aux spectateurs qu'il voulait avoir.

Aussitôt, il s'élança rapidement vers Valla, de manière à laisser Naumès bien loin derrière lui et se donner le temps d'adresser quelques paroles à la jeune fille : elle était debout sur un chariot et près d'une femme voilée, dont la haute taille égalait presque celle des plus grands guerriers. Bébrix

n'y prit point garde, et s'adressant à la fille de Ruscin :

— Valla, lui dit-il, j'exerce les guerriers de ton amant à la course, pour leur apprendre à fuir quand ils seront en face des ennemis.

— C'est à les poursuivre que tu les exerces, répondit Valla; mais tu ne leur enseignes pas à les voir en face, car tu tournes toujours le dos.

— Tu as donc soif du sang de cet homme, que tu veuilles qu'il me voie en face? dit le jeune guerrier.

— Le sang ne coule que par l'épée, Bébrix, répondit Valla en montrant d'un air de dérision le fouet dont Bébrix était armé.

— Il coule aussi par le fouet, répliqua Bébrix, et plus d'une femme adultère a arrosé du sien le sentier qui mène au bourbier qui doit enfouir sa honte et son cadavre.

Valla pâlit, car sa mère était morte de ce supplice. Ruscin tremblant de colère cria au soldat qui accourait :

— Guerrier, je te donnerai autant d'onces d'argent que ce misérable a de gouttes de sang dans les veines; frappe-le, ta récompense est prête.

Le soldat, excité par ces paroles, arriva à deux pas de Bébrix, et il levait déjà sa terrible épée sur son ennemi, quand celui-ci, enveloppant rapidement les jambes du Celte de la longue lanière de son fouet, la retira violemment à lui et le fit tomber presque à ses pieds, le visage contre terre. Puis, avant que celui-ci eût le temps de se relever, Bébrix reprit sa course et le traîna avec une rapidité que ce fardeau ne semblait pas ralentir, tandis que le soldat s'attachait de ses mains et de ses ongles aux aspérités du terrain. Dans cet effort, le fouet de Bébrix se brisa et l'épée du Celte échappa à sa main. Bébrix désarmé courut la ramasser pendant que le soldat se relevait et brandit un moment le terrible glaive au-dessus de la tête de son ennemi; mais au moment où il semblait prêt à frapper le coup qui devait finir la lutte, il lança le fer vers son camp, en criant aux siens :

— Voici pour vous encore, amis.

Et du seul manche de son fouet qu'il avait conservé, il renversa de nouveau Naumès, qui retomba comme un taureau sous le marteau du boucher. Bébrix s'éloigna une seconde fois. Le soldat, étourdi du coup qu'il avait reçu, se

releva d'abord comme un homme ivre et en portant autour de lui des regards perdus. Il avait cet horrible aspect de la rage vaincue qui s'acharne à la lutte. Une écume sanglante sortait de ses lèvres et sa poitrine laissait échapper de sourdes imprécations. Enfin il aperçoit Bébrix arrêté devant le chariot sur lequel était Valla.

— Maintenant, disait-il à la jeune fille, je te le jure, cet homme ne verra plus mes talons que lors que je le foulerai vivant sous mes pieds.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il aperçut le soldat qui accourait sur lui avec la rapidité d'un sanglier blessé qui se précipite en aveugle sur l'épieu qui doit l'achever. Naumès avait jeté son bouclier loin de lui, tant la rage l'exaspérait, oubliant que c'est la dernière honte d'un guerrier (1), et pensant que ce n'était plus qu'une lutte corps à corps qu'il avait à soutenir contre son ennemi et que la victoire l'absoudrait. Mais il s'était trompé, Bébrix avait attaché une nouvelle lanière au manche de son fouet; et quand le Celte accourut sur lui, n'ayant plus de défense contre les atteintes de son ennemi, celui-ci le frappa à la face. Le guerrier exaspéré avança sous le coup, Bébrix recula avec rapidité en le frappant de nouveau. Naumès, hurlant et écumant, avança encore, et Bébrix le frappa encore sans pitié. Naumès se précipita en couvrant son visage de ses mains, un coup de fouet vint déchirer ses mains sur son visage. Tant de douleur ne l'arrêtait pas; mais, frappé par une main infatigable, chaque pas lui arrachait un cri de douleur et de rage. Bientôt les vêtements volèrent en lambeaux et se baignèrent de sang; bientôt, sur ce corps dépouillé, les larges sillons bleuâtres que le fouet y imprimait ruisselèrent sous de nouvelles atteintes. Enfin le guerrier, ne pouvant saisir cet ennemi qui le frappait sans cesse et qu'il ne voyait plus à travers le sang qui lui coulait dans les yeux, finit par s'arrêter; le désespoir le prit, le sentiment de son impuissance accabla la férocité de son courage, et déchiré de blessures douloureuses qui s'irritaient incessamment, il se retourna et se prit à fuir. A cet aspect les soldats de Bébrix poussèrent de longues acclamations, et les deux camps murmurèrent avec

(1) Scutum reliquisse præcipuum flagitium.

fureur, tandis que le jeune chef poursuivait impitoyablement le Celte, en le chassant devant lui comme une bête de somme.

— Va, lui cria-t-il, je suis patient comme tu disais; fuis, fuis, je te poursuivrai toute la journée pour que tu saches combien je suis patient.

Le Celte, pris enfin de cette désespérance qui ne tente plus rien pour son salut, fuyait en effet sans chercher à gagner un asile, et Bébrix l'eût sans doute fait périr de l'horrible supplice qu'il lui infligeait, si quelques soldats du camp de Saron ne s'étaient élancés à son secours. Bébrix s'arrêta; de nouveaux guerriers sortirent du camp de Ruscin, un grand tumulte mêlé de cris s'éleva de tous côtés, et Bébrix vit les chars qui présentaient le flanc tourner lentement sur leurs essieux; on y attelait les chevaux, on rattachait la bride de ceux qui devaient être montés, chacun courait à ses armes, l'air retentissait d'imprécations où son nom était mêlé. Nul guerrier ne se présentait seul pour lutter contre Bébrix, mais tous se préparaient à un combat général pour le punir du châtiment outrageant qu'il avait infligé à l'un des soldats de Saron.

Averti par ce mouvement extraordinaire de l'imprudence qu'il avait commise, Bébrix se retira dans son camp, décidé à le défendre, mais à peu près assuré qu'il ne pourrait résister à l'attaque de ses deux rivaux réunis et de leurs nombreux guerriers.

Il dit quelques paroles à Astrucion, qui sortit à l'instant du camp et se rendit d'abord à celui de Ruscin, ensuite à celui de Saron. Cependant les chars étaient prêts, et les trompettes de fer, au cri rauque et déchiré, retentissaient de toutes parts.

C'en était fait sans doute de Bébrix et de son camp, lorsqu'au moment où cette multitude furieuse allait l'assaillir, quelques hommes vêtus de blanches robes de lin s'avancèrent entre les armées. C'étaient les Bardes qui avaient suivi Saron et Ruscin, et qui avaient été témoins des injures adressées à Bébrix et de la vengeance qu'il en avait tirée. Ces hommes sacrés avaient deux saintes missions parmi les Celtes : celle de les exciter au combat contre les ennemis, et celle de calmer leur fureur, lorsqu'ils s'armaient les uns

contre les autres. Ils avaient permis la lutte de Bébrix contre le soldat, parce qu'ils l'avaient trouvée juste ; mais ils s'interposèrent entre les camps, parce qu'ils virent que la justice étant du côté de la cause la plus faible par le nombre, elle succomberait infailliblement.

Les guerriers les plus animés voulurent passer outre ; mais les Bardes tous ensemble ayant entonné d'une voix forte un chant de malédiction contre ceux qui méconnaîtraient leurs ordres, une si profonde terreur s'empara de tous ces féroces guerriers qu'ils s'arrêtèrent soudain, reculèrent lentement et rentrèrent dans leur camp, comme si la voix de Teutatès lui-même leur eût parlé du haut des nuages.

Le soir du même jour, comme Bébrix était étendu par terre enveloppé dans la peau d'un ours qu'il avait tué parmi les glaces des montagnes qui séparaient la Celtique de l'Ibérie, son nom, doucement prononcé à son oreille, l'éveilla de la rêverie profonde où il était plongé.

Dans ce moment, en effet, il considérait ses guerriers qui dévoraient en silence quelques maigres aliments, et qui avaient pour toute boisson l'eau de l'une de ces fontaines que l'hospitalité des Celtes marquait partout d'une énorme pierre pour la désigner aux voyageurs, et à laquelle on scellait une chaîne de fer qui retenait le vase nécessaire pour puiser cette eau. Bébrix considérait ce triste spectacle et entendait d'un autre côté les cris joyeux des guerriers de Saron et de Ruscin qui s'enivraient d'hydromel autour des foyers où fumaient des viandes saignantes. Il méditait sur le parti qu'il lui fallait prendre, il se consultait pour savoir s'il devait continuer sa route en suivant la marche de ses rivaux, ou s'il devait partir avant eux et les précéder au rendez-vous général. Ce projet avait été d'abord le sien ; mais depuis son combat avec Naumès, il craignait de paraître fuir Ruscin et Saron en les devançant ; d'une autre part, il avait juré d'arriver avant eux au rendez-vous général, et il ne voulait pas sembler se traîner à leur suite comme pour ramasser les débris des festins qu'ils laissaient sur leur passage. Il en était là de ses réflexions, quand cette douce voix qui prononça doucement son nom, vint le faire tressaillir.

— Bébrix, lui dit-elle, penses-tu que les filles des Celtes

soient toutes assez dégénérées de leur noble race, pour préférer le faible guerrier qui a des colliers et des bracelets d'or, au brave qui n'a que le fer de son épée et l'airain de son bouclier pour patrimoine ?

— Qui es-tu, demanda Bébrix, toi qui as osé pénétrer dans mon camp sans ma permission ; toi qui as pu le faire sans que mes guerriers t'aient arrêtée au passage ?

— Bébrix, répondit la femme voilée qui était debout devant lui et qui l'avait ainsi interpellé, l'amant qui veut pénétrer la nuit dans la demeure de sa maîtresse, porte avec lui un gâteau de farine et de miel pour apaiser les dogues qui rôdent autour de la maison. Moi j'avais le gâteau qui endort les sentinelles les plus vigilantes, et je suis arrivée sans obstacle, car j'avais l'ordre de ma maîtresse de parvenir à tout prix jusqu'à toi.

— C'est donc une femme qui t'envoie ? dit Bébrix.

— Une noble femme, jeune homme, qui t'a vu aujourd'hui châtier Naumès, et qui pense que tu mérites mieux que tes rivaux de marcher à la tête des guerriers tectosages.

— Quelle femme a pu me voir aujourd'hui, répondit Bébrix, qui ne soit l'épouse ou la fille d'un des guerriers de Saron ou de Ruscin ; et si c'est une d'elles, que peut-il y avoir de commun entre nous ?

— Bébrix, ta mémoire est bien peu sûre, ou l'attention que tu portes autour de toi est bien légère : ne te souvient-il pas que lorsque Vintex, l'envoyé d'Ambigat, arriva dans nos contrées, il n'y arriva point seul ?

— Tu as raison. Elomare, son épouse, la nièce chérie d'Ambigat, la sœur de Bellovèse et de Sigovèse l'accompagnait.

— Et tu n'as pas oublié sans doute que Vintex, ne voulant pas l'exposer aux dangers d'un voyage plus éloigné, la laissa près de Ruscin et de sa fille Valla, pendant que lui-même continuait sa route vers le pays des Allobroges.

— En effet, Elomare doit être au camp de Ruscin, qui s'est chargé de la ramener près de son oncle ; mais ce n'est pas elle qui t'a envoyée en ces lieux. Elomare est aussi renommée pour sa vertu que pour sa beauté, et ne confie pas de pareils messages à une bouche étrangère.

— A ton tour tu as raison, répondit l'étrangère d'une voix calme et fière ; on ne confie de pareils messages à personne,

et c'est pour cette raison qu'Elomare est venue te porter le sien elle-même.

— Elomare! s'écria Bébrix en se levant soudainement.

— Est-il nécessaire de crier mon nom à tous tes guerriers, jeune homme? n'est-ce pas assez de toi pour savoir ce qui m'amène ici? reprit Elomare avec une froideur encore plus remarquable.

— Elomare, reprit Bébrix à voix basse, toi dans mon camp, seule, durant la nuit, quel intérêt a pu t'y conduire?

— Bébrix, si tu ne le comprends pas, je n'ai plus qu'à te quitter.

— Et si j'osais le comprendre, dis-moi comment je pourrais y répondre.

— Si tu ne le sais pas, répliqua Elomare, je n'ai qu'à te quitter encore, mais en regrettant d'avoir trop présumé de toi.

— Demeure, Elomare, et écoute-moi à ton tour. Puisque tu sors du camp de Ruscin, puisque tu es la compagne de Valla, tu sais mon amour pour cette jeune fille.

— Je le sais.

— Crois-tu que l'amour que le cœur a nourri de longues années puisse s'éteindre tout à coup pour faire place à un nouvel amour?

— Je l'ignore, répondit Elomare, après un long silence où elle sembla prendre une décision nouvelle et changer la direction qu'elle avait d'abord donnée à cet entretien; je l'ignore et peu m'importe, ce n'est point d'amour que je viens te parler, c'est de projets de grandeur et d'ambition que je te veux entretenir.

— Parle... parle... répondit Bébrix ave une joie soudaine.

— Si je devais te dire tout ce que j'ai médité, la nuit ne suffirait pas à notre entretien; sache seulement que Ruscin et Saron, irrités de l'outrage que tu leur as fait en châtiant le guerrier Naumès, ont conçu le projet de te perdre.

— Moi! oh! qu'ils viennent, répliqua Bébrix en jetant un regard d'amour sur son épée comme un chasseur regarde un lévrier altéré auquel il promet du sang. Qu'ils viennent!

— Ecoute, reprit Elomare, si tu ne veilles attentivement sur ton camp, lorsque la nuit sera tout à fait descendue du ciel, des envoyés de Saron viendront furtivement rôder au-

tour de ces lieux. Ils s'approcheront de tes chariots comme des larrons, non pour y voler le butin et les armes, mais pour surprendre la bonne foi de tes guerriers et te voler leur fidélité. Ils leur parleront avec de magnifiques promesses à la bouche et de riches présents dans les mains; et tu ne t'étonneras pas demain, si tu pars le premier, de voir tes soldats rester en arrière pour attendre de nouveaux chefs, tu ne t'étonneras pas, si tu ne pars qu'après Saron, que tes soldats t'aient déjà précédé pour se réunir à lui.

— Ainsi je resterai seul.

— Seul! Et quand tu arriveras à l'assemblée, il te sera difficile de prendre place parmi les chefs, toi qui ne seras chef de personne.

— Ah! s'écria Bébrix, c'est le projet de deux lâches, et je les en punirai.

— Comment?

— Par le combat.

— Il n'y a pas de combat possible quand l'or est l'arme de l'un des deux ennemis.

— Et que faire alors?

— Les vaincre par la ruse qu'ils ont voulu employer contre toi.

— Cette ruse c'est l'or qui peut la faire réussir, et ma main ne s'est endurcie qu'à manier la poignée de fer de mon épée.

— Aussi t'ai-je apporté de l'or.

— Toi?

— Moi.

Elomare laissa tomber à ses pieds une lourde saccoche pleine de monnaie et d'ornements d'or.

— C'est pour moi tout cela? s'écria Bébrix.

— Pour toi, dit Elomare.

— Et dans quel but?

— Je te le dirai quand tu arriveras à l'assemblée générale, suivi de nombreux guerriers, sur un char magnifique, vêtu de somptueux habits, paré de riches ornements; tu sais, Bébrix, que j'ai droit d'assister au conseil comme femme, comme prêtresse, comme nièce d'Ambigat. J'ai donc le pouvoir que donne la beauté, la religion et la naissance; calcule ce que je puis pour celui que je prendrai sous ma protection.

— Que faut-il faire pour la mériter? dit Bébrix d'une voix qu'il essaya de rendre flatteuse. Faut-il t'aimer, toi qui es plus belle que toutes les jeunes filles?

— Il faut m'obéir, répondit Elomare d'une voix sombre; oublies-tu, jeune homme, que je suis l'épouse de Vintex; oublies-tu que le bourbier attend les adultères et le mépris ceux qui oublient les promesses qu'ils ont faites à une jeune fille? Tu aimes Valla, Bébrix : Valla t'aimera; aujourd'hui elle a commencé.

Et en disant ces mots elle écarta son voile et montra au jeune guerrier son beau visage, dont la fierté troubla Bébrix.

— Regarde-moi, dit-elle, regarde-moi pour me connaître, et n'oublie pas que tu dois arriver devant l'assemblée de la nation, comme l'un de nos plus riches et de nos plus puissants guerriers.

Aussitôt elle s'échappa, et Bébrix suivit longtemps des yeux cette grande ombre blanche qu'il eût prise pour une apparition surnaturelle, s'il n'avait vu à ses pieds le trésor qu'Elomare lui avait laissé.

III

Une lune après cette aventure, car les Celtes partageaient leur année en lunes, les révolutions de cet astre n'ayant besoin d'aucune science pour être observées, une lune, c'est-à-dire un mois après cette aventure, la campagne qui est baignée par l'Eure et l'Auron, ces deux rivières entre lesquelles Bourges est assis maintenant, retentissait des bruits confus d'une multitude innombrable. C'était la réunion de toutes les populations appelées par Ambigat. Elles s'étaient campées non loin de la cité qu'il habitait aux approches de la forêt sacrée. Les guerriers qui étaient accourus en foule à cette assemblée étaient les Ambarres du pays de Châlons, les

Carnutes du pays de Chartres, si renommés par leur férocité et la pompe de leurs sacrifices, et qui étaient venus à travers les forêts immenses qui couvraient leurs contrées; les Aulerces du pays d'Evreux, dont la marche avait été dirigée par la rivière de l'Eure qu'ils avaient suivie en remontant son cours; mais les plus nombreux étaient les Tectosages, dont le pays s'étendait des bords du Rhône aux montagnes des Pyrénées. Aussi leurs trois camps occupaient un espace égal à tous ceux des trois autres nations. Et de ces trois camps un seul était plus étendu que les autres ensemble. Ce camp était celui de Bébrix. Elomare avait sans doute tenu sa parole, et Bébrix s'était montré digne de comprendre les projets de cette femme.

Dans le moindre de ces trois camps, sous une tente faite de branches d'arbres sur lesquels on avait attaché quelques peaux d'animaux, deux hommes et une femme étaient réunis. Un silence absolu régnait entre eux; chacun s'entretenait à part avec sa propre pensée, n'ayant point le désir ou la volonté de savoir celle des autres ni de leur communiquer la sienne. Cependant un homme qui n'aurait pas été préoccupé comme l'étaient ces trois personnes, eût pu lire sur le visage de chacune d'elles les sentiments divers qui l'agitaient. Le visage de Ruscin dénotait une colère concentrée et qui cherchait une raison d'éclater; les traits de Valla exprimaient une sorte de pitié que ses regards adressaient à Saron, et l'on devinait dans la pâleur morne de ce jeune chef l'accablement d'une âme qui n'a plus d'espoir. Enfin Ruscin se leva soudainement et s'écria :

— C'est un prodige inexplicable, j'ai consulté les Eubages (1) sur cet étrange malheur; ils m'ont répondu qu'il n'y avait pas besoin de l'intervention du Ciel pour expliquer comment des guerriers avaient préféré suivre un jeune homme plein de force plutôt qu'un vieillard, un chef déterminé plutôt qu'un...

Saron se leva soudainement; c'était un pâle et blond jeune homme, d'une stature frêle et peu élevée : la débilité de ses membres et la maigreur de ses joues trahissaient sa faiblesse; mais quand il ouvrait son large œil bleu où brûlait

(1) Ceux des druides qui étaient augures et devins.

une flamme singulière, on sentait que sous cette chétive apparence il y avait un cœur puissant.

— Ruscin, s'écria-t-il, épargne-toi l'injure, elle ne servirait qu'à nous irriter l'un contre l'autre sans nous faire arriver au fond de ce mystère. Que les Eubages t'aient parlé avec mépris de ton âge et de ma faiblesse, cela ne m'étonne pas, puisque nous vivons à une époque où la vieillesse est tombée dans le mépris des jeunes gens, où la force du corps décide seule de la place que les hommes doivent occuper parmi les justes et les puissants. Mais ces Eubages que t'ont-ils répondu lorsque tu leur as demandé où Bébrix avait pris cet or qu'il a prodigué à nos guerriers pour les détourner de notre camp, où il avait pris ces ornements dont il se pare avec tant de vanité ?

— C'est vrai, dit Valla ; aujourd'hui aucun guerrier n'était plus magnifique que Bébrix ; sa ceinture resplendissait d'étoiles d'or, son collier et ses bracelets brillaient comme les rayons du soleil ; sous cette parure il était beau comme le fils d'un roi, et il effaçait presque les deux grands guerriers Bellovèse et Sigovèse.

— Tu l'as trouvé beau, Valla, dit Saron en souriant avec tristesse.

Valla rougit et s'étonna seulement alors des paroles qu'elle avait prononcées. L'observation de Saron lui fit remarquer l'étrange sentiment qui s'était glissé en elle sans qu'elle le raisonnât. Valla, jeune et belle fille, amoureuse de l'éclat et de la pompe des richesses, avait toujours méprisé le pauvre Bébrix, dont les tuniques et les sayes étaient de laine écrue, dont les armes étaient de fer, et elle avait admiré Saron, renommé par la magnificence de ses vêtements et de ses armes; mais lorsqu'elle avait vu ces riches vêtements et ces armes magnifiques portées par Bébrix à la beauté mâle et à la puissante stature, elle avait trouvé celui-ci plus beau que Saron, et peut-être avait-elle éprouvé quelques regrets de l'avoir si durement méprisé. Sans doute elle eut honte de ce sentiment lorsqu'elle le découvrit pour la première fois dans son cœur; mais cette découverte même amena Valla à y réfléchir ; et Saron devait perdre quelque chose aux réflexions de la jeune fille sur un pareil sujet. Cependant l'entretien continua, et Ruscin répondit à la question de Saron :

— Les Eubages ne m'ont point écouté, dit-il, quand j'ai voulu savoir l'origine de l'or que possédait Bébrix.

— C'est que leur savoir est un mensonge, répondit Saron.

— Tais-toi, enfant, s'écria Ruscin ; ils savent plus de choses que tu ne penses ; ils connaissent l'origine de plus d'une fortune, et peut-être pourraient-ils la révéler si on les irritait.

Ruscin prononça ces paroles avec un tremblement convulsif dans tout le corps et une pâleur mortelle sur le visage. Saron le remarqua et son regard s'assombrit, car il comprit la terreur de Ruscin.

C'est que la fortune de celui-ci avait une fatale origine. Sa fortune lui venait de son épouse, mais elle lui était venue par un crime affreux. Selon la coutume des Gaulois, un état avait été dressé des biens que chaque époux apportait dans la communauté, et, selon cette même loi, chacun des deux, après la mort de l'autre, devait rentrer dans tout ce qui lui appartenait. Une seule exception était apportée à ce droit réciproque et constant; et elle existait en faveur du mari, lorsque la femme accusée par lui d'adultère et convaincue de ce crime devant les Vacères (1), avait péri sous le fouet et avait été jetée dans le bourbier destiné à enfouir la coupable. Ruscin avait voulu posséder les richesses immenses de son épouse, et il avait supposé le crime qui devait les lui assurer ; il avait trouvé des témoins pour l'attester, des juges pour le reconnaître, et la malheureuse femme avait supporté l'horrible supplice que Bébrix avait si cruellement rappelé à Valla.

Bien que, depuis la mort de sa femme, des soupçons se fussent élevés contre Ruscin, et qu'on eût douté dans sa contrée de la réalité du crime dont il avait tiré un si large profit, cet homme n'en avait pas moins été frappé d'épouvante quand les Eubages de la forêt sacrée lui avaient donné à entendre qu'ils connaissaient son secret. Comme tous les Celtes, Ruscin ignorait qu'une correspondance secrète et perpétuelle envoyait au chef des druides les renseignements les plus précis sur les contrées les plus éloignées ; et il semblait à ces esprits inaccoutumés à l'intelligence et à l'habitude des rela-

(1) Druides juges.

tions lointaines, que l'espace était, comme la nuit ou comme l'avenir, un mystère impénétrable à d'autres qu'aux esprits doués de la divination. Ruscin, à cet avertissement qu'il reçut du chef des Eubages qu'il avait été consulter, n'osa pousser plus loin ces questions sur Bébrix, et le secret de la fortune du jeune chef lui demeura inconnu sans qu'il soupçonnât que le prêtre qu'il avait consulté avait quelques raisons de le lui cacher.

Un entretien auquel venaient se mêler coup sur coup des sentiments qu'aucun de ceux qui les éprouvaient n'eût voulu dire tout haut, cet entretien devait s'interrompre fréquemment; aussi un nouveau silence s'établit-il entre les trois interlocuteurs. Cependant l'expression de leur visage avait changé. Une méditation active avait succédé à la colère sur le front du vieillard et une préoccupation dont son regard ne rencontrait plus l'objet près d'elle, s'était emparée de Valla; Saron seul avait gardé sa contenance triste et désespérée.

Ce fut Ruscin qui le premier encore interrompit ce silence, mais cette fois, à voix basse et comme quelqu'un qui craint d'être entendu.

— Il y a une trahison dans tout ceci, dit-il; vous avez remarqué sans doute, quand le conseil s'est assemblé, avec quelle chaleur Elomare a fait valoir les droits de Bébrix. Pourquoi cet intérêt de la nièce d'Ambigat qui a trouvé l'hospitalité dans ma maison, pour un homme à qui elle n'a jamais adressé la parole?

— Les Eubages te l'ont dit, répondit Saron avec sa douce expression d'amertume, les femmes sont comme les guerriers, elles suivent les plus vaillants et parlent en faveur des plus beaux.

— Saron, dit vivement Valla, tu m'accuses à tort, j'ai parlé en ta faveur.

Le jeune homme sourit à la naïve injure de la jeune fille et répliqua :

— Puisses-tu ne pas déserter comme mes guerriers, Valla!

— Enfants, laissez là vos querelles amoureuses, dit Ruscin, et écoutez-moi. Vous n'avez pu remarquer comme je l'ai fait, qu'au moment de notre arrivée en ces lieux, le coffre qui enfermait les richesses d'Elomare et qui était si lourd au départ, qu'aidé d'un homme j'avais eu beaucoup de peine

à le monter sur son chariot, en avait été facilement descendu, et transporté par un seul esclave dans la demeure d'Elomare.

— Penses-tu donc, mon père, dit Valla d'une voix altérée, que Bébrix ait dérobé à Elomare les richesses qu'il possède maintenant?

— Le larcin eût été impossible dans notre camp, et d'ailleurs si ces trésors eussent été dérobés à Elomare, elle les eût reconnus dans les mains de Bébrix, si elle avait voulu les reconnaître ; elle les eût réclamés, s'ils n'eussent pas été un don de sa main.

— Qu'osez-vous dire ! s'écria Saron ; oubliez-vous jusqu'où peut aller une pareille accusation et à quel supplice elle peut conduire le coupable?

— Je le sais, je le sais, dit Ruscin avec impatience, mais je sais aussi qu'un soir, alarmé que j'étais de la désertion de mes guerriers, je veillais durant la nuit et parcourais le camp ; je sais qu'arrivé à la tente où Elomare devait reposer, je trouvai cette tente déserte ; je sais que lorsqu'elle y rentra, elle fut, malgré son audace habituelle, si fort troublée de ma présence, qu'elle ne sut point me demander compte du motif de ma visite et se hâta de me dire celui de sa sortie ; je sais que cette femme a le cœur plein de projets ambitieux et sinistres, et tu le saurais comme moi, Saron, si ta force avait répondu à ton courage, et si, au lieu d'être le préféré de Valla, tu avais été méprisé d'elle.

— O Ruscin ! que dis-tu? s'écria Saron frappé d'étonnement.

— Et ne vois-tu pas, continua Ruscin, qui s'animait au bruit de sa propre parole comme un coursier au retentissement du grelot qu'il emporte dans sa course, ne vois-tu pas que Vintex ne reparaît pas, que tous les peuples des pays qu'il a visités sont arrivés comme nous; mais que depuis que Vintex a traversé le Rhône on n'a plus de ses nouvelles, et qu'aucune des nations qui habitent de l'autre côté de ce fleuve ne sont venues à l'assemblée générale. C'est que le Rhône a été la limite des voyages et de la vie de Vintex ; et le peu de souci que prend Elomare de son absence signifie assez clairement qu'elle était préparée à ne le point revoir.

— Ruscin! Ruscin! s'écria de nouveau Saron, as-tu calculé tout ce que tes paroles supposent de crimes?

— C'est que tu ne sais pas, jeune homme, quelles mauvaises passions brûlent au cœur d'une femme ambitieuse; tu ne sais pas par quels horribles sentiers elles arrivent à leur but; tu ne sais pas par quels mensonges on gouverne les hommes.

Valla écoutait son père avec une crainte avide, et une pâleur soudaine descendit sur son visage quand il parla des passions insensées des femmes ambitieuses. Mais ni son père ni son amant ne s'en aperçurent, et Saron répondit à Ruscin :

— Sans doute, je l'ignore, et je suis fier de mon ignorance; mais dis-moi dans quel but Elomare eût fait tous les crimes dont tu l'accuses avec tant de légèreté. Si Vintex n'est pas mort, et rien ne prouve qu'il ait péri, comment a-t-elle osé donner à Bébrix les richesses de son époux?

— Et qui t'a dit que ce ne soient pas les siennes propres qu'elle ait données à son nouvel amant?

— A son amant? dit Valla!

— A son amant, reprit Saron; mais tu sais mieux que personne quelle loi cruelle punit les adultères.

— Et je sais aussi, s'écria Ruscin, que s'il y a des témoins pour affirmer ce qui n'est pas, il y en a de même pour nier ce qui est.

— Folie! s'écria Saron; si elle est ambitieuse, à quoi lui servira la fortune d'un amant tant que vivra son époux, et si cet époux est mort, à quoi lui servira cette fortune, lorsque la voix publique flétrit la veuve qui prend un nouveau mari?

— Sans doute, mais la voix publique applaudit le choix du souverain quel que soit ce choix; la loi n'est pour ceux qui règnent qu'une chaîne qu'ils tiennent à la main et qui nous aboutit au pied.

— Mais les druides permettraient-ils un pareil sacrilége?

— La voix des druides bénira le choix du souverain, s'il tombe sur une prêtresse de leur collége et augmente leur puissance.

— Quoi! Bébrix, s'écria Saron confondu.

— Bébrix, reprit Ruscin, peut monter sur le trône par l'élection des guerriers de la nation, car Ambigat ne laisse pas

d'enfant. Le plus jeune de ses neveux est mort sur la pierre de Theuth, accusé d'impiété par Atax; Bellovèse et Sigovèse vont s'éloigner à jamais de la patrie, emportés par leur fougueux amour de la conquête, et ils entraîneront à leur suite les plus braves guerriers. Maintenant qui t'a dit qu'Ambigat survivra longtemps à leur départ? qui t'a dit que Bébrix, demeuré dans ce pays où il a paru comme le plus riche guerrier de nos contrées, que Bébrix soutenu par les druides, soutenu par les clients d'Elomare, ne sera pas proclamé chef de la nation des Celtes?

— Lui, dit Saron, lui le pauvre Bébrix, qui dans nos contrées a trouvé à peine quelques guerriers qui consentissent à le suivre; lui Bébrix aurait formé des projets si ambitieux!

— Il ne les a pas formés, Saron, mais ils s'exécutent par lui et pour servir l'ambition d'une femme. Enfant que tu es, élevé dans les habitudes simples de nos montagnes, tu ne comprends rien à ces secrets terribles des actions des hommes; mais moi j'ai pu les étudier et je déjouerai les complots d'Elomare, je te le jure.

Ruscin se tut et Saron demeura accablé de tout ce qu'il venait d'entendre. Abattu par la preuve de sa faiblesse physique qui ne lui laissait pas l'espoir de reconquérir l'estime des Celtes, dans les luttes et les jeux qui allaient avoir lieu, il se laissait abattre encore plus par la conscience qu'il venait d'acquérir de son impuissance morale. Il admirait la sagacité avec laquelle Ruscin semblait avoir déroulé cette trame de crimes qui lui paraissait inexplicable. Il ne savait pas que le mal porte en soi sa science comme le bien; que le méchant est propre à deviner aisément le crime, parce qu'il l'a retourné en sa pensée sous toutes ses faces; mais qu'il est inhabile à pressentir les grandes choses vertueuses et justes, et que Ruscin ne l'eût pas plus compris si lui, Saron, lui eût développé les pensées nobles de son âme, qu'il ne comprenait lui-même Ruscin, quand celui-ci lui étalait les honteux calculs et les criminels projets des méchants.

Un nouveau silence s'était établi dans la tente, et Ruscin le rompit une troisième fois au moment de la quitter.

— Oui, je te le jure, dit-il, je déjouerai les complots d'Elomare, je te rendrai tes guerriers et je retrouverai les miens, nous serons encore les plus puissants de la nation; et lorsque

ton mariage avec Valla aura resserré notre alliance, nous verrons à qui reviendra un jour la place d'Ambigat.

Ruscin s'éloigna, mais ses dernières paroles excitèrent un mouvement de dépit sur le visage de sa fille. C'est que cet homme, qui avait pénétré si avant dans les plus secrets détours d'une pensée politique, n'avait pas deviné le chemin que venait de prendre la pensée d'une jeune fille. Il ne savait pas que tout ce qu'il avait dit contre Bébrix avait parlé en sa faveur dans l'âme de Valla. La jeune fille s'était dit que Bébrix, cet homme que la prêtresse Elomare, la plus puissante et la plus belle des femmes du pays de Bourges, avait choisi dans la pauvreté, devait être un homme bien supérieur. En effet, en y pensant bien, n'était-il pas d'une force et d'une valeur qui n'avaient point d'égales? n'était-il pas beau sous ses magnifiques habits, plus beau que Saron lui-même? n'était-il pas éloquent, aventureux, digne du commandement qu'il ambitionnait? Valla était forcée de le reconnaître; Valla était obsédée de cette pensée, car il est vrai que l'amour n'est souvent qu'une lutte dans le cœur des femmes, l'affection qu'un dévouement complet, et ce que les plus nobles qualités ne peuvent exciter en elles, une rivalité l'y fait naître. Et parce que cela est vrai dans nos siècles civilisés, il ne faut point croire que cela ne fût point vrai dans ces siècles barbares; ce sont, dans d'autres mœurs appliquées à d'autres objets et revêtant d'autres formes, les passions immuables de l'humanité. Si l'expression en était plus rude, c'est que le langage ne s'était pas encore assoupli à tous les détours de la prudence; si elles se produisaient plus ouvertement, c'est que d'autres lois leur permettaient de parler sans crainte.

Ces réflexions expliqueront peut-être l'entretien qui eut lieu entre Valla et Saron, après celui que nous venons de rapporter.

Ils étaient demeurés seuls en face l'un de l'autre. Saron avait attaché ses regards sur Valla qui détournait les siens. Saron était une de ces créatures qui ne sont point nées pour l'époque où elles vivent. Ames assez intelligentes pour se sentir mal à l'aise dans la barbarie qui les entoure, elles n'ont pas le pouvoir de la dominer. Esprits assez droits pour ne pouvoir admettre comme bon l'état social qui les mé-

connaît, tout appuyé qu'il est sur la force physique, ils sont incapables de prévoir qu'un jour la force morale le remplacera. Hommes véritablement faits pour souffrir, il leur manque aussi la foi des grands caractères, l'estime d'eux-mêmes, l'orgueil de sentir qu'ils valent mieux que tout ce qui les entoure. Mais peut-être Saron avait-il raison de n'avoir pas cet orgueil! peut-être n'y a-t-il que deux sortes d'hommes nécessaires à l'humanité : ceux qui, arrêtés aux idées de leur temps, la servent selon ces idées; ou bien ceux qui, devançant ces idées, ont le pouvoir de traîner leur siècle après eux. Quant aux autres, doués de la pensée, mais sans volonté ou sans puissance pour la mettre en œuvre, ce sont le plus souvent des obstacles qui gênent le monde. Et qui sait si cette indifférence avec laquelle la société écrase en marchant les êtres qui lui sont incompatibles et ne lui sont pas supérieurs, n'est pas une des nécessités de l'accomplissement des destinées humaines?

Nous l'avons dit, Saron était demeuré immobile en face de Valla, qui se taisait; car Valla était tout le contraire de Saron. Valla était la femme dans ce qu'elle a de plus ordinaire dans tous les siècles, se plaisant aux choses qui sont d'habitude, parce que son esprit manque de la réflexion nécessaire pour comprendre ce qui est nouveau et inusité ; se laissant séduire à ce qui frappe les yeux, car toute femme porte toujours en soi cet instinct femelle qui se plaît à la beauté extérieure et à la force. Si de nos jours ce sentiment perce encore dans les préférences des femmes malgré toutes les barrières que nos idées morales y ont apportées, il est facile de comprendre ce qu'il devait être aux temps où la force et la beauté étaient non-seulement le droit, mais presque la vertu.

Saron subissait le caractère de Valla sans le comprendre, ou plutôt sans savoir s'en rendre compte. Pendant qu'il la regardait attentivement, il cherchait à deviner les pensées de la jeune fille, et celle-ci, se laissant poursuivre par l'investigation de ce regard, détournait les yeux. Enfin Saron lui dit :

— A quoi penses-tu, Valla?

Valla se troubla d'abord, puis reprenant son assurance, elle répondit à Saron :

— Je pense, Saron, qu'il y a pour un homme une fortune à tenter, aussi grande, aussi vénérée que celle des guerriers.

— Laquelle, Valla?

— Celle de nos druides. La première qualité qui leur soit nécessaire, c'est le savoir et l'éloquence. Ils peuvent ignorer l'usage des armes et n'avoir pas la force de les porter, sans être pour cela l'objet des railleries de qui que ce soit; et lorsqu'ils savent expliquer le vol des oiseaux, interroger le sort avec la baguette brisée du troëne ou par la marche des chevaux sacrés, ils sont souvent placés au-dessus des plus illustres guerriers.

Saron comprit le conseil que lui donnait Valla, et voulant savoir tout à fait sa pensée, il lui répondit en se rapprochant d'elle et en la caressant de l'accent qu'il donna à sa voix.

— Tu as peut-être raison, Valla; mais tu sais aussi que nulle destinée n'est plus belle que celle de la femme d'un druide, et...

Valla ne lui donna pas le temps de continuer, et lui dit avec l'imprudente vivacité d'une jeune fille dont le cœur est plein d'une seule pensée :

— Oh! je ne veux point de la vie d'une druidesse, si puissante et si honorée qu'elle soit; je veux que mon époux soit un guerrier qui puisse me donner les colliers et les chaînes d'or qu'il enlèvera à ses ennemis.

— Et sais-tu comment s'appelle l'homme qui te donnera tout ce que tu désires? dit Saron.

La jeune fille rougit, sans cependant comprendre tout ce que signifiait cette question, et elle répondit en baissant les yeux et en détournant la tête :

— Mon père m'a dit autrefois qu'il s'appelait Saron.

— Sans doute, répliqua celui-ci; mais aujourd'hui il s'appelle Bébrix.

Et il sortit sans attendre la réponse de la jeune fille, qui demeura heureuse de ce que Saron avait fait pour elle l'aveu d'un sentiment qui était dans son cœur et presque sur ses lèvres.

Pendant ce temps, Ruscin, persuadé qu'il avait deviné les projets d'Elomare, parcourait les camps et la cité, et se mêlant aux guerriers des diverses nations, il cherchait à les

gagner à sa cause et à celle de Saron. D'abord il entra dans le camp des Carnutes, qui étaient les plus incultes des Celtes. En effet leur costume, au lieu de se composer de la braie, de la tunique et de la saie, consistait seulement en ce dernier et seul vêtement qu'ils portaient attaché avec une agrafe de fer, et les plus misérables avec une épine.

Mais s'ils étaient les derniers par la richesse, on pouvait les renommer parmi les premiers pour le courage. Parmi ces braves, on en distinguait encore quelques-uns de plus braves que tous les autres. Ceux-là se faisaient remarquer par leur chevelure et leur barbe qu'ils avaient juré de ne point couper qu'ils n'eussent fait quelque action d'éclat; d'autres plus ambitieux s'étaient rivé à la cheville ou au bras des cercles de fer, comme pour témoigner de l'esclavage qu'ils s'imposaient à eux-mêmes jusqu'à ce qu'une grande victoire les en affranchît.

Partout où Ruscin pénétra, il remarqua la nudité des enfants et l'air sombre et farouche des femmes; mais partout où il se présenta, une place lui fut offerte au festin que les Carnutes prenaient étendus par terre, et qui se composait de viandes rôties et de laitage. Là se discutaient (1) les motifs de l'assemblée générale, la guerre qu'on y voulait décider et l'élection des chefs; là Ruscin trouva dans toutes les bouches le nom de Bébrix, dont la beauté et la magnificence avaient séduit la plupart des guerriers; et là il ne craignit pas de susciter contre lui et contre Elomare la plupart des soupçons qu'il avait montrés à Saron et à Valla.

On l'écoutait avec surprise; le complot supposé par Ruscin dépassait de beaucoup l'intelligence de ces esprits incultes. Arriver à un but par des chemins si détournés leur paraissait un rêve, et ils disaient naïvement à Ruscin que, si Bébrix ou Elomare en voulaient à Ambigat ou à Vintex, ils les eussent frappés du glaive ou de la framée.

Ruscin trouva encore moins de créance parmi les Aulerces, dont les idées étaient bornées aux soins de leur conservation personnelle et de la destruction de leurs ennemis; plus ingénieux cependant pour tuer et mourir que pour vivre; n'ayant aucun art pour leurs vêtements, qui se composaient

(1) De pace denique et bello, plerum in conviviis consultant.

de peaux d'animaux sauvages, mais déjà habiles à fabriquer des armes terribles, et s'appliquant à se donner un aspect plus terrible encore. Armés de boucliers noirs, le corps peint de sombres couleurs (1), ils choisissaient la nuit pour combattre et mettaient en fuite leurs ennemis autant par leur infernale apparence que par leurs armes.

Ils ne discutaient point les raisons ni les suppositions de Ruscin, et se contentaient de lui répondre : Que la déesse Herte avait été consultée et que les prêtres savaient tous ces secrets mieux que lui, si véritablement ils existaient. L'un d'eux ajouta que la déesse avait été promenée comme de coutume, à travers les villages, sur le char sacré traîné par des génisses, et cachée sous le voile que les prêtres ont seuls le droit de soulever ; il rapporta qu'un bruit d'épées était sorti du char, ce qui demandait la guerre; et ajouta que celui qui y mettrait obstacle serait seul regardé comme sacrilége. L'oracle était d'autant plus sûr que trenté esclaves avaient été occupés à laver le char dans le lac sacré et à y baigner la déessé, et que tous les trente avaient été noyés dans ce même lac, ainsi que le culte de Herte l'exigeait. C'était le plus grand sacrifice qui eût été offert de mémoire d'homme à cette terrible divinité qu'on ne pouvait voir sans mourir; et sans doute il avait dû lui être assez agréable pour qu'elle eût sincèrement répondu aux questions qui lui avaient été faites.

Ruscin, rebuté de ne pouvoir rien gagner sur l'esprit de ces barbares, car pour les Celtes tectosages, déjà plus avancés dans les arts et par conséquent dans le mensonge, déjà plus tourmentés de besoins et par conséquent d'égoïsme, leurs compatriotes de Chartres et d'Evreux étaient des barbares, comme les Tectosages eux-mêmes l'étaient pour les Romains et les Grecs qui abordaient les côtes de la Méditerranée; Ruscin, disons-nous, se dirigea vers la cité d'Ambigat, espérant que les bruits qu'il voulait y semer trouveraient plus d'écho parmi les sujets de ce roi tout-puissant, dont le pouvoir était devenu trop absolu pour ne pas avoir excité du mécontentement. Mais ceux-ci, qui l'avaient vu arriver à Bourges avec une suite peu nombreuse de chariots et de guerriers, mépri-

(1) Nigra scuta, tincta corpora.

sèrent ses paroles. S'ils ne le chassèrent point de leur maison, c'est que les devoirs de l'hospitalité le leur défendaient; devoirs tellement sacrés que celui qui y manquait envers un étranger était bien plus sévèrement puni que celui qui les négligeait envers un habitant de sa propre nation. Loi pleine d'un sens admirablement humain, et qui augmentait la protection donnée à l'hôte, à mesure qu'il était plus loin de sa famille et de son peuple.

Cependant l'assemblée générale devait avoir lieu le lendemain, et Ruscin prévoyait qu'il lui faudrait subir la honte de voir proclamer Bébrix chef des Tectosages. Son orgueil ne consentait qu'avec désespoir à cet abaissement pour lui et pour l'époux qu'il avait choisi à sa fille. Ne pouvant donc attaquer Bébrix dans les autres, il se résolut à l'attaquer lui-même, et il se rendit vers la maison d'Ambigat, où il savait qu'il trouverait le jeune chef.

Il l'y rencontra en effet, au milieu d'une foule d'autres jeunes gens. Parmi ceux-ci on en remarquait un assez grand nombre qui ne portaient ni le bouclier ni la framée que le Celte ne quitte jamais. C'étaient ceux qui n'avaient pas encore été jugés dignes d'être armés, et dont les pères venaient réclamer pour eux cet honneur. Ce droit de porter les armes était l'ambition de tous, car c'était alors seulement que commençait leur vie comme hommes et comme citoyens. Jusqu'à cette cérémonie ils appartenaient à leur père, qui avait sur eux droit de vie et de mort; mais une fois armés, ils n'étaient plus les enfants de la famille, mais ceux de la république, et ne dépendaient plus que d'elle (1). Mais cet affranchissement n'était pas toujours accordé sur la demande seule du père, ou du plus proche parent quand le père manquait; il fallait que ces jeunes gens eussent prouvé qu'ils étaient dignes de porter les armes qu'on allait leur confier (2).

Au moment où Ruscin arriva, l'heure des épreuves approchait, et il dut remarquer avec colère à quel point était déjà montée la faveur de Bébrix, qui s'entretenait dans un endroit écarté avec Ambigat et ses deux neveux. La veille, Ruscin

(1) Ante hoc domus pars videntur, mox reipublicæ.

(2) Sed arma sumere non ante cuiquam moris quam civitas suffecturum probaverit.

avait éprouvé une vive contrariété en voyant les conseils de Bébrix prévaloir sur les siens, à l'assemblée des chefs, où se discutaient les affaires avant d'être portées à la décision de toute la nation (1), et maintenant il le rencontrait presque dans la familiarité du souverain. Véritablement il ne se trompait point, car, par une déférence qui était une grande marque d'honneur en pareille circonstance, Ambigat invita Bébrix à s'asseoir parmi les juges appelés à décider du mérite des jeunes gens qui désiraient prendre rang parmi les guerriers. Cependant Ruscin fut encore plus surpris qu'il n'avait été irrité, lorsqu'ayant remarqué que Bébrix parlait bas à Ambigat en le regardant, celui-ci lui envoya un de ses chefs pour lui offrir le même honneur; Ruscin accepta, et l'accueil que lui fit Bébrix lui prouva qu'il le considérait comme un homme qu'il avait intérêt à ménager. Soit que ce fût l'amour de Bébrix pour Valla qui l'eût poussé à cette déférence, soit que ce fût calcul et crainte de la part du jeune chef, qui redoutait Ruscin comme antagoniste, celui-ci sembla prendre cet accueil comme un ressouvenir d'antique amitié, et s'assit près de Bébrix.

Alors commencèrent les épreuves. Elles furent ce qu'elles devaient être chez un peuple où la supériorité physique était la seule qui fût en honneur. Ce n'est pas qu'elle fût la seule qui fût une puissance; mais une chose remarquable dans l'histoire humaine, c'est qu'à toutes les époques les sociétés ont reconnu tout haut un principe dirigeant auquel elles disent ostensiblement obéir, tandis qu'elles subissent, sans pouvoir s'en rendre compte, des influences qu'elles ignorent ou du moins qu'elles croient dédaigner. Les actes de courage, la force, la témérité étaient les droits reconnus aux suffrages des Celtes; ils ne demandaient pas d'autres garanties aux chefs qu'ils choisissaient; les arts libéraux n'existaient pas pour eux, et cependant ils en subissaient le pouvoir. L'art naturel de la parole, le premier de tous ceux que l'homme emploie instinctivement avant d'en faire un art régulier, n'avait pas de nom pour eux; ils ne savaient pas

(1) Ut ea quoque, quorum penes plebem arbitrium est, apud principes pertractentur.

ce que c'était que l'éloquence, et le plus souvent ils se laissaient entraîner par l'homme éloquent.

C'est pour cela que, dans les épreuves légales où il s'agissait de faire un homme d'un enfant, ils ne demandaient à celui-ci que des actes de force et de courage, ne soupçonnant pas peut-être qu'il leur arrivait souvent dans les assemblées de se laisser prendre à la captation d'une parole habile et qui plaidait contre la force.

D'abord on remit à chacun des jeunes gens présentés une framée avec laquelle ils devaient atteindre, à une certaine distance, un but marqué; puis un glaive pour abattre d'un seul coup une branche d'une grosseur assez considérable. Lorsque ces preuves de vigueur furent données, il s'agit de montrer le courage, et alors commencèrent ces exercices où les jeunes Celtes sautaient à de grandes hauteurs et retombaient au milieu d'épées nues et de framées menaçantes. Quelque difficile que fût cet exercice, il offrait moins de dangers et occasionnait moins d'accidents qu'on pourrait se l'imaginer. L'exercice avait donné de l'adresse à tous ces jeunes gens; l'adresse leur avait donné la grâce.

A voir de nos jours les bateleurs de presque tous les peuples barbares, il semble que la progression humaine a presque partout été la même. Aucun ne se plaît aux jeux où ne se trouve pas mêlée une chance de mort ou du moins de blessure, et même si l'autorité des écrivains anciens n'était là pour attester quels étaient les jeux des Celtes, on croirait aisément qu'on a habillé à plaisir les mœurs incultes de nos ancêtres des coutumes de certains barbares contemporains.

Le nombre des jeunes gens qui se présentèrent fut considérable, et Ruscin put remarquer que les juges se montrèrent moins difficiles que de coutume pour les admissions, soit qu'on voulût augmenter le nombre de ceux qui voulaient courir la chance des conquêtes, soit qu'on voulût remplacer par d'autres cette quantité de guerriers qui allaient quitter la patrie. Dès que tous ces jeunes gens furent reçus, ils coururent se ranger autour des chefs qu'ils avaient choisis, et Bébrix put remarquer que si un certain nombre s'associèrent ainsi à la fortune de Bellovèse et de Sigovèse, un plus grand nombre encore courut se placer à côté d'un enfant. C'était le dernier rejeton d'une famille illustre; et

sans doute les idées de valeur héréditaire sont naturelles à l'homme, car déjà elles dominaient ces peuples rudes et forts, et donnaient des soldats à un enfant incapable de les conduire (1). Aucun d'eux cependant ne chercha un chef étranger à sa nation, aucun ne vint se mêler aux guerriers de Bébrix, aucun à ceux du prince des Aulerces, qui se trouvait également présent.

Puis lorsque les jeux furent terminés, presque tous ces hommes si vigoureux et qui semblaient avoir tant de force à dépenser encore, s'étendirent par terre comme vaincus par la lassitude. C'est qu'il n'est pas dans l'instinct naturel de l'homme d'agir pour agir; aucun peuple sauvage n'a jamais compris ce que nous appelons la promenade. Les Celtes chassaient pour le gibier, couraient pour atteindre un but, combattaient pour piller, mais dès que la récompense n'était plus au bout de l'effort, l'effort cessait. Nous l'avons déjà dit, ils aimaient la paresse et détestaient le repos (2). En cela ils obéissaient à la fois au besoin de conquérir pour se faire une meilleure position, et à la haine de tout travail inutile.

La plupart se firent apporter leur repas qui fut servi par leurs enfants; car les esclaves ne s'occupaient jamais des soins domestiques. Ils payaient à leur maître une certaine portion du blé ou des fruits qu'ils récoltaient dans son champ, mais l'esclavage à la personne n'entrait point dans les idées de cette nation où la dignité de l'homme était une chose si sacrée.

D'autres se livrèrent aux jeux de hasard, et c'est à ce moment que Ruscin espéra se venger de Bébrix. Il savait avec quelle fureur les jeunes gens jetaient tout ce qu'ils possédaient aux chances de la fortune, et connaissait assez Bébrix pour espérer de lui enlever par le jeu les trésors qui l'avaient fait si puissant. Il comptait reprendre ainsi sur ses compatriotes l'empire que le jeune chef lui avait ravi. Mais le sort, loin de servir les projets de Ruscin, sembla s'acharner contre lui, et bientôt il arriva au vieillard ce qui arrive à tous ceux qui abordent cette lutte terrible avec le hasard. Après avoir

(1) Magna patrum merita, principis dignationem etiam adolescentulis adsignant.

(2) Quum iidem homines sic ament inertiam et oderint quietem.

cru qu'il dominerait le jeu, le jeu le domina. Il avait jeté un appât à la passion de Bébrix, et ce fut la sienne propre qui fut prise à cette amorce. Quelques ornements précieux perdus coup sur coup dépitèrent Ruscin ; alors il entra dans cette fatale voie où l'on ne joue plus pour gagner, mais pour ressaisir sa perte. Afin de ravoir ces ornements perdus, il en joua de plus riches qu'il perdit encore ; l'or remplaça l'argent quand l'argent fut épuisé ; Ruscin voulut racheter son or en jouant ses armes, racheter ses armes en jouant ses chevaux ; puis ses chevaux par son char ; enfin, dépouillé de tout, il s'offrit lui-même comme dernier enjeu de cette terrible partie (1). Mais au moment où il faisait cette proposition à Bébrix, celui-ci se leva et lui dit :

— Je ne puis accepter aujourd'hui une pareille chance, car bientôt je dois avoir avec toi un entretien qui ne peut avoir lieu avec un esclave.

Ruscin voulut insister, mais Bébrix demeura inébranlable, et la journée étant avancée chacun rentra dans son camp. Ruscin seul ne reprit point le chemin du sien. Il se dirigea du côté du camp de Saron, qu'il n'avait pas vu depuis la matinée. Il ne trouva point Saron et apprit du petit nombre de guerriers qui lui étaient restés fidèles qu'on l'avait vu se rendre vers le bois sacré. Ruscin, à qui la colère et le désespoir ne permettaient ni l'attente ni le repos, alla du côté qui lui avait été indiqué, espérant y rencontrer Saron. Celui-ci en effet était la dernière espérance de Ruscin. S'il ne pouvait lui rendre les guerriers qui avaient passé dans le camp de Bébrix, il pouvait du moins le secourir après les pertes qu'il avait éprouvées. Mais Ruscin erra vainement aux environs du bois sacré, il n'y trouva personne : la forêt était muette comme une tombe. C'était le lendemain que devaient sortir de son sein les oracles chargés de décider de la fortune des Celtes, et il semblait qu'elle se recueillît en sa vaste enceinte, comme une pythonisse avant l'inspiration.

Déjà la nuit était avancée, et Ruscin se prépara à rentrer sous sa tente. Alors seulement il commença à penser à sa

(1) Extremo ac novissimo jactu de libertate et de corpore contendant.

fille, qui sans doute avait appris sa ruine, et qui l'avait attendu vainement, et, se laissant aller à cette propension facile à tout homme accablé de ses propres torts, il se prit à accuser Valla. Il trouva qu'elle était la première cause du malheur qui lui arrivait ; il maudit en lui-même cet amour sans frein des femmes pour la magnificence des parures et la richesse des habits; il s'irrita d'avoir écouté la préférence de Valla pour Saron, lorsqu'à vrai dire c'était lui-même qui l'avait excitée ; et c'est dans de pareilles dispositions qu'il allait retrouver sa fille, lorsqu'il aperçut à une certaine distance de lui deux ombres qui sortaient de la forêt ; l'une parfaitement distincte à cause de la blancheur de ses vêtements, l'autre presque confondue avec l'ombre, sans doute à cause de la couleur foncée des siens. La première était une femme, car elles seules portaient ces longues robes de lin qui resplendissaient dans la nuit ; la seconde devait être un guerrier. Ruscin remarqua avec surprise qu'elles se dirigeaient vers le sentier où il se trouvait, et qui menait directement à son propre camp.

Lorsque ces deux personnes passèrent devant lui, Ruscin, qui s'était caché, reconnut Elomare à sa taille qui était aussi élevée que celle d'un homme, et Bébrix à sa voix. Celui-ci disait à la nièce d'Ambigat :

— Ainsi, Elomare, mon amour ne te semble point insensé; tu me promets qu'il sera heureux et que j'en recevrai bientôt le prix ?

Ces paroles furent prononcées par Bébrix au moment où il passait devant le buisson où s'était réfugié Ruscin. Elles étaient comme sorties d'un murmure qui s'approchait, et dans lequel Ruscin d'abord ne distingua rien, et les paroles suivantes se perdirent dans le même murmure qui s'effaça et se perdit bientôt dans la distance. Toutefois, bien que Ruscin n'eût saisi distinctement que le peu de mots que nous venons de rapporter, il avait remarqué que c'était toujours la même voix qui avait parlé ; et si la taille d'Elomare ne l'avait certainement fait reconnaître par Ruscin, il eût douté que ce fût à elle qu'étaient adressées ces amoureuses prières, tant elle avait gardé de hauteur et de fierté dans sa contenance pendant qu'elle marchait à côté de Bébrix.

Cependant, c'en était assez pour confirmer les soupçons de

Ruscin sur l'intelligence qu'il supposait exister entre Elomare et le beau chef des Tectosages. Il les suivait donc des yeux, tout en faisant marcher sur leurs traces un dessein de les accuser, qui grandissait, lumineux et terrible, dans l'esprit de Ruscin, à mesure que la forme d'Elomare et de Bébrix s'éloignait dans l'ombre. Toutefois, Ruscin éprouva un vif étonnement, lorsqu'au moment de perdre de vue ceux qu'il supposait ses ennemis, il vit Bébrix revenir vers son camp, et Elomare se diriger du côté où lui-même avait assis le sien.

Ne pouvant imaginer quel projet pouvait conduire Elomare sous sa tente, il supposa qu'elle allait lui arracher par la séduction et les présents les derniers guerriers qui étaient restés attachés à sa fortune, et il se préparait à la rejoindre et à la surprendre dans cette trahison, lorsqu'un nouveau bruit sorti de la forêt attira son attention. D'ailleurs Ruscin pensa qu'il était arrivé à ce point de ruine où les séductions d'Elomare n'étaient déjà plus nécessaires pour lui enlever ses soldats, et que sa seule misère suffirait à les éloigner tous de lui.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, le bruit qu'il avait entendu devint plus distinct et plus tumultueux. Bientôt Ruscin reconnut qu'il provenait d'une certaine quantité d'hommes qui sortaient de la forêt; les uns conduisaient des chevaux qui n'avaient ni selle ni frein, et des bœufs également libres du joug; les autres portaient sur la tête de vastes paniers tressés de jonc, où l'on entendait se débattre des animaux vivants. Aux croassements qui s'échappèrent de l'une de ces cages Ruscin reconnut que c'étaient des corbeaux qu'on y avait enfermés.

La précaution avec laquelle ces hommes paraissaient marcher, attestait leur crainte d'être découverts. Bien qu'ils fussent nombreux, on n'entendait le murmure d'aucune voix, et à quelque distance de la forêt, à un endroit où la route se divisait, ce groupe se divisa de même, et une part se dirigea vers le nord de la forêt, l'autre vers l'est.

Toutes ces marches nocturnes confirmèrent Ruscin dans ses soupçons; il fut convaincu qu'il s'organisait quelque complot, et comme il avait été la première victime de l'alliance qu'il croyait exister entre Bébrix et Elomare, il sup-

posa encore que ces hommes, qu'il voyait sortir de la forêt sacrée, allaient préparer de nouveaux piéges contre lui. Il se décida donc à les suivre dans l'ombre et choisit celui des deux groupes qui passait le plus près de son camp.

Quelque discrète que fût la marche de tous ces hommes, elle couvrait facilement de son bruit celle de Ruscin, et il put constamment se tenir assez près d'eux pour les entendre s'ils eussent laissé échapper une parole. Mais un silence absolu régna durant leur longue marche. Enfin ils atteignirent un bouquet d'arbres séparé de la forêt, mais peut-être encore plus épais que le bois sacré, plus défendu par les hautes fougères et les ronces qui croissaient à ses pieds.

Le silencieux cortége y pénétra, et là Ruscin fut témoin de choses qu'il ne s'attendait guère à voir, et dont il ne comprit pas le but, quelle que fût la ruse habituelle de son esprit. A peine tous ces hommes qui portaient la longue tunique des druides furent-ils au centre de ce bouquet de bois et dans un espace dégagé d'arbres et de ronces, que l'un d'eux leva une lourde massue, et en frappa le bœuf et le cheval qu'ils avaient amenés. Un coup d'un large couteau acheva de tuer ces deux animaux, et presque aussitôt les corbeaux furent extraits de leur cage. Ces oiseaux, poussés par la faim qu'on avait sans doute excitée en les privant de nourriture, s'élancèrent avec fureur sur les deux animaux et les entamèrent de leurs becs de fer, malgré la présence des druides.

Ceux-ci les considérèrent un moment, puis dans le même silence et sans qu'aucun geste trahît la pensée qui les avait fait agir, ils reprirent la route de la forêt sacrée. Ruscin les suivit encore, ne s'expliquant ce qu'il avait vu que comme une consultation mystérieuse, par laquelle les druides voulaient s'assurer d'avance des résultats, soit de l'assemblée du lendemain, soit de la guerre qu'on voulait décider.

Les deux troupes qui étaient sorties de la forêt sacrée y rentrèrent presque en même temps, et Ruscin put remarquer que l'un de ceux qui faisaient partie de celle qu'il n'avait pu suivre se détacha de ses compagnons et se dirigea vers le camp de Saron. Ruscin crut un moment que c'était Saron lui-même et voulut l'aborder; mais voyant le jour teindre

déjà d'un rouge pâle les vapeurs de l'horizon, il regagna son camp. Il le trouva encore un peu plus abandonné que la veille, et comprit que le bruit de sa ruine lui avait enlevé le reste de ses guerriers. Il entra sous sa tente la rage dans le cœur. En revoyant ses chevaux, ses armes, ses trésors qui ne lui appartenaient plus, tout ce qu'il portait en lui de sinistres desseins s'exalta encore. Tout ce qui, jusque là, n'avait été pour Ruscin lui-même qu'une conséquence habilement tirée des faits apparents, prit alors une sorte de réalité dans son esprit. Le besoin de croire à ce qu'il avait supposé mena Ruscin à ne pas douter de ses suppositions. Une dernière circonstance, qui peut-être l'eût éclairé dans toute autre disposition d'esprit, le décida tout à fait à se servir des moyens extrêmes qu'il considérait comme étant sa dernière chance de salut. Ruscin, demeuré seul dans sa tente, y vit bientôt entrer Valla. La jeune fille avait sur son visage un air de bonheur qui parut une injure à Ruscin. Il lui demanda ce qui la rendait si joyeuse, et avant qu'elle eût le temps de répondre, se laissant emporter aux sentiments amers qui lui remplissaient le cœur, il s'écria :

— Est-ce parce que je suis ruiné, est-ce parce qu'il faudra m'en retourner dans notre contrée comme un mendiant et en vivant de l'hospitalité de mes compatriotes, que tu es si joyeuse? Ah! voilà bien ce que sont les hommes et ce que sont nos propres enfants. Il y a quelques jours si tu m'avais vu triste, Valla, tu ne m'aurais point approché l'œil joyeux et le sourire sur les lèvres; tu aurais essayé de connaître les motifs de ma douleur et tu aurais voulu me consoler. Mais aujourd'hui tout est bien changé; on croit pouvoir rire du père qui n'a plus ni armes ni trésors. Mais on se trompe; l'infâme qui m'a dépouillé ne m'a pas tout ravi, il n'a pas su me gagner ma liberté, l'imprudent; j'ai encore le droit d'assister à l'assemblée générale de la nation, et il m'y verra ainsi que son indigne complice.

— Mais, mon père, dit Valla, vous vous trompez, et je puis vous assurer...

Ruscin interrompit violemment sa fille, qui l'avait interrompu, et répondit :

— Il ne m'a pas non plus enlevé mes droits de père, entends-tu, Valla? Je ne suis point esclave, et quelque chose

m'appartient encore en ce monde. C'est le droit de disposer de ta vie.

La fureur avec laquelle Ruscin prononça ces dernières paroles fit trembler Valla. Elle comprit que nulle remontrance ne pouvait être faite en ce moment, et que la nouvelle la plus favorable serait tournée à mal par ce désespoir poussé jusqu'à la déraison.

IV

L'heure de l'assemblée générale était arrivée, et bientôt on vit les Celtes, quittant les uns la cité, les autres leurs camps, se rendre dans la plaine où elle devait avoir lieu. Ruscin, accompagné de Valla et de quelques guerriers qui n'avaient pas voulu l'abandonner, s'y rendit de son côté. Mais ce n'était plus le vieillard fier et majestueux qui était parti du pays des Tectosages avec une troupe resplendissante d'armes et de chars; ce n'était plus le chef couvert de vêtements magnifiques que les populations avaient salué du titre de roi, c'était à peine un de ces guerriers qui ne prennent personne à leur solde, mais qui se mettent à celle de quelque chef illustre.

Pour comble de rage, il vit passer devant lui Bébrix entouré d'une suite qui le mettait presqu'à côté des deux neveux d'Ambigat; la splendeur de sa marche ressemblait à celle d'un souverain, et Ruscin s'arrêta pour le laisser passer, afin de s'abreuver pour ainsi dire de son malheur et s'assurer dans la résolution qu'il avait prise. Cependant, lorsque Bébrix fut devant le vieillard, il le salua avec une déférence que celui-ci prit pour une dérision. Tout devient amertume pour les cœurs aigris, et le regard que Bébrix jeta sur Valla sembla sitôt au vieillard un affront tel, qu'il en eût tiré une vengeance éclatante, s'il n'avait compté davantage sur celle qu'il méditait. Toutefois il reporta vivement son attention

sur Valla, car la manière dont Bébrix l'avait regardée semblait trahir une sorte d'intelligence entre eux, ou du moins emporter en soi l'assurance qu'il avait d'être compris.

Si, lorsque Ruscin examina sa fille, il eût trouvé dans ses yeux le moindre signe équivoque, peut-être l'eût-il punie sur-le-champ, car il avait ajouté à tous les soupçons qu'il regardait comme certains, le vague soupçon que sa fille le trompait. Mais Valla tenait les yeux baissés et semblait ne pas avoir vu Bébrix. La rougeur qui couvrait son visage pouvait venir de l'indignation aussi bien que du trouble de la conscience, et Ruscin ne sut que penser.

Il continua donc à marcher vers le lieu de l'assemblée et y arriva presqu'en même temps que Saron, également suivi d'un petit nombre de guerriers. Ruscin remarqua la pâleur et la préoccupation du jeune chef. Mais autant cette préoccupation semblait anxieuse et agitée dans le maintien du vieillard, autant elle paraissait calme et résignée dans l'attitude du jeune homme; d'un côté, il y avait toutes les angoisses d'une résolution non exécutée, dont le but était mauvais et les motifs bas et méprisables; de l'autre, on voyait toute la sérénité d'une action faite dans un but noble et pour des motifs dignes d'être applaudis. Cependant Saron paraissait embarrassé vis-à-vis de Ruscin, c'est que ce jeune homme au cœur pur comprenait qu'il ne serait pas compris; il ne l'eût peut-être pas été par les esprits les plus noblement doués de cette nation, car la force de vaincre ses passions était regardée comme l'impuissance de vaincre ses ennemis; il l'eût été encore moins par Ruscin, qui se préparait à sacrifier, sur des apparences frivoles, tout ce qu'il croyait lui être ennemi, afin de ressaisir la fortune qui lui était échappée.

L'embarras de Saron parut une nouvelle trahison à Ruscin. Cette prévention du malheur qui croit voir partout l'abandon, appartient aux esprits corrompus aussi bien qu'aux cœurs généreux; seulement les méchants l'éprouvent en raison du retour qu'ils font sur eux-mêmes, et les bons par l'exagération seule du mal qu'ils souffrent. En effet, la bonté n'est le plus souvent, en ce monde, que la résignation à souffrir.

Ruscin n'était pas de ceux qui se résignent, et sa colère prit un nouvel aliment dans les réponses vaines que lui fit

Saron, lorsqu'il lui demanda l'emploi de son temps, et ce qu'il comptait dire et faire dans l'assemblée.

Cependant le roi et les chefs des diverses nations avaient pris place sur un monticule qui dominait la plaine ; les druides, chargés avec eux de maintenir l'ordre dans l'assemblée, étaient à leurs côtés, et un certain nombre de femmes, parmi lesquelles on remarquait Elomare, accompagnaient ces princes des Celtes.

Ce fut Ambigat qui, le premier, adressant la parole à la multitude assemblée, lui exposa que le repos dans lequel vivait la nation des Celtes lui avait été reproché, non-seulement par les plus intrépides et les plus sages d'entre eux, mais encore par le dieu qu'ils adoraient. Il raconta les étranges apparitions de guerriers qui avaient eu lieu dans la forêt, les prodiges qui s'y étaient opérés, les bruits d'armes qui en étaient sortis. A ces signes il n'avait pu méconnaître la volonté du Ciel qui était d'envoyer les Celtes à de nouvelles conquêtes, et c'était pour obéir à cette volonté qu'il avait convoqué cette assemblée. Cependant, avant de rien décider, il fallait que les avis auxquels il avait cédé fussent approuvés par la nation ; il fallait de même que les présages qu'il avait remarqués fussent confirmés par des augures certains. En conséquence, on allait délibérer sur la guerre qu'il proposait, et Teutatès serait solennellement interrogé sur l'issue probable de cette guerre.

Des murmures flatteurs accueillirent le discours d'Ambigat ; et Bellovèse et Sigovèse, plus jeunes et plus hardis, ayant parlé dans le sens de la guerre, furent applaudis par les framées que la multitude éleva et choqua en l'air en signe d'approbation.

La guerre était pour les Celtes une occupation si habituelle, que pour eux la paix était l'exception de leur vie. De nos jours on excuse la guerre en disant qu'elle conduit à la paix ; Ambigat excusa la paix qu'il avait maintenue, comme étant un moyen de mieux se préparer à la guerre. On semblait donc sur le point de décider, sans opposition, que la guerre serait entreprise, lorsque Ruscin se leva et demanda à parler.

— On vous propose la guerre, s'écria-t-il, mais contre qui et dans quel but? Avez-vous des injures à venger? Y a-t-il autour de nous un peuple qui soit venu vous insulter ou vous

piller? Non! personne ne l'a dit, et personne n'aurait pu le dire, car cela n'est pas vrai. Vous irez donc au hasard, comme un taureau furieux, attaquer tout ce qui se présentera sur votre passage? D'ailleurs quel fruit espérez-vous tirer de cette guerre? Est-ce une meilleure condition que vous voulez? la trouverez-vous dans des climats plus rigoureux? Sont-ce des habitations plus riches et plus vastes? enrichissez et agrandissez les vôtres. Vous faut-il des moissons plus fécondes? cultivez vos champs. Où vont vous conduire ceux qui se proposent pour vos chefs? ils ne le savent pas eux-mêmes et ne vous l'ont pas dit. En sommes-nous venus à ce point que la fougue irréfléchie de quelques jeunes gens amoureux du bruit des combats, décide des destinées d'une nation? L'expérience des vieux guerriers et la sagesse des hommes qui ont assez vu du passé pour comprendre l'avenir, ne sont-elles plus que des objets de risée pour les Celtes, que je n'aie pas vu une seule tête blanche se lever parmi nous tous pour repousser ce projet? ou bien serais-je forcé de croire qu'il y a des motifs cachés qui poussent les chefs à vous entraîner dans cette entreprise?

A ces mots, les sourds murmures qui accompagnaient le discours de Ruscin grondèrent avec plus de force; un mouvement d'inquiétude se manifesta parmi les chefs, et Bébrix s'avançant impétueusement, s'écria :

— Est-ce à la nation des Celtes qu'on tient un pareil langage? Comment se fait-il qu'un chef qui, dans sa jeunesse, a conquis une bonne réputation de guerrier, ose venir proposer à des guerriers la condition et les travaux que nous laissons à nos esclaves? Qu'ils arrosent la terre de leurs sueurs et lui arrachent de pénibles récoltes, c'est leur destinée; la moisson des hommes libres se fait sur le champ de bataille et avec l'épée; que nos ennemis sèment, nous récolterons; qu'ils bâtissent des demeures, nous les habiterons; qu'ils polissent l'or, nous nous en parerons après les en avoir dépouillés; notre labeur à nous, c'est la guerre, notre récompense la renommée, notre richesse le butin.

Ces paroles de Bébrix furent applaudies par le choc des armes, ce qui était le témoignage le plus flatteur qui fût donné dans une assemblée.

— Ah! s'écria violemment Ruscin, si tu n'avais pas d'au-

tres richesses que celles que donne le butin, Bébrix, tu ne tiendrais pas ici la place que tu occupes, tu n'y parlerais pas si insolemment. Et qu'as-tu besoin de la guerre pour acquérir des richesses, toi qui, parti pauvre de nos contrées, es arrivé riche en ces lieux, après un voyage de quelques lunes? Tu sais mieux qu'un autre que la guerre est inutile pour avoir des trésors; mais tu penses qu'elle est nécessaire pour éloigner ceux qui pourraient déjouer les desseins pour lesquels on t'a si richement payé.

— Ruscin, répliqua Bébrix, je ne réponds pas aux injures d'un vieillard irrité par sa ruine.

— Ma ruine, reprit Ruscin, ma ruine n'est point ce qui me fait parler ainsi, et ce n'est pas non plus elle qui t'a enrichi : mais dis-nous d'où te vient l'or qui couvre tes armes et tes vêtements, celui que tu as distribué à tes guerriers? dis-le; car je t'accuse de larcin, je t'accuse d'adultère avec une femme dont...

Avant que Ruscin pût continuer, Atax, le grand druide, se leva, et, interrompant Ruscin, il dit d'une voix paisible et imposante :

— Ce n'est pas le moment où l'on doit porter les accusations devant l'assemblée générale de la nation; ce moment viendra, et alors, Ruscin, tu pourras parler librement; mais il s'agit à présent de décider de la guerre qui vous est proposée. La voulez-vous, peuple, la demandez-vous?

Tous les guerriers agitèrent leurs armes en signe d'assentiment, et la guerre fut décidée. Pour ces peuples qui se nourrissaient du pays où ils portaient leur conquête, une résolution si solennelle se prenait avec rapidité. Rien qu'eux-mêmes ne leur était nécessaire pour le combat; ils traînaient à leur suite leurs femmes et leurs enfants, et toute terre où vivaient des bêtes sauvages et où croissaient quelques fruits, suffisait à les nourrir.

Quand on eut fini de cette grave décision, le moment vint de consulter Teutatès sur le succès de cette guerre. Alors parut un char attelé de chevaux blancs nourris par la main des prêtres dans la forêt sacrée. Ils furent livrés à eux-mêmes, et les druides les entourèrent dans un profond silence; la même attention régna dans toute l'assemblée. D'abord les coursiers demeurèrent tranquilles, ne sentant pas la

gêne des traits auxquels ils n'étaient pas accoutumés; mais au premier mouvement qu'ils voulurent faire, le lien qui les retenait les irrita; et bientôt ils bondirent avec fureur. Au lieu d'avancer, comme cela devait être cependant pour fournir un augure favorable à la guerre, ils se prirent à reculer. Les druides et les chefs pâlirent, et Ruscin s'écria :

— Les dieux prononcent : la guerre sera malheureuse; elle sera malheureuse, car elle est injuste.

Cette exclamation de Ruscin tourna les regards de la multitude de son côté, et lui-même, voulant répondre au long murmure qu'il avait excité, quitta de l'œil un moment les chevaux sacrés. Ce moment suffit à faire entendre un appel bien connu à ces chevaux et à les frapper d'un coup de fouet qui les poussa en avant. La même gêne qui les avait fait reculer d'abord, les poussa avec fureur une fois qu'ils furent lancés dans leur course, et le char traversa la multitude au milieu des acclamations les plus bruyantes.

La seconde épreuve, qui consistait à couper une branche de bouleau en trois parties égales, à les lancer en l'air et à lire l'avenir dans la manière dont elles retombaient à terre, fut également favorable à la guerre; mais, malgré la religion des Celtes et leur foi en leurs prêtres, ils savaient trop que l'adresse de celui qui lançait ces morceaux de bois disposait de l'oracle à son gré, pour y avoir une grande foi. Aussi demanda-t-on l'épreuve des oiseaux sacrés. Non-seulement elle était décisive dans la croyance de ces peuples, mais encore la direction que prendraient ces oiseaux devait indiquer le côté où il fallait que la guerre fût portée.

Pour satisfaire à ce vœu du peuple, on apporta la vaste cage où ces oiseaux étaient élevés. C'étaient des corbeaux, les uns au plumage noir et au bec jaune, les autres mêlés de gris et au bec noir. S'ils regagnaient la forêt, c'était un avertissement que la guerre ne serait pas heureuse; si, au contraire, ils s'éloignaient à tire-d'aile, cela voulait dire qu'il fallait partir. C'étaient comme des messagers de mort qui allaient reconnaître le lieu où on leur préparerait bientôt leur festin.

La cage fut ouverte, et ces oiseaux, longtemps accoutumés à l'esclavage, ne comprirent pas comment on leur offrait la liberté; ils voltigèrent un moment devant l'issue; mais

dès que l'un d'eux s'y fut posé et fut sorti, tous les autres le suivirent, et bientôt ils s'élancèrent à une grande hauteur. Une fois dans les airs ils y tourbillonnèrent longtemps en poussant de grands cris, et tinrent l'attention de la foule suspendue aux caprices bizarres de leur vol. Enfin tout à coup ils semblèrent se réunir en un seul faisceau, puis, se séparant en deux groupes, ils s'élancèrent les uns du côté du nord, les autres du côté du sud-est. Ruscin, comme les autres, les suivit longtemps des yeux; mais au moment où il les perdit de vue, et qu'il ramena ses regards sur la terre, il remarqua qu'ils volaient droit dans la direction où il avait vu, dans la nuit, tuer les chevaux dont les dépouilles sanglantes appelaient sans doute l'instinct carnassier de ces corbeaux. Comme ces réflexions se présentaient à lui, Atax s'écria :

— Voilà la route que doivent prendre nos guerriers; le ciel lui-même la leur indique.

— Sans doute, reprit Ruscin avec un accent de dérision qui épouvanta les plus hardis, c'est le ciel, et avec le ciel, les animaux sanglants dont vous avez fait jeter les cadavres vers ces deux points de l'horizon.

Tant d'audace et de persévérance fit cependant quelque impression sur la multitude. Les druides parurent troublés; Atax ne le fut toutefois que par la colère. Prêtre, blanchi dans les luttes avec le pouvoir et la résistance populaire, il savait bien que la découverte même d'une supercherie ne dépouillerait pas facilement les druides de la foi qu'ils inspiraient; l'habitude de croire est aussi forte au cœur de l'homme que l'habitude d'aimer. On ne se sépare pas d'un vieil ami au premier tort qu'on lui reconnaît; on ne trahit point une religion à la première jonglerie qu'on y découvre; en outre, il entre, dans cette ténacité de l'homme aux croyances primitives, un fonds de paresse difficile à vaincre; c'est un travail pour le cœur de ne plus aimer, et pour l'esprit de ne plus croire, et il n'y a guère que les natures dévorées d'activité qui se plaisent à ces changements.

Atax savait tout cela; mais son orgueil ne s'irritait pas moins de l'audace de l'homme qui osait dénoncer, en face de la nation, les ruses des cérémonies religieuses. Cependant il eut recours à cette tactique de tous les hommes ac-

cusés et qui sont revêtus d'une puissance assez respectable pour qu'on n'ose pas paraître les soupçonner en face; Atax se leva, et jetant sur la foule interdite et indécise un regard menaçant, il fit retentir ces paroles d'une voix tonnante :

— Que ceux qui doutent du ciel aillent l'interroger aux endroits que cet homme a désignés, ils y trouveront une terrible réponse... qu'ils y aillent.

Nul ne quitta l'assemblée, et des milliers de voix applaudirent Atax, et appelèrent Ruscin impie et sacrilége. Alors celui-ci, qui avait compté élever une accusation contre Bébrix et Elomare, sur des suppositions peut-être justes, mais auxquelles nul fait ne venait en preuve, commença à comprendre qu'il avait engagé une lutte où il devait nécessairement succomber, puisqu'il ne se trouvait pas dans l'assemblée un seul homme qui osât aller vérifier l'exactitude de ce qu'il venait de dire. Il eût voulu retenir les imprudentes paroles qu'il avait prononcées; il cherchait dans les regards de ceux qui l'entouraient le sort qu'on lui réservait, et ne rencontra que des yeux irrités. Bébrix seul semblait le considérer avec pitié, et Elomare avec un dépit qui n'était point celui d'une femme accusée, mais celui d'une personne dont on a dérangé les calculs.

Bientôt cependant la dernière épreuve, l'épreuve décisive, fut demandée à grands cris ; ce fut le combat d'un guerrier celte contre un soldat de la nation qu'on voulait attaquer.

A cette demande, l'espoir rentra dans l'âme de Ruscin, car la paix qui durait depuis longtemps n'avait laissé aucun prisonnier au pouvoir des Celtes ; et comme on ignorait encore sur quelle contrée on devait précipiter la multitude armée qui demandait la guerre, il eût été difficile de désigner un prisonnier, même lorsque la cité en eût possédé quelques-uns. Ruscin était dévoré du désir de jeter cet embarras à l'assemblée; mais il sut se contenir, prévoyant bien qu'il allait surgir malgré son silence. En effet, comme les cris de la foule devenaient de plus en plus pressants, et demandaient le combat avec persévérance, Bellovèse s'avança et dit :

Que la nation des Celtes était si puissante, que nulle autre n'avait, depuis longues années, osé l'attaquer, et que lorsqu'elle voulait des ennemis, il fallait qu'elle allât les cher-

cher chez eux, mais qu'elle n'en nourrissait pas dans son sein.

Ces paroles, si flatteuses qu'elles fussent, ne satisfirent point l'assemblée, et des murmures accueillirent cette explication, quoiqu'elle fût donnée par un des hommes que la nation désignait comme l'un des plus braves et des plus dignes de la commander. Atax, comprenant le mauvais effet de la circonstance où l'on se trouvait, et des paroles de Bellovèse, se leva tout aussitôt, et s'écria d'une voix inspirée :

— Bellovèse se trompe quand il dit que la cité ne nourrit point d'ennemis dans son sein ; en est-il un plus grand de la gloire et de la religion des Celtes, que l'homme qui, à la fois, accuse l'un de ses chefs les plus renommés et la sainteté de la religion? Quel guerrier d'une nation ennemie aurait tenté de nous détourner de la guerre avec plus d'acharnement que lui? Quel autre, s'il était vaincu dans un combat, manifesterait plus précisément la volonté céleste? Qu'il combatte donc, cet ennemi, qu'il combatte pour la nation qu'il a voulu préserver de notre colère, qu'il combatte contre la gloire qu'il a voulu ravir à ses compatriotes.

Les acclamations les plus unanimes et les plus spontanées accueillirent ces paroles d'Atax; les armes se choquèrent avec un bruissement terrible, et ce fracas d'airain se mêlant aux hurlements de la foule, il en résulta un gémissement immense, pareil à celui de l'océan quand, poussé par la tempête, il se heurte aux rochers de la côte et brise ses vagues, qui semblent jeter au ciel de terribles lamentations, et à la terre d'épouvantables menaces.

Il est à remarquer combien les grandes assemblées se laissent facilement prendre aux subtilités de l'esprit, lorsqu'elles tirent audacieusement d'embarras un homme qu'on croyait acculé dans une position désespérée. Ainsi, cette proposition d'Atax, contraire à toutes les coutumes, qu'on eût peut-être repoussée avec mépris en toute autre circonstance, fut-elle considérée comme une inspiration céleste, et des milliers de voix demandèrent le combat immédiat, et avec un tel acharnement, qu'il fut impossible de le refuser. Cependant, à l'exception d'Atax et de ses druides, tous les autres chefs de l'armée parurent grandement alarmés de cette proposition; Elomare surtout, maîtresse d'elle-même

jusqu'à ce moment, ne put dissimuler son angoisse, et Bébrix laissa percer un vif mécontentement. Mais tous ces sentiments devinrent encore plus poignants au cœur de ceux qui les éprouvaient, lorsque l'assemblée ayant demandé quel guerrier devait combattre contre Ruscin, Atax ajouta :

— C'est à celui qui a le mieux parlé en faveur de l'entreprise, à vaincre par les armes celui qu'il a déjà vaincu par la parole ; que Bébrix continue sa victoire, elle lui servira de réponse aux accusations portées contre lui.

Bébrix parut consterné ; et Ruscin, près duquel Valla s'était élancée, s'écriait vainement :

— Oui, oui, c'est juste, peuple, qu'on fasse égorger par un jeune homme le vieillard qui peut dévoiler les intrigues de vos prêtres et de vos chefs.

Mais les hurlements de la foule couvraient sa voix, et lui-même n'entendait pas sa fille qui lui criait :

— Oh non ! mon père, c'est impossible, vous ne combattrez pas Bébrix ; vous ne pouvez périr de sa main ni lui de la vôtre ; c'est un combat impie et sacrilége : s'il faut une victime, ce n'est point à la nation de la fournir.

Le tumulte augmentait, et les guerriers, voyant l'hésitation de Ruscin, lui jetaient le nom de lâche et de traître ; quelques-uns demandaient qu'il fût puni comme tel, et criaient :

— Au bourbier ! au bourbier !

La rage de son impuissance s'emparant alors de Ruscin, il tira son épée et s'écria d'une voix qui, à ce moment, se fit entendre au-dessus des mugissements de la foule :

— Tu m'as gagné mes armes, Bébrix, je vais te les donner de manière à ce que tu ne les perdes jamais. Je te la enfoncerai si avant dans la poitrine qu'aucune main ne la en retirera.

Et, se dégageant violemment des bras de sa fille, il s'élança dans l'espace vide que la foule fit autour de lui.

Cependant Bébrix était demeuré immobile et hésitait sur le parti qu'il devait prendre, lorsque Elomare, passant à son côté, lui dit rapidement :

— Combats, Bébrix, sois prudent et ne cherche que la victoire et non la mort de ton ennemi.

Bébrix, poussé par ces paroles, par les cris et les regards

du peuple qui l'appelaient de toutes parts, marcha à son tour vers cette enceinte faite d'hommes armés et se présenta au combat. Ruscin, que la colère dominait, lui lança sa framée, qui vint se planter si profondément dans le bouclier de Bébrix, que l'on comprit tout de suite que, malgré son âge, le vieillard était un adversaire redoutable, et que la victoire du jeune chef ne serait pas facile, si la victoire même lui était assurée. Le silence d'une attention fortement captivée succéda tout à coup au murmure qui avait continué encore; et lorsque Bébrix, lançant sa framée avec faiblesse contre Ruscin, celui-ci l'attrapa au vol et la renvoya avec une vigueur nouvelle à son ennemi, tous les esprits devinrent incertains, et déjà quelques vœux en faveur du vieillard entrèrent dans le cœur de ces guerriers, qui admiraient tout ce qui attestait la force et le courage. Cette framée alla frapper encore une fois le bouclier de Bébrix, qui demeura immobile. Ruscin, toujours emporté par la colère, se précipita alors impétueusement sur son jeune adversaire; mais celui-ci, avec une souplesse et une légèreté inouïes, évitait les coups acharnés du vieillard, qui frappait avec une continuité et un désespoir qui semblaient tenir du délire, et qui croissaient à chaque fois que l'épée de Ruscin, levée en l'air et prête à retomber sur la tête de Bébrix, descendait comme l'éclair et s'abattait dans le vide.

Les guerriers avaient trop d'habitude des combats pour ne pas comprendre que Bébrix cherchait à fatiguer la fureur de son ennemi; mais cette manière de vaincre ne convenait pas à leur impétuosité, et d'ailleurs les coups de Ruscin se suivaient avec une telle rapidité, qu'il était douteux que, malgré son adresse, Bébrix pût les éviter toujours. Le combat, qui changeait à chaque instant de théâtre, traînait à sa suite la foule qui resserrait ou élargissait son cercle pour faire place aux deux adversaires. Ambigat, Atax, les autres chefs de la nation, les druides attentifs et silencieux étaient aux premiers rangs; et en avant d'eux tous, deux femmes, Valla, qui à chaque mouvement le répétait instinctivement, éperdue et tremblante qu'elle était, et Elomare, qui la retenait par la main, l'œil fixé sur les combattants, le sourcil froncé et semblant attendre le moindre événement pour en tirer avantage.

Enfin le combat se prolongeant sans que rien ne se décidât, des murmures s'élevèrent de tous côtés ; le nom de Bébrix fut insulté. Il l'entendit, et le soin de sa réputation l'emportant sur les motifs secrets qui l'avaient porté à de si longs ménagements, il s'élança d'un bond sur Ruscin, le renversa du choc de son bouclier, lui arracha son épée et leva la sienne pour en frapper son ennemi couché. Mais à ce moment, une main aussi forte et plus rapide que celle de Bébrix l'arrêta soudainement : c'était celle d'Elomare. Cette action frappa la multitude d'étonnement. Elomare était vénérée parmi les druidesses, comme celle en qui l'esprit divin que les Celtes croyaient habiter le corps des femmes, était le plus fécond en prodiges et en révélations sacrées. Elomare le savait, et profitant de la stupéfaction générale, avant qu'aucun murmure pût la prévenir ou l'interrompre, elle s'écria d'une voix inspirée :

— Les dieux ont parlé par ce combat et par cette victoire ; ils ont parlé en m'inspirant de suspendre l'épée du guerrier au moment où elle allait frapper l'ennemi vaincu. Non, cette guerre où vous marchez ne sera point une guerre d'extermination où les populations détruites s'effaceront devant vous ; ce sera une guerre de princes qui feront non-seulement la conquête des terres, mais aussi celle des peuples, et ces peuples vivront sous votre domination, esclaves par votre victoire, et couchés à vos pieds comme ce vieillard aux pieds de son vainqueur. Vous porterez la race des Celtes dans les contrées les plus éloignées, et les filles des vaincus la perpétueront à votre gré, car elles se donneront à vous comme la fille de ce vaincu se donnera à l'illustre chef qui vient de vous assurer la victoire. Partez donc, allez, c'est la volonté du ciel ; personne ici, ni Bébrix, ni le vieillard, ni moi, n'avons été autre chose que les instruments aveugles de la puissance divine, qui a voulu se manifester, et dans les obstacles que vous trouverez, et dans la manière de les vaincre, et dans le but qu'il vous est donné d'atteindre. Allez, et que les harpes chantent le bardit de guerre.

Et tout aussitôt les bardes, entraînés par ce mouvement hardi, par l'autorité des paroles d'Elomare, par l'inspiration resplendissante qui illuminait son visage, firent résonner leurs harpes, et entonnèrent un chant pressé, rapide, dont

le mouvement remua plus profondément encore cette multitude déjà émue et flottante, exalta cette émotion et la changea bientôt en un délire de joie et de confiance, contre laquelle toute opposition serait venue se briser.

Cependant on pouvait remarquer, à l'air mécontent d'Atax, que ce n'était point là ce qu'il avait espéré ; et lorsque l'agitation de la foule se fut calmée, il s'avança à son tour, et dit d'un ton sévère à Ruscin :

— Oui, c'est le ciel qui a inspiré Élomare en te sauvant la vie, car il te reste deux grands devoirs à accomplir. Le premier est de soutenir l'accusation que tu as portée contre Bébrix ; le second de répondre à celle que nous portons contre toi, comme impie et sacrilége.

Malgré son autorité, ces paroles d'Atax furent mal accueillies ; la multitude se trouvait satisfaite dans ses désirs ; l'issue inattendue de ce combat lui plaisait, par l'espérance qu'elle offrait à tous ces guerriers de trouver à l'étranger une place et un rang qu'ils ne pouvaient espérer dans la patrie. Le courage de Ruscin même lui avait ramené beaucoup de guerriers, et une voix unanime renvoya au lendemain la décision de ces deux affaires. Les guerriers qui depuis le matin assistaient à l'assemblée se dispersèrent pour se rendre dans leurs camps et y prendre leur repas ; et jusqu'à la nuit close on entendit résonner de tous côtés les chants des bardes, les cris de joie du peuple, et le mouvement des armes qu'on préparait.

V

Si la surprise de tous les guerriers avait été grande en voyant où avaient abouti les bruits que Ruscin avait essayé de répandre contre Élomare et Bébrix, l'étonnement de Ruscin ne peut guère s'exprimer. Ainsi, pendant que les

druides, se séparant ostensiblement des chefs, rentraient dans le bois sacré sans vouloir assister au conseil qui devait se tenir dans la demeure d'Ambigat, Ruscin, accompagné de Valla, regagna sa tente sans pouvoir s'expliquer le but de tout ce qui s'était passé. Son salut lui venant par la main d'Elomare, cette prédiction du mariage de Bébrix avec sa fille, tout cela renversait complétement ses idées sur la connivence qu'il croyait exister entre elle et Bébrix. Il espéra que Saron pourrait lui donner quelques explications ; mais Saron était absent, et on l'avait vu se diriger, accompagné de deux druides, vers le bois sacré.

Cependant la joie de Valla perçait malgré ses efforts sur son gracieux visage. Ruscin finit par le remarquer, et après l'avoir considérée un moment, il lui dit :

— Valla, tu m'as trompé.

— Non, répondit-elle avec assurance : lorsque j'ai voulu vous parler, vous n'avez pas voulu m'entendre, vous m'avez repoussée avec colère, et en me menaçant. Cependant j'aurais bravé cette colère, si j'avais pu prévoir vos projets dans l'assemblée générale. Je savais que Bébrix devait vous demander ma main ; je savais qu'Elomare devait le seconder dans sa demande.

— Qui te l'a dit?

— Elle-même, qui était venue vous trouver dans votre camp, cette nuit, mais qui, ne vous y ayant pas rencontré, est venue à moi, et m'a appris aussi que Saron était admis parmi les jeunes gens qui se destinent au culte du dieu Teutatès.

— C'est donc de toi que parlait Bébrix, dit Ruscin en ramenant à lui ses souvenirs de la veille, lorsqu'il disait à Elomare que son amour serait heureux ; c'était donc véritablement Salon que j'ai cru reconnaître parmi les druides qui ont conduit loin d'ici, et égorgé dans un bois, ces animaux destinés à faire parler le ciel? Cependant tout cela n'en reste pas moins pour moi un mystère inexplicable.

— Le mystère est bien facile à deviner, reprit étourdiment la jeune fille, c'est que Bébrix m'aime.

— Il t'aime, répliqua Ruscin, averti par l'accent de sa fille, il t'aime, et toi ?

— Moi?

— Oui, toi...

La jeune fille demeura assez embarrassée, puis, sans répondre à la question de son père, elle dit :

— Bébrix n'a point l'intention de vous prendre tout ce qu'il vous a gagné.

— Et tout ce qu'il m'a ravi? reprit Ruscin.

— Il veut vous le rendre.

— Comment?

— Oh c'est bien facile, c'est...

— Jeune fille, dit une voix grave de femme, tu avais juré de ne rien dire...

C'était Élomare qui entrait à ce moment sous la tente de Ruscin. Cette femme active et patiente, prête à tout faire pour la réussite de ce qu'elle avait entrepris, lien secret entre le pouvoir religieux et le pouvoir du roi, aimait à se glisser dans l'ombre et à apparaître soudainement devant ceux à qui elle voulait imposer sa volonté. Cette manière d'agir pour elle-même elle l'appliquait à ses projets. Elle se plaisait à les conduire secrètement dans les ténèbres, n'en montrant à chacun que ce qui convenait au rôle qu'elle voulait lui faire jouer; jusqu'au moment où tout ce qui devait concourir à son succès se trouvant arrivé au point prévu par elle, tout éclatait par le contact seul des choses et des hommes mis en mouvement. Alors elle s'admirait dans l'événement sans paraître y prendre part ; elle regardait son œuvre de loin, se tenant même à l'écart des résultats, comme le mineur qui, après avoir fouillé la terre et l'avoir remplie de poudre et de projectiles, contemple de loin son œuvre au moment de l'explosion.

Lorsque Elomare fut entrée, elle fit un signe impératif à Valla de s'éloigner; celle-ci obéit, et Ruscin demeura seul avec la prêtresse.

Le rusé vieillard se sentit en présence d'un caractère qui le dominait ; mais il dissimula adroitement son embarras et soutint le regard inquisiteur d'Elomare.

— Ruscin, lui dit-elle, quels sont tes projets pour demain?

— Quels projets peut-on former dans ma position? répondit Ruscin ; c'est aux événements qui surviendront d'ici là à me dicter ma conduite; ou plutôt je dois laisser à la volonté qui a mené toutes les choses jusqu'à ce moment,

le soin de m'indiquer le chemin que je dois prendre.

— Sans doute, Ruscin, dit Elomare, tu voudrais que je te donnasse un conseil afin de bâtir de nouveaux calculs sur ce que tu apprendrais ainsi : je te connais, et si tu as été le jouet de tout ce qui t'entourait tu le dois à toi-même. Toujours empressé d'élever des obstacles à l'encontre des desseins des autres, t'imaginant que tout ce qui n'est pas conçu par toi est contraire à ta fortune, et, le plus souvent, t'appliquant mieux à détruire celle des autres qu'à élever la tienne. Cependant il faudra venir demain soutenir l'accusation que tu as portée et répondre à celles qu'on élève contre toi.

— Quant à la première, dit Ruscin, elle n'a pas besoin de plus de paroles que je n'en ai prononcé. Il faudra que Bébrix explique comment il possède ces richesses qu'il étale ; toi-même, qui l'as connu pauvre, doutes-tu qu'elles ne lui viennent du larcin?

— Tu ne veux donc plus dire qu'elles lui viennent de l'adultère, dit Elomare, et peut-être de l'assassinat, car tu sais mieux que personne, mieux que moi-même, que mon époux Vintex est mort?

Ruscin se troubla à ces paroles, et Elomare continua.

— Tu le sais si bien que tu l'as dit à tous les guerriers qui ont voulu écouter tes paroles.

Ruscin, alarmé de l'assurance d'Elomare, quoiqu'il ne fût pas grandement surpris que les bruits qu'il avait semés dans tous les camps fussent arrivés jusqu'à elle, Ruscin lui répondit avec humeur :

— Quel autre ne s'y serait trompé à ma place? Quel autre eût interprété autrement tes visites nocturnes dans les camps de Bébrix, et les étranges paroles qu'il t'adressait la nuit dernière lorsque...

Ruscin s'arrêta en s'apercevant de son imprudence, et Elomare continua.

— Lorsque tu nous suivais à la trace, n'est-ce pas? Je comprends maintenant pourquoi je ne t'ai pas trouvé dans ton camp lorsque j'y suis venue, je devine aussi comment tu as appris le secret par lequel nous dirigeons le vol des oiseaux sacrés. Sais-tu, Ruscin, que tu as commis un sacrilége qui est puni de mort?

— Je le sais.

— Et comment espères-tu te sauver?

— Est-il nécessaire à tes projets que je me sauve? dit Ruscin d'un air qui semblait vouloir pénétrer la pensée de la druidesse.

— Non, répliqua froidement celle-ci; cela m'importe peu. Tu m'as été un obstacle, mais je n'ai pas voulu te briser parce que j'avais reçu l'hospitalité dans ta maison. Mais ton accusation me dégage de ma reconnaissance. Fais donc ce qui te plaira...

A ces mots Elomare voulut sortir; Ruscin fit un mouvement et lui dit :

— Elomare, est-ce pour cela que tu es venue me voir, et n'as-tu rien à me dire?

— Je ne suis venue rien te dire, je suis venue t'interroger, je suis venue te demander ce que tu comptais faire; tu ne m'as point répondu. Je n'ai plus rien à faire ici.

La prêtresse fit encore un pas pour s'éloigner, et Ruscin, emporté alors par les angoisses qui l'agitaient, dépouillant soudainement les ruses par lesquelles il espérait surprendre les secrets d'Elomare pour en profiter, montra, en un mot, tout ce qu'il y avait d'anxiété et d'incertitude en lui-même.

— Mais que veux-tu que je fasse? lui dit-il d'un ton désespéré.

Elomare le regarda avec un sourire de vanité satisfaite.

— Je veux que tu fasses ce que tu avais projeté; que tu accuses Bébrix et moi-même, comme tu l'avais résolu.

— Que je t'accuse? répondit Ruscin avec stupéfaction, croyant toujours apercevoir un piége dans les conseils qu'on lui donnait.

— Penses-tu que je ne puisse pas me défendre?

Ruscin ne répondit pas, puis il reprit avec quelque embarras :

— Mais moi, comment me défendrai-je?

— Il me semblait, répliqua Elomare, qu'un esprit aussi rusé que le tien ne devait pas éprouver un pareil embarras, et qu'il aurait facilement pu voir que des deux chefs qui sont venus avec Bébrix du pays des Tectosages, tu n'étais pas celui qu'on voulait sacrifier..

— En effet, Saron... s'écria Ruscin.

Elomare était sortie, elle avait suffisamment indiqué à Ruscin le seul moyen de salut qui lui restât, mais elle ne voulait pas se laisser montrer qu'elle avait été comprise. Il n'y a guère que chez les scélérats les plus éhontés que le crime ou la trahison se discutent avec franchise; ceux qui, comme Elomare, ne font le mal que par nécessité, et dans un but qui compense à leurs yeux la cruauté des moyens, gardent encore cette pudeur des mauvaises actions qui leur en dérobe l'odieux : c'est l'âme qui se voile avant de tomber; comme la femme qui se cache le visage en s'abandonnant.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la nouvelle assemblée qui eut lieu; nous dirons seulement par quels moyens Bébrix repoussa l'accusation portée contre lui. Il avoua véritablement qu'il était parti pauvre de sa contrée, mais qu'il avait été enrichi par les dons d'Ambigat, et Ambigat déclara qu'en les prodiguant à un guerrier qui les méritait si justement il n'avait fait que rendre justice au chef qui avait amené à l'assemblée tant de soldats empressés de le suivre sur la seule réputation de sa haute valeur. Chacun était disposé en faveur de Bébrix, et on ne s'informa point si ce n'étaient pas les trésors qui avaient donné les soldats à Bébrix, plutôt que les soldats qui lui avaient mérité ces trésors. Leur origine semblait d'ailleurs justifier leur emploi; ils provenaient, la plupart, des hommages faits à Ambigat, et remis à Vintex, par les princes qui n'avaient pas voulu participer à la guerre; et il semblait juste que la crainte qui demeurait oisive dans ses foyers payât le courage entreprenant qui allait courir le risque des combats. Il restait encore à expliquer l'absence de Vintex. Le bruit de sa disparition et de sa mort s'était assez répandu pour que la tranquillité d'Elomare ne parût pas tout au moins surprenante. La présence de Vintex, qui parut à l'assemblée près de son épouse, fit taire les soupçons du peuple, et éveilla ceux des druides, qui comprenaient que cette absence avait été arrangée, et qui n'en devinaient pas le but.

Enfin, Ruscin prouva à Elomare qu'il l'avait complétement devinée; car, lorsqu'il fut interrogé sur l'audacieuse accusation qu'il avait osé porter contre les druides, il s'avoua coupable de les avoir soupçonnés, mais il déclara avec force que jamais un pareil soupçon ne se serait présenté à lui, si quel-

qu'un ne le lui avait suggéré, et si le premier dénonciateur n'avait été un homme dont la parole avait pu facilement le tromper, puisqu'il prétendait avoir participé à la fraude des druides. Ruscin, pressé de nommer le coupable, s'en défendit longtemps; puis enfin, feignant de céder avec désespoir, il laissa échapper le nom de Saron. Ruscin put voir combien le mensonge que lui avait indiqué Elomare était habilement préparé, car Atax, jetant un regard sur les prêtres qui l'entouraient, sembla leur dire que lui-même avait soupçonné ce jeune homme. Ruscin pensait que cette justification serait suffisante; elle le fut en effet pour lui sauver la vie, mais pas assez pour qu'on ne lui imposât pas des conditions. Celle qu'il fut obligé d'accepter consista à conduire à la guerre, et sous les ordres de Bébrix, les guerriers qui ne l'avaient point quitté, et Ruscin s'estima trop heureux de sortir à ce prix des embarras qu'il s'était lui-même suscités.

Lorsque toutes ces affaires furent finies, il s'agit de fixer le jour du départ. On choisit le surlendemain comme étant le jour de la lune, et par conséquent le plus heureux; et l'assemblée générale se sépara.

Dans le courant de la journée on vit sortir du camp de Bébrix une longue file de chariots portant des armes; en tête marchait Astrucion, la harpe en main, accompagné de bardes qui s'étaient attachés à la fortune de Bébrix. Ce cortége se rendit tout aussitôt vers le camp de Ruscin. Arrivé à l'entrée de ce camp, il fut arrêté par les guerriers qui s'y trouvaient, et Astrucion répondit à leurs questions qu'il venait au nom de Bébrix offrir à Ruscin la dot moyennant laquelle il désirait obtenir Valla comme épouse. Pendant ce temps, un cortége à peu près pareil, moins riche cependant et moins nombreux, était parti du camp de Ruscin pour celui de Bébrix, et portait à ce dernier toutes les richesses qu'il avait gagnées au vieux guerrier. C'est un fait assez remarquable que les idées de compensation, qui nous semblent si claires dans l'exécution de nos contrats actuels, ne sont arrivées que tardivement dans l'esprit de nos populations. Le plus souvent on trouve dans les transactions des temps reculés, soit qu'il s'agisse de terres, soit qu'il s'agisse d'argent, que chacun payait ou livrait ce qu'il devait, sans qu'on s'occupât de balancer une dette par une autre. Ce fut

surtout dans la cession des terres que cette habitude est plus remarquable. Elle amena même des confusions telles dans la propriété, ou le droit de gouvernement, qu'elle est une des principales causes de l'obscurité de nos premiers temps historiques.

Ainsi, un homme prenait possession par traité, de terres très-éloignées des siennes, et en cédait d'autres qui lui confinaient, sans songer que la compensation eût été meilleure pour les contractants. Ce fut pour cette raison que Bébrix reçut de Ruscin tout ce qui lui était dû, et lui renvoya de nouvelles richesses pour la dot de Valla. Selon l'usage, elles furent examinées par le père de la jeune fille, la qualité et la valeur en furent longuement discutées; puis enfin, lorsqu'elles furent introduites dans le camp, et par conséquent acceptées, le mariage se trouva conclu, et Bébrix se présenta à son tour, et fut reçu comme l'époux de Valla.

Si ce récit était fait pour rechercher les sentiments souvent si incohérents qui pénètrent et conduisent le cœur humain, il y aurait à montrer à cet endroit la singulière entrevue de cette jeune fille qui avait méprisé Bébrix et qui le reçut avec joie, et de ce jeune homme qui ne s'inquiétait pas de la disparition de son rival et du souvenir qu'il avait laissé dans le cœur de sa jeune femme. Mais il faut le dire, ce qui aujourd'hui nous paraîtrait extraordinaire ne le devait pas être à cette époque. Cet amour de l'âme à l'âme, qui ne tient point de compte des raisons de la préférence, n'existait pas dans ces peuples, si près des premiers besoins matériels. Valla n'avait point aimé Bébrix, parce que Bébrix était pauvre, grossièrement vêtu et n'exerçait aucune autorité. Mais lorsque toutes ces causes de préférence s'effacèrent de Saron pour se montrer dans Bébrix, l'amour les suivit, parce que c'étaient elles qui avaient créé l'amour. La moralisation de l'homme par le christianisme et les arts, et nous entendons moralisation dans ce sens que les arts et le christianisme ont fait prédominer le moral humain sur l'intérêt physique; cette moralisation a créé à l'homme des besoins d'intelligence et de sympathie qui lient les cœurs par des rapports tout nouveaux. Ces rapports sont souvent si intimes aux individualités qu'ils réunissent, qu'ils nous paraissent inexplicables, mais ils n'en ont pas moins remplacé les

itérêts du bien-être matériel qui dominaient autrefois. Il n'y eut donc aucune espèce d'embarras entre cette jeune lle et ce jeune homme. Il en fut d'eux, mais pour d'autres iisons, comme il en fut plus tard de ces femmes à qui orgueil de leur naissance ne permettait pas de comprendre a de sentir un amour roturier, et qui reconnaissaient par asard que l'homme qu'elles dédaignaient sortait d'une ilistre famille. Tout aussitôt ce nouveau jour éclairait à leurs eux les qualités jusque là inaperçues, et elles aimaient sans ffort celui qu'elles repoussaient avant, car elles donnaient ur amour à un droit d'être aimé ; et ce droit avait été acuis.

Cependant, depuis l'assemblée générale, les druides semlaient moins ardents qu'ils ne l'avaient été d'abord à preser le départ des guerriers. Tout en connaissant les raisons 'Ambigat pour se débarrasser de cette exubérance de poulation qui devenait menaçante, ils ne se rendaient pas bien ompte des motifs qui lui avaient fait combler Bébrix de int de faveurs ; et, la veille du jour où le départ devait voir lieu, la forêt sacrée avait retenti de sinistres présages ui avaient épouvanté la nation.

Les druides, comme tous ceux qui ont eu à exercer une utorité basée sur des croyances en des choses surnaturels, se mêlaient rarement parmi les autres hommes. La soiabilité est un si grand besoin pour l'espèce humaine que i vie solitaire lui semble toujours le résultat d'un grand ourage ou d'une grande vertu. Il est facile de comprendre omment l'ignorance divinise bientôt cette vertu qu'elle adiire. Cependant les druides n'avaient pas paru depuis deux ours ; le peuple s'en étonnait : Ambigat et les chefs en taient alarmés. Une nouvelle visite d'Ambigat à Atax fit esser les craintes des druides. Pour ne pas répéter ce u'il dut lui dire pour arriver à ce but, nous ne le rapporerons que dans l'entretien qui finit ce récit, et dans lequel mbigat raconta lui-même tout ce qu'il avait dit à Atax de es desseins, et tout ce qu'il lui en avait caché.

Le jour du départ étant arrivé, la forêt sacrée, dont la soitude et les bruits sinistres semblaient glacer les courages es plus intrépides, sembla tout à coup s'éveiller joyeuse et retentissante.

On y entendait les harpes des bardes ; et les vacères, le front ceint du gui qui avait été cueilli quelques mois avant, avec les solennités d'usage, parcouraient la forêt en tous sens en annonçant qu'un sacrifice sanglant serait fait au dieu Teutatès pour le rendre favorable à l'entreprise, et qu'un homme serait immolé sur son autel. Cette nouvelle répandit une grande joie parmi les Celtes. Le soir venu, et sous la conduite de leurs chefs, ils pénétrèrent en silence dans la forêt sacrée et se rangèrent autour de l'immense autel qui allait être arrosé de sang. On ignorait quelle devait être la victime et nul ne s'en informait : Bébrix, Ruscin et Valla, placés près d'Ambigat et d'Elomare, étaient l'objet de la curiosité au milieu de l'attente.

Enfin, lorsque la nuit fut tout à fait close, la forêt s'éclaira de torches nombreuses, et on vit sortir une longe file de prêtres de la partie la plus secrète de la forêt : les bardes marchaient les premiers en chantant des hymnes pieux ; ensuite venaient les saronides, qui étaient les juges ordinaires de la nation, dans les différends qui n'étaient point portés à l'assemblée générale ; puis les vacères au maintien recueilli, et parmi lesquels Atax se trouvait, et qui étaient les prêtres particuliers du dieu Teutatès ; enfin venaient les vates ou sacrificateurs, au milieu desquels était le prisonnier qui allait être immolé.

A la lueur des flambeaux, qui dans cette forêt jetaient sur les hommes autant d'ombre que de lumière, on distinguait mal le visage de la victime. Elle marchait d'ailleurs la tête baissée, quoique sa démarche ne manquât pas de fermeté. C'est à peine si Valla, Ruscin et Bébrix, tous enivrés de leur bonheur, eussent pris garde à la victime si, au moment où elle passa devant eux, elle ne s'était arrêtée et n'eût relevé la tête en les regardant avec une triste fierté. Valla ne put retenir un mouvement de terreur, et Ruscin détourna la tête. Bébrix seul soutint avec hardiesse le regard de Saron. C'était Saron, en effet, qui venait payer de son sang la justification de Ruscin, malheureux qui devait être nécessairement brisé, faible et confiant qu'il était, au milieu de cette lutte d'hommes forts et astucieux. Saron s'arrêta un moment, et dit à Ruscin :

— Je te salue, toi que j'ai dû appeler mon père ; tu n'es

pas ici à ta place, c'est sur l'autel de Teutatès et à côté du dieu que tu devrais être, car c'est pour toi, et non pour lui, que mon sang va couler.

Puis il ajouta :

— Valla, s'il te naît de Bébrix des enfants qui n'aient pas un cœur d'acier dans un corps de fer, étouffe-les dans leur berceau ; car ils rencontreraient plus tard quelque Valla qui les regarderait mourir en souriant ; et je te jure que c'est un supplice qu'il faut leur épargner si tu es bonne mère après avoir été si noble fiancée.

Après ces paroles il se baissa, et ramassant une poignée de sable, il la jeta sur Bébrix, en lui criant :

— Quant à toi, je te voue au malheur et à la mort.

Mais Bébrix avait levé son large bouclier, et le sable frappa sur le fer sans toucher l'homme.

— Et voici, répondit paisiblement Bébrix, où arrivera tout malheur et toute malédiction ; ils tomberont sans force à mes pieds.

Cette circonstance frappa singulièrement les assistants ; et chacun se dit :

— C'est un homme marqué du ciel pour accomplir de grandes choses et triompher de tous ses ennemis.

La marche continua, et l'on arriva à la statue colossale devant laquelle le sacrifice devait être accompli. Il le fut bientôt en effet par les vates, qui frappèrent d'abord Saron du couteau sacré, et qui après lui ouvrirent les entrailles pour que les vacères, penchés sur son corps palpitant, pussent y lire les destinées de la nation. Dans ce livre sanglant, où leurs yeux se plongeaient avidement, il n'y avait d'autre renseignement à puiser que celui que les prêtres y voulaient lire ; et cependant, soit qu'ils poussassent jusqu'à ce point les fraudes par lesquelles ils trompaient le peuple, soit que l'étude fanatisée de ces prêtres leur eût fait croire à une science où les tressaillements d'un mourant avaient un sens non douteux, leur attente fut longue, et l'entretien qu'ils eurent entre eux semblait les préoccuper étrangement.

Enfin ces présages extrêmes puisés dans la mort, ces augures de sang, qui étaient ceux qui plaisaient surtout à ce peuple de sang, furent déclarés favorables, et une nouvelle cérémonie succéda à celle-là. Elle consistait dans l'engage-

ment solennel que prenaient les Celtes, sur l'autel du dieu Teutatès, de ne point abandonner en pays étranger la loi de leurs pères, pour suivre des lois nouvelles. Parmi ces serments, celui qui était accompagné des conditions les plus expresses, c'était de ne point abandonner le corps des guerriers morts sur le champ de bataille, et de les brûler avec leurs armes, leurs chevaux et leurs plus fidèles esclaves.

Qu'il nous soit permis de faire à ce propos une remarque qui eût pu trouver sa place en bien d'autres circonstances. C'est la similitude des croyances de ces peuples de l'extrémité occidentale de l'Europe avec celles de plusieurs nations de l'Asie mineure et de l'Inde; ainsi l'usage de combattre sur des chariots, celui de brûler les corps et de faire accompagner les morts des objets nécessaires à la vie et des serviteurs qu'ils avaient préférés. Nous espérons que la suite de cette histoire montrera combien ces peuples ont importé d'idées nouvelles et d'usages dans des pays très-éloignés du leur, lorsque dans l'opinion commune ils paraissent avoir reçu le principe de toute existence des populations qui les ont envahis.

Quand la cérémonie dont nous venons de parler fut achevée, chaque nation se retira sous la conduite de ses chefs; et le lendemain cette immense multitude, se divisant en deux parts, quitta le pays de Bourges. Les uns se dirigèrent vers le Rhin, les autres vers les Alpes; Bébrix suivit les premiers. Quelques jours après, ce pays occupé par une armée de plusieurs centaines de mille hommes, rentra dans son repos, et pour ainsi dire dans son silence.

Ce fut à ce moment, quand le calme fut revenu dans la cité, qu'Ambigat, assis entre Elomare et Vintex, leur raconta son entrevue avec Atax.

— Oui, disait-il, je lui ai appris de la vérité ce qu'il devait en savoir, et je ne pense pas qu'on puisse m'accuser de mensonge pour n'avoir pas tout dit : je lui ai raconté comment vous m'aviez informé tous deux que Ruscin et Saron étaient venus à l'assemblée générale avec le projet de s'opposer à la guerre, et combien ce dissentiment eût pu être contraire à nos projets si j'avais laissé à ces deux chefs leur puissance sur les soldats qui les suivaient. Je lui ai fait

comprendre comment, en donnant le pouvoir à un homme pour qui la guerre était la seule espérance de sortir de son obscurité, nous nous assurions que les Tectosages ne mettraient point d'obstacles à nos projets.

— Et ces raisons ont suffi? dit Elomare.

— Je ne sais si elles ont suffi à le persuader complétement, mais il a paru s'en contenter pour presser le départ de l'armée. Maintenant c'est à nous à prévenir les druides dans des espérances cachées qu'ils peuvent avoir conservées. Eh bien, Vintex, tu as donc réussi?

Vintex se pencha vers ses deux auditeurs, et baissant la voix, plutôt par cette habitude de mystère qui accompagne toute confidence que par la crainte d'être entendu, il répondit :

— J'ai pénétré dans cette ville des Phocéens, située aux bords de la mer; j'ai dit à ses magistrats comment nous comptions débarrasser tout le pays qui les entoure de cette population menaçante qui semblait toujours prête à les envahir. Je leur ai expliqué alors comment, après avoir éloigné les chefs qui dirigeaient les volontés de ces populations, il me serait facile de m'en rendre maître et de prendre une place qu'aucun rival ne pouvait plus me disputer.

— Et que t'ont-ils promis, dit Ambigat, pour la permission que tu leur accorderas d'introduire dans ces Etats les marchandises dont ils font un si vaste commerce?

Vintex énuméra alors les concessions énormes par lesquelles les Phocéens achetaient d'Ambigat le droit de commercer avec son peuple, dont la haine pour tout ce qui était étranger les avait toujours renfermés dans l'enceinte de leur ville. Ces concessions se rapportaient toutes à Ambigat et à Vintex; elles consistaient en sommes d'argent qui devaient leur être payées annuellement, et en présents de toutes sortes. Lorsque Vintex eut fini cette énumération, à laquelle il semblait se complaire, ainsi qu'Ambigat, Elomare l'interpella vivement.

— Mais as-tu vu leurs prêtres et leurs temples? lui ditelle; as-tu été témoin de la pompe de leurs fêtes et de leurs sacrifices?

— Sans doute, répliqua Vintex, et je ne doute pas que les Tectosages, amoureux qu'ils sont des nouveautés, ne préfè-

rent bientôt ces dieux indulgents et faciles au dieu terrible dont nos prêtres les épouvantent sans cesse.

L'entretien se poursuivit encore longtemps sur ces deux sujets, et il se termina par ces mots d'Ambigat :

— J'ai donc atteint le but que je m'étais proposé depuis de longues années : j'aurai le premier ouvert la Celtique aux peuples qui peuvent l'arracher à la barbarie sauvage de ses mœurs; j'ai frappé du premier coup la puissance de ces druides qui gardaient pour eux seuls la science et le pouvoir qu'elle donne, et qui retenaient nos populations dans l'ignorance. Ni moi ni vous sans doute ne verrons la fin de la lutte qui va s'engager; mais nous aurons du moins la gloire de l'avoir commencée, et peut-être que mon nom et le vôtre ne périront pas tout à fait ignorés des hommes et ne ne resteront pas enfermés dans nos régions incultes et parmi nos peuples barbares.

LES GAULOIS

— SIGOR —

I

Sur le penchant d'une verte colline dont le pied se cachait sous les flots dorés de l'Ariége, s'étendait un riche verger. Les allées en étaient tracées avec soin; les arbres, émondés de leurs branches parasites, étaient couverts de fruits autrefois inconnus en ces contrées; et parmi le feuillage vert et luisant des pommiers et des poiriers, la vigne suspendait ses grappes déjà mûres. Un beau soleil d'automne, on était aux premiers jours de septembre, illuminait de ses rayons jaunes cette riche végétation, et faisait saillir, sur le fond varié de cette verdure, une blanche maison ornée d'un portique et couverte de tuiles, dont l'émail rouge resplendissait comme une armure.

L'heure la plus brûlante du jour était passée, et déjà les ombres des arbres et de la maison s'allongeaient insensiblement sur la terre; à ce moment, un vieillard sortit de la maison. Vivante image des temps passés, il était vêtu d'une longue tunique peinte, retenue par une ceinture de cuir; une chaîne de fer suspendait une large épée à ses côtés, et ses braies étaient serrées autour de ses jambes par des courroies entrelacées. Une sainte vieillesse était empreinte dans la démarche et sur les traits de cet homme. L'âge, qui avait

rendu ses cheveux et sa barbe blancs comme la neige, l'âge n'avait point courbé son corps. Il marchait le front haut et d'un pas qui n'annonçait point de faiblesse, mais plutôt de l'hésitation. En effet, ce vieillard était aveugle; et tandis que, les mains tendues, il cherchait si rien ne lui faisait obstacle, il arriva aux trois degrés de pierre sur lesquels la maison était élevée. A cet endroit, le terrain manquant à ses pas, il trébucha et tomba lourdement sur les marches de pierre. Le vieillard ne poussa aucun cri; mais son épée retentit avec fracas sur les degrés, et deux jeunes filles parurent soudainement sur le seuil de la maison.

L'une d'elles, d'une taille élevée, belle, aux cheveux blonds et vêtue d'une blanche tunique, laissa échapper un mouvement d'impatience; la seconde, petite, brune, aux yeux ardents, à la chevelure noire, s'élança vers le vieillard, et voulut essayer de le relever. D'abord il la repoussa rudement; mais lorsqu'elle eut prononcé quelques paroles, il lui dit avec plus de douceur :

— Ah! c'est toi, Dionée. J'ai cru entendre le pas de Césonie, et je ne veux point de son appui.

— Pourquoi n'as-tu pas demandé le mien, vénérable Carrin, comme tu le fais ordinairement?

— C'est que tu ne m'appartiens pas, enfant; tu es l'esclave de la fille de mon fils, et je ne veux pas disposer du bien d'autrui. D'ailleurs ta maîtresse avait peut-être besoin de toi pour arranger ses cheveux et les parfumer, comme font les femmes d'aujourd'hui; et c'eût été lui causer un trop vif chagrin que de te détourner un instant des soins de sa parure.

Césonie laissa encore échapper un mouvement d'humeur; Dionée lui fit signe de se taire; et, se penchant vers le vieillard, elle lui dit :

— Ne peux-tu pas te relever? as-tu besoin de mon aide?

— Non. Je suis bien à cette place, couché sur la terre, en attendant que je sois couché dessous.

— Tu es irrité, Carrin?

— Moi! point. De quoi puis-je être irrité? ma vieillesse n'est-elle pas entourée des soins que des enfants doivent à leur père? ne sont-ils pas près de moi, pour me soutenir quand je marche, pour me relever si je tombe?

Il fit un effort comme pour se remettre debout, et la force sembla lui manquer. Césonie s'élança aussitôt près de lui, et s'écria :

— Dieux justes! serais-tu blessé?

Le visage du vieillard s'assombrit à cette voix, et il répondit à Césonie :

— Pas assez pour que tu puisses espérer que ma vie s'en ira par ma blessure.

— Carrin, tes paroles sont bien dures contre moi.

— Moins dures que les pierres des degrés de cette maison, que ton père et toi m'avez forcé à venir habiter.

— Tes reproches m'accusent sans cesse, et pourtant je ne fais qu'obéir à la volonté de mon père.

— En ce cas, il est plus heureux que moi d'avoir une fille si obéissante.

— Mon père te respecte comme je le respecte. Dis ce que tu veux, et nous nous empresserons de le faire.

— Ce que je veux, c'est de quitter cette maison, dont le toit pèse sur ma tête, dont les murs prennent la place de l'air qu'il faut à ma poitrine. Oh! je ne suis pas de ces nobles Gaulois qui aiment la nouveauté et qui oublient le langage de leur pays pour adoucir leurs voix aux sons languissants du chant grec ou de la mélodie romaine. Je suis un pauvre soldat de la montagne, qui n'a jamais su que combattre, et ne pense pas qu'un homme doit savoir autre chose. J'ai trouvé à peine le pain de ma vie au bout de mon épée; mon fils a gagné des richesses dans le repos : qu'il vive donc comme il s'est enrichi. Quant à moi, je veux abandonner ce verger, dont les fruits sont doux et flatteurs comme ces étrangers venus de Grèce qui vous les ont apportés. Je veux quitter cette terre, que vous avez dépouillée de ses forêts, qui étaient notre bouclier contre les ardeurs du soleil, comme les hommes qui l'habitent ont dépouillé le bouclier où s'amortissaient les javelots de nos ennemis. Ici, je n'ai pas un endroit où reposer à l'ombre, un asile où je ne sois poursuivi par des voix étrangères qui parlent un langage que je ne connais pas, et que je ne veux pas connaître. Tu ris sans doute, Césonie; je suis aveugle, mais il me semble te voir, de mes yeux que je n'ai plus, jeter un sourire de dédain sur ton aïeul. Parce qu'il mé-

prise ce que tu estimes; parce qu'il déteste ces viles occupations qui sont maintenant le partage des hommes; parce que le soin d'arroser un jardin, de tailler une vigne, de tisser ou de teindre une étoffe, lui semble indigne de la main qui peut porter une épée, tu railles tout bas le vieillard. Jeune fille, attends un peu, demain tu pourras rire tout haut, je m'en irai.

— Mais où voulez-vous aller, mon père? chaque pas que vous feriez serait un danger.

— Penses-tu que je tombasse plus rudement sur la terre de nos campagnes que je ne l'ai fait ici? Jadis nos demeures avaient un seuil ouvert où le pied du maître ne trébuchait pas pour sortir, où le voyageur qui passait et demandait l'hospitalité, était à la hauteur de celui qui la donnait. Mais aujourd'hui l'hospitalité n'est plus un devoir, c'est une grâce que les maîtres font demander d'en bas et refusent d'en haut. A mesure que la dignité des hommes s'abaisse, ils élèvent leurs demeures, croyant paraître grands parce qu'ils sont haut placés. Il y a des portes de chêne là où la bonne foi était la gardienne des demeures; des fossés marquent vos champs et des haies ferment vos jardins; des murailles entourent vos villes; ce sont trop d'obstacles pour moi qui ai marché autrefois à travers ce pays sans que rien m'avertît que je n'avais pas le droit de passer où je voulais porter mes pas. Je te le répète, demain je quitterai cette demeure. Il y a encore dans les retraites des monts Pyrénées, dans les forêts qui sont de l'autre côté de la Garonne, dans le pays où régna Bituit, notre roi, et non pas notre maître, comme les Romains, il y a encore de véritables fils de la Gaule, parmi lesquels je serai moins étranger que parmi ceux de ma famille. C'est là que je veux aller.

— Eh bien! dit Césonie, mon père reviendra ce soir de sa maison de Toulouse, et fera ce qui est convenable pour vous satisfaire.

— Tu as raison, Césonie, ton père a deux maisons, et il n'a pas su y trouver un endroit pour y donner un asile convenable à un vieillard. Nos pères n'avaient qu'une demeure, et si nombreuse qu'elle fût, la famille y trouvait toujours assez de place; c'est qu'alors elle n'était pas au pouvoir d'un étranger insolent qui y commande comme un maître.

— Mais, mon père, répliqua Césonie avec un léger accent d'humeur, Lentulus vous respecte et...

— Ah ! Césonie, reprit le vieillard en interrompant sa petite-fille, tu as le cœur tellement rempli de ce Romain, que tu as trop bien compris que c'était de lui que je voulais parler.

La jeune fille se tut, non par respect pour les remontrances du vieillard, mais parce que ses paroles venaient de l'avertir de la puissance d'une passion qui la préoccupait si grandement. Cependant, après un moment de silence, Césonie reprit aussi doucement que possible, pour ne pas irriter la susceptibilité farouche du vieux Gaulois :

— Ne voulez-vous pas accepter l'appui de Dionée et le mien pour vous relever? nous vous conduirons où vous voudrez, à l'ombre de quelques arbres, sur un siége où vous pourrez vous reposer.

— Je suis bien ici, te dis-je, je m'assiérai sur les degrés de cette maison en travers du seuil. Quand mon fils rentrera il me trouvera à cette place, il ne pourra rentrer chez lui sans me voir; il ne pourra m'éviter, comme il le fait depuis longtemps; il faudra bien qu'il m'entende. Quant à toi, si je te gêne pour sortir et rentrer, attends jusqu'à demain; aie un jour de patience pour ton aïeul; toi qui en as tant à jeter à la joie, ne le marchande pas au vieillard à qui il en reste si peu.

Césonie garda encore le silence; mais un vif sentiment de contrariété se peignit sur son visage. Elle adressa à la jeune esclave grecque quelques signes qui montraient que la présence du vieillard à cet endroit était un obstacle imprévu à ses projets; Dionée sembla la rassurer par d'autres signes et lui promettre d'éloigner cet obstacle; et la jeune fille rentra dans la maison.

Le vieillard se souleva, et, comme il l'avait dit, il se plaça sur la marche la plus élevée du péristyle de manière à ce que personne ne pût entrer dans la maison ou en sortir sans le déranger.

Carrin demeura seul avec la jeune esclave grecque, qui s'assit à ses pieds, et le considéra avec une inexprimable expression d'intérêt. C'est qu'agitée d'un étrange sentiment, elle cherchait sur le visage de ce vieillard ce qu'avait dû être

le jeune homme. Sa pensée rendait à ces cheveux blancs leur première couleur, leur feu à ces yeux éteints, à ces joues décolorées leur premier éclat, et sa fière prestance à ce corps décharné. Se laissant aller ainsi à ce pouvoir d'imagination, qui rajeunissait ce vieillard, comme il peuple quelquefois une ruine de ses antiques souvenirs, Dionée posa sa main sur le genou de Carrin et lui dit d'une voix presque exaltée :

— Tu devais être un noble et vaillant guerrier quand tu étais jeune.

Le vieux Gaulois tourna la tête vers l'esclave, comme s'il avait pu la voir, et lui répondit :

— Bien des voix, jeunes filles, me l'ont dit autrefois; et c'était alors un honneur, car elles n'accordaient pas cet éloge à celui qui ne l'avait pas mérité. Mais pourquoi me dis-tu cela, enfant?

— C'est que dans cette maison, Carrin, tu es le seul qui m'explique comment les anciens habitants de vos contrées ont pu traverser tant de pays, vaincre tant de peuples, pour venir jusque dans la patrie de mes pères y porter la désolation et la terreur.

— Tu me dis là une chose bien extraordinaire, jeune fille : à peine tu sors de l'enfance, et tu sembles avoir des souvenirs sur notre peuple que je n'ai point recueillis, quoique j'aie vécu plus de six fois ton âge.

— Dis-moi, Gaulois, est-ce que tes ancêtres sont toujours demeurés dans ces contrées? est-ce qu'ils ont toujours laissé la guerre venir les chercher? et ne l'ont-ils pas portée autrefois dans des contrées éloignées?

Le vieillard se recueillit, et après un moment de silence, il répondit :

— Oui, dans un temps dont il ne reste plus de traces parmi nous, nos ancêtres ont été la terreur du monde. A l'âge que tu as aujourd'hui, un druide aussi vieux que je le suis maintenant me l'a dit, je me le rappelle; et pour lui c'était aussi le souvenir d'un récit entendu dans ses premières années. Nulle mémoire d'homme ne peut nombrer les années écoulées depuis cette époque.

— Ce n'est pas cela, dit Dionée; mais n'y a-t-il pas quarante olympiades à peine que, sous la conduite de Belgius

et de Brennus ils envahirent la Grèce et menacèrent la ville d'Apollon, la riche Delphes, d'une entière ruine?

— Quarante olympiades, as-tu dit : combien cela comprend-il d'années ?

— Deux fois autant d'années que tu en as vécu.

Carrin sembla étonné, et reprit :

— Et comment peux-tu savoir cela, enfant?

— C'est que je suis née à Delphes, et que j'ai souvent lu dans le temple d'Apollon l'inscription de la statue d'Aleximachus, qui fut tué dans cette occasion, inscription qui raconte cette terrible bataille et qui rend grâces aux dieux immortels de l'orage épouvantable qu'ils soufflèrent sur cette nation barbare et qui dispersa leur armée.

— Tu railles, enfant, dit le vieillard, et penses que la vieillesse enfante la crédulité. Comment ce souvenir se serait-il conservé dans ton pays, lorsqu'il n'existe pas dans le nôtre ?

— Ce ne sont pas seulement nos temples qui le disent, répondit Dionée; mais nos historiens le racontent. Ainsi, lorsque je te regardais tout à l'heure et que je me reportais à ce que tu devais être dans ta jeunesse, tu me rappelais la description que l'un de nos écrivains a faite de ce peuple terrible. Ils étaient nombreux, dit-il, comme les sables de la mer, et marchaient au combat en chantant leurs exploits et en poussant des cris qui jetaient la terreur devant eux; ils combattaient nus jusqu'à la ceinture, et brandissaient de longues et larges épées ; ils étaient en outre armés d'un javelot qu'ils appelaient framée, et portaient un immense bouclier qui couvrait tout leur corps, et sur lequel ils passaient les rivières ; ils étaient d'une taille extraordinaire, leur peau était blanche, leurs yeux bleus, une épaisse moustache couronnait leur lèvre supérieure, et leur blonde chevelure pendait sur leurs épaules.

Le vieillard attentif écoutait avidement les paroles de Dionée, et, comme si chaque mot rallumait en lui un souvenir éteint, son visage s'éclairait d'une exaltation joyeuse, et il finit par s'écrier :

— Oui, oui, c'est ainsi qu'ils étaient avant que les Grecs de Marseille ne leur eussent apporté la corruption de leur luxe et leur esprit de servitude. Ah ! s'ils étaient demeurés

ainsi, les Romains ne pénétreraient pas aujourd'hui jusqu'au milieu de nos contrées. Mais depuis que Bituit, notre dernier roi, a été vaincu par le Romain Maximus; depuis que, monté sur son char d'argent, il a suivi ce qu'ils appellent le triomphe de ce proconsul, il n'y a plus de ces fiers Gaulois, il n'y a plus de ces guerriers...

A ce moment la jeune esclave se pressa vivement contre le vieillard, et dans son émotion, oubliant qu'elle parlait à un aveugle, elle s'écria :

— Regarde, Carrin, regarde; Rome ne les a pas tous anéantis.

Et du doigt elle lui montrait un guerrier tel qu'elle venait de le dépeindre, avec sa large épée, son long bouclier, ses cheveux blonds, ses yeux bleus et cet aspect farouche qui avait été si longtemps l'arme la plus redoutable de ces peuples barbares; il portait en outre un collier de fer rivé à son cou; le frottement en avait rendu les bords luisants comme l'acier le plus poli; et l'on pouvait juger à cet indice combien il y avait longtemps que l'étranger portait ce singulier ornement.

Ce guerrier s'approcha lentement, et regardant Dionée, qui tremblait à son aspect, il lui dit d'une voix sombre :

— Rome, as-tu dit, jeune fille, Rome! Ce nom est donc connu dans vos contrées? Ce nom pèse donc sur le courage des peuples aux deux extrémités de la terre? Dans les lieux où se couche le soleil, comme dans ceux où il se lève, le trouverai-je encore comme un ennemi qui m'a suivi à travers l'immensité des terres et des mers?

Carrin écoutait cette voix avec un singulier étonnement, et l'esclave répondit :

— Partout où il y a une terre à conquérir et des richesses à piller tu trouveras le nom de Rome.

— Qui es-tu, dit Carrin, toi qui apportes dans ces lieux de nouvelles malédictions à Rome, et que viens-tu chercher dans ce pays?

— Ce que j'ai cherché dans un autre, et ce que je n'y ai pas trouvé : des hommes pour nous secourir.

— Et à quel titre viens-tu demander des secours aux Gaulois tectosages?

— J'y viens comme un frère viendrait près de ses frères.

— Et tu as traversé, dis-tu, de vastes mers et des terres immenses pour cela? je ne te comprends pas. Explique-toi.

— A quoi bon? dit l'étranger ; Rome est ici : le courage et la liberté n'y sont donc plus. L'hospitalité même, cette antique vertu de nos pères, doit avoir été exilée de cette terre avec nos dieux et nos lois. Il est donc inutile que je m'arrête davantage. Dis-moi seulement si je pourrai trouver près d'ici la maison de Manobert, l'un des magistrats de la cité de Toulouse.

— Etranger, cette maison est celle que tu cherches. Tu peux y entrer et t'y reposer. Si mon fils a déserté la cause de ses frères pour celle de nos ennemis, il n'a pas oublié toutes les vertus que je lui ai enseignées.

Durant tout cet entretien, Dionée n'avait pas quitté l'étranger du regard. Il était si dissemblable de tous les hommes qu'elle avait vus, que cette attention était plutôt excitée par une curiosité d'enfant que par un sentiment d'admiration ou d'intérêt. Le guerrier regarda à son tour la jeune fille ; mais il ne parut pas surpris de son aspect. Ensuite il examina la maison et en observa la structure ; puis, après un moment de silence, il s'assit à côté du vieillard, et murmura sourdement ces mots :

— Partout... ils sont partout.

— Carrin n'entendit pas, et reprit :

— Maintenant, Dionée, va me chercher une coupe et du vin, pour que j'échange avec ce guerrier les gages de l'hospitalité que je lui donne, et qu'il reçoit.

Dionée rentra dans la maison, et pendant ce temps Carrin dit à l'étranger :

— Ne me diras-tu pas le nom de celui qui s'est appelé notre frère ?

— Je m'appelle Sigor, répondit le guerrier. Je suis né sur les bords du Danube, dans les profondeurs de la forêt Hercinie, qui fut conquise par les ancêtres de mes pères, dans des temps bien reculés. Le seul souvenir de ces temps qui soit resté parmi nos populations, c'est que le chef qui conduisait les guerriers conquérants s'appelait Sigovèse. Ma famille

a gardé un souvenir plus particulier de son origine, car nous portons tous le nom du chef dont je descends, et nous sommes connus sous le nom de Bébrices.

— Nos peuples des montagnes de Pyrène, s'écria Carrin, portent aussi ce nom.

— Et Bébrix, notre chef, venait aussi des monts de Pyrène, répondit l'étranger, comme s'il eût dit une chose toute simple.

Cependant Carrin laissait percer un vif étonnement en écoutant Sigor, et celui-ci, dont les paroles distraites répondaient des choses si merveilleuses, avait appuyé sa tête sur ses mains et méditait profondément.

— Et quelle raison, Sigor, t'a fait traverser tant de mers et de contrées pour venir jusqu'en ces lieux ?

— Ce récit te serait inutile, comme le voyage que j'ai tenté le sera sans doute.

— Les dieux seuls savent les secrets de la destinée des peuples ; peut-être ne dois-tu pas perdre toute espérance.

Dionée revint, tenant une coupe d'une main et une amphore de l'autre, elle remit la coupe à Carrin, et la remplit de vin ; celui-ci la porta à ses lèvres et versa quelques gouttes de vin sur la terre en disant à haute voix :

— Que le puissant Mercure entende que je te reçois comme mon hôte ; et puissé-je être sacrifié sur ses autels comme le sont les ennemis pris dans le combat si cette maison n'est pas pour toi un asile inviolable.

Après ces paroles, il présenta la coupe à Sigor ; mais celui-ci, l'éloignant de la main, répondit tristement :

— Tes dieux ne sont pas les miens, vieillard, et je ne puis jurer par eux.

Il tira alors son glaive, et le plantant dans la terre, il dit :

— Que la déesse Herte (la Terre), notre mère commune, garde mon épée dans son sein, comme preuve que cette maison est habitée par des frères ; et que le dieu Teutatès me plonge dans les palais de glace d'Hella (la Mort) si je lève cette épée contre eux.

Carrin avait écouté cette invocation d'un air confus.

— Oui, dit-il, tu avais raison, nos dieux et nos mœurs

sont dans vos forêts; il ne reste plus de Gaulois dans la Gaule, ils sont tous dans ton pays.

— Dans nos contrées et dans beaucoup d'autres encore, vieillard, il reste des Gaulois. Je les ai toutes parcourues, mais il n'en est pas une où les peuples vaincus d'abord par les armes de nos frères ne les aient conduits depuis au bord de leur défaite, en amollissant leur courage et leur enlevant leurs vertus.

— Eh quoi! s'écria le vieux Carrin, cette nation est-elle donc prête à disparaître du monde?

— Hélas! répondit Sigor, de tous ces flots de guerriers sortis de cette terre, et qui se sont répandus au loin, les uns sont près d'être engloutis dans le choc des batailles, les autres se sont tellement mêlés aux nations qu'ils ont vaincues, qu'à peine savent-ils d'où ils sortent. En vérité, si leur langage n'était le même que le nôtre, s'ils ne portaient en eux les signes certains de la race qui les a enfantés, on douterait encore que les Germains, les Galates et les Pannoniens fussent les enfants de la même nation, tant ils sont dissemblables entre eux par les mœurs, tant ils sont dégénérés de leurs pères, les uns par la barbarie, les autres par la mollesse.

— Que sont donc devenus, dit vivement Dionée, ces Gaulois qui, admis devant Alexandre de Macédoine lorsqu'il marchait à la conquête de la Thrace, et que ce héros leur demanda ce qu'ils craignaient, lui répondirent hardiment : Nous ne craignons qu'une chose, c'est que le ciel ne tombe et qu'il ne nous écrase?

— Ceux-là, c'étaient les frères de nos pères, c'étaient les fils de ceux qui, sortis de ce pays sous la conduite de Sigovèse, traversèrent le Rhin, tandis que Bellovèse passait les Alpes et allait conquérir une partie de l'Italie. Ce furent ceux qui ne voulurent pas, comme nous, s'arrêter aux confins de la Germanie, dont le climat leur semblait trop rude ; ce furent ceux qui descendirent vers la Pannonie et l'Illyrie en traversant le Danube; enfin ce furent ceux-là qui, plus tard, envoyèrent de leur nouvelle patrie un nouveau Brennus et son armée à la conquête du royaume de cet Alexandre dont tu parlais; ceux-là qui, dispersés par la colère de vos dieux,

qui précipitèrent sur eux les débris du mont Parnasse (1), ne s'en relevèrent pas moins si puissants que, des restes de cette formidable armée, une partie revint à Toulouse, dans la première patrie, et enrichit votre temple d'Apollon des dépouilles de la Grèce, tandis que l'autre conquérait la Phrygie et la Paphlagonie et fondait ce royaume de Galatie, où s'élève la magnifique Ancyre, et qui ne comprend pas moins de cent quinze cités.

Carrin écoutait ces récits avec un vif enthousiasme; sa vieillesse se ranimait en apprenant de si grandes choses de ses compatriotes; mais un mot l'avait frappé dans le récit de Sigor, et ce mot il le répéta avec un vif accent d'interrogation :

— Un nouveau Brennus, as-tu dit : il y en a donc eu un plus ancien?

— Oui, les fils des guerriers de Bellovèse eurent aussi le leur, le Brennus qui, parti du pied des Alpes, vainquit les Romains, s'empara de Rome et brûla cette détestable ville.

— Ah! s'écria Carrin, quel dieu infernal l'a relevée de ses ruines?

— Son premier dieu, sa fortune, et depuis ce temps elle a grandi si vite, que le monde est trop petit pour la contenir. Oh! reprit le Gaulois d'un ton amer, lorsque du sein de nos noires forêts, transporté d'une vaste curiosité, j'attachai cet anneau à mon cou, car parmi nous les vieux usages de nos pères vivent encore, lorsque je fis serment de ne briser ce signe d'esclavage qu'après avoir parcouru tous les pays où le nom gaulois est en honneur, je ne savais pas que, dans la plupart des lieux où ils furent les maîtres, je ne trouverais de présent que la mollesse et l'esclavage.

— Et que sont devenus tous ces fiers conquérants de tant d'illustres contrées?

(1) Le dieu Pan lui-même combattit pour les Phocéens et les Delphiens réunis, et jeta la terreur parmi les Gaulois. C'est par cette circonstance inventée par les poëtes, et à l'occasion de cette bataille que le mot *terreur panique* fut consacré, pour exprimer une peur sans raison apparente.

— Ils sont devenus ce que vous-mêmes êtes devenus, un
uple dégénéré, se débattant sous la serre romaine, qui
treint d'un bout du monde à l'autre. Les Gaulois de l'Ita-
e sont tellement vaincus qu'ils s'appellent Romains ; les Ga-
tes fuient devant les Romains, et Manlius leur général les
ille de ses discours du haut du mont Œta, et les écrase de
s phalanges ; les Gaulois de Byzance, car Byzance a été
ssi leur partage, paient un tribut aux Romains ; les Gaulois
e la Pannonie tremblent des deux victoires qu'ils ont rem-
ortées sur ce peuple éternel et que rien ne tue ; nous seuls,
ans nos forêts, nous ne nous épouvantons pas à ce
om.

— Parce que vous ne le connaissez pas, dit à côté d'eux
ne voix grave et dédaigneuse.

Les deux Gaulois se levèrent soudainement, et Sigor ré-
ondit à Lentulus, qui s'était doucement approché dans
'ombre :

— Et parce que nos fleuves sont trop rapides, nos forêts
rop épaisses, nos boucliers trop forts pour qu'il puisse arri-
ver jamais jusqu'à nous.

— J'irai vous l'apprendre à travers vos forêts, vos fleuves
et vos boucliers, si la république veut me donner une lé-
gion, et si tu veux me dire quel chemin conduit de Rome
dans ta patrie.

— C'est le même, dit Sigor, qui mène de ma patrie à
Rome.

Cette réponse fit froncer le sourcil au jeune Romain, et
il regarda d'un air soupçonneux Sigor, qui s'éloignait
avec Carrin. Le vieillard avait saisi la main du jeune Gau-
lois, et l'entraînait rapidement en murmurant tout bas des
malédictions contre Lentulus. Dionée était restée près de
celui-ci.

— Eh bien, lui dit-il, ta maîtresse est-elle belle ce soir,
grâce à tes soins, et penses-tu qu'elle me reçoive favorable-
ment ?

— Voilà deux heures qu'elle t'attend, Lentulus, et une
femme belle et jeune qui attend…

— Pense à celui qui la fait attendre, répondit en sou-
riant le jeune patricien, en arrangeant les plis de sa robe.

— Ton entretien avec elle sera court, car l'heure approche

où Manobal va revenir de Toulouse; tu n'auras pas le temps de lui dire combien tu l'aimes.

— Je n'aurai pas le temps de m'ennuyer, du moins. Sais-tu bien, Dionée, que jamais patricien ne fit pour ses créanciers ce que je fais pour les miens? Il faut avoir une singulière probité pour consentir à devenir l'époux de la fille de ce Manobal, un pêcheur de la côte qui s'est enrichi on ne sait comment; dont le père, qui deviendra mon aïeul, est aussi peu lettré que le chien molosse dont j'ai fait présent à la maison, et dont la fille a tout juste assez d'esprit pour reconnaître que je suis préférable à ces rustres de Toulouse, dont je viens de rencontrer un qui, par une mode toute nouvelle, avait attaché sa ceinture par-dessus sa toge.

Le Romain sourit en prononçant ces paroles, mais on voyait au-dessous de leur frivolité qu'une pensée plus grave l'occupait. Dionée le regarda un moment d'un air de mépris, et elle s'apprêtait à le suivre dans la maison où il allait entrer, lorsqu'il s'arrêta et dit à la jeune esclave :

— Quel est ce Barbare qui était là quand je suis arrivé? d'où vient-il et pourquoi vient-il?

— Je l'ignore.

— Est-ce un ancien ami de Manobal, ou un nouvel ami de Carrin ?

— Dionée hésita et répondit encore :

— Je ne sais pas.

— Est-il du pays des Boïens ou de celui des Carnutes? vient-il de la Germanie ou de la Grèce?

— Je l'ignore.

— Est-il arrivé depuis longtemps, ou seulement de ce soir?

— Je l'ignore.

— Tu ignores trop, esclave, toi qui sais toujours tant de choses; tu ignores trop pour que tu ne me trompes pas.

— Tu ne m'as pas donnée à Césonie pour espionner et dénoncer; tu m'as placée près d'elle pour lui enseigner à parler la langue grecque avec l'accent athénien, pour lui montrer comment on touche une lyre et quelle démarche doit avoir l'épouse d'un patricien de Rome.

— Et, par Jupiter! je ferais bien de te changer d'emploi, car tu ne réussis guère dans celui que je t'ai confié.

— Cependant j'y persévérerai et n'en prendrai point d'autre.

— Il me semble que l'esclave se révolte! dit Lentulus avec mépris.

— Non, répliqua Dionée du même ton, l'esclave obéit; mais la maîtresse qu'elle a maintenant ne lui a pas ordonné d'écouter les paroles de chacun pour les lui redire; elle n'a besoin de connaître ni les secrets de son père, ni les discours de l'hôte étranger qui est dans sa maison, ni les joyeux propos de son futur époux sur la famille où il va entrer, et sur la sotte Gauloise qu'il va honorer de son nom.

— Dionée, ma belle Grecque, dit Lentulus en lui caressant doucement la joue et en s'éloignant d'un air de suffisance extrême, je ne te croyais plus jalouse.

Dionée ne répondit pas, mais un éclair de colère sillonna son front, et elle murmura tout bas :

— Oh! malheur à toi, Lentulus, car je ne suis plus jalouse, et je te méprise.

Lorsque Lentulus pénétra dans la maison, il traversa l'atrium ou la cour sans rencontrer personne, et arriva en face de la porte d'entrée au tablinium ou salon de réception, et y trouva Césonie occupée à chanter en s'accompagnant de la lyre. Avant de pénétrer dans la salle où elle se trouvait, Lentulus s'arrêta, et en entendant cette musique, il fit une grimace pareille à celle d'un homme qui vient de mordre à pleines dents au milieu d'un citron. Enfin il se décida à entrer et s'approcha avec empressement de Césonie, et lui dit :

— J'en jure par les Muses, jamais accords plus ravissants n'ont frappé mes oreilles; Césonie est la reine de la lyre, et mille fois heureux sera celui qui possédera tant de beauté unie à tant de talent.

— Si tu es satisfait, répondit Césonie en rougissant de plaisir, je te ferai entendre le dernier chant que m'a appris Dionée.

Lentulus lui arrêta doucement la main qu'elle portait à sa lyre, et reprit avec un accent flatteur :

— N'as-tu rien à me dire, Césonie, que le chant que t'a enseigné Dionée, et n'as-tu pas pour moi dans ton cœur des paroles qui pour être douces n'ont pas besoin d'être accompagnées des sons de la lyre?

— Que veux-tu que je te dise que tu ne saches pas ?

— Ainsi tu m'aimes ?

— Ne m'as-tu pas promis de m'épouser et de me conduire à Rome ?

— Sans doute.

— De me donner une litière portée par des chevaux magnifiques, de me conduire au théâtre et au cirque ?

— Oui, dit Lentulus, partout où est la place d'une noble patricienne.

— Enfin tu m'arracheras de ce pays barbare, où le partage des femmes est de surveiller les travaux de la campagne lorsqu'elles ne les font pas de leurs propres mains ?

— Et dans lequel cependant elles jouissent d'un privilége pour lequel nos dames romaines donneraient tout ce que tu demandes, celui d'assister aux conseils de la nation et d'y délibérer les affaires publiques.

— Et moi, je le donnerais pour la moindre des parures dont j'ai vu parée Marcia, la femme du consul Cépion, lorsque j'accompagnais mon père dans le camp de ce Romain, et que je te vis pour la première fois.

— Eh bien ! si tu veux y assister, demain je te donnerai la parure que tu désires. Mais tu feras ce que je vais te demander : tu accompagneras demain ton père à Toulouse, et tu iras t'asseoir parmi les membres de l'assemblée qui doit s'y tenir demain, et tu me rapporteras tout ce qui y aura été décidé.

— Lentulus, ceci est une trahison contre ma nation.

— Césonie, c'est une preuve de fidélité pour le peuple romain, qui va t'adopter parmi ses filles ; c'est une preuve d'amour donnée à ton époux.

Césonie était facile à persuader : elle était sous l'influence de cet esprit de nouveauté qui a toujours si facilement séduit les femmes de notre nation, et qui à cette époque leur faisait préférer les vices élégants et les grâces affectées à la beauté rustique et sévère qui vivait à côté d'elles.

— Lentulus, lui dit-elle, je ferai ce que tu voudras, mais jure-moi que je serai ton épouse.

Lentulus sourit et répliqua :

— Quels serments veux-tu que je te fasse ?

— Tu ne peux jurer comme nous par ta barbe ni par

cheveux, parce que ton visage est rasé et que tes cheveux sont courts comme ceux de nos esclaves; mais fais-moi ce serment par Mercure, ton dieu et le nôtre.

— Césonie, votre Mercure à qui vous sacrifiez des victimes humines, n'est pas le dieu des Romains; le nôtre ne demande pas le sang des hommes et se contente de celui de nos brebis; par celui-là, si tu veux, je te jure que tu seras l'épouse de Lentulus.

Comme il disait ces paroles, il entendit le murmure d'un certain nombre de voix, et reconnut celle de Manobal qui dominait toutes les autres. Lentulus s'avança gracieusement vers le Gaulois et lui dit en le saluant de la main, tandis que celui-ci portait sa main à sa tête et en arrachait un cheveu pour lui témoigner qu'il le saluait comme un homme d'une grande considération :

— Eh bien, Manobal, quelles nouvelles nous apportes-tu de Toulouse ?

— De fâcheuses, dit Manobal.

Lentulus recula.

— Plus tard, continua Manobal, je te les dirai, lorsque nous aurons fait le repas du soir avec cet étranger que mon père a accueilli; il est inutile qu'il les connaisse; inutile aussi qu'il voie le trouble qu'elles pourraient te causer; suivez-moi donc tous deux dans le triclinium, où le souper est préparé.

Au moment où ils allaient passer dans la salle du festin, ils virent que les mets avaient été servis sur le pavé de l'atrium ou de la cour, et que des tapis étaient placés tout autour pour la commodité des convives.

Manobal et Césonie n'en parurent pas surpris; mais Lentulus s'écria d'un ton de dédain.

— Qui a pu faire servir ici ce repas à la manière des Barbares? c'est ainsi que l'on donne la curée aux chiens.

— C'est ainsi que tu prendras la tienne, Romain, s'écria Carmn avec colère; et c'est moi qui ai donné cet ordre. Manobal, reprit-il en s'adressant à son fils, lorsque le hasard a conduit dans ta maison un de tes compatriotes, tu peux bien abandonner, pour le recevoir honorablement, les usages que tu as pris pour plaire à un étranger, et revenir à ceux que tu suivais encore naguère.

— Ce qui est fait est bien fait, dit Manobal d'un air soucieux ; et d'ailleurs il importe peu en quel endroit nous prendrons ce repas.

— Manobal a raison, dit Lentulus en s'étendant par terre ; les pierres de cette cour ne sont pas beaucoup plus dures que les lits de paille qui sont autour de la table dans le triclinium.

— Nous n'avons pas encore reçu, dit Césonie, humiliée de l'observation de Lentulus, les lits plus doux que nous avons demandés à Marseille.

— Et quand ils arriveront, dit Carrin, sans doute ils seront inutiles, car il faut espérer que les hommes auront alors besoin de se tenir debout.

— Mon père, dit Manobal, l'étranger que vous avez accueilli est le bienvenu pour moi ; que celui que j'ai invité soit de même pour vous : que chacun prenne donc place, et que le repas soit servi.

Les hommes se posèrent sur les tapis, et Césonie resta debout.

— Quoi ! dit Lentulus, Césonie ne prend point place à nos côtés ?

— Qui veux-tu donc qui nous serve ? dit Manobal.

— Je veux que ce soient les esclaves.

— Les esclaves sont revenus des travaux de la campagne, et leurs femmes leur servent leur repas, comme les nôtres ont coutume de nous servir.

Lentulus allait répondre ; mais Manobal l'arrêta avec humeur, et ajouta :

— Peut-être n'est-ce pas l'usage à Rome, mais c'est celui de nos contrées, nous n'avons pas ici des dames romaines ; et il n'est pas sûr que nos filles gauloises le deviennent jamais pour que nous leur fassions perdre les habitudes dans lesquelles elles seront peut-être forcées de vivre

Ces paroles de Manobal jetèrent une contrainte glacée parmi les convives. Manobal dévorait avec activité les viandes à moitié cuites qu'on lui servait sur d'épaisses croûtes de pain sans levain. Sigor, après avoir apaisé sa faim avec quelques fruits, garda le silence en considérant alternativement Dionée accroupie auprès du vieux Carrin, à qui elle présentait les mets qu'il demandait, et Césonie, qui servait

s particulièrement Manobal et Lentulus. Celui-ci touchait aigneusement et du bout des dents à une bartavelle, n que cet oiseau fût renommé même à Rome pour sa ir délicate et pour son parfum ; mais il avait été préparé s épices, et ne pouvait flatter le goût raffiné du jeune ricien. Cependant il observait l'attention de Sigor et en-yait de temps en temps à Césonie des sourires d'intelli-ice qui lui promettaient une autre vie. Dionée, de son é, jetait des regards furtifs sur tous les convives. Chacun iblait avoir à part soi des pensées qui attendaient un re moment pour se produire. Aussi le repas fut-il court, Manobal le premier se leva. A ce moment il parut em-rrassé entre son hôte romain et son hôte gaulois, puis, ès un moment d'hésitation, il s'adressa à Césonie et lui :

– Césonie, demeure avec ton aïeul dans la compagnie de brave guerrier, je vais être bientôt de retour, car Lentulus peut passer la nuit dans notre maison, et je vais l'accom-gner jusqu'au pied de la colline.

e Romain parut choqué de cette manière brutale de le ivoyer ; mais, sur un signe de Manobal, il comprit que le ilois n'agissait ainsi que pour avoir la liberté de l'entre-ir secrètement. Un instant après, Lentulus et Manobal loignèrent. Dionée s'approcha furtivement de Sigor, et lui en lui montrant Césonie :

– Maintenant que tu l'as vue, ne la trouves-tu point belle ?

– Oui, dit Sigor en regardant Dionée.

– Eh bien, fais qu'elle te préfère à ce vaniteux Lentulus, Manobal préférera ton peuple au peuple romain ; car st ainsi que les choses se conduisent dans cette maison. st la fille qui gouverne le père, et comme c'est le père i gouverne l'assemblée, tu auras...

– Dionée, dit le vieux Carrin, conduis-moi vers le bois ochain, afin que je prenne un salutaire exercice. Sigor 'excusera si je le laisse seul avec la fille de mon fils ; mais i vieillesse m'a fait une habitude de la marche après le re-s du soir.

– Je serai votre guide si vous voulez, dit Césonie.

Carrin la repoussa doucement quand elle s'approcha de i, et Dionée emmena rapidement le vieillard.

II

Sigor avait suivi Dionée des yeux, et lorsqu'elle fut to à fait disparue, il reporta ses regards sur Césonie, qui ét restée debout près de lui et dont l'air embarrassé et boude montrait qu'elle était peu charmée de la tâche qui lui av été imposée.

Cependant elle regardait Sigor, mais comme on regar une chose extraordinaire et curieuse par sa rareté. Il y av dans son attention cet examen dédaigneux et moqueur q les femmes font si vite d'un homme dont elles veulent ni les qualités. Césonie, si gauche, si humble devant l'élégan impertinente du patricien Lentulus, se sentait toute pré à rendre au barbare Sigor les dédains de sa demi-civili tion. Enfin, pour nous mieux expliquer, elle était entre d deux hommes comme une provinciale de nos petites vill en adoration devant un dandy parisien et regardant pa dessus l'épaule les manières d'un rustre campagnard.

Sigor ne parut ni étonné, ni irrité de cette singulière c riosité, et dit à Césonie après un moment de silence :

— Je suis un homme, jeune fille ; je ne suis pas monstre étrange qu'on montre en spectacle, comme vos b teleurs font des ours de vos forêts.

— Nos esclaves aussi sont des hommes, répondit Césoı avec une insolence extraordinaire dans une si jeune fille.

— Dis plutôt que vos hommes sont des esclaves.

— Tu as peut-être raison, et c'est pour cela qu'ils n spirent que le mépris.

— Le droit de mépriser n'appartient qu'aux âmes lib et celles qui acceptent avec joie la tyrannie d'un étra sont au-dessous des esclaves.

— Cela est peut-être vrai pour celles qui acceptent sa rannie, mais non pour celles qui font accepter la leur.

— Je te comprends, Césonie, ce Romain te flatte; il t'appelle sans doute sa maîtresse et sa divinité, et tu crois à ses paroles.

— Pourquoi n'y croirais-je point? faut-il, pour que la vérité soit vérité, qu'elle se montre à nous sous un aspect rustique, avec un visage farouche et des paroles amères?

— C'est inutile, en effet, mais il faut qu'elle soit dite par un homme qui n'ait aucun intérêt à tromper.

— Et quel intérêt Lentulus a-t-il à me tromper?

Sigor resta un moment sans répondre, et ajouta enfin :

— Cet intérêt dépasserait les bornes de ton intelligence.

— Tu me flattes, étranger; je suis confuse de tant de politesse.

— Oh! en te parlant ainsi, Césonie, ce n'est pas toi que je blâme; tu ne peux savoir que ce qu'on t'a appris. Mais si j'avais eu à répondre à une femme de ma contrée, ou bien à l'une de celles qui faisaient autrefois l'honneur du pays que tu habites, je lui aurais expliqué cet intérêt.

— Eh bien, Sigor, essaie de me le faire comprendre ; peut-être ne suis-je pas si peu intelligente que tu te l'imagines.

Césonie dit cela d'un ton qui joua si sérieusement la franchise, que Sigor s'y laissa prendre, et qu'il répondit d'abord avec tristesse et ensuite avec une vive exaltation :

— Césonie, puissé-je réveiller en toi le sentiment de notre fierté gauloise ; puissé-je, en te voyant sensible à ce qui fut la gloire de nos pères, ranimer aussi en moi-même la force qui s'éteint, et effacer le doute qui me prend! Non, je ne te puis blâmer, toi qui vis au milieu d'un peuple si dégénéré de toutes nos antiques vertus, de ne pas les chercher comme la plus noble parure d'une femme, comme sa plus riche dot; car moi, depuis bientôt cinq ans que j'ai quitté nos forêts pour me mêler à des peuples inconnus de mes frères, je ne sais plus si j'ai dans le cœur le même amour pour leurs mœurs, la même haine pour les étrangers. Ta vue, Césonie, m'a cependant reporté à ces temps où je ne connaissais que nos lois, nos mœurs, nos femmes et nos dieux. Tu es belle, comme les belles vierges de la Pannonie; tu es grande et forte comme elles ; la sombre verdure de la verveine couronnerait noblement tes blonds cheveux ; ta parole forte retentirait avec éclat dans nos assemblées; tes yeux bleus

apprendraient à lire dans l'avenir; ton front atteste le courage qu'il faut à l'épouse d'un guerrier pour le suivre dans la bataille et compter ses blessures; tu as été pour moi le souvenir visible de ma patrie; ton aspect seul a jeté le remords dans mon cœur, et m'a rappelé mes serments oubliés! et maintenant, si ta voix me disait de les accomplir, je retrouverais ce courage que j'ai emporté avec moi, et qui s'est usé, je le sens, à tenter vainement de soulever de nobles ressentiments dans l'âme de nos compatriotes. Mais je les ai trouvés si incapables d'un effort généreux, tellement pliés à l'habitude d'être vaincus et dominés, que le désespoir m'a pris aussi et que je ne sais plus si l'heure n'est pas venue où moi-même j'accepterai le joug par lassitude, et la honte par imitation.

Césonie, qu'avait d'abord émue l'exaltation de Sigor et qu'avait flattée l'éloge qu'il avait fait de sa beauté, reprit son calme affecté lorsqu'il eut cessé de parler, et répondit doucement :

— Sans doute, Sigor, ce serait une honorable tâche à remplir; et sans doute le résultat en serait noble et grand pour toi et pour celle qui l'accomplirait.

— Il mériterait à tous deux la considération et la renommée, ces deux saintes récompenses du courage, de la vertu.

— Oui vraiment, reprit Césonie, en laissant percer une intention de raillerie sous un accent qui affectait d'être inspiré, si la voix d'une femme te poussait à exécuter ces nobles projets que je ne connais pas, tu serais salué parmi les tiens du nom de grand et de brave; la reconnaissance publique te placerait au premier rang des guerriers; les armées te nommeraient leur chef et les peuples leur roi. Ce serait là ta récompense, n'est-ce pas, Sigor?

— Oui, répliqua celui-ci, qui crut à la sincérité de l'enthousiasme de la jeune fille, oui, ce serait là ma récompense si j'arrivais à réunir d'un bout du monde à l'autre, et dans le même complot, les diverses nations gauloises pour les précipiter de toutes parts sur cette puissance romaine, qui envahit tous les peuples et les ronge lentement.

— Et la récompense qu'obtiendrait celle qui t'aurait rendu ton courage et ta force serait bien grande aussi : elle de-

viendrait l'épouse d'un chef gaulois; et durant la paix, tandis qu'il s'enivrerait à l'ombre de ses forêts, elle veillerait aux soins domestiques les plus vils; tandis qu'il voyagerait sur un char, elle le suivrait à pied ; durant la guerre, elle partagerait sa fuite s'il était vaincu, et le verrait se parer seul de son butin s'il était vainqueur ; n'est-ce pas une bien belle destinée pour cette femme, et ne doit-elle pas tout tenter pour l'obtenir?

— Ah, Césonie! dit Sigor confondu, tu railles l'hôte de ton aïeul et de ton père, tu ris de ce qui fut respectable et sacré pour nos ancêtres communs.

— Moi? point, répliqua Césonie en ricanant, j'admire ce magnifique partage des femmes gauloises; mais je ne me sens pas digne de l'obtenir; je préfère une riche maison à une hutte de chaume, les loisirs aux rudes travaux, les danses légères aux marches accablantes, les jeux de théâtre aux joies sauvages de vos festins, l'amour d'un Romain au dédain d'un Gaulois, le commandement à l'esclavage : c'est dédaigner mon pays peut-être, mais c'est honorer la dignité de mon sexe. Tu parais étonné, Sigor; mais j'ai vu mon père s'entretenir avec toi lorsqu'il est arrivé; j'ai deviné le motif qui l'a poussé à me laisser ici avec un étranger qui l'est moins peut-être pour lui que pour nous; j'ai compris aussi pourquoi mon aïeul s'est éloigné, j'ai entendu les paroles que t'a dites Dionée : si elles sont vraies, si mon père gouverne la cité et si je gouverne mon père, ce ne sera pas à toi que profitera cette influence, je te le dis sincèrement. De toutes les vertus que tu me souhaites, j'en aurai une du moins envers toi, ce sera la franchise. Je ne sais, Sigor, si tu trouveras que je manque d'intelligence, mais sois assuré que je ne manque pas de résolution.

— Césonie, reprit Sigor en faisant retentir sa voix avec éclat, je n'ai rencontré qu'une femme qui eût un langage aussi assuré que le tien. Cette femme s'appelait Chiomare, et était l'épouse du tétrarche Ortiagon. Elle fut prise par un proconsul romain, qui la combla de richesses et se fit son esclave, tant il en était épris. Chiomare lui donna un rendez-vous, et quand il y fut venu, elle le frappa de sa propre main. S'étant alors échappée de son camp, elle porta à son époux la tête de ce Romain et la jeta devant lui en disant :

Voilà la tête d'un homme qui a outragé notre nation au point de croire que l'une de ses femmes céderait aux attraits avec lesquels ils séduisent leurs courtisanes. Cette femme, Césonie, les Gàulois l'ont appelée grande et les Romains l'ont nommée sainte. Tu peux chercher d'après cela le nom qui te sera réservé.

Aussitôt Sigor s'éloigna; il sortit de la maison et se préparait à la quitter tout à fait lorsqu'il fut arrêté par les sons d'une lyre qui partaient du fond du verger. Il les écouta d'abord avec étonnement, puis, se laissant gagner peu à peu au charme de les entendre, il se rapprocha insensiblement de l'endroit où était placé le musicien. Une voix de femme se mêlait à ces accords, elle avait quelque chose de mâle et de sévère inconnu à l'oreille de Sigor. Il en était de cette voix, par rapport à celles des femmes qui habitent les forêts de la Pannonie, comme il en est des fruits savoureux de la Grèce par rapport aux fruits aigres et verts de nos froides contrées. Cette voix, on le sentait, avait été mûrie par le soleil, et sa plénitude grave étonna et émut singulièrement le guerrier barbare.

Quand Sigor put distinguer les paroles du chant qu'il écoutait, elles ne l'étonnèrent pas moins que le chant lui-même: elles faisaient un si frappant contraste avec ce qu'il venait d'entendre, qu'elles semblaient un avertissement qui lui était donné par le hasard. Elles vantaient en effet le bonheur d'une femme choisie par l'amour d'un brave; elles exaltaient cette gloire partie du front de l'époux comme un rayon du soleil, pour venir éclairer le front de l'épouse; elles promettaient les plus rudes services et le plus absolu dévouement pour arriver à ce partage. Elles vouaient avec enthousiasme la vie obscure de la femme à l'existence glorieuse de l'époux; enfin elles louaient et acceptaient le sort qui venait d'être si insolemment repoussé par Césonie.

Sigor marchait d'étonnement en étonnement, et il fut encore plus surpris en voyant la bouche qui avait prononcé ces paroles qu'il ne l'avait été de ces paroles mêmes. Si l'éloge des saintes vertus qui avaient distingué les femmes de l'antique Gaule lui avait paru étranger dans cette Gaule dégénérée, il lui parut plus étranger encore sorti des lèvres d'une esclave grecque. En effet, c'était Dionée qui chantait ainsi,

couchée sur l'herbe aux pieds du vieux Carrin, qui écoutait silencieusement.

Sans doute elle avait d'abord chanté pour lui, mais déjà elle ne chantait plus que pour elle-même. Ses lèvres avaient commencé l'hymne, mais son âme l'avait achevé : elle avait voulu d'abord flatter les souvenirs de Carrin, et avait fini par dire ses propres espérances. Aussi sa voix vibrait d'un éclat remarquable; on sentait qu'elle sortait d'une poitrine émue et que le sentiment énergique qui arrachait de tels chants du cœur de cette jeune fille devait faire frissonner tout son corps, comme la main puissante du musicien ébranle et fait frémir dans toutes ses entrailles l'instrument qu'il anime.

Le silence de la nuit prêtait sa vaste enceinte à ce chant magnifique; ce n'était pas comme dans le jour, où les mille bruits qui tournent autour de la maison semblent y renfermer le bruit qui s'y fait. La voix de Dionée n'allait se heurter à aucun son extérieur. Comme la lumière qui, partie du ciel, se glisse dans toutes les profondeurs de l'atmosphère; de même sa voix s'étendait dans l'espace et allait remuer la sonorité des échos les plus profonds; elle semblait l'âme de cet immense instrument qu'elle faisait résonner au loin.

Ce que les accents avaient de pouvoir était encore augmenté par l'aspect de Dionée elle-même. La blanche lueur de la lune semblait à la fois donner plus d'éclat à la blancheur de son front et assombrir le noir brillant de ses cheveux ; et si ce n'eût été le feu de ses yeux, on eût dit un visage de marbre sur un fond d'ébène.

Sigor l'écoutait et la regardait; il s'enivrait par l'oreille et par les yeux du charme nouveau pour lui qui émanait de cette belle esclave, et bientôt il en fut tellement transporté, qu'il s'avança et lui dit avec enthousiasme :

— C'est toi qui es digne de la liberté, et c'est ta maîtresse qui devrait être ton esclave.

A ces mots Dionée se releva toute confuse; une émotion bien différente de celle qu'elle éprouvait en chantant vint l'agiter tout à coup ; un vif sentiment de joie presqu'aussitôt réprimé illumina son visage, et elle demeura la tête et les yeux baissés pendant que Carrin disait à Sigor :

— Je l'avais dit à Manobal, que sa fille s'était changée sous l'influence de ce Romain comme une fleur atteinte par un souffle pernicieux. Celui qui ouvre imprudemment sa maison à l'étranger ne doit pas s'étonner, quand il y rentre, de trouver sa maison étrangère à lui. Que t'a dit Césonie, jeune homme, et que pouvons-nous espérer pour la réussite des projets que tu nourris?

— C'est à Manobal à nous répondre, répondit Sigor, dont le regard ne quittait pas le front tremblant de Dionée. C'est parce que nous avons cru que les femmes d'à présent avaient les vertus des femmes d'autrefois que nous leur avons supposé la même puissance; mais, d'après ce que je viens de voir, je dois croire qu'elles ne sont plus admises au conseil de la nation, et que, si elles jouissent encore de ce privilége, ce n'est plus qu'une vaine formalité.

Dionée, en entendant ces paroles, regarda Sigor avec une sorte de compassion, et, appuyant sa main blanche et petite sur le bras puissant du guerrier qu'elle fit tressaillir, elle lui dit doucement :

— Ne méprise pas le pouvoir des femmes parce qu'il ne s'exerce plus dans l'assemblée publique, car c'est pour cette raison qu'il est plus redoutable; c'est aussi pour cette raison qu'il n'est plus au service de la vertu. A mesure que les Gaulois ont éloigné leurs femmes des conseils de la nation, ils ont éteint en elles l'amour des intérêts nationaux. En les renfermant dans les attributions d'épouses soumises, ils leur ont créé les besoins que donnent la solitude et l'inoccupation. Ne t'étonne donc pas s'il faut à ces femmes, qui n'ont plus la gloire pour les distraire, des plaisirs qui les désennuient.

— Pourquoi n'as-tu pas les mêmes sentiments que Césonie, esclave? dit Sigor, toi qui es encore plus qu'elle privée de cette admission aux grands intérêts d'un peuple?

— C'est que le premier besoin d'un esclave ce n'est pas d'être heureux, c'est d'être libre!

Pendant que l'incident que nous venons de rapporter se passait dans la maison de Manobal, celui-ci avait avec le Romain Lentulus un entretien sur le même sujet, mais plus explicite, comme il arrive entre gens qui se connaissent assez pour oser être ce qu'ils sont à découvert.

— Eh bien! Manobal, disait Lentulus au Gaulois, quelles ınt ces fâcheuses nosuvelles que tu nous rapportes de Touuse? tes compatriotes ne veulent-ils plus accepter la proction romaine, et nourrissez-vous encore de folles craintés ; voir se relever la fortune de votre roi Bituit?

— Ce ne sont pas de folles craintes, ce sont des espérances. :ois-moi, Lentulus, la Gaule n'est amoureuse d'aucune doination; et si moi-même, je croyais pouvoir espérer que :s efforts la délivreront, je serais le premier à exciter mes ompatriotes. Mais nos alliés de Marseille vous ont ouvert la oute de la Gaule, et nous avons appris de vous comment on onquiert un pays, plus encore par les alliances que par les rmes.

— Tu te trompes, Manobal, cette science n'est pas venue es Romains aux Gaulois, elle est venue plutôt des Gaulois ux Romains. Vous nous avez appris comment il fallait acheer les Marseillais pour nous ouvrir la route de la Gaule le our où vous vous êtes vendus à Annibal pour lui ouvrir elle de l'Italie. Mais laissons ces vaines discussions, et disnoi quelles sont ces fâcheuses nouvelles ?

— Sache donc que la garnison romaine vient d'être retenue prisonnière à Toulouse.

A cette nouvelle, Lentulus arrêta Manobal et lui dit d'un ir sardonique :

— Est-ce encore une preuve de la bonne foi gauloise et de on ignorance dans l'art des traités secrets ? Voyons, que vous nt promis les Cimbres pour vous pousser à cette action ? luelle part du butin vous est assignée parmi les richesses u'ils comptent rencontrer dans notre camp ?

— Je te l'ai déjà dit, Lentulus, la haine de la domination omaine a été le premier mobile de la détermination des maistrats de Toulouse.

— Préférez-vous celle de ces barbares ?

— La domination des Cimbres n'est pas à redouter ; c'est eut-être un torrent qui jetterait sur notre sol quelques ruies et quelques dévastations, mais ce torrent serait passé puis longtemps lorsque l'action persévérante de Rome dérera encore notre territoire.

— Penses-tu donc que Rome ne soit pas assez forte pour sperser cette armée, en qui vous avez espérance?

— Pour disperser les Cimbres, je n'en doute pas, mais non point pour les repousser lorsqu'ils seront unis aux Gaulois de toutes les nations, fatigués de vous voir arriver partout où ils ont établi leurs demeures.

— Eh! comment ont-ils établi leurs demeures partout où nous les rencontrons? N'est-ce pas par le combat et la victoire, et ne pouvons-nous pas invoquer le même droit pour nous emparer des pays qu'ils ont autrefois conquis?

— Tu as raison, Lentulus, et puisque c'est là le véritable droit des peuples, il me semble qu'ils peuvent s'en servir pour se défendre, aussi bien que pour attaquer : et ce n'est pas un acte de mauvaise foi aux habitants de Toulouse d'avoir diminué les forces de leurs ennemis, pour faciliter la victoire de leurs alliés.

— Quoi, déjà vos alliés! dit Lentulus, je suis ravi de le savoir, car il est juste de faire partager le même sort aux nations qui combattent sous le même chef : et ne sais-tu pas que les Cimbres ont déjà été vaincus par Cassius Longinus et Calpurnius Pison, généraux de l'armée romaine?

— Je sais, répondit Manobal, que Pison et Longinus sont morts, et que Papilius, lieutenant de Pison, a traité avec les Cimbres, et leur a déjà remis des otages.

Lentulus parut interdit, non pas de la nouvelle en elle-même, mais de ce que Manobal était si bien informé; puis il reprit, après un moment de silence :

— Et qu'avez-vous décidé à Toulouse?

— Je t'ai déjà dit ce qu'avait décidé l'assemblée des chefs.

— Ce n'est pas cela que je te demande, je veux savoir ce qu'a décidé Manobal.

— Il y a quelques jours, je t'aurais répondu sur-le-champ; il y a quelques jours, Sigor n'avait pas été entendu dans le conseil des magistrats, il ne nous avait pas apporté les propositions de nos frères de toutes les contrées, et n'avait pas décidé les Cimbres à s'unir à nous pour se précipiter sur l'Italie; car, tu ne l'ignores pas, ces peuples, comme tant d'autres, sont encore sortis de notre sein ; ce sont encore les Gaulois qui, après avoir soumis la Thrace, ont subjugué la Scythie.

Lentulus ne répondit pas, mais il murmura contre le peu-

ple gaulois le même mot que Sigor avait dit contre le peuple romain.

— Partout, dit-il, nous le trouverons donc partout. Mais, reprit-il, en s'adressant à Manobal, si vous avez tous la même origine, vous n'avez plus ni les mêmes lois ni les mêmes dieux; et les Cimbres sont bien plus différents des Gaulois dont ils descendent que ceux-ci ne le sont des Romains, leurs éternels ennemis.

— Je ne l'ignore pas; et certes, ce n'est pas moi qui mettrai obstacle à une nouvelle alliance entre nous et Rome, si elle était faite sur des bases que nous puissions accepter.

— Ecoute, dit Lentulus, je puis te conduire secrètement au camp de Cépion, notre nouveau général, et tu pourras traiter avec lui.

— Ce n'est point là qu'est la difficulté, c'est de faire accepter le traité par la ville de Toulouse; et, quelque pouvoir que j'y exerce, si la voix de Sigor s'élève contre la mienne, je n'ai aucune espérance de réussir.

— Par quel art cet étranger a-t-il donc pris parmi vous une si grande autorité?

— En attaquant les Gaulois dans les passions qui survivront éternellement en eux à tous les désastres qu'ils peuvent éprouver; en leur parlant de l'indépendance de leur pays comme de leur premier bien, et en leur montrant la conquête et la guerre comme les seules occupations dignes d'eux. Ou tu ne sais pas l'histoire de nos peuples, Lentulus, ou tu dois comprendre par quels nombreux souvenirs de gloire Sigor a pu enflammer le courage de l'assemblée. Il a plus fait que de rendre les Gaulois honteux de leur position actuelle, il leur a rendu leur confiance en eux-mêmes, et cette confiance, il l'a apportée avec lui. Ce qui manque à la Gaule, ce ne sont pas des hommes et des armes; ce qui lui manque, c'est un chef; et si nous laissons faire, ce chef, ce sera Sigor lui-même.

— N'est-il donc aucun moyen de faire taire cette voix si puissante?

— Je n'en connais pas.

— Sigor n'habite-t-il pas dans la maison de Manobal, et la maison de Manobal n'est-elle pas dans un lieu désert et loin de toute habitation?

— Sans doute, répondit le vieux Gaulois, mais Sigor est l'hôte de Manobal, et tu sais que notre loi, qui punit de l'exil le meurtre d'un concitoyen, punit de mort le meurtre d'un étranger.

— Ne peut-il disparaître sans qu'on sache ce qu'il est devenu ?

— La ville de Toulouse a constitué Sigor l'hôte de Manobal, et il faut qu'il le lui représente mort ou vivant. Ne pense donc plus à ce moyen.

— N'en connais-tu pas d'autre?

Manobal garda le silence; il semblait embarrassé, non pas du moyen à trouver, mais de la manière dont il ferait l'aveu du moyen qu'il avait trouvé. Il consulta plusieurs fois de l'œil la physionomie de Lentulus, pour savoir s'il devait parler, comme un homme prudent tâte du pied un terrain qu'il croit dangereux et où il a peur de trébucher. La figure de Lentulus ne rassura point Manobal, elle avait cette expression d'incrédulité d'un homme qui devine qu'on va le tromper. Manobal ne le trompa point, et au lieu d'aborder le moyen qu'il voulait proposer à Lentulus, il commença par énumérer tous ceux qu'il savait être impraticables.

— Sigor, lui dit-il, n'est pas un homme qu'on puisse réduire par la crainte.

— Je le crois.

— Sigor n'est pas un homme qu'on puisse acheter avec de l'or.

— Je suis de ton avis.

— Cependant Sigor n'est pas à l'abri de toute séduction. Durant la mission dont il a été chargé, il a vu d'autres pays que ses forêts, d'autres richesses que ses troupeaux, d'autres plaisirs que ceux de la chasse ; il n'est pas insensible à une vie meilleure que celle à laquelle il sera forcé de retourner ; et si une voix pour laquelle ce ne serait pas une honte de vanter les plaisirs d'une vie oisive, si une voix de femme, par exemple, excitait en lui cette propension, je ne doute pas que bientôt il n'abandonnât ses projets.

— Et c'est pour cela, n'est-ce pas? que tu l'as laissé avec ta fille Césonie, espérant que sa voix charmera le Barbare?

— Lentulus, je t'ai promis ma fille Césonie, et quelque pouvoir qu'elle exerce sur le cœur de Sigor, quelque réso-

lution que l'amour qu'elle pourra lui inspirer fasse prendre à ce guerrier, je tiendrai la foi que je t'ai promise.

— Il est possible qu'il convienne à Manobal que sa fille cherche à séduire un Barbare, en attendant qu'elle devienne l'épouse d'un Romain, mais je t'avertis que cela ne convient point à Lentulus.

— Voudrais-tu me rendre ma parole ?

— As-tu envie plutôt de la reprendre ?

Manobal sembla agité par une vive incertitude ; mais comme toutes ses divagations à travers des sujets étrangers à celui qui le préoccupait n'avaient cependant qu'un but, il y revint tout d'un coup et sans transition : et laissant là Sigor et sa fille, il s'écria avec vivacité :

— Quel est ce Cépion ? Est-ce un homme avec lequel on puisse s'arranger raisonnablement ?

— Je te conduirai à son camp ; et si ce que tu as à lui proposer est raisonnable, tu le trouveras prêt à t'entendre. Mais revenons à Sigor. Ce que tu m'as dit sur son compte est plus vrai que tu ne penses. L'abandon de ses projets pourrait être facilement obtenu, mais une autre que ta fille arrivera à ce but ; laisse-moi maître de ce soin, et je me charge du succès. Demain, je viendrai te chercher pour notre voyage ; trouve une excuse auprès de Sigor ; qu'il consente à demeurer un jour dans ta maison, et dès le lendemain il ne s'occupera plus de ton absence.

Manobal et Lentulus se séparèrent après cet entretien.

III

Le lendemain, Lentulus arriva de bonne heure dans la maison de Manobal ; et avant de parler au maître de la maison ou à sa fille Césonie, il chercha Dionée. Lorsqu'il l'eut trouvée, il l'emmena à une certaine distance de la maison.

Il eut avec elle un long entretien, durant lequel on put remarquer qu'il employait successivement vis-à-vis de l'esclave la prière et la menace, et après lequel Dionée rentra dans la maison, portant sur sa physionomie un trouble où l'on voyait confondus ensemble les éclairs de la joie et l'accablement du désespoir. Ce jour-là aussi Lentulus apporta à Césonie le collier qu'il lui avait promis : c'étaient de petites monnaies d'argent enchâssées dans de l'or, comme en portaient alors les dames romaines. Il lui donna aussi un miroir d'acier poli, une longue épingle d'or, pour retenir ses cheveux, surmontée d'une statuette de Mercure précieusement travaillée, et des pendants d'oreilles représentant un aigle enlevant un jeune homme.

C'était plus qu'il n'en fallait pour servir de sauvegarde à la fidélité de Césonie, durant l'absence que devaient faire son père et son amant. Aussi ce fut les larmes aux yeux qu'elle les vit partir, et les instances par lesquelles elle les supplia de presser leur retour eussent paru peut-être trop vives si, tout en pensant à Lentulus, Césonie ne les eût adressées à son père. Sigor voulut quitter cette maison avec eux, mais Manobal, l'ayant tiré à l'écart, lui fit entendre qu'il n'accompagnait Lentulus que par ordre des magistrats de Toulouse et pour mieux s'assurer de la véritable position des Romains; mais qu'il espérait le retrouver en sa maison après l'accomplissement de ce devoir, et qu'alors ils prendraient un parti.

— Peut-être Sigor ne se serait-il point laissé tromper à ces assurances; mais, sur un signe de Lentulus, Dionée s'approcha du guerrier gaulois et lui dit doucement :

— Je t'attends pour te conduire vers ces grandes pierres dont je t'ai parlé, que tu dis être un antique autel du premier dieu de ces contrées et que tu désires visiter.

Pendant que Sigor écoutait Dionée et s'apprêtait à lui répondre, Lentulus et Manobal, montés sur le même char, s'éloignèrent au galop de leurs chevaux; Césonie rentra dans la maison pour se parer des présents de Lentulus, et Sigor et Dionée demeurèrent seuls ensemble.

Jusqu'à ce moment le Barbare gaulois et l'esclave grecque avaient eu de fréquents entretiens; et bien qu'une journée fût à peine écoulée depuis qu'ils se connaissaient, un

prompte confiance s'était établie entre eux; c'était celle de deux esprits et de deux cœurs qui se comprennent et qui s'isolent à deux, au milieu de natures qui leur sont complétement discordantes. Par un étrange contraste, cette confiance parut cesser, du moins de la part de Dionée, dès que Lentulus fut éloigné. Au lieu de continuer à parler à Sigor avec la familiarité qu'elle avait un instant auparavant, elle lui dit en baissant la tête et d'une voix altérée :

— Si tu veux me suivre, l'esclave de ton hôte est prête à te guider vers l'endroit que tu veux visiter.

Et, sans attendre la réponse de Sigor, elle marcha devant lui. Le Gaulois put voir qu'elle essuyait quelques larmes qui tombaient silencieusement de ses yeux. Sigor s'approcha de Dionée et lui dit, pendant qu'il marchait vers un ravin couvert d'arbres séculaires :

— Que t'a dit ce Romain, esclave de Manobal? a-t-il des ordres à te donner, et ta joie ou ta douleur dépendent-elles de ses paroles ?

— Les paroles de Lentulus ne peuvent jamais me donner de la joie, mais elles ont gardé le pouvoir de m'affliger. Quant aux ordres qu'il a pu me donner, ils m'importent peu. Si le maître qui est le plus fort a le droit de prescrire ses volontés, l'esclave pour qui la mort n'est pas un effroi a toujours le pouvoir de désobéir.

— Ne peux-tu me dire quels sont ces ordres, Dionée? ne peux-tu me dire jusqu'à quel point je dois haïr pour toi cet homme, que je hais déjà pour les miens? Ne peux-tu m'apprendre si je ne dois pas infliger quelque cruel supplice à ce Romain, à qui je n'ai encore juré que la mort?

Le visage de Sigor, pendant qu'il prononçait ces paroles, avait pris une expression farouche que Dionée ne lui avait pas encore vue. Elle se recula tandis que son regard laissait percer une reconnaissance et une admiration craintives pour la terrible protection qui lui était ainsi offerte.

Enfin, après un assez long silence de part et d'autre, Dionée répondit à Sigor :

— Peut-être plus tard te dirai-je les ordres de Lentulus, en ce moment je ne le puis pas et ne le veux pas; mais si, lorsque nous aurons visité les pierres druidiques de la forêt, tu veux savoir encore ce que m'a ordonné ce Romain, je te

répondrai franchement. Alors tu auras consulté tes dieux et je te dirai ce que j'aurai décidé moi-même ; alors je saurai si je dois obéir ou résister ; alors je saurai si je dois vivre ou mourir.

Après ces paroles, Dionée se mit à marcher rapidement, et Sigor la suivit.

Au moment où ils entrèrent dans la forêt, ils entendirent un grand bruit, et reconnurent qu'il provenait d'un certain nombre de chasseurs qui s'appelaient les uns les autres au moyen de cornets de terre qu'ils portaient pendus à leur ceinture. Le chemin qui conduisait aux pierres druidiques que Sigor voulait visiter passait à l'endroit du rendez-vous. Lorsque Dionée et Sigor y arrivèrent, les chasseurs avaient formé un grand rond au milieu duquel était un prêtre. Quoiqu'à cette époque les Gaulois eussent déjà élevé des temples à Diane d'Ephèse sous le nom d'Artémis, ils avaient une déesse de la chasse qui leur était particulière, et c'est celle-ci qu'ils invoquaient dans ces circonstances.

Le prêtre qui était au milieu du cercle formé par les chasseurs portait un grand sac ; il fit le tour du cercle, et chacun des Gaulois jeta dans le sac du prêtre une quantité de monnaies égale au nombre des animaux qu'il avait tués durant l'année. Cette cérémonie achevée, la chasse commença, et Sigor et Dionée continuèrent leur route. Bientôt la chasse s'éloigna d'eux, et ils pénétrèrent, par des sentiers impraticables aux chevaux que montaient les chasseurs, dans une partie du bois qui semblait être abandonnée. Comme ils la traversaient, Sigor dit à la jeune fille :

— Sais-tu pourquoi ces hommes semblent éviter cet endroit? Il doit être cependant plus qu'aucun autre fécond en gibier.

— Tu vas peut-être me l'expliquer, répondit Dionée, lorsque tu auras vu les choses remarquables que renferme cette partie de la forêt.

En effet, ils découvrirent bientôt un champ semé de monticules en forme de pyramides dont quelques-uns n'avaient pas moins de deux cents pieds.

— Je comprends, dit Sigor à cet aspect, le sentiment qui éloigne les Gaulois d'un lieu pareil : il leur rappellerait trop vivement des vertus qu'ils ne cultivent plus. Ces tombes, car ce sont des tombes, ont été élevées à la mémoire des femmes

qui ont volontairement suivi leurs époux dans la mort. Autrefois c'était une honte pour une veuve de choisir un nouvel époux après avoir perdu le premier; et c'était un honneur immortel pour elle de l'accompagner dans sa nouvelle vie; c'est pour cela qu'on élevait des tombes magnifiques à ces femmes vertueuses.

— Oui, dit Dionée, après avoir écouté Sigor, c'est une chose juste que de mourir pour celui qui a vécu pour nous, lorsqu'on l'a choisi librement et qu'on s'est donnée librement à lui; mais lorsque la volonté d'un père, la force ou la nécessité ont livré une fille à un homme qu'elle hait, lui doit-elle le sacrifice de sa vie après lui avoir fait celui de son bonheur?

— C'est qu'autrefois une vierge gauloise n'épousait que celui qu'elle avait choisi. Quand l'âge de se marier était venu pour elle, son père assemblait dans sa maison tous ceux qui s'étaient déclarés les prétendants de sa fille; il les réunissait dans un festin, et là, en présence de tous, elle faisait hautement et librement son choix. Ainsi toute espérance s'éteignait dans le cœur de ceux qui n'avaient pas été choisis, parce qu'ils étaient bien assurés qu'ils n'étaient pas aimés.

— Et ces jeunes filles, reprit Dionée en regardant Sigor, osaient ainsi avouer leur amour, elles trouvaient des paroles pour en parler?

— Non, répondit Sigor, qui, tout entier au souvenir de ces mœurs qui lui rappelaient celles de son pays, ne comprit ni le regard ni la question de Dionée, non. Il suffisait que la jeune fille versât de l'eau dans une coupe et la présentât à celui qu'elle avait choisi. Mais toutes ces coutumes s'effacent peu à peu; chacune, en disparaissant, en entraîne beaucoup d'autres après elle; le jour où la liberté des jeunes filles a disparu, s'est abolie d'elle-même la loi qui punissait l'adultère par la mort; et, comme tu le disais tout à l'heure, on n'a pu raisonnablement leur demander d'accompagner dans la tombe celui qu'elles n'avaient pas volontairement accompagné dans la vie.

Sigor et Dionée eurent bientôt dépassé ce champ, et après une heure de marche, ils arrivèrent près du lit desséché d'un torrent. En le traversant, Dionée fit remarquer encore à

Sigor de larges pierres sur lesquelles étaient gravés des caractères étranges.

— Je ne puis t'expliquer, dit celui-ci, ce que veulent dire ces caractères, c'est le secret de nos druides, enfermé avec eux dans nos forêts et mort sans doute avec eux dans celle où nous sommes à présent.

— Non, ce secret n'est point mort, dit une voix grave qui parla à côté du jeune homme et de la jeune esclave.

Ils se retournèrent et aperçurent un vieillard couvert d'une robe déchirée, affaibli par l'âge et la misère, et qui s'était levé du milieu de ces pierres, où il était solitairement assis. Il se pencha vers l'une des longues dalles qui étaient près de lui, et montrant du doigt l'inscription qu'elle portait, il ajouta :

— « Ici se découvre le secret de la vie humaine. » Sur cette autre il y a : « La vie est courte, le temps n'est long qu'après la mort. » Sur celle-ci on a écrit : « Réjouis-toi et viens. » Ce sont des tombes, enfants, car la seule chose qui survive encore à nos lois et à nos mœurs, ce sont les tombeaux de nos pères.

— Qui es-tu donc, dit Sigor, toi qui as pu conserver si précieusement leur science, à travers les siècles qui ont détruit leurs antiques lois ?

— Je suis le dernier successeur de ceux qui ont reçu des prêtres dispersés par la tyrannie de nos rois les saints enseignements de la religion de Teutatès. Voilà bien longtemps que quelques hommes sont venus, dans ces montagnes, recueillir les saintes paroles de ces prêtres : après eux je me suis trouvé seul pour recueillir l'héritage qu'ils avaient recueilli et conservé. Mais, hélas ! dans toute cette folle jeunesse qui suit le culte des nouveaux dieux qu'a favorisé la négligence ou plutôt l'ambition de nos chefs, je n'ai pas trouvé d'esprit pour me comprendre, ni une oreille pour m'écouter. J'ai longtemps espéré, j'ai espéré vainement ; maintenant que je sens que la force m'abandonne, je viens vers ceux qui ne sont pas venus vers moi. J'ai quitté la montagne que j'habite ; j'ai marché durant deux jours, c'était déjà plus que je ne pouvais, j'avais attendu trop tard, la fatigue m'a surpris, et je me suis arrêté à cet endroit. Peut-être est-ce un avertissement du ciel qu'ici

doivent mourir et rester ensevelis les secrets que je porte dans mon sein.

— Ne nous juges-tu pas dignes de les entendre? dit Sigor.

Le vieillard, pour la première fois, fixa les yeux sur le jeune guerrier; l'aspect de celui-ci sembla le frapper d'étonnement.

— Qui es-tu? s'écria-t-il, toi qui me rappelles l'image de nos guerriers, tels qu'ils sont représentés sur la pierre qui marquait autrefois le seuil de la forteresse de cette contrée?

Sigor expliqua en peu de paroles comment il était le descendant d'un de ces Celtes qui avaient quitté la patrie il y avait près de cinq siècles et qui avaient conservé, dans les solitudes de la forêt Hercinie, les habitudes et les lois qu'ils avaient emportées des bords de la Méditerranée. Le vieillard fut étonné de ce qu'il entendit, et lorsqu'il demanda à Sigor quelles étaient ces habitudes et ces lois, et que Sigor les lui dépeignit telles que nous avons essayé de les faire connaître dans notre premier récit, il secoua lentement la tête.

— Oh! je le vois, je le vois, ceux qui nous suivent ne sont pas plus coupables que nous, et nous ne sommes pas plus coupables que ceux qui nous ont précédés. Nous avons marché par des voies lentes, mais non interrompues, à l'oubli de notre première simplicité et au luxe qui corrompt aujourd'hui les hommes. Depuis l'époque dont tu me parles jusqu'à aujourd'hui, que de changements se sont accomplis! Ce n'est plus seulement sur leur bouclier et pour aller combattre que les Gaulois traversent les fleuves, ils construisent de vastes bateaux et les font marcher à l'aide de peaux légères qui reçoivent le souffle des vents et qui vont porter au loin une part de nos richesses et en rapportent de nouvelles. Ils ne se contentent plus depuis longtemps des produits de leur chasse du jour et des fruits que la nature leur donne au hasard; ils font venir des pays lointains des viandes qu'ils conservent au moyen du sel qu'ils ont appris à extraire de l'eau de la mer. Les Phocéens leur ont enseigné l'art de faire le pain et de donner une maturité avancée aux fruits en les couvrant d'une poussière noire; et, en retour, nous avons enseigné à ces étrangers à monter leur charrue sur des roues, à purifier le grain au moyen de cribles; ils ont appris de nous la manière de travailler le verre, de pein-

dre les étoffes des plus vives couleurs et de donner au cuivre et à l'étain l'éclat de l'or; car depuis longtemps les vases d'argile étaient inconnus au luxe déjà insolent de nos pères, et leur vanité avait trouvé le moyen de faire mentir les métaux. Depuis longtemps aussi les simples vêtements d'autrefois ne nous suffisaient plus; ils garantissaient mal des hommes qui n'avaient plus ni force ni courage : aussi ont-ils inventé des toiles si serrées qu'elles résistent au tranchant de l'acier, et des étoffes si épaisses que le froid ne peut pénétrer à travers leur tissu feutré. Nos enfants font ce que nous avons fait et ce qu'ont fait nos pères, ils ont dédaigné nos mœurs, comme nous avons dédaigné celles de nos ancêtres, et le châtiment est juste.

— Il n'en a pas été de même parmi nous, répondit Sigor: ce que vénéraient nos pères, nous le vénérons encore, nous avons gardé leur simplicité, et avec leur simplicité leur courage. Dis-moi donc le secret que personne ne se présente pour recueillir de toi.

— Si ce que tu viens de me dire est vrai, jeune homme, si l'antique Gaule est réfugiée dans les forêts de la Germanie, elle en reviendra comme elle y est allée : vous n'avez pas seulement hérité, je suppose, des vertus paisibles de nos ancêtres; l'amour de la gloire et l'esprit des conquêtes doit vous animer encore : eh bien, si vous avez fidèlement recueilli cet héritage, je vous prédis que c'est là le trésor de la grandeur future de notre nation. Conservez-le, et le monde retrouvera dans ces contrées éloignées le secret de notre religion, qui va mourir ici avec moi.

— Veux-tu, dit Sigor, que nous t'accompagnions vers ta demeure? Veux-tu que nous te conduisions dans une ville où tu pourras recevoir aisément les secours des hommes?

— C'est inutile, dit le vieillard, ou je retrouverai assez de forces pour retourner moi-même dans la cabane que j'habite, ou Teutatès, en me les refusant, m'aura suffisamment averti que j'ai rencontré ma dernière demeure. Cependant je puis accepter un dernier service de toi. Va jusque dans la forêt, tâche d'y découvrir quelques fruits sauvages, et si tu veux me les apporter je rendrai témoignage dans le monde où je vais que tu as secouru un vieillard et prêté appui à sa faiblesse.

Sigor dit à Dionée de rester auprès du vieux druide pour veiller sur lui, tandis qu'il allait exécuter ce qu'il lui avait demandé. Le guerrier s'éloigna rapidement, et le vieillard tomba dans une sombre méditation. Son visage s'assombrit peu à peu, sa respiration devint plus pénible, et son corps commença à trembler. Dionée, épouvantée de ce subit changement, et croyant que la dernière heure de cet homme approchait, lui dit avec terreur :

— Qu'éprouves-tu? veux-tu que j'appelle Sigor? veux-tu qu'il revienne?

— Non, répondit le druide, je ne souffre pas, mais je sens l'orage qui approche, la foudre est suspendue dans l'air et je l'entends déjà qui court à pas sourds, comme les chiens du combat rôdent furtivement dans le naut sacré pour y chercher des victimes.

Dionée regarda et écouta. Le ciel était pur et silencieux, il n'y avait d'orage que dans le sein du vieillard; elle le crut du moins, car elle ne possédait pas comme lui ce sens exquis de perception que la civilisation détruit aisément, mais qui, dans les hommes qui ont mené leur vie dans les forêts, leur fait pressentir les révolutions atmosphériques bien longtemps avant qu'elles ne se manifestent à l'obtusité de nos sens.

— Non, dit-elle, tu te trompes, rien n'annonce l'orage, et Jupiter ne prépare point ses foudres.

A ce mot de Jupiter, le druide attacha sur la jeune fille un regard ardent, comme celui d'un limier qui rencontre une voie; il balança la tête autour de lui comme pour s'assurer de la solitude où il se trouvait. Etendant alors son bras décharné sur l'épaule de la jeune fille, il lui dit d'une voix sourde :

— Les enfants de la Gaule, tout dégénérés qu'ils sont, ne jurent point par Jupiter; tu es étrangère, jeune fille.

— Je suis née dans la Grèce, répondit Dionée.

Le vieillard sourit tristement et continua :

— Les filles de la Grèce voyagent-elles ainsi librement, avec un Gaulois, dans nos sauvages contrées?

— Je suis esclave, répondit Dionée.

— Esclave et étrangère, dit le vieillard qui parut frappé d'une idée soudaine; esclave et étrangère, répéta-t-il en re-

tenant Dionée avec force, tandis qu'elle cherchait à se dégager de la main qui l'avait saisie et du regard féroce qui la fascinait; le dernier vœu fait par le dernier homme qui s'est voué à Teutatès sera donc accompli, et le dernier sacrifice qu'il recevra sur cette terre lui sera donc offert par ma main mourante.

Dionée poussa un cri de terreur en entendant ces paroles du vieux druide, mais elle ne put échapper à la main vigoureuse qui la tenait; et pendant qu'elle se débattait en vain, le vieillard, les yeux levés vers le ciel, semblait y regarder un spectacle qui n'était visible que pour lui.

— Il vient, il vient, disait-il, il vient sur les nuages et parmi la foudre pour recevoir le sang qui manque depuis longtemps à sa bouche altérée. Vois comme les ailes immenses de ses corbeaux s'étendent sur le ciel, et comme le fauve regard de leurs prunelles l'éclaire coup sur coup.

En effet, l'orage pressenti par le druide montait rapidement des montagnes dans le ciel, et descendait plus rapidement encore du ciel dans les vallées. La foudre grondait en haut, les vents sifflaient au milieu, et déjà les clapotements de la pluie se faisaient entendre sur les ruisseaux, dont elle allait faire bientôt des torrents.

— Sigor ! Sigor ! s'écriait la jeune fille.

— Il ne viendra pas, et il ne peut venir, Teutatès l'aveuglera de ses regards et l'étourdira de sa voix.

— Sigor ! Sigor ! criait Dionée, dont la voix perçait les bruits encore sourds de l'orage.

— Il ne viendra pas, te dis-je, car le sacrifice est juste. Fille des dieux qui ont exilé nos dieux, tu vas mourir pour satisfaire notre culte; s'il n'y a ici ni pierre Césée ni dolmen (1), il importe peu, ce n'est pas l'autel qui fait le sacrifice, c'est la victime. Silence donc, car tes cris ne feront venir que plus rapidement la mort.

— Sigor ! Sigor ! répétait la voix désespérée de Dionée.

Mais rien ne lui répondait. Elle se débattait cependant en poussant des cris aigus. Le vieillard tira de son sein une faucille qui était cachée sous sa tunique, et l'élevant d'une

(1) Autel gaulois.

main vers le ciel, tandis que de l'autre il retenait Dionée, il s'écria d'une voix puissante qui, frappant l'orage, sembla y réveiller un écho terrible qui répondit par de longs éclats de foudre.

— Voici l'heure. L'autel de Teutatès, longtemps sevré du sang des victimes, va s'en repaître une dernière fois. Le dieu est monté sur son char; il va vers les lieux où son image est vénérée, mais la route est longue et il faut qu'il abreuve ses chevaux pour qu'ils la parcourent. Voici le breuvage et la nourriture qui leur manquent depuis si longtemps. Allez, allez, coursiers aux crins de feu, c'est le dernier repas qui vous sera servi dans la terre des Tectosages.

Le druide leva alors la faucille sur la tête de Dionée qui jeta dans l'air un dernier cri de Sigor! en tombant à genoux. Rien ne répondit; mais un sifflement aigu se fit entendre au-dessus de la tête de Dionée; la main qui la tenait s'ouvrit convulsivement, la faucille tomba et résonna sur la pierre des tombes; le vieillard chancela et s'abattit comme un vieil arbre coupé dans sa racine, et se fracassa la tête à l'angle d'une pierre.

Dionée demeura muette et immobile d'épouvante, et bientôt elle vit accourir Sigor bondissant de pierre en pierre : c'était lui qui, profitant du moment où Dionée à genoux avait laissé à découvert la poitrine du druide, l'avait frappé de sa framée.

L'esclave se jeta toute temblante dans les bras du Gaulois, et considéra ce vieillard étendu sur la pierre, et dont les derniers soupirs s'exhalaient en sifflant dans sa gorge. Sigor voulut s'approcher du druide pour retirer de la blessure l'arme qu'il avait lancée contre lui.

— Non, dit celui-ci, laisse ce fer dans ma poitrine, afin que, lorsque je paraîtrai devant Teutatès, il voie que son dernier prêtre a été tué avec la framée qu'il avait donnée aux Gaulois pour conquérir le monde. Je lui dirai aussi que c'est pour le salut d'une esclave qu'un Gaulois libre a commis ce crime.

Sigor, qui tenait Dionée dans un de ses bras, la laissa échapper à ces paroles du vieillard qui le frappèrent au cœur, comme avait fait le druide quand il avait été mortellement atteint; l'esclave jeta sur lui un regard désespéré,

mais Sigor détourna la tête. Ce que n'avaient pas fait les menaces de la mort, ce que n'avait pas fait le fer levé sur sa tête, cet abandon de Sigor, épouvanté du forfait qu'il venait de commettre, le produisit sur la malheureuse Dionée. Le courage et la force l'abandonnèrent en même temps, et elle tomba évanouie aux pieds du guerrier.

Cependant les torrents de pluie qui étaient descendus du ciel commençaient à descendre des collines et à se réunir dans le lit qu'ils s'étaient creusé dans la vallée, et où se trouvait Sigor à côté du vieillard mort et de la jeune fille évanouie. Mais le guerrier ne sentait pas ses pieds déjà baignés par les premiers flots du torrent, et il regardait, pour ainsi dire sans les voir, les noirs cheveux de Dionée que l'eau soulevait et faisait flotter autour de sa tête, et la tête blanche du druide que le flot lavait du sang qui la teignait; il y avait dans l'âme de Sigor un orage non moins violent que celui qui grondait sur sa tête; il lui semblait qu'en regardant ces deux visages pâles gisant à ses pieds, il mesurât sa destinée. Le druide mort et tué par lui, c'était sa religion, sa patrie, ses serments qu'il venait de jeter ainsi à terre. Cette jeune fille évanouie, et qu'il pouvait aisément rappeler à l'existence, c'était comme une nouvelle vie à prendre, une autre patrie et d'autres serments.

Ces confuses pensées qui s'agitaient dans le cœur de Sigor le tenaient immobile à sa place. Cependant les flots plus pressés descendirent de la montagne, et en passant rapidement sur le corps de Dionée, ils jetèrent un pan de sa robe sur le visage du druide. Il sembla que ce fût l'oubli qui s'étendait sur le passé. Sigor ne vit plus que le visage de Dionée.

Les eaux grandissaient, et leur murmure avec elles; l'esclave, ranimée par leur fraîcheur, fit un léger mouvement, mais elle n'eut pas la force de se relever, et sa voix murmura seulement le nom de Sigor. A peine l'eut-elle prononcé que les flots, qui s'amoncelaient peu à peu, arrivèrent avec violence et couvrirent à la fois les deux corps; Sigor ne vit plus rien, mais une main passa au-dessus des flots : Sigor la saisit et enleva Dionée dans ses bras. A ce moment, toute incertitude avait cessé dans l'âme du Gaulois; il n'y avait plus pour lui que Dionée qu'il voulait sauver, que Dionée qui était sa vie, car à l'instant où il l'avait vue disparaître

sous les flots, il s'était senti mourir; au moment où cette main s'était agitée devant lui, il lui avait semblé que la vie l'appelait; c'était sa dernière espérance qui avait surnagé.

Le puissant guerrier, tenant cette jeune fille dans ses bras, s'élança vers le rivage; mais déjà il avait laissé croître le torrent à une telle hauteur que c'était avec peine qu'il pouvait en soutenir le choc; il luttait cependant, et Dionée, qui était tout à fait revenue à elle-même, se pressait avec effroi contre le guerrier.

Celui-ci, se roidissant contre l'effort du torrent, approchait lentement du rivage; les flots avaient atteint sa poitrine, et l'avaient déjà fait chanceler plusieurs fois sur les pierres glissantes où il était obligé de marcher, et à chaque fois, emporté par un mouvement aveugle, il avait levé le bras et frappé le torrent du poing, comme s'il eût voulu abattre un ennemi. On voyait qu'il y avait dans l'esprit de cet homme une lutte engagée au delà de celle qui se passait entre lui et les flots. Il défiait son dieu, qu'il venait d'outrager; il le frappait avec mépris, comme pour l'exciter au combat; et ce sentiment s'exalta à tel point dans l'âme de Sigor, qu'il tira son épée et l'étendit comme un sceptre sur ces flots bouillonnants. L'orage grondait dans toute sa force; le torrent montait toujours, mais la volonté et le courage de Sigor montaient avec lui.

Cependant il lui eût été impossible de gagner le rivage et il eût été bientôt entraîné avec le cadavre qu'il avait laissé derrière lui, s'il n'avait trouvé, au milieu du torrent même, une pierre plus élevée que les autres, et dont les eaux atteignaient à peine le sommet. C'était ce que les Gaulois appelaient un dolmen, une espèce de pierre carrée qui leur servait aux sacrifices des funérailles, et qu'on rencontre souvent dans le lit des rivières, parce que c'était une coutume aussi des Gaulois de faire passer les eaux d'un fleuve sur le tombeau de leur chef, afin qu'aucune main sacrilége ne pût découvrir et troubler leurs cendres.

Sigor monta donc sur cette pierre, et là, debout, l'épée nue à la main au-dessus des flots qui grondaient autour de lui, au-dessous de l'orage qui mugissait sur sa tête, il demeura silencieux et menaçant, le regard attaché sur le ciel, qu'il semblait braver, tandis que Dionée, appuyée sur lui,

contemplait avec amour cette belle et sauvage figure qui la dominait.

Bientôt l'orage cessa, et le torrent qu'il avait formé disparut aussi rapidement qu'il avait grandi; puis, quand tout fut calme autour d'eux, Dionée redevint tremblante en se trouvant seule avec Sigor.

Celui-ci gardait le silence, son courage aussi était tombé avec le danger.

— Eh bien! lui dit doucement Dionée, veux-tu que nous allions jusqu'à la pierre Césée qui est au milieu de la forêt?

— Cela est inutile; maintenant, je n'ai plus rien à demander à nos dieux, ni présages ni conseils. Retournons à la maison de Manobal, on pourrait y être surpris de notre longue absence.

Dionée baissa la tête, et tous deux regagnèrent silencieusement la forêt qu'ils avaient quittée, et reprirent ensemble la route qu'ils avaient parcourue.

Cependant, le jour était près de finir, les rayons du soleil couchant se réfléchissaient sur les gouttes de pluie qui pendaient encore aux feuilles de la forêt. L'ombre gagnait rapidement la terre; et Sigor ainsi que Dionée étaient tellement préoccupés des nouvelles pensées qu'ils rapportaient en eux, qu'ils ne s'aperçurent pas qu'ils s'écartaient de la route qui devait les conduire à la maison de Manobal. Ils errèrent longtemps sans pouvoir retrouver le sentier qu'ils avaient perdu; et, quand la nuit fut tout à fait venue, ils désespérèrent tous deux de regagner avant le jour le lieu d'où ils étaient partis. Ils se décidèrent donc à passer la nuit à l'endroit où ils se trouvaient.

Sigor, qui, selon la coutume des Gaulois, marchait toujours avec ses armes, eut bientôt abattu quelques fortes branches des arbres voisins; il les planta en terre, attacha sa saie à leur sommet et en fit une espèce de tente sous laquelle il s'assit ayant l'esclave à ses côtés. La lune se leva bientôt, et quelques-uns de ses rayons perçant le feuillage pénétrèrent jusqu'à Dionée et éclairèrent son visage, qu'avaient pâli le froid et la fatigue. La jeune esclave, couchée sur la terre humide, s'était repliée sur elle-même pour rappeler un peu de chaleur dans ses membres épuisés. Sigor la regardait en silence : une pitié hautaine perçait malgré lui

sur son visage. Dionée, de son côté, le regardait avec crainte et lui disait :

— Tu me méprises, Sigor! Tu te rappelles les femmes de ton pays, si fortes et si courageuses; tu te dis que ce n'est point ainsi qu'elles supportent la fatigue, que ce n'est pas ainsi qu'elles se montrent dignes du guerrier qu'elles accompagnent; une autre eût déjà allumé pour toi le feu qui doit réchauffer tes membres, et recueilli les fruits qui doivent apaiser ta faim.

— Laisse aux femmes de nos contrées, répondit Sigor, ces sauvages vertus, qui s'allieraient aussi mal à ta frêle beauté que la douceur de ta voix et la grâce de tes mouvements s'allieraient mal à leur forte stature; mais tu as faim et tu as soif sans doute? attends un moment.

Bientôt Sigor, frappant le fer de son épée contre le silex de sa hache, obtint du feu avec des feuilles qu'il parvint à sécher en les pressant entre sa tunique et sa poitrine; bientôt encore il apporta près de Dionée des fruits qu'il avait cueillis sur un pommier sauvage et quelques oiseaux qu'il avait surpris dans leurs nids. Il les dépouilla de leurs plumes, les fit cuire sur le brasier qu'il avait allumé, et les servit lui-même à Dionée.

Ainsi cet homme s'imposait pour une esclave étrangère des soins qu'il n'eût pas osé demander même à un esclave étranger, si cet esclave eût été un homme : car les femmes seules en étaient chargées dans son pays, tant on y plaçait haut l'emploi que l'homme doit faire de sa force.

Dionée le savait; elle regardait son triomphe sur cette nature barbare, et cependant elle avait peur de ce triomphe. Un mot, un souvenir pouvait rappeler à Sigor ce qu'il était et pourquoi il était venu, et peut-être le guerrier, honteux de ce qu'il avait fait, n'eût pas laissé vivre un témoin de son parjure et de son abaissement. Elle se taisait donc; enfin Sigor lui dit :

— Dans quelques heures nous pourrons reprendre notre marche; veux-tu retourner à la maison de Manobal?

— Où veux-tu que j'aille? répondit Dionée.

— Tu as raison, reprit Sigor, la vie de nos forêts ne peut te convenir; et si moi-même je me sens assez de force dans le corps pour la supporter, je ne me sens plus assez de cou-

rage dans le cœur pour m'asservir à ces rudes privations.

Dionée regarda Sigor avec étonnement : elle n'osait croire au sens caché des paroles qu'elle entendait. Sigor était retombé dans son silence ; il le rompit brusquement une seconde fois, et dit à l'esclave :

— Maintenant, Dionée, veux-tu m'apprendre quels sont les ordres que tu as reçus de Lentulus ?

A cette question Dionée demeura interdite et baissa les yeux. Sigor répéta ses paroles, et la jeune fille répondit en détournant la tête :

— Lentulus craignait que la fille de Manobal ne te préférât à lui.

— Et il t'a ordonné, n'est-ce pas, de faire en sorte que je te préférasse à elle?

— Les dieux me sont témoins, reprit Dionée, que je n'ai rien fait pour cela.

— Ah ! s'écria Sigor en se levant soudainement, ce Romain a osé t'ordonner de disposer de moi comme d'un hochet avec lequel on fait jouer un enfant ; il s'est imaginé que tu ferais parler mon cœur comme tu fais parler les cordes de ta lyre ; mais, par Teutatès, il en a menti.

— Ne jure pas par ce dieu de sang, que tu viens de braver.

— Et surtout ne jure pas pour faire un mensonge, veux-tu dire, esclave ! car tu vois qu'il a raison, car tu vois que je t'aime, car tu as fasciné mon cœur, et il n'a pas menti : tu lui as bien obéi.

— Oh ! pas ainsi, Sigor, s'écria Dionée en s'élançant vers le guerrier : les paroles de Lentulus n'ont point germé dans mon cœur ; je t'ai suivi et accompagné, parce que tu me l'as demandé ; et depuis que je te connais, je n'ai point pensé à te plaire, mais à t'aimer.

Puis Dionée resta immobile la tête appuyée sur le bras de Sigor, qui la regardait en semblant chercher sur son visage sa véritable pensée : mais bientôt ce regard devint triste ; il descendit lentement du front de Dionée jusqu'à sa main, et alors Sigor, lui montrant du doigt un bracelet qui y était attaché en signe d'esclavage, il lui dit :

— Y a-t-il une pensée libre dans celle dont le corps et la vie appartiennent à un maître ?

A son tour la jeune fille posa le doigt sur le collier de fer qui entourait le cou de Sigor, et lui répondit :

— Y a-t-il une volonté libre dans celui qui s'est voué à accomplir des choses devenues impossibles?

Cette parole de Dionée, au lieu de frapper Sigor, comme un reproche, sembla plutôt l'éclairer.

— Tu as raison, répondit-il, elles sont devenues impossibles. Avec les hommes que j'ai rencontrés, je n'accomplirai point les desseins que j'avais apportés de ma patrie.

— Y retourneras-tu donc, pour montrer que Sigor n'a pas fait ce qu'il a voulu?

— Non, répondit le Gaulois, je garderai toujours au cou cette preuve de mon impuissance, car nos druides possèdent seuls l'herbe miraculeuse qui rompt le fer; et toi tu garderas toujours à la main cette preuve de ton esclavage, car tu dépends d'un maître qui ne les brisera jamais.

— Mais moi, dit Dionée, je possède l'instrument d'acier qui dévore le fer. Quand je le voudrai, cet anneau tombera; quand tu le voudras, je te dégagerai de ce collier.

— Et dans quel lieu, répondit Sigor, est ce merveilleux instrument?

— Je l'ai caché, dit Dionée en baissant les yeux, dans le lit où je repose la nuit, sous le toit de Manobal. Ma liberté dort, pour ainsi dire, à côté de moi; je n'attends qu'une heure propice pour l'éveiller.

— Veux-tu que ce soit la même pour tous deux? dit Sigor.

— Si, lorsque nous serons retournés à la maison de Manobal, tu me fais la même question, je te répondrai.

Ainsi devait se briser, pour la jeune fille, l'esclavage honteux où le sort l'avait jetée; ainsi devait se briser, pour le guerrier, le noble esclavage qu'il s'était imposé, l'un descendant où l'autre s'élevait : la femme devenant libre par sa beauté et sa faiblesse, l'homme devenant esclave par ses passions; Dionée figurant, pour ainsi dire, la séduction du monde vaincu ployant à sa taille la hauteur de celui qui eût dû le vaincre.

IV

Pendant ce temps, Manobal, accompagné de Lentulus, était arrivé au camp de Cépion; le Gaulois fut reçu avec distinction; des habits magnifiques lui furent offerts à la place des siens, et un repas splendide lui fut donné par le consul. Lorsque les convives se furent retirés et qu'il ne restait plus dans la tente que Cépion, Manobal et Lentulus, la cordialité qui avait régné pendant le repas disparut; chacun, devenant plus froid, se renferma dans le silence, mesura ses interlocuteurs d'un œil soupçonneux et affecta un air d'indifférence qui était bien loin de lui. Ces trois personnes étaient semblables à ces guerriers celtes qui, venus chez l'un d'eux pour une explication importante, déposaient leurs armes à côté d'eux pour prendre part au festin, et qui, lorsqu'on avait servi les derniers mets, voyant s'approcher l'heure de la discussion, ramenaient doucement à leur portée leurs armes dispersées, reprenaient leur épée et leur bouclier, examinaient leur arc et leurs flèches, sans paraître y attacher aucune importance.

De même Manobal et Cépion, après avoir attendu que chacun d'eux entamât la conversation, feignirent tous les deux de n'avoir rien à se dire, et, se couchant tout à fait sur le lit où ils étaient placés, ils parurent tous deux s'endormir d'un profond sommeil. Lentulus les observait avec attention et remarqua que chacun des deux dormeurs ouvrait un œil de temps en temps, pour observer son adversaire. D'abord le jeune Romain se sentit pris de l'envie de rire en voyant ce manége; mais comme il continuait trop longtemps, Lentulus se décida à le faire cesser. Pour cela il n'eut recours à aucun moyen extraordinaire; il ne fit aucun bruit, et n'adressa ni menace ni prière aux deux dormeurs;

il sortit de la tente avec une excessive précaution, comme s'il eût craint de troubler leur repos ; et à peine le rideau qui la fermait, et derrière lequel il se cacha, fut-il tombé, que Cépion et Manobal se levèrent soudainement sur leur séant. Cépion le premier s'écria :

— J'ai cru que ce jeune fou ne sortirait jamais.

Manobal lui répondit :

— Je l'avais pourtant prié de nous laisser seuls.

Sans doute, ce n'était pas la honte qu'ils eussent éprouvée tous deux à montrer leur âme à découvert devant Lentulus, qui les avait empêchés de parler en sa présence ; pour l'avoir éloigné il fallait qu'ils eussent à discuter des intérêts particuliers qu'ils ne voulaient pas lui faire connaître, mais que Lentulus avait de bonnes raisons pour vouloir apprendre. Ce ne fut donc que lorsqu'ils se crurent en mesure de parler librement que commença l'entretien suivant :

— Lentulus m'a appris que tu pouvais remettre Toulouse en notre puissance, dit Cépion.

— Toulouse n'a jamais été en votre puissance ; elle a seulement reçu dans son sein une garnison romaine pour l'aider à se défendre contre les Cimbres ; tout ce que je puis, c'est de faire rendre la liberté à votre garnison.

Cépion parut étonné et répondit :

— C'est sans doute beaucoup pour nous ; mais il me semble que c'est bien peu de chose pour toi. Je n'attendais pas de Manobal un plus grand service, mais je lui croyais un plus grand pouvoir.

— Ce pouvoir est assez grand, puisqu'il me permet de faire tout ce que désire le consul Cépion.

Le Romain laissa percer un mouvement de dépit et répliqua :

— L'homme prudent ne désire que ce qui est possible.

— Tout est possible pour l'homme prudent, repartit Manobal.

A cette parole, Cépion quitta le lit sur lequel il était assis, et alla se placer à côté du Gaulois et lui parla d'une voix si basse que Lentulus eut beaucoup de peine à saisir ses paroles.

— Je pourrais donc augmenter la garnison de Toulouse ?

Manobal fit un signe de tête affirmatif.

— Et comme je ne voudrais pas, continua Cépion, que nos soldats fussent à la charge de la cité, vous pourriez trouver autour de la ville quelques terres incultes qu'on leur céderait pour qu'ils les cultivassent ?

— Cela se peut, dit Manobal.

— Eh bien! reprit Cépion, écrivons sur-le-champ le traité qui doit lier les deux nations.

Aussitôt il plaça lui-même sur la table un morceau de parchemin roulé, qui portait pour cette cause le nom de *volumen*, et un *scrinium* composé de deux tubes juxtaposés, dont l'un contenait l'encre et l'autre les plumes nécessaires pour écrire, car le *style* n'était en usage que pour les tablettes.

Il se mettait déjà en devoir de rédiger ses premières conditions, lorsque le Gaulois l'arrêta en lui disant :

— Pourquoi écris-tu un traité fait entre deux peuples égaux avec les caractères de ton langage ?

— C'est que je ne saurais comment l'écrire en caractères gaulois, attendu qu'il n'en a jamais existé, et que je ne sache pas que le souvenir de leur propre histoire leur ait été autrement transmis que par les chants de vos bardes qui se les apprenaient de génération en génération.

— Il est vrai, répondit Manobal; et peut-être, si ces caractères existaient, ne voudriez-vous pas qu'ils servissent à un traité pareil à celui que nous allons faire. Choisir la langue de l'un des deux peuples qui contractent, c'est donner à l'un des deux un privilége que l'autre ne peut accepter. Il y a entre nous une langue neutre, que les Gaulois et les Romains parlent et écrivent également, et qui servira à notre traité. C'est la langue grecque : veux-tu l'accepter?

— Quand la bonne foi dicte les conditions, répondit Cépion, la langue dans laquelle elles sont écrites est assez indifférente.

— Tu as raison; mais la mauvaise foi peut vouloir démentir plus tard ce que la bonne foi dicte aujourd'hui, et il ne faut pas que l'un des deux peuples que nous représentons puisse être un jour victime de l'ambiguïté des termes qu'il ne comprendrait pas bien.

Après la défaite de Mollius, vaincu par les Cimbres, sur les bords du Rhône, Cépion avait été nommé gouverneur de

cette partie de la Gaule que les Romains avaient conquise sur les Volces, et qui comprenait tout le pays enfermé entre les Alpes Cossiennes et le Rhône. Parti de Rome depuis quelques mois, il s'était imaginé qu'il allait dans un pays où l'esprit des habitants était encore plus inculte que leurs mœurs; et parce que les Gaulois ignoraient les arts de Rome, les Romains s'imaginaient qu'ils ignoraient les intérêts de la Gaule. Cette erreur des peuples civilisés envers les peuples qu'ils appellent barbares a toujours existé et existe encore : et toutes les fois que les premiers voient ceux-ci déployer dans leurs affaires une finesse qu'ils ne leur supposaient pas, ils sont frappés d'étonnement.

Cépion vit donc qu'il ne tromperait pas Manobal avec autant de facilité qu'il avait cru, et il enveloppa ses propositions de nouveaux ménagements. D'abord ils inscrivirent en tête du traité le nom des contractants, sauf la ratification du sénat pour Cépion, et de l'assemblée générale des Tectosages pour Manobal.

Le premier article de ce traité portait que les Romains formaient alliance avec les Gaulois pour la défense des deux peuples contre les invasions des barbares, et particulièrement contre l'invasion des Cimbres.

Il était dit ensuite que, pour donner à cette alliance des résultats utiles, un certain nombre de troupes romaines stationneraient dans le territoire des Gaules, plus à portée d'être attaqué à l'improviste. Quelques-unes de ces troupes devaient tenir garnison dans les villes gauloises; les autres sur des terres qu'il leur serait permis de cultiver.

Après qu'ils eurent rédigé la première condition, qui concédait aux Romains un certain nombre de terres, le pays de Narbonne fut choisi comme le plus convenable pour cette concession. Cépion reprit ensuite la parole :

— Les Romains ne veulent, en aucune façon, dit-il, s'immiscer dans le gouvernement des peuples avec lesquels ils font alliance ; ils savent que le premier besoin d'un peuple est de garder ses mœurs et ses lois : tu ne seras donc pas étonné si nous demandons que nos colons emportent avec eux les mœurs et les lois de Rome.

— Quelles seront ces lois et ces mœurs ?

— La colonie se gouvernera par elle-même ; elle aura

son sénat et son peuple, qui auront le pouvoir de faire des lois et d'élire leurs magistrats. Ce conseil portera le nom de curia, et les magistrats s'appelleront décurions. L'administration sera confiée à deux magistrats supérieurs, appelés duumvirs ; et, comme il est nécessaire qu'un pareil pouvoir ne soit confié qu'a des hommes mûris par l'âge, il faudra qu'un citoyen ait atteint l'âge de quarante-trois ans pour obtenir une charge si importante.

— Comme ceci ne regarde que vous, dit Manobal, je n'ai rien à objecter à ces conditions. Est-ce tout ce que vous demandez ?

— Tu sais qu'un des plus cruels chagrins d'un homme c'est d'être éloigné de sa patrie : tu trouveras donc juste que nous cherchions autant que possible à la rappeler à nos concitoyens exilés. Nous leur construirons un capitole, un amphithéâtre, des temples, des cirques, un marché, enfin tout ce qui pourra leur faire croire qu'ils n'ont pas quitté Rome.

— Ceci me paraît encore juste, et j'y consens. Mais que nous accorderez-vous pour avoir le droit de venir ainsi planter vos villes et vos mœurs au milieu de nous?

Cépion demeura un moment sans répondre à cette question, et finit par dire :

— Nous vous rendrons exactement tout ce que vous nous accorderez, et vous serez dans Rome ce que nous sommes dans la Gaule.

— Nous pourrons donc aussi aller établir nos colonies dans le Latium, et y emporter avec nous nos mœurs et nos lois?

— Non, dit Cépion, nous n'échangerons pas la civilisation contre la barbarie, mais nous donnerons tous les avantages de la loi romaine à ceux qui voudront s'y soumettre. Ainsi les Gaulois qui s'associeront à nos soldats pour peupler une ville deviendront citoyens romains : ils auront droit de suffrage à Rome, et pourront aspirer aux premières charges de la république lorsqu'ils auront obtenu déjà, dans leur ville, les charges d'édile ou de questeur.

— C'est-à-dire que tu nous proposes de cesser d'être Gaulois pour devenir Romains. N'écris point cette condition. On impose de pareilles choses, mais on ne les consent pas. Le

temps seul pourra amener le résultat que tu veux obtenir si nos frères trouvent meilleure la condition de vos peuples que la leur.

— Cependant, reprit Cépion, le bien n'en est pas moins le bien, de quelque manière qu'il vienne.

— Tu connais mal les Gaulois, Romain ! Ils s'accommoderont à vos mœurs et vos lois, parce qu'ils croiront le faire de leur propre mouvement ; mais ils chasseraient vos magistrats et vos prêtres s'ils supposaient un moment qu'il faudra leur obéir.

Cépion feignit de ne pas entendre, et continua :

— De même que nos mœurs, notre religion suivra nos citoyens dans leur colonie : et, certes, ce sera un grand bienfait pour vous si l'exemple vous profite et si la douceur de notre culte vous faisait renoncer aux sacrifices humains que vous offrez à vos dieux.

— Je ne sais s'il est plus humain de faire combattre des hommes dans un cirque que de les immoler sur un autel ; je ne sais si le peuple est une divinité si puissante qu'il faille lui offrir des sacrifices que vous trouvez barbares parce que nous les adressons à nos dieux. Garde-toi donc de parler de cela devant nos peuples, et laisse à chacun la liberté que tu réclames pour les tiens.

— Comme il te plaira. Cependant il me semble, ajouta Cépion en observant attentivement le visage de Manobal, il me semble que ce n'est pas toujours avec le sang des hommes que vous honorez vos divinités : et, si je ne me trompe, le temple d'Apollon, à Toulouse, est riche des trésors que les Gaulois ont voués à leurs dieux depuis longues années.

— On t'a bien informé, répliqua Manobal d'un air indifférent : et quand tu seras maître de la ville de Toulouse, tu pourras t'en assurer par toi-même.

Le Romain comprit aisément ce que voulait dire Manobal ; et, répondant par une offre non moins directe à celle qui lui avait été faite, il répondit :

— Mais toi, Manobal, quelle sera ta récompense en tout ceci ?

— Moi, reprit le Gaulois avec une humilité singulière, tu sais que je suis un pauvre pêcheur qui a gagné quelque argent en affermant la pêche d'une partie des étangs de la pro-

vince, et particulièrement de celui de Lates (1) ; je ne demande qu'une récompense, c'est que ce privilége, qui ne comprend que quelques lacs, s'étende à tous : et je désire

(1) Voici comment Pline raconte cette singulière pêche. Il y a, dit cet auteur, dans la province narbonnaise et dans le territoire de Nîmes un étang appelé Lates, où les hommes entrent en société avec les dauphins pour la pêche. Un très-grand nombre de poissons qu'on appelle mulets s'efforcent à certain temps d'entrer dans la mer par les embouchures fort étroites de l'étang, à la faveur d'une espèce de reflux, mais avec tant d'impétuosité, que les pêcheurs ne peuvent alors tendre leurs filets sans s'exposer à les voir rompre par la seule force de ces poissons, quand celle des flots de la mer ne leur serait pas contraire. C'est de cette même manière que ces poissons s'élancent dans la mer par les embouchures voisines, et qu'ils s'empressent d'éviter le seul endroit propre à tendre des filets; ce que les pêcheurs n'ont pas plutôt aperçu, que conjointement avec une foule de peuple qui sait le temps de la pêche, et que la curiosité du spectacle attire, ils crient de toutes leurs forces sur le rivage : *Simon, Simon.* A cette voix que les dauphins entendent, à la faveur du vent du nord qui la porte vers eux, ils s'approchent aussitôt et viennent au secours. On les voit venir comme une armée, et se ranger dans l'endroit où doit se faire la pêche. Là, ils font une espèce de barrière pour s'opposer à la sortie des mulets, qui, saisis de crainte, sont forcés de se tenir renfermés dans l'étang. Les pêcheurs jettent alors leurs filets qu'ils ont soin d'appuyer sur des fourches; mais les mulets, qui sont extrêmement agiles, sautent par-dessus et sont pris par les dauphins, qui, contents de les tuer, diffèrent de les manger jusqu'à la fin de la pêche. Cependant l'action s'anime, et les dauphins, qui combattent avec ardeur, prennent plaisir à voir renfermer les mulets dans les filets, et pour les empêcher de prendre la fuite, ils se glissent insensiblement et avec tant d'adresse entre les bateaux, les filets et les nageurs, qu'ils leur ferment toute sorte d'issue ; en sorte que les mulets, qui aiment naturellement à sauter, n'osent plus faire aucun mouvement, à moins qu'on ne leur jette les filets; s'ils viennent à s'échapper, ils sont aussitôt pris par les dauphins qui les attendent devant la barrière. La pêche finie, ceux-ci prennent et mangent une partie des poissons qu'ils ont tués, et réservent l'autre pour le lendemain, sentant fort bien que la part qu'ils ont eue à la pêche mérite quelque chose de plus que la récompense d'un jour. Aussi les pêcheurs, outre ces poissons qu'ils leur abandonnent, ont soin de leur jeter une pâte composée avec du pain et du vin dont ils se rassasient.

surtout que celui qui dépend du temple d'Apollon y soit compris. Ce n'est pas pour ce qu'il peut me rapporter, mais c'est un grand honneur parmi nous d'être le fermier d'un dieu : c'est une espèce de sacerdoce que ma vanité ambitionne depuis longtemps. Pour donner une apparence raisonnable à la cession qui me sera faite, tu pourras dire que le prix en est destiné à payer la solde des troupes romaines que la république doit nous fournir pour notre défense commune.

Cépion sourit de la modestie des prétentions de Manobal, et le rideau derrière lequel Lentulus était caché s'agita vivement. Les projets du jeune Romain ne s'accommodaient pas du marché que venait de faire celui qu'il regardait comme son beau-père : il savait qu'on lui eût payé sa trahison beaucoup plus cher qu'il ne la vendait, et il était fort surpris de la maladresse de Manobal, qui avait pu voir, dans le coin de la tente, un coffre rempli d'or et une balance toute prête pour le peser.

Lentulus se hata, en conséquence, d'entrer sous la tente, et demanda, comme s'il n'avait rien entendu de l'entretien qui venait d'avoir lieu, quelles conditions avaient été arrêtées entre Manobal et le consul romain. Cépion était tellement pressé de terminer cette affaire, qu'il ne lui répondit pas, et Lentulus put s'approcher de Manobal pendant que le consul achevait la rédaction du traité.

— Es-tu content? lui dit-il tout bas. As-tu reçu les sommes d'argent que Cépion avait préparées pour toi?

— Je ne vends pas les intérêts de mon pays pour des sommes d'argent ; je fais pour lui ce que je crois nécessaire à son bonheur et à son repos, sans en vouloir tirer d'autre prix que l'estime de mes concitoyens.

Lentulus croyait connaître parfaitement Manobal, il le supposait un homme d'une rare finesse et d'une grande ambition; il le savait cupide, et en toute autre circonstance il eût pris pour une audacieuse hypocrisie la réponse qu'il venait de faire à sa question. Mais, après le marché qu'il venait de lui voir conclure, Lentulus commença à douter de l'adresse du Gaulois, et supposa qu'il s'était laissé grossièrement tromper par Cépion. Un sourire de mépris parut sur les lèvres du jeune Romain. Pendant ce temps, le consul avait fait une nouvelle copie du traité et l'avait remise à Manobal.

Le consul chargea Lentulus de conduire le Gaulois hors du camp, et bientôt après ils le quittèrent ensemble.

Pendant qu'ils marchaient à côté l'un de l'autre, Lentulus cherchait à deviner, sur le visage de Manobal, quelles avaient pu être ses raisons pour signer un traité qui ne lui rapportait rien. Fatigué de l'indifférence avec laquelle le Gaulois écoutait ses questions, il lui dit enfin avec impatience :

— De quel côté vas-tu maintenant?

— Je vais à Toulouse pour y présenter cet écrit à ceux qui improuvent l'arrestation de la garnison romaine et qui aideront, comme moi, à sa délivrance.

— En ce cas, reprit Lentulus, il est temps de nous séparer. Voilà le chemin qui mène à la cité.

— C'est le même qui mène à ma maison, dit Manobal, n'y vas-tu pas retourner? Ne sais-tu pas qu'il y a quelqu'un qui t'y attend ?

Lentulus, qu'avait irrité outre mesure ce qu'il appelait en lui-même la sottise du Gaulois, reprit son impertinence et répondit :

— Sans doute la fille de Manobal est belle, mais l'amour qu'elle peut inspirer ne suffit pas, je l'avoue, à tous les besoins de mon âme : il y en a d'autres moins nobles sans doute, mais que j'aime à satisfaire à ma guise. Les lits de paille me brisent le corps ; les bains sans parfums ne me délassent point, et je ne veux pas m'exposer à me nourrir sans cesse des poissons que tu pêcheras dans les étangs dont tu viens de t'assurer le produit.

Manobal ne répondit rien, mais à cette allusion directe au traité qu'il venait de conclure, il regarda Lentulus d'un œil si moqueur, son sourire laissa voir une telle expression de malignité, que le jeune Romain fut pris soudainement de l'idée qu'il était la dupe de la duplicité du Gaulois.

Celui-ci se contenta de lui faire un signe de la main et s'éloigna rapidement sans demander d'explication à Lentulus, et sans paraître vouloir lui en donner aucune.

Lentulus le suivit quelque temps des yeux et rentra dans le camp, en méditant sur la manière brusque dont Manobal venait de se séparer de lui.

V

Le soir était venu, et sur le seuil de la maison de Manobal, sur ces degrés où s'était passée la scène qui commence ce récit, Carrin et Césonie étaient silencieusement assis à côté l'un de l'autre. La jeune Gauloise jetait ses regards à l'horizon pour voir si personne n'approchait. Le vieillard prêtait l'oreille au moindre bruit pour entendre si quelqu'un ne venait pas : mais rien ne paraissait, rien ne troublait le silence de la soirée. Enfin l'anxiété qui pesait sur le cœur de Césonie perça malgré ses efforts, et elle murmura ces mots à voix basse, oubliant qu'il y avait là une oreille pour les entendre.

— Lentulus ne vient pas!

— Les dieux en soient loués, dit Carrin. As-tu été assez folle pour croire que ce Romain t'aimait ? Tout est trahison et calcul parmi ces hommes d'une autre race. Sans doute il a obtenu de ton père ce qu'il voulait de lui, et maintenant il se rit de tous deux avec quelque courtisane grecque qu'il traîne à sa suite.

— Cela ne peut être, répliqua Césonie; il a juré par ses dieux que je deviendrais son épouse, et jamais un Romain n'a trahi son serment.

— Qui t'a donc si bien instruite de leurs vertus ? est-ce l'esclave grecque Dionée, qui sans doute a été le rejoindre?

— Dionée est avec Sigor, répliqua aigrement Césonie, et Sigor non plus n'a point reparu.

— Oh! lui, nous le reverrons bientôt sans doute, car ce retard m'étonne. Il est allé où fut jadis le mont sacré de nos pères ; il y a sans doute trouvé l'inspiration qu'il cherchait pour accomplir les vastes desseins dont il s'est chargé. Nous le reverrons avant peu.

— Malheur sur nous s'il reparaît, répondit Césonie, car je suis sûre que c'est sa présence qui a éloigné Lentulus.

— Malheur plutôt sur Lentulus, car c'est peut-être lui qui empêchera Sigor de revenir.

Le vieillard et la jeune fille disputaient ainsi, lorsqu'un bruit lointain et un tourbillon de poussière attirèrent l'attention de l'un et les regards de l'autre. Carrin écouta et dit :

— Ce ne sont point les pas d'un homme, ce n'est pas Sigor.

Césonie regarda.

— C'est un chariot qui fait voler la poussière de la route, ce n'est pas Lentulus.

— C'est mon fils, reprit Carrin.

— C'est mon père, ajouta Césonie.

Et tous deux rentrèrent dans la maison, n'attendant, ni l'un ni l'autre, l'accomplissement de leurs espérances, de celui qui venait alors.

Bientôt Manobal fut à la porte de sa maison ; ses chevaux fumaient et semblaient harassés de la rapidité de leur course ; Manobal descendit précipitamment de son char et demanda, à la fois, son père et sa fille ; lorsque les esclaves les eurent avertis de la volonté de Manobal, ils se rendirent près de lui dans le lieu le plus retiré de la maison, c'est alors qu'il leur expliqua ses projets.

— Grâce au Ciel, leur dit-il, je puis vous parler avant que mes hôtes ne soient revenus dans ma maison, écoutez-moi donc en silence et que chacun de vous prenne, dès à présent, une part du fardeau que j'ai porté seul jusqu'à ce jour. Toi, Césonie, tu ne seras point l'épouse de cet insolent Romain qui ne te recherche que pour tes richesses.

— Que dites-vous ! s'écria Césonie, et quelles preuves en avez-vous?

— La meilleure preuve que je t'en puisse donner, c'est son absence. Il serait ici, crois-moi, s'il avait connu tout ce que je puis retirer d'or et d'argent du traité que j'ai conclu aujourd'hui : il a ri des poissons que je devais pêcher dans le lac d'Apollon ; mais si, comme moi, il avait appris de nos prêtres que là sont enfouies toutes les richesses que nos ancêtres rapportèrent de Delphes, il eût trouvé nos bains assez parfumés et nos lits assez doux ; il serait ici, te dis-je, il serait trop heureux d'obtenir ton alliance qu'il dédaigne maintenant.

— Enfin tu parles sagement, mon fils, s'écria Carrin ; Cé-

sonie sera l'épouse d'un homme plus digne d'elle, et bientôt sans doute tu appelleras Sigor du nom de ton gendre.

— Pas plus ce barbare que ce Romain, répondit Manobal. Si je ne veux pas que ma fille ait à supporter les dédains insolents d'un patricien de Rome, je ne veux pas non plus que ma fille ait à souffrir les mépris sauvages d'un féroce guerrier de la Germanie.

— Que prétends-tu donc? reprit Carrin; pourquoi avoir flatté ce Romain? et pourquoi avoir reçu dans ta maison celui que tu appelles un barbare?

— C'est que tous deux me seront nécessaires ; c'est que j'avais besoin de Lentulus pour pouvoir signer avantageusement une alliance avec les Romains, qui nous permette, grâce à leurs secours, de rejeter les Cimbres hors de nos contrées.

Il baissa la voix, et continua :

— J'avais aussi besoin de Sigor pour former la ligue puissante qui doit nous délivrer plus tard de l'alliance de Rome ; car l'alliance de Rome pour un peuple, c'est l'esclavage. Sigor emportera d'ici la promesse que nous aiderons nos frères de toutes les contrées à renverser la puissance romaine; et lorsque nous aurons lancé contre elle toutes les forces réunies de la Gallo-Grèce, de l'Illyrie, de la Pannonie, de nos tribus errantes de la Thrace, de nos frères des bords du Danube et de nos frères des bords du Rhin, nous laisserons se détruire entre eux Rome et les Barbares, et alors nous aurons bientôt rejeté facilement de notre sein un faible reste de Romains ; alors nous aurons en peu de temps une Gaule libre comme elle a existé autrefois, et comme Bituit a voulu la recréer.

Pendant que Manobal parlait ainsi, le vieillard écoutait d'un air inquiet, et Césonie avec un visage étonné. Carrin était un de ces vieux soldats pour qui combattre une nation ennemie consistait à ranger en bataille une armée contre une armée, et à les faire lutter jusqu'à ce que l'une d'elles fût victorieuse ; quant aux combinaisons qui pouvaient mêler des secours éloignés à l'effort d'un peuple, elles dépassaient son intelligence.

Césonie, de son côté, ne comprenait pas davantage son [illegible] : une Gaule libre lui semblait la chose la plus inutile

du monde, pourvu qu'il y eût une Gaule avec des spectacles, des cirques, des bains publics, des mimes et des chanteurs; elle ne désirait pas autre chose ; aussi, lorsque Manobal exigea de Carrin qu'il ajoutât le poids de sa parole à celle qu'il allait donner à Sigor pour l'assurer de la participation des Gaulois-Tectosages aux entreprises des autres Gaulois, il ne put jamais vaincre l'obstination du vieillard.

— Je ne puis donner ma parole à Sigor que tu es l'ennemi des Romains, car tu viens de traiter avec eux; je ne puis lui jurer que nous l'aiderons de nos armes, puisque tu es décidé à le laisser combattre seul.

D'un autre côté, quand Manobal annonça à sa fille qu'elle ne devait plus penser à Lentulus, et qu'il avait promis sa main à Popillus, chef des Auvergnats, et qui parcourait en ce moment toute la Gaule pour préparer un soulèvement général; lorsqu'il ajouta que c'était pour favoriser ce soulèvement qu'il s'était fait adjuger la ferme des étangs d'Apollon, afin d'y trouver les richesses nécessaires aux subsides qu'il avait promis à Popillus, ajoutant que l'or destiné aux dieux ne saurait être mieux employé qu'à délivrer la patrie, Césonie n'écouta qu'une seule chose dans tous les discours de son père, c'est qu'elle n'épouserait pas Lentulus, Lentulus qui lui avait promis une litière, des parures d'or, et qui devait la mener au théâtre auprès des plus nobles patriciennes de Rome. Césonie ne discuta donc point les projets de son père, elle se contenta de lui dire :

— Mais tu as donné ta parole à Lentulus.

— Il ne viendra pas la réclamer, je t'en suis garant, répondit Manobal.

— Mais tu as juré par Mercure, et c'est un serment sacré.

— Qu'ai-je besoin de tenir ce serment si personne n'en réclame l'exécution ?

— Mais s'il venait ?

— Il ne viendra pas.

Il viendra, pensa en elle-même Césonie ; et, tandis qu'elle se retirait lentement et la tête baissée, tandis que son père la suivait tristement du regard en la plaignant de la déception qu'elle venait d'éprouver, elle méditait, contre son père, une trahison. A peine fut-elle sortie de la chambre où ils se tenaient, qu'elle traça quelques lignes sur des tablettes.

« Tu sais, Lentulus, les immenses richesses que renferme » le lac d'Apollon. Mon père va être enfin le plus riche ci- » toyen du monde ; viens, il t'attend. »

Ce peu de mots renfermait toute l'âme de Césonie. Elle venait d'apprendre que Lentulus n'avait recherché sa main qu'à cause de ses richesses ; et, loin d'être irritée contre lui, elle en appelait encore à sa cupidité pour exciter son amour. C'est qu'il y a dans le cœur une justice instinctive qui fait qu'on ne demande pas aux autres plus qu'on ne leur accorde. Que demandait Césonie à son hymen avec Lentulus ? des parures, du luxe, des plaisirs inconnus ; elle l'aimait pour tout ce qui n'était pas lui : devait-elle s'étonner qu'il l'aimât pour ce qui n'était pas elle ? Toutefois, la vanité de la femme avait conservé les apparences de son côté, en feignant de se féliciter avec Lentulus d'une chose qu'elle lui apprenait, mais en ayant l'air de croire qu'il en était instruit, et en lui disant que c'était son père qui l'attendait.

Les tablettes de Césonie furent remises par elle à une esclave qui se chargea de les faire parvenir à Lentulus avant le milieu de la nuit.

Pendant ce temps, Manobal se réjouissait en secret du plan qu'il avait formé, oubliant qu'il y avait peut-être, dans chaque foyer du pays des Tectosages, un intérêt ennemi qui viendrait à l'encontre de ses desseins. Sans doute, ce ne devait pas être, en tout lieu, l'amour d'une jeune fille pour un des vainqueurs de la patrie. Il pouvait y en avoir de plus graves et de plus légers ; mais déjà l'influence romaine avait pénétré partout, dans les affaires publiques et dans les affaires particulières ; et au moment où toute la nation, s'abusant elle-même, pensait que le cri de mort aux Romains eût été un cri de ralliement pour tous, chacun eût trouvé des raisons particulières de ne pas y répondre.

D'un autre côté, les Gaulois ne possédaient plus rien d'assez intact dans leurs mœurs, dans leurs lois ou dans leur religion, pour qu'ils en pussent faire un objet de fanatisme. Leur commerce avait déjà besoin de Rome ; leurs mœurs, altérées par leur commerce, avaient de nouveaux besoins ; et ils avaient élevé des temples aux dieux étrangers qu'on leur avait apportés. Il en est des nations comme des hommes qui ont pris de mauvaises habitudes. Le jour où ils veu-

lent les rompre, ils s'aperçoivent, à leur grand étonnement, qu'ils ne peuvent plus vivre sans elles.

Manobal ne fit point toutes ces réflexions, et lorsque, quelques années plus tard, éclata la grande sédition qu'il avait organisée avec Popillus, et que Sylla anéantit par une victoire éclatante, il s'étonna de la facilité avec laquelle les Tectosages acceptèrent un joug que lui-même leur avait appris à supporter.

Le lendemain de ce jour venu, Manobal se leva plein d'espoir, car Sigor était de retour et Lentulus n'avait pas reparu. Dans l'empressement où il était de voir repartir Sigor avant qu'il ne fût informé du traité qui avait été passé avec Cépion, il ne remarqua pas l'air préoccupé dont le guerrier l'écoutait. Manobal lui expliqua longuement par quels chemins les Gaulois étrangers devaient faire passer leurs armées pour que l'empire romain fût assailli à la fois de toutes parts, et ne s'étonna pas de l'approbation constante et distraite de Sigor ; puis quand celui-ci lui demanda l'affranchissement de Dionée comme le présent d'hospitalité que les Gaulois avaient coutume de faire aux étrangers, Manobal le lui accorda sans observation.

Le jour même, Sigor et Dionée quittèrent la maison de Manobal.

Quinze jours après, la troupe de Cépion avait été introduite durant la nuit dans la ville de Toulouse ; elle s'en était rendue maîtresse ; Cépion, ainsi que l'avait prévu Manobal, avait dépouillé le temple d'Apollon, et le Gaulois attendait le jour où, sous l'autorité du consul romain, les fermes de la pêche devaient être adjugées publiquement. Manobal se rendit à Toulouse avec Césonie, qui, malgré ce qu'elle avait écrit à Lentulus, ne l'avait point vu revenir. En traversant la foule, ils aperçurent Dionée portée dans une litière magnifique, du haut de laquelle elle jeta un regard de dédain sur le chariot gaulois où étaient Manobal et Césonie. Plus loin encore et aux approches du temple d'Apollon, ils rencontrèrent une troupe de Gaulois, de ceux qui, n'ayant gardé des mœurs de leurs ancêtres que le besoin de la guerre, se vendaient indifféremment à qui la leur faisait faire. Sigor les commandait ; Sigor qui portait encore les armes de son pays, mais qui avait détaché de son cou le

collier de fer, qui n'eût dû en tomber qu'après l'accomplissement de son vœu.

Déjà la rencontre de Dionée avait troublé Manobal d'un triste pressentiment; il avait vu Césonie pâlir à l'aspect de cette esclave, pour qui s'étaient accomplis des désirs demeurés stériles pour la jeune Gauloise; mais lorsqu'il vit Sigor, l'espérance qu'il avait gardée que le guerrier n'avait pas manqué à sa parole s'évanouit tout à fait. Manobal ne put s'empêcher d'en montrer son étonnement au guerrier lui-même, et lorsqu'il fut devant lui il arrêta son char et lui dit d'un ton de mépris et de colère :

— Tu as donc déjà déposé ton collier sur l'autel de Teutatès, et tout ce que tu avais fait le vœu d'accomplir est donc achevé?

— Oui, répondit Sigor, tout ce que je pouvais faire avec un allié tel que toi est fait.

A ce moment, Manobal se rappela que lorsque Sigor avait quitté sa maison, Carrin l'avait accompagné; il ne douta plus que l'ignorante probité du vieillard ne l'eût poussé à révéler à Sigor les desseins qui lui avaient été imprudemment confiés. Manobal continua silencieusement sa route vers le temple d'Apollon.

Eh bien, se disait-il, je ferai sans eux ce que je voulais faire avec eux; la Gaule suffira à sa propre délivrance; le courage de Popillus, les subsides que je lui fournirai, auront bientôt organisé une armée capable de rejeter hors des Gaules la tyrannie romaine.

Préoccupé de ces idées, Manobal arriva sur la place qui précédait le temple où devait se faire l'adjudication. Déjà Cépion était sur son tribunal; déjà les faisceaux romains en défendaient l'approche; Lentulus était à côté du consul. Il mesura le Gaulois et sa fille d'un air impudent, et désignant Césonie du doigt, il échangea quelques plaisanteries avec ce Cépion. Cependant celui-ci se leva, il dit aux Toulousains rassemblés que la république ne pouvait pas payer les soldats qu'elle envoyait dans les Gaules pour la défense commune; il ajouta qu'elle ne voulait pas non plus que le secours qu'elle portait aux Tectosages fût pour elle la matière d'un nouvel impôt; que dans cette circonstance elle avait dû accepter un expédient, proposé par un des plus

considérables habitants du pays. Que cet expédient consistait à affecter à la solde des troupes romaines le prix des fermages qu'on pourrait retirer de la location des terres incultes et de la pêche des lacs, étangs et rivières. Manobal reconnut que le traité qu'il avait passé avec Cépion serait fidèlement exécuté; il prit donc la parole :

— C'est moi, dit-il, qui ai donné ce conseil, et je crois m'être montré, durant toute ma vie, un trop sincère ami de mon pays pour que personne puisse me blâmer.

La foule applaudit. Cépion reprit la parole :

— Manobal, dit-il, a non-seulement donné ce conseil, mais il a voulu assurer l'exécution de ce qu'il avait proposé; il a offert, pour prix de la location des terres et des eaux dépendantes de la cité de Toulouse, deux talents d'argent de soixante livres, de douze onces chacune.

Le peuple applaudit en signe d'approbation, cette somme étant plus que suffisante pour la solde des troupes romaines; mais, ajouta Cépion en élevant la voix :

— Comme Lentulus a offert le double de cette somme, nous avons trouvé juste de lui accorder la préférence.

Manobal demeura interdit; et Césonie, accablée du poids de la faute qu'elle avait commise, baissa la tête devant le regard de son père, qui devina ce qui s'était passé au rire insolent de Lentulus. Tous deux se retirèrent le désespoir dans le cœur; tous deux vécurent dans la médiocrité jusqu'au jour où Manobal, s'étant associé à Popillus, fut vaincu avec lui. Il périt dans le combat, et sa fille Césonie, faite prisonnière dans le camp où elle avait accompagné son père, fut vendue comme esclave, et alla finir à Rome, au service d'une patricienne, l'existence qu'elle avait espéré un moment élever assez haut pour exciter l'envie des plus nobles dames romaines.

LES ROMAINS

— SILIA —

I

Parmi les flots d'une foule immense qui se pressait dans les rues de Nîmes, marchaient avec peine deux jeunes gens auxquels personne ne faisait attention, quoique tous deux méritassent d'être remarqués dans cette cité de débauche et de luxe. L'un était un jeune homme grand, aux cheveux noirs, au teint brun, à l'œil fier et ardent; l'autre une belle vierge au visage délicat, à la chevelure noire comme son frère; car ces deux jeunes gens étaient frère et sœur. Leur beauté était merveilleuse, et sans doute elle eût été hautement admirée, si, à cette heure, on était à la première heure du jour, il se fût trouvé dans la rue une autre classe de personnes que celles qui l'encombraient. Ceux qui se hâtaient ainsi de toutes parts étaient des gens du peuple qui cependant n'allaient point à leur travail, car aucun ne portait avec lui ses instruments de labeur. Les seuls qu'on rencontrât avec les signes de leur métier et qui avaient un air affairé et important étaient les coiffeurs tenant à la main leurs réchauds et leurs fers à friser. Ceux-là, courant d'une maison à l'autre, allaient en sens divers; le reste de la population

marchait dans une même direction et semblait se rendre vers un point de réunion générale.

Il était facile de deviner que les jeunes gens dont nous avons parlé étaient élrangers; ils avançaient timidement dans la foule, interrogeant tous les monuments de l'œil comme pour reconnaître un endroit qu'on leur avait indique et qu'ils ne découvraient point.

D'abord ils avaient essayé de s'adresser aux passants; les uns ne leur avaient pas répondu et les autres l'avaient fait avec une telle brutalité que plusieurs fois Cnéius avait été sur le point de répliquer avec le geste à ceux qu'il avait interrogés. Mais le regard alarmé de Chrysis sa sœur l'avait arrêté chaque fois.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au forum, où ils remarquèrent un rassemblement formé sous le portique. Au milieu de ce rassemblement un homme déclamait avec une violence qui quelquefois excitait les murmures de la foule et le plus souvent ses éclats de rire. C'était un poëte que des écoliers sortant de la leçon d'un rhéteur avaient trouvé endormi. Ils l'avaient éveillé et l'avaient excité à déclamer des vers. Mais celui-ci s'était mis au contraire à déclamer d'abord contre les écoliers, puis contre leur maître, puis contre le siècle. Il en était là quand Cnéius et Chrysis se joignirent à la foule à laquelle il parlait à peu près en ces termes :

— Oui, disait-il, tous les arts sont perdus dans notre siècle, bien mal nommé le siècle de fer, mais qui est assurément le vrai siècle d'or. Chez nos ancêtres, qui n'avaient d'autres passions que la vertu, tous les arts fleurissaient ensemble. Démocrite passa sa vie à extraire le suc des plantes, pour surprendre les secrets de la nature ; Eudoxe vieillit sur la cime d'un rocher d'où il étudiait la marche des astres. Chrysippe, pour exciter sa pensée à l'invention, prit trois fois de l'ellébore. Lysippe mourut de chagrin de l'imperfection d'un seul trait dans une de ses statues. Miron, qui, pour ainsi dire, enfermait dans l'airain l'âme et la vie des animaux, n'a pas trouvé un héritier qui osât se charger de sa succession. Que sont devenues la philosophie, l'astronomie et la dialectique? Quel homme va encore dans le temple pour demander aux dieux la sagesse et la prudence? on n'y va même plus pour leur demander la santé ; les uns vont leur

demander la découverte d'un trésor caché, les autres leur font un vœu si en rentrant ils trouvent mort celui dont ils doivent hériter, fût-il leur père. Et comme c'est de l'or qu'on demande, c'est avec de l'or qu'on implore. Le secours de Jupiter est à vendre, et dans la dernière disette le sénat lui a promis mille talents d'argent s'il la faisait cesser. Il eût mieux valu sans doute employer les talents à acheter des blés; mais les prêtres avaient besoin de cet or pour renouveler leurs robes et leurs couronnes dorées. Que vous demandent vos magistrats et vos juges? de l'or. Sans doute ce n'est plus aujourd'hui le temps de Titius, où les sevirs venaient s'asseoir à leur tribunal ivres du vin qu'ils avaient reçu de leurs clients, gorgés du gibier offert par les plaideurs; abrutis à ce point que Graius Lena avait fait percer sa chaise et placer un vase dessous; non, ce n'est plus par le vin et les provisions qu'on corrompt les juges, c'est par l'or; vos juges sont maigres et jaunes; ils ne vivent que de pois chiches et de vache morte (1), et ils joignent l'avarice à la cupidité. Voilà ce que vous êtes, citoyens; applaudissez-vous.

Le peuple avait ri volontiers de toutes les attaques du poëte, parce qu'elles ne s'adressaient qu'aux prêtres et aux magistrats; et il l'excitait à continuer, lorsque le rhéteur Flavius, qui était sorti de son école et qui s'était mêlé à la foule, s'écria impétueusement :

— Qui es-tu, misérable, pour oser attaquer ainsi tout ce qu'il y a d'honorable dans cette illustre cité; ce que tu es, je vais te le dire, tu es un Grec. Ce que c'est qu'un Grec, je vais te le dire encore. C'est un homme, et il vient tous les ans des troupeaux de ces hommes, c'est un homme venu de Sicyone ou d'Andros, de Samos ou de Tralles, d'Amydon ou d'Aballandes; personne ne le sait : il arrive à la ville et va se placer aux abords du Capitole ou à la porte Italique. Il adresse un salut humble et rampant à tous ceux qui passent et qu'il sait avoir des richesses, car le Grec s'est informé d'abord de ceux qui sont riches, puis de ceux qui sont crédules, puis de ceux qui sont débauchés, enfin de ceux qui sont généreux; quand il a vainement essayé de

(1) *Morte*, qui n'a pas été tuée.

vivre aux dépens des vices, il se rabat sur la vertu. Malheur cependant si celui à qui le Grec a parlé l'a écouté ; deux fois malheur s'il lui a répondu ; trois fois malheur s'il l'a questionné. Le Grec lui est devenu nécessaire. Un Grec est un homme qui est plusieurs hommes, qui est tous les hommes. Un Grec est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin et magicien ; que n'est pas un Grec affamé ? Il est même poëte, vous le voyez ! Censeur des absents, il est le flatteur de ceux qui l'écoutent ; son intrépidité en ce genre dépasse toutes les bornes ; pour lui un malade efflanqué est un Hercule ; le maître qui chante comme un coq est Amphion ; si vous l'introduisez dans votre maison et que votre aïeule ait un testament à faire, il lui dira qu'elle est la jeune Hebé ; si elle est triste, il pleurera, si elle sourit, il éclatera de rire ; si elle a froid en été, il mettra six tuniques ; si elle a chaud en hiver, il suera sur un lit de neige. Tout ce que peut faire un Grec est incroyable, et pourtant en voici un qui n'a pu se faire la barbe ni les ongles ; peuple, crache sur ce fumier.

Le rhéteur aurait exécuté la menace, si à l'instant même Eumolpe le poëte n'avait fait un mouvement violent ; mais Eumolpe n'évita l'outrage du rhéteur sur son visage que parce qu'il en avait reçu un autre plus bas et du côté opposé. Le signal donné, les coups tombèrent comme la grêle sur le malheureux poëte. Il s'échappa cependant grâce au bruit d'une trompette qui, du haut du palais, fit entendre des sons éclatants. C'était un des hérauts de la ville chargé d'annoncer l'heure du jour. A peine les écoliers eurent-ils entendu ce signal qu'ils s'écrièrent tous :

Au cirque, au cirque ! nous n'aurons plus de place.

En un instant le forum fut libre, et il n'y demeura que le poëte, qui avait enveloppé sa tête du pan de son manteau. Chrysis et Cnéius, cachés à l'écart, le regardaient avec pitié et allaient s'approcher de lui, lorsque Eumolpe, qui se croyait seul, se releva, se rajusta avec une parfaite sécurité, secoua la poussière de sa robe et reprit son air important et assuré. Cnéius était devenu pensif en entendant les discours du poëte et du rhéteur ; car le poëte avait raison contre le rhéteur et le rhéteur contre le poëte ; la ville était ce qu'avait dit le premier, le premier était ce qu'avait dit le second.

Cependant Eumolpe aperçut les deux jeunes étrangers et les regarda en silence. Quoiqu'ils ne portassent pas extérieurement les signes de l'opulence, leurs traits et leur maintien avaient un air de dignité qui disait assez qu'ils étaient d'une naissance et d'une éducation au-dessus du vulgaire. L'imagination active du Grec bâtit à l'instant une histoire sur ces deux jeunes gens. C'étaient le frère et la sœur, leur ressemblance le prouvait : ils avaient perdu leurs parents, on le voyait à la couleur blanche de leur pallium, et ils venaient chercher à Nîmes quelque riche parent qui les recueillît et les adoptât.

Eumolpe, aussi persuadé de la fable qu'il venait de rêver dans son imagination que s'il en avait tenu en ses mains des preuves assurées, s'avança vers les deux jeunes gens et leur dit d'un ton qu'il crut capable de leur imposer :

— Etrangers, que venez-vous faire dans cette ville? Ne savez-vous pas qu'il n'est permis de l'habiter qu'autant qu'on a prouvé à l'édile qu'on possède des moyens d'existence ?

— Aussi, répondit Cnéius, prouverai-je à l'édile et à tous que j'existe, et, par conséquent, que j'ai les moyens d'exister.

Le ton dont Cnéius avait fait la réponse était peu engageant ; mais le Grec revint à la charge et reprit :

— Sans doute, vous êtes trop beaux l'un et l'autre pour ne pas trouver à Nîmes des moyens d'existence plus que vous n'en voudrez ; mais ta toilette est trop négligée, jeune homme, et celle de ta sœur trop sévère, si c'est de votre beauté que vous attendez votre fortune. Ton pallium retombe sans grâce ; ta ceinture est trop serrée, et la tunique de ta sœur est attachée trop près du cou et descend trop sur ses pieds.

L'indignation fit rougir Cnéius et la pudeur Chrysis.

— Laisse-nous, s'écria le jeune homme ; laisse-nous, vil histrion, ou je forcerai ta langue au silence en te l'arrachant de mes mains.

Cnéius fit un mouvement pour s'éloigner ; mais le Grec l'arrêta et lui dit :

— Tu es bien élevé, jeune homme, et tu dois avoir fait de bonnes études ; tu sais donc, car je suis sûr que tu as

appris la rhétorique, qu'une supposition fâcheuse est permise dans la discussion pour arracher un aveu honorable à son adversaire. Ton indignation m'a dit que tu étais un jeune homme courageux et de bonnes mœurs, et j'en suis ravi ; car elles deviennent si rares qu'on se sent le cœur réjoui quand on les rencontre, surtout sous des traits si charmants.

L'instinct pudique de la jeune fille se révolta autant de la louange que de la supposition ; mais la vanité de Cnéius en fut flattée, et il répondit au poëte :

— Eh bien, puisque tu as découvert ce que tu voulais savoir, informe-moi d'une chose que je cherche vainement depuis ce matin. Dis-moi la demeure de Silia.

A ce nom de Silia, le Grec parut réfléchir. En effet, il cherchait dans les informations qu'il avait prises la veille si le nom de Silia s'y trouvait. Enfin, il le rencontra dans sa mémoire, comme un avocat qui découvre le nom d'un de ses clients sur l'enveloppe des papiers qui concernent sa cause ; et de même qu'avec le nom l'avocat retrouve tous les renseignements de sa cause enfermés sous l'enveloppe, le poëte retrouva à côté du nom de Silia tout ce qui lui en avait été raconté.

— Silia, s'écria-t-il, non-seulement je puis te conduire à sa maison, mais je puis t'introduire auprès d'elle. Silia est une noble dame romaine exilée à Nîmes par ordre de l'empereur Néron, qui ne put triompher de sa beauté, non à cause de la résistance qu'elle fit, mais à cause de l'étrange faiblesse qui s'empara de lui à l'aspect de tant de charmes.

Cnéius et Chrysis détournèrent la tête avec confusion, et quelques larmes arrivèrent à leurs yeux. Eumolpe continua :

— Silia, c'est la femme du sénateur Cnéius Silanus, le plus brave soldat de l'empire et son plus grand orateur, deux fois consul, l'honneur de Rome et l'espérance du peuple.

Aux premières paroles d'Eumolpe, le jeune homme et la jeune fille l'avaient regardé avec une certaine joie orgueilleuse ; mais la tristesse les reprit à la dernière partie de sa phrase, et Cnéius répondit avec une douleur imprudente :

— Hélas ! il n'est plus l'espérance du peuple ni celle de ses enfants ; il nous a tous laissés orphelins.

A cette parole, Eumolpe fit un geste d'étonnement très-prononcé : il devina qu'il avait devant lui les enfants de Cnéius ; mais ceux-ci, qui avaient détourné la tête pour essuyer leurs larmes, ne virent ni la surprise ni la joie d'Eumolpe, et ne pensèrent pas avoir trahi le secret de ce qu'ils étaient, quand ils l'entendirent continuer d'un air tout à fait indifférent :

— C'est un grand malheur pour la patrie que la mort de Silanus ; mais tout le monde n'en jugera peut-être pas ainsi, et sa veuve sera peut-être la première à se réjouir de la liberté qu'elle attend depuis si longtemps.

— Tais-toi, s'écria Cnéius, et conduis-nous en silence.

Le Grec n'apprit point ce qu'il voulait savoir ; car il ignorait si les enfants de Silanus étaient ceux de son épouse Silia ou ceux d'une première femme ; il remit à s'en assurer au moment où il verrait Silia. Après un silence assez long, pendant lequel le Grec et les deux jeunes gens marchaient vers une rue toute bordée de demeures magnifiques, Eumolpe reprit :

— La justice qui s'est enfuie de la terre est-elle de même exilée du ciel, ou bien les dieux veulent-ils abandonner à ce point le peuple romain, qu'ils lui enlèvent ses plus nobles citoyens par la mort, lorsqu'ils sont à peine dans la maturité de l'âge et encore dans toute leur force ?

Cnéius, à ce nouvel éloge de son père, ne put encore retenir sa langue, et répondit :

— Ce ne sont pas les dieux qui ont disposé des jours de Silius, c'est lui-même. Il s'est tué pour échapper à l'ignominie des combats du cirque. Dernièrement au spectacle, il eut l'imprudence de raconter devant Néron qu'un jour s'étant écarté du camp, dans une de ses campagnes d'Afrique, il avait été surpris par l'approche d'un lion, et que, seul et armé seulement de son glaive, il avait combattu le lion et l'avait tué. Néron fut si surpris de cette action, qu'il voulut que Silius en justifiât la vérité, et il lui ordonna de descendre sur-le-champ dans l'arène pour y combattre un lion. Silius fit demander son épée ; et, pendant qu'il semblait en examiner la pointe, il se l'enfonça dans la gorge, et mourut

ainsi devant le peuple et sous les yeux de l'empereur. Celui-ci fut si irrité qu'il fit jeter son corps aux Gémonies, confisqua ses biens et proscrivit ses enfants.

— Sans doute il ne les connaissait pas? dit le poëte en examinant la beauté des deux jeunes gens.

— Non, reprit naïvement Cnéius, car ils vivaient hors de Rome, dans une ferme de leur père, à l'abri des colères et des désirs de Néron.

— Les dieux en soient loués pour eux; et maintenant arrêtons-nous, car nous voici devant la demeure de Silia; et, comme vous m'intéressez, je vais tâcher de vous introduire chez elle. Attendez-moi un moment sur le seuil; car, si vous vous présentiez ainsi, vous seriez repoussés par les esclaves.

Cnéius voulut suivre Eumolpe dans la maison; mais Chrysis retint son frère en lui disant :

— Rappelle-toi que notre père nous a dit souvent que si nous devions un jour demander asile à notre mère, nous eussions à nous présenter chez elle comme des inconnus, et de ne révéler qu'à elle-même notre arrivée.

Cnéius approuva du geste ce que sa sœur venait de dire, et suivit de l'œil Eumolpe, qui était en discussion avec le gardien de la porte.

Celui-ci, à l'aspect misérable du poëte, le repoussait avec colère et le menaçait de la dent du chien de garde, qui existait réellement, quoique son image fût peinte comme d'habitude sur la muraille du couloir qui servait d'entrée. Mais l'impertinence du portier n'était pas de force à se mesurer avec celle du poëte; et celui-ci lui répliqua avec tant de hauteur :

— Esclave, va dire à Silia qu'Eumolpe le poëte lui apporte des nouvelles de Rome et de Silanus,

Que le portier crut devoir obéir à un homme qui venait de Rome et qui apportait des nouvelles du mari de sa maîtresse.

Il lui permit donc de passer, et chargea un autre esclave qui se tenait dans l'atrium de faire avertir Silia de l'arrivée de cet étranger.

Nous allons laisser un moment Cnéius et Chrysis assis sur un banc de pierre devant la porte de leur mère. Nous quitte-

rons aussi Eumolpe se promenant gravement dans l'atrium, tout en rajustant les plis de sa robe et en essayant de leur donner de la grâce à défaut de richesse et même de propreté, et nous allons pénétrer avec l'esclave dans l'intérieur de la maison de Silia.

Quoique Silia demeurât seule, elle avait conservé l'habitude des femmes qui habitaient avec leur mari; et, jusqu'à l'heure où elle descendait dans le tablinium ou salon de réception, elle se tenait dans le gynécée, qui occupait l'étage supérieur de la maison.

Ce jour-là Silia s'était éveillée avec le soleil, mais seule dans sa chambre, la tête appuyée sur sa main et encore couchée sur son lit, elle paraissait réfléchir profondément. Ses réflexions étaient interrompues de temps en temps par un geste ou plutôt par un mouvement uniforme. Elle cherchait de la main, sur son lit, un miroir d'acier poli qui s'y trouvait, l'approchait de son visage et s'y examinait avec soin; elle écartait ses lèvres du bout de son doigt pour voir ses dents jusqu'à leur racine; elle touchait de même ses joues et semblait interroger leur fermeté; elle approchait et éloignait alternativement son miroir, et lui présentait alternativement toutes les parties de son corps; car la petite dimension de l'acier poli ne lui permettait pas de s'admirer tout entière, comme pourrait faire une de nos modernes coquettes. Enfin, elle parut contente de son examen; et, résumant en un mot sa satisfaction et ses projets, elle se leva en disant :

— Je veux être encore plus belle.

Dès qu'elle fut debout, elle frappa dans ses mains, et une jeune esclave, qui attendait le signal, entra dans la chambre de sa maîtresse : c'est à peine si celle-ci daigna lui parler. Un geste lui demanda si le bain était prêt. L'esclave lui répondit qu'il attendait depuis longtemps. Le palais de Silia était une de ces magnifiques habitations qui renfermaient, non-seulement tous les objets de première nécessité, mais encore tous ceux qui n'étaient que le partage du luxe le plus opulent. Déjà, depuis longtemps, il n'y avait que le menu peuple qui fréquentât les bains publics, dont le prix était si minime, que les plus pauvres y trouvaient place. Presque toutes les maisons avaient leurs salles de bains particulières; mais ce n'était que dans les plus riches qu'on trouvait réunis

à la fois les étuves, les bains tièdes et les bains froids. Le palais de Silia les possédait, et elle en faisait un usage journalier. D'abord elle entra dans la salle des étuves; et, voulant encore exciter la transpiration, que la vapeur ne rendait pas assez abondante, elle prit de chaque main une espèce de massue et l'agita en faisant tourner ses bras comme les ailes d'un moulin à vent. Quand cet exercice violent eut fait ruisseler la sueur de ses membres, de jeunes esclaves séchèrent le corps de leur maîtresse au moyen de racloirs d'ivoire, d'argent ou d'écaille, tandis que d'autres pétrissaient avec leurs pouces la peau des jointures, afin de les rendre plus souples. Après ces premiers soins on transporta Silia, presque anéantie de fatigue, dans un bain d'eau tiède, où elle ne resta que le temps nécessaire pour s'accoutumer à une température moins élevée; et, sortant elle-même de son bain, elle alla se jeter tout aussitôt dans un vaste bassin de marbre plein d'une eau fraîche et parfumée, d'où elle sortit, et dans lequel elle se replongea plusieurs fois pour accroître l'effet de l'immersion.

Enfin, elle quitta le bain, et entra dans sa chambre, où elle faisait sa toilette, la peau fraîche, tendue, souple comme celle d'une jeune fille de seize ans.

Ses jeunes esclaves, en la voyant entrer ainsi toute nue, se récrièrent sur sa beauté et lui firent mille compliments. Daphné, celle qui tenait le manteau de laine dont Silia devait s'envelopper pendant que l'on allait s'occuper de la toilette de sa tête, le tint suspendu un moment sur les épaules de sa maîtresse, et s'écria :

— Hâtez-vous d'admirer la déesse : je vais la faire disparaître.

Silia sourit à la flatterie de Daphné, et s'enveloppa dans le vaste pallium et s'assit devant sa toilette, qui supportait un grand miroir d'argent, dont un esclave était chargé d'entretenir le poli en le frottant tous les jours avec son pouce. Les soins de la coiffure commencèrent d'abord. Non-seulement il y avait dans la chambre les esclaves qui s'occupaient spécialement de ce soin, mais encore celles qui devaient seulement donner leur avis ou faire des observations sur un détail négligé. Le choix de la coiffure ne fut pas long. Silia, au dire de tout Nîmes, était belle comme Minerve; belle, rien de

plus, disait-on; et, comme Minerve, elle se coiffa d'un casque, non point d'un casque d'acier ou d'or, mais d'un casque élevé avec ses cheveux; non point surmonté d'un hibou, mais de fleurs artificielles faites par une esclave égyptienne que Silia avait payée d'un prix énorme pour l'enlever à Fortunata, la femme du duumvir Bibulus.

Pendant qu'on s'occupait de sa coiffure, on remit à Silia plusieurs lettres. Elle lut la première avec curiosité et inquiétude; puis, quand elle parut rassurée sur le contenu de la lettre, elle prit un style, écrivit quelques mots sur des tablettes, et chargea une de ses esclaves, la plus jolie, et, disait-on, la moins sage, d'aller la remettre à ce même Bibulus.

Silia rejeta ensuite plusieurs lettres dès qu'elle en eut reconnu l'écriture, et, enfin, en prit une dernière, qu'elle ne lut qu'après l'avoir longtemps examinée : comme si cette lettre devait renfermer une fâcheuse nouvelle, Silia sembla faire effort pour se décider à l'ouvrir; mais, dès qu'elle y eut jeté les yeux, elle ne la quitta plus et l'acheva d'un trait; puis elle la recommença et la relut tout entière sans s'arrêter : la seconde fois, la lecture fut plus lente; Silia parut se complaire à tous les mots, et souvent le mouvement de ses lèvres semblait dire qu'elle eût voulu répondre par un baiser aux phrases qui la charmaient. Sa coiffure était terminée depuis longtemps qu'elle lisait encore. Lorsqu'elle eut achevé, elle demeura longtemps muette et pensive; et ne s'occupant point des regards de ses esclaves qui suivaient curieusement sa distraction, elle prit ensuite des tablettes et commença à écrire; mais ses yeux s'étant arrêtés sur la première lettre, à laquelle elle avait répondu, Silia effaça le peu de mots qu'elle avait tracés et rejeta les tablettes avec humeur. Elle semblait à la fois désirer et craindre de répondre. Alors elle regarda autour d'elle, comme pour chercher un moyen de sortir de son embarras : elle vit des fleurs que de jeunes canéphores venaient d'apporter dans des corbeilles; elle en choisit quelques-unes et les arrangea dans sa main. Mais, soit que Silia ne pût trouver celles qui convenaient à la pensée qu'elle voulait exprimer, soit qu'elle n'osât la confier à un langage trop facile à deviner, elle rejeta les fleurs comme elle avait rejeté les tablettes, et retomba dans son embarras.

Elle en était là lorsque deux esclaves, jeunes gens à peine sortis de l'enfance, apportèrent une table de citronnier d'Afrique. Ce bois, qui nous est demeuré inconnu, était alors estimé plus précieux que l'or. En voyant la table et les fruits dont elle était chargée, Silia sourit. Toute son inquiétude cessa et elle s'approcha de la table avec empressement. Ce ne pouvait être le plaisir qu'elle comptait éprouver en faisant son repas, car elle y toucha à peine.

D'abord elle fit claquer ses doigts, et une vieille femme, qui s'était toujours tenue dans un coin de la chambre, s'approcha à cet ordre. Silia lui fit un signe, et la vieille s'assit en face de la belle coquette. Celle-ci entama du bout des dents quelques fruits, et les jeta à la vieille, qui les dévora avec avidité. Silia semblait s'amuser à ce jeu, et, à chaque fruit, elle disait à la vieille :

— Pour toi... pour toi... pour toi...

Enfin, Silia prit une pomme, la mordit légèrement et la jeta de même à Enothée sans lui rien dire ; et celle-ci, au lieu de manger cette pomme comme les autres, la cacha dans un pli de sa robe. Silia vit qu'elle avait été comprise, et continua le jeu quelques instants ; elle se leva bientôt, et Enothée lui dit tout bas :

— Je vais porter ton message à Faustus.

Cette pomme mordue était en effet le plus doux aveu d'amour qu'une dame romaine pût donner à son amant, d'autant plus doux que, n'ayant, ni comme une lettre ni comme un bouquet, un sens arrêté et précis, il disait tout ce que l'imagination ou les désirs d'un amant voulaient y trouver. Il n'était ni trop froid ni trop emporté ; il ne montrait ni audace ni embarras ; c'était le mot : j'accepte votre amour avec l'émotion, le sourire, l'abandon, le trouble qu'il plaisait à l'amant de supposer. C'est pourquoi le plus doux aveu d'une femme c'est son silence, et, avant son silence, sa fuite ; et, avant sa fuite, une fleur qu'elle vous jette ; et, si nous étions Romains, je ne saurais rien de si charmant que cet envoi d'un fruit mordu par la dent qui brille sous la lèvre qu'on aime, et qui a baisé ce fruit.

Quand Silia eut ainsi répondu aux lettres qu'elle avait reçues, on continua sa toilette. Elle avait dit le matin, en se levant, qu'elle voulait être plus belle encore, plus belle

qu'elle-même sans doute. Elle avait donc fait préparer tout ce qui peut aider une femme à donner de l'éclat à ses attraits.

Ce moment de la toilette faillit devenir très-orageux. Il s'agissait de décider quelle composition on emploierait pour adoucir la peau, blanchir celle des mains et donner un léger incarnat à celle des joues. Parmi les esclaves, les unes proposaient le seigle bouilli pétri avec de l'huile : il fallait laisser sécher cette pâte sur la peau ; puis on la faisait disparaître en la lavant avec du lait. D'autres indiquaient la mie de pain trempée dans du lait d'ânesse : cette composition faisait enfler le visage et effaçait ainsi les rides qui s'y formaient. Elle fut rejetée comme indigne de Silia et propre tout au plus aux matrones galantes qui avaient dépassé quarante ans. De plus habiles proposaient, pour blanchir les mains, la terre de Scio ou de Samos, ou bien encore celle de Sélinuse dissoute dans l'eau, et qui laissait sur les mains une sorte de poussière blanche et impalpable et qui pénétrait jusque dans les pores. En même temps, l'une vantait le fard extrait de la racine du rizion, et qui donne le teint brillant de la jeunesse ; d'autres préféraient le purpurissimum ou écume de pourpre préparée avec du vinaigre, qui ne s'effaçait point lorsqu'on s'essuyait le visage.

Silia écoutait toutes ces savantes dissertations, tandis qu'elle mâchait des pastilles de myrte, qui donnent à l'haleine une douce suavité ; puis, lorsque la discussion commença à s'animer, elle choisit de toutes les compositions connues la seule qu'on ne lui eût pas proposée. Elle ordonna qu'on pilât des têtes de pavots dans de l'eau pure avec un grain d'encens. Elle se lava les mains avec cette simple préparation et les essuya aux cheveux d'une esclave, qui lui présenta sa tête pour ce seul service. Elle se servit aussi de cette eau pour son visage ; et, après s'être longtemps regardée, elle rejeta tous les fards qui lui furent présentés ; seulement, elle peignit légèrement ses sourcils et fit répandre sur ses cheveux une poudre brune mêlée de parcelles d'or, qui, s'attachant çà et là dans les cheveux, scintillaient légèrement.

Déjà Silia avait chaussé à ses pieds le soulier sycionien, renommé par son élégance. Comme le soulier des matrones

romaines, il ne couvrait pas tout le pied et ne cachait pas la naissance de la jambe ; comme le *caliga* des soldats, adopté par les courtisanes, il ne laissait pas le pied entièrement nu : le sycionien tenait un juste milieu entre les deux chaussures, et les bandelettes rouges qui l'attachaient à la jambe faisaient ressortir la blancheur du pied. Elle passa ensuite sa première tunique, celle qui, légère comme un *vent tissu* (1), enveloppait la femme d'une ombre blanche ; elle était sans manches et montait à peine jusqu'au sein. Puis elle en passa une seconde teinte de pourpre, non moins légère, étroite comme la première, sans manches de même et de même très-échancrée et très-courte. Enfin, elle en revêtit une troisième d'un tissu toujours aussi léger, mais d'une ampleur extraordinaire. C'était à arranger les plis de cette tunique sous la ceinture qui entourait la taille que consistait le grand art des esclaves qui habillaient les femmes. Cette tunique flottante devait couvrir le sein et le laisser voir : elle devait tomber assez bas pour être décente, et cependant permettre au pied de se montrer ; elle devait traîner par derrière avec grâce et étaler la large broderie d'or dont elle était bordée. Elle avait des manches ouvertes qui se rattachaient le long du bras avec des agrafes d'or et des pierreries ; mais au lieu d'être placée également sur les deux épaules, cette tunique était très-relevée du côté gauche et descendait ainsi sur le bras droit, dont elle laissait voir la naissance jusqu'à l'aisselle, Plusieurs fois Silia saisit le bord de sa tunique et le releva avec sa main gauche, de façon que la jambe demeurait ainsi à découvert. C'est ainsi que marchaient d'ordinaire les femmes qui, sans s'exposer à un reproche d'indécence, n'affectaient pas cependant une grande rigidité. Silia se regardait ainsi et finit par dire à Daphné, qui, parmi toutes ses esclaves, semblait être celle qu'elle préférait :

— Est-il vrai que la courtisane Pannychis a adopté l'usage des tuniques de Lacédémone, ouvertes sur le côté jusqu'à la hanche et retenues seulement à la hauteur du genou par une agrafe ?

— Oui, répondit Daphné, et c'est non-seulement pour la tunique de dessus qu'elle a adopté cette mode, mais encore

(1) Expression de Pétronne.

pour la seconde tunique, de façon qu'on voit aisément combien elle est belle.

— C'est une race de harpies que ces femmes, dit Silia avec humeur ; elles flétrissent tout ce qu'elles touchent. Cette mode s'est à peine montrée qu'elles l'ont prise avec avidité, et qu'une honnête femme ne peut plus sortir ainsi vêtue. Elles seules bientôt auront le droit d'être belles, et il était digne d'un débauché comme Néron de rapporter le décret de Tibère qui leur ordonnait de porter des tuniques fermées. On est venu à ce point qu'elles ont gardé la toge après l'avoir déshonorée, et que, s'il ne fallait une permission spéciale de l'empereur à chaque femme pour porter le laticlave, il faudrait nous enfermer dans un sac pour ne pas leur ressembler.

Silia avait à peine achevé ces paroles qu'elle passa dans une autre chambre, où l'attendaient les diamants, les colliers, les bracelets, les boucles d'oreilles, qui devaient compléter sa parure. Alors elle demanda si personne n'était venu. On lui nomma plusieurs patriciens qui attendaient l'heure de la saluer, et elle allait donner l'ordre de les introduire quand l'esclave de l'atrium lui dit, en répétant la phrase du poëte :

— Eumolpe le poëte vient te parler, il apporte des nouvelles de Rome et de Silanus.

Cette annonce ne pouvait pas arriver dans un plus mauvais instant. La journée de Silia était prise, et c'était une journée importante. On devait inaugurer le cirque de Nîmes, et elle voulait y paraître la plus belle. Balançant entre les désirs du vieux duumvir Bibulus et l'élégant amour de Faustus, le tribun de la dixième légion, Silia avait promis un rendez-vous à Bibulus et fait un aveu à Faustus. Il s'agissait pour elle d'être heureuse ou d'être riche ; deux positions entre lesquelles la femme la plus vertueuse hésite quelquefois. Au milieu de ce conflit d'intérêt, Silia avait choisi ce jour à prendre une décision. Elle voulait aller au cirque triompher par son élégance et sa beauté, se faire proclamer par l'admiration publique la plus parfaite et la plus gracieuse, et ensuite attendre ce que la passion de ses deux amants ainsi excitée lui offrirait en échange de son amour.

Si l'on disait qu'il n'y avait qu'un misérable calcul dans

le cœur de Silia, nous repousserions cette calomnie avec indignation; l'aveu qu'elle avait envoyé à Faustus prouvait qu'elle avait un secret désir d'être honnêtement amoureuse, autant qu'une femme qui a un mari peut l'être quand elle prend un amant. Car elle savait juste tout ce qu'elle pouvait attendre de Faustus; de l'amour et de l'adoration, et puis encore de l'adoration et de l'amour : c'était tout. Donc puisqu'elle n'était pas décidée à se vendre au vieux et infirme Bibulus, puisqu'elle mettait l'amour de Faustus en balance des trésors du duumvir, elle avait autre chose dans le cœur que du calcul.

L'annonce qu'on lui fit de l'arrivée d'un étranger, car elle ne connaissait pas Eumolpe, lui apportant des nouvelles de Rome et de son mari, la jeta dans un grand embarras. Ce qu'elle allait apprendre pouvait la détourner de ce qu'elle avait résolu de faire, et dans ce moment elle eût préféré que ce message lui fût venu plus tard, dût-il être un obstacle à ce qu'elle aurait décidé, plutôt que de se voir rejetée dans les incertitudes d'où elle voulait sortir à tout prix. Cependant il n'y avait pas moyen de renvoyer le poëte, et elle ordonna qu'on l'introduisît après s'être fait excuser près de ses amis de ne pas les recevoir.

Souvent Silia avait laissé parler à sa toilette des choses les plus intimes devant ses esclaves, sans s'occuper de ce qu'ils pouvaient entendre ; mais cette fois, par une précaution qu'un secret pressentiment lui inspira, elle les fit éloigner, et reçut Eumolpe seule et l'alarme dans le cœur.

Le poëte se présenta avec la basse importance d'un homme accoutumé à la flatterie et qui cependant se croit un moment nécessaire. Il salua avec humilité, et se releva fièrement en enflant les joues et en clignant les yeux. Silia se connaissait trop en hommes pour ne pas deviner quel était celui-ci, et son aspect joint à sa qualité de poëte, dont il s'était vanté et que tout autre que lui eût cachée comme une maladie fâcheuse, donna à Silia la mesure du ton avec lequel elle devait lui parler.

— Est-il vrai, lui dit-elle sèchement, que mon époux t'ait donné un message pour moi ?

— Ton époux ne m'a point remis de message, et cependant j'ai à t'apprendre quelque chose de nouveau.

— Ah! je comprends, dit Silia en se détournant, tu l'auras rencontré à Rome, tu auras obtenu un entretien de lui à force de sollicitations, et tu viens t'en faire un titre à Nîmes pour me demander des secours. Je connais cet art de s'introduire dans les maisons, et je n'en suis pas la dupe.

Eumolpe, très-assuré que les nouvelles qu'il apportait le feraient écouter lorsqu'il les dirait, répondit d'abord par un sourire dédaigneux, puis ajouta :

— Silia, c'est trop tôt refuser ce que je ne te demande pas. Prends donc garde que bientôt je ne refuse ce que tu voudras m'offrir.

Silia savait trop bien par quels détours ces parasites cherchaient à arriver à leurs fins pour se laisser prendre à l'assurance de celui-ci ; mais elle sentait en elle un secret avertissement que cet homme lui apportait une nouvelle importante ; elle s'écria donc avec impatience :

— Parle donc ! qu'as-tu à me dire ?

— Silia, répliqua Eumolpe, qui voulait tâter le terrain et savoir de la dame romaine ce qu'il n'avait pu apprendre des deux jeunes étrangers, Silia, c'est une grande joie pour une mère de revoir ses enfants, n'est-ce pas ?

— Ses enfants ! s'écria Silia d'un air qui convainquit Eumolpe qu'elle avait des enfants. Ses enfants ! dis-tu ? Seraient-ce les miens ? Silanus me les envoie-t-il pour les soustraire aux fureurs de Néron, comme il a été forcé de m'exiler pour m'arracher à son amour insensé ?

Eumolpe sourit à cette explication de l'aventure de Silia avec Néron : celle-ci commença à s'alarmer plus vivement.

— Enfin, s'écria-t-elle impétueusement, qu'y a-t-il ? quel malheur m'est-il arrivé ? ou bien que dois-je redouter ?

— C'est peut-être un malheur, peut-être un bonheur : cela dépend de toi.

Silia se sentait dans les mains de cet homme ; et, s'imposant plus de calme, elle lui dit :

— Quand il vous plaira de parler je vous écouterai.

— Eh bien ! dit Eumolpe, Silanus ne m'a point envoyé parce que Silanus est mort.

— Mort ! répliqua Silia en pâlissant.

Nulle femme quelle qu'elle soit n'apprend impunément la mort de son mari, même quand elle a souvent rêvé en se-

cret qu'il lui est un obstacle dont elle voudrait bien être affranchie.

Silia tomba assise sur un lit de repos l'œil fixé devant elle, et, toute préoccupée qu'elle était de ses projets, frappée soudainement de cette grande nouvélle, il y eut dans son esprit un moment de trouble dont elle se remit bientôt. La mort de son mari ne put dominer entièrement la préoccupation que lui inspiraient ses desseins, et sa pensée chercha seulement à les modifier en raison do ces événements.

— Mort ! répéta-t-elle, et comment?

Eumolpe lui répéta ce qu'il avait appris de Cnéius, et Silia lui dit après ce récit :

— Et je reconnais bien là la noble vertu de Silanus ; oui, c'était un digne citoyen, il a préféré la mort à l'infamie.

Et pendant un assez long temps elle fit l'éloge de son époux qu'elle entremêlait de larmes et de sanglots, car cela ne nuit jamais de pleurer honorablement le mari perdu dont on souhaitait la mort de son vivant.

On s'étonnera sans doute que cette mère n'ait pas prononcé le nom de ses enfants ; mais il faut considérer que la nouvelle de la mort de son époux était si inopinée qu'elle avait seule occupé sa pensée. Enfin elle dit à Eumolpe :

— Mais n'avez-vous rien appris de mes enfants?

— Ils sont ici.

— Ici ?

— A votre porte.

— Grand Dieu ! et elle se leva pour courir au-devant d'eux. Mais une singulière réflexion la retint.

— Pourquoi, dit-elle à Eumolpe, ne se sont-ils pas présentés eux-mêmes ?

Cette fois Eumolpe dit la vérité tout naïvement, se trouvant déjà assez avant dans les secrets de Silia pour ne pas vouloir lui faire un mensonge trop facile à découvrir. Silia devint très-sérieuse durant ce récit que le poëte eut le talent d'allonger autant que pourrait le faire le plus habile de nos prosateurs. Pendant que Silia écoutait, on voyait qu'elle roulait dans sa tête un projet nouveau. Depuis longtemps Eumolpe avait fini son récit, quoiqu'il parlât encore. Tout ce que Silia voulait apprendre elle le savait ; mais elle laissait parler le poëte pour pouvoir s'écouter elle-même sans dis-

traction. Elle était bien plus seule en présence de son bavardage qu'en face de son silence, durant lequel il eût pu l'observer. Lorsqu'elle eut suffisamment médité le parti qu'elle voulait prendre, elle dit à Eumolpe :

— Ainsi donc vous êtes le seul à Nîmes qui sachiez tout ce que vous venez de me dire?

— Seul.

— Vous savez seul que mes enfants sont ici?

— Je le sais seul, et ils ignorent même que je les connaisse pour tels.

— C'est à merveille, reprit Silia avec satisfaction ; car cette circonstance venait en aide à ses projets. Eh bien, il faut que vous ne m'ayez pas vue ; il faut qu'aujourd'hui je paraisse ignorer les nouvelles que vous venez de m'apporter : ce sera un effort bien cruel ; mais je dois me l'imposer. Vous sortirez de ce cabinet en disant que j'en suis partie pour un sujet quelconque au moment où vous y entriez, que vous êtes fatigué d'attendre et que je ne reparais pas. Vous retournerez vers Cnéius et Chrysis. Sont-ils beaux? Chrysis est-elle belle?

— Elle est votre fille.

— Hélas, oui ! dit Silia en soupirant. N'importe. Vous leûr direz que vous n'avez pu arriver jusqu'à moi, et que je vous ai fait dire que demain je vous recevrais à pareille heure.

— Mais vos enfants insisteront.

— A quoi donc pouvez-vous servir, si vous ne savez pas les égarer un jour entier dans cette ville? dit Silia avec humeur. Comprenez-moi ; demain je serai veuve, demain je leur ouvrirai mes bras ; aujourd'hui je ne puis ; je perdrais le fruit de mes plus chers projets.

Cette manière de renvoyer tous ses sentiments au lendemain n'est pas si extraordinaire qu'elle peut le paraître d'abord. Nous sommes bien convaincus de la vérité de cette anecdote qui nous représente un homme profondément endormi qu'on éveille en sursaut en lui annonçant la mort de son père, et qui, accablé du sommeil qui le tenait, se rendort en disant : — Ah, mon Dieu ! comme je serai affligé demain ! et qui véritablement fut très-affligé à son réveil. L'effet de cet anéantissement physique nous semble pouvoir être remplacé par une grande volonté et par une puissante occupation. Qu'on nous accorde cela, et nous dirons qu'il ne

peut y avoir de plus grande occupation pour une femme que celle de choisir entre son cœur et son intérêt. Et si l'on réfléchit que, devenue libre, Silia avait une tout autre conduite à tenir; qu'elle pouvait en tirer un parti à la fois plus avantageux et plus honorable, on comprend qu'elle voulut se donner le temps de réfléchir sur la manière dont elle porterait son veuvage. Du reste, ce qui va suivre montrera, mieux que nous ne pourrions le faire par des raisonnements, combien ce qu'elle fit était convenable pour elle.

Silia expliqua de nouveau à Eumolpe ce qu'elle voulait de lui, et appuya ses ordres d'une bourse que le Grec reçut avec reconnaissance, mais qu'il considéra comme bien peu de chose en comparaison de ce qu'il comptait tirer de son introduction dans la maison de Silia, des services qu'il allait lui rendre et de l'empire qu'il saurait prendre sur la femme qui s'était si étourdiment fiée à lui qu'elle ne connaissait pas.

II

— Vous ne verrez point Silia aujourd'hui, dit Eumolpe à Cnéius et à Chrysis en les abordant. Nul n'a pu pénétrer jusqu'à elle, et vous avez dû voir que les plus nobles patriciens ont été renvoyés sans avoir pu la saluer. Moi-même je l'ai longtemps attendue, et enfin elle m'a fait prier de repasser demain, à pareille heure, avec les étrangers que je devais lui présenter.

— Eh bien! dit Cnéius, je vais entrer moi-même dans cette maison.

— Ne faites pas cela, dit Eumolpe, vous ne connaissez pas Silia; qui que vous soyez, elle ne vous recevra point, et si, par la violence, vous parveniez jusqu'à elle, vous lui causeriez une vive douleur. C'est aujourd'hui le septième jour de

la lune de mai, et Silia a été menacée par un devin d'être trahie par ceux qui se présenteraient dans sa maison pour la première fois durant ce jour fatal.

— Eh quoi! dit Chrysis, nous ne la verrons donc pas encore aujourd'hui.

— Si vous tenez fort à la voir, reprit Eumolpe, suivez-moi au cirque, où sans doute elle occupera une place distinguée.

— Au cirque, dit Cnéius, dans un jour si triste pour nous, nous n'irons pas.

— Aussi, dit Eumolpe, n'est-ce pas un plaisir que je vous offre : c'est moins un spectacle qu'une cérémonie publique que vous allez voir ; et ce sera être agréable aux dieux que d'y assister. D'ailleurs que deviendrez-vous tout le jour dans cette ville, vous ne trouverez pas la moindre place dans les hôtelleries; car elles sont toutes pleines; et moi-même je ne puis vous offrir d'asile dans ma demeure; je n'ai point le temps de vous y conduire; il faut que j'aille prendre ma place au cirque pour assister aux jeux et pour pouvoir les célébrer dans des vers que je compte envoyer au duumvir Bibulus; c'est une nouvelle couronne que je ne veux point négliger.

Comme les deux jeunes gens semblaient hésiter, il passa à côté d'eux un cortége de jeunes Romains à cheval, qui se rendaient vers le cirque. L'un d'eux s'arrêta un moment et fit signe à un esclave qui le suivait d'entrer dans la maison de Silia. Celui-ci, qui portait une immense corbeille couverte d'un voile, entra et ressortit bientôt.

— C'est encore un visiteur refusé, dit Eumolpe; allons, enfants, suivez-moi.

Le cavalier s'éloignait lorsque ses regards, qu'il avait tenus constamment fixés sur la maison, rencontrèrent ceux des deux jeunes gens, qui tous deux l'admiraient, tant il avait de grâce et de fierté. Cnéius disait : Voilà un homme dont il me semble que l'amitié doit être forte et les qualités honorables; Chrysis pensait : Voici un visage qui ne convient qu'à un cœur noble et sincère.

Quelque effet qu'eût produit sur Cnéius et sur Chrysis l'aspect de Faustus; car cet homme était Faustus qui, selon les préceptes d'Ovide, avait dépouillé le marché et les jardins de leurs plus beaux fruits et de leurs plus belles fleurs, et

qui les envoyait à Silia comme les produits de sa maison des champs; la surprise de Faustus en apercevant les deux étrangers dépassa de beaucoup l'admiration de ceux-ci.

— Que faites-vous à cette porte, jeunes gens, et désirez-vous entrer chez Silia?

— Nous attendons le moment d'aller au cirque, dit vivement Eumolpe.

— Eh quoi! reprit Faustus, qui semblait ne parler que pour examiner Chrysis avec plus d'attention, n'avez-vous pas des places réservées pour ce noble jeune homme et cette vierge si belle? allez-vous être forcé de vous mêler à la populace sur les degrés les plus élevés du cirque? Suivez-moi, l'édile Martius est de mes amis, je lui demanderai pour vous une place convenable à côté des siéges des nobles patriciens et des gradins des chevaliers.

— Je te remercie sincèrement pour moi et pour ma sœur, dit Cnéius; je suis ravi de ta politesse, non pour ce qu'elle m'offre, mais parce que c'est toi qui me l'offres. Ton visage m'a plu dès l'abord, et c'est un augure favorable pour moi d'avoir deviné si juste que tu étais un homme bienveillant et hospitalier.

Faustus descendit de son cheval, et, l'ayant remis à l'esclave qui le suivait, il marcha près des deux jeunes gens qu'il examinait toujours avec une grande attention.

— Tu ne m'eusses pas dit que cette jeune fille était ta sœur, que la ressemblance de votre visage me l'eût suffisamment appris; mais il existe en outre entre vous et une dame de cette ville une ressemblance si frappante que je ne puis me l'expliquer que par une supposition qui est impossible.

Cnéius et sa sœur se regardèrent avec embarras, et Eumolpe, qui voulait prévenir une reconnaissance, s'écria :

— Pourquoi, seigneur, nous fais-tu passer dans cette rue? elle est tellement remplie de gens pressés et d'hommes qui ont déjà sacrifié à Bacchus avant l'heure, que nous ne pourrions faire un pas sans être heurtés.

Faustus, à cette observation d'Eumolpe, fit un signe à l'esclave qui le suivait et qui les précéda aussitôt, en écartant la foule avec un cep de vigne dont il frappait ceux qui ne se rangeaient pas assez vite.

Cnéius parut tout surpris de cette liberté que prenait Faustus, et lui dit :

— Comment oses-tu faire frapper ainsi le peuple, et comment, lorsqu'à Rome il s'écarte avec tant de peine devant les faisceaux consulaires, se range-t-il si vite ici sous le bâton d'un esclave ?

Comme Faustus ne répondit à cette question que par une autre question, nous répondrons pour lui.

Il y avait bien dans les colonies romaines un peuple comme à Rome, et dans quelques-unes, comme dans celles de Narbonne et de Toulouse, ce peuple était quelque chose. Mais à Nîmes, dans cette ville courtisane toute peuplée d'affranchis, d'histrions, de repris de justice, de l'écume de tous les fripons de l'Italie et de la Gaule, ce peuple n'était qu'un vil troupeau que les puissants menaient avec le fouet et les spectacles. Aussi les jours où il brisait les liens de son obéissance, d'autant plus cruel qu'il avait été plus rampant, il se portait à des férocités qu'on ne retrouvait point ailleurs. Les siècles n'ont pas effacé ce caractère signalé par l'antiquité, et Nîmes est encore ce qu'elle était autrefois.

Cependant Faustus s'était empressé de dire à Cnéius :

— Vous venez donc de Rome, toi et ta sœur ?

Cnéius, qui ne voulait pas être connu, et que l'observation de Faustus sur sa ressemblance avec une dame de la ville avait alarmé, répliqua assez maladroitement, qu'il ne connaissait point Rome et qu'il venait de Marseille, pour que Faustus devinât que Cnéius ne disait pas la vérité, et qu'il désirait la cacher. Une autre question de Chrysis confirma Faustus dans les soupçons qu'il avait. La jeune fille lui dit :

De la place où tu nous mettras, verrons-nous Silia ?

— Sans doute, vous ne serez séparés d'elle que par un des escaliers qui conduisent aux gradins.

— Dis-moi à quoi nous pourrons la reconnaître, ajouta la jeune fille.

— Probablement, dit Faustus, je serai assis auprès d'elle ou derrière elle ; tu pourras la reconnaître aussi à son incomparable beauté ; jusqu'à présent incomparable, veux-je dire, mais que la tienne égale assurément.

— Oh! je sais bien que je ne suis pas aussi belle qu'elle; mon père me l'a dit souvent.

— Ton père connaît donc Silia?

— Seigneur, dit vivement Cnéius, nous ne t'avons pas fait de questions, bien que nous ayons accepté tes services; et, cependant, celui qui reçoit doit être plus susceptible que celui qui donne; car le bienfait n'est jamais reproché à celui qui l'offre, et il peut l'être à celui qui l'accepte. Cesse donc tes questions, ou bien permets-nous de te quitter et de chercher un hôte moins serviable peut-être, mais aussi moins curieux.

— Tu as raison, répliqua Faustus; et, si vous n'avez pas d'asile dans cette ville, présentez-vous ce soir à la maison de Faustus et demandez-y l'hospitalité.

— Je l'accepte pour moi et mes pupilles, dit vivement Eumolpe, qui avait eu de bonnes raisons pour ne pas vouloir offrir asile aux deux jeunes Romains. Chrysis rougit et Cnéius ne répondit point.

En ce moment ils arrivaient aux approches du cirque. Elles étaient encombrées de marchandes de gâteaux faits de farine et de miel, de conducteurs de mulets portant de chaque côté de vastes paniers en paille remplis d'oranges et de citrons. On y vendait aussi des rafraîchissements de toute espèce, excepté du vin, qui avait été interdit par ordre de l'édile.

Celui-ci était assis sur une espèce de tribunal placé en face de l'une des portes et recevait les réclamations qui lui étaient faites sur la distribution des places. Faustus lui adressa de loin quelques paroles. Martius ne prit pas le temps de les écouter; mais il se pencha vers un de ses officiers, placé derrière lui, et lui dit:

— Allez, faites ce que Faustus demande.

Cet officier accompagna Faustus et le fit entrer, ainsi que ceux qu'il accompagnait, par une porte réservée. Il les conduisit à une partie de l'amphithéâtre qui tenait le milieu entre les places réservées aux magistrats, aux patriciens et aux chevaliers, et celles qui étaient occupées par la populace.

En ce temps-là, l'entrée d'une personne d'un rang élevé dans un spectacle quelconque était toujours le signal d'un grand mouvement. Souvent la curiosité se contentait de re-

garder le nouveau venu; quelquefois il était accueilli par des huées, presque jamais par des applaudissements. Auguste, le plus flatté des empereurs romains par ce que la république avait légué de citoyens honorables à l'empire, parut rarement en public sans y être accueilli par des quolibets et souvent par des injures. L'habitude qu'il avait de lire des papiers d'affaires durant les jeux du cirque déplaisait souverainement au peuple; et Tibère, malgré la haine qu'il inspirait, fut mieux reçu que lui, parce qu'il portait une attention soutenue au spectacle. On lui savait gré de se plaire aux choses qui amusaient la populace, tant sont futiles quelquefois les moyens par lesquels on se fait un appui de la multitude!

L'entrée de Faustus attira tous les regards et fut signalée par des applaudissements, qui redoublèrent lorsqu'on aperçut la jeune fille à laquelle il faisait prendre place. La beauté était alors un titre plus noble qu'aujourd'hui. L'hommage public qu'on lui rendait ne la faisait rougir que de pudeur et de modestie. De nos jours, une femme qu'on applaudirait au spectacle parce qu'elle est belle, pourrait en être flattée intérieurement, mais elle croirait convenable de traiter d'impertinents les applaudisseurs.

Chrysis s'assit entre son frère et Eumolpe, et Faustus les quitta.

Celui-ci, en sortant, laissa percer un mouvement de dépit. Il eût voulu que Silia eût été témoin de l'accueil qu'il venait de recevoir; il comptait n'arriver qu'après elle; mais, sachant qu'il avait produit ce que nous appellerions aujourd'hui son effet, il se décida à aller prendre sur-le-champ la place qu'il devait occuper.

Cependant l'entrée de Faustus avec une personne aussi belle que Chrysis était devenue l'occasion d'une foule d'entretiens, particulièrement dans les degrés inférieurs où se tenaient un si grand nombre de jeunes gens parlant haut, gesticulant, et cherchant, par tous les moyens, à attirer l'attention. Tous étaient vêtus de la robe prétexte, qui montrait que c'étaient des patriciens. Quelques-uns portaient la trabée, qui annonçait qu'ils avaient occupé quelque charge publique.

— Je ne sais, disait l'un, où Faustus découvre toutes les femmes avec lesquelles on le rencontre; mais il connaît tou-

jours les plus belles, avant que personne sache qui elles sont, et soit même informé de leur nom.

Il n'a pas besoin de les chercher, répondit un autre; elles courent suffisamment après lui pour qu'il les rencontre aisément.

— Ce que tu dis là, répliqua un troisième, est bon pour Fortunata, la femme de l'édile, que celui-ci a fait passer, grâce à un faux serment, pour une femme de noble naissance, bien qu'elle soit la fille du boulanger chez qui j'achetais des pains de seigle à Marseille, quand j'allais à l'école du fameux rhéteur Statius Ursulus (1); c'est bon aussi pour Silia, dont la fierté couvre mal la passion, et qui rougit, malgré ses trente ans, toutes les fois que Faustus vient s'asseoir près d'elle : elle est folle du tribun.

— Elle l'aime comme tous ceux qu'elle a aimés; elle s'en sert, répliqua le premier. Faustus est en ce moment l'aiguillon qu'elle lance au flanc de ce gros bœuf de Bibulus, voilà tout : mais tu avais raison quand tu disais que c'est bon pour de pareilles femmes de courir après Faustus; la vierge avec laquelle il est entré n'en est point encore là... Regarde, je t'en prie, de quel œil la considère la courtisane Pannichys, qui est dans la seconde loge après elle. Déjà les soins de Faustus pour Silia l'avaient rendue furieuse; l'aspect de cette jeune fille va lui donner des convulsions.

— Es-tu sûr qu'elle aime encore Faustus?

— Je puis te le certifier. Nous avons passé l'avant-dernière nuit chez elle, dans une débauche divine, et, bien qu'elle n'ait refusé rien à aucun des quatre convives qui étaient au souper, nous n'avons pu parvenir à la consoler. Elle se prêtait à tous nos caprices, mais elle ne les partageait pas.

— Par Bacchus, c'est une singulière femme et d'une rare complaisance! s'écria l'un des auditeurs.

— Sa complaisance serait bien restreinte pour toi, répliqua celui qui avait parlé; car je doute que ta bourse pût payer la plus légère de ses faveurs. Sais-tu que cette nuit nous a coûté mille sesterces?

— Voilà de l'argent bien employé pour acheter un corps

(1) On ne sait de ce rhéteur que son nom et la gloire avec laquelle il professa.

de marbre. A la bonne heure lorsque Pannichys se donnait pour se donner, c'était une joyeuse beauté alors ; je l'ai vue ivre trois jours durant, sans prendre un moment de repos, aller de la table au bain et du bain dans nos bras.

Celle qui était l'objet de ces propos regardait, en effet, Chrysis avec une attention insolente, et se penchait souvent à l'oreille d'un homme également méprisable par l'audace qu'il avait de se placer près d'une courtisane, et par le soin impudent de sa toilette ; il était crêpé et poudré, ses mains étaient chargées d'anneaux, qu'il portait à chaque phalange; son visage et ses sourcils étaient peints.

— Gnaton, lui disait Pannichys, tu sauras quelle est cette jeune fille et le jeune homme qui l'accompagne ?

— Mais comment veux-tu que je l'apprenne ?

— Ne remarques-tu pas qu'ils sont accompagnés par Eumolpe le poëte. As-tu oublié Eumolpe, qui, à Crotone, se faisait passer pour un Libyen dont le vaisseau avait péri par le naufrage, et qui, parlant sans cesse des champs immenses qu'il possédait, de ses nombreux esclaves, et des trésors que renfermaient ses greniers et ses coffres, sut, durant près d'un an, vivre dans l'abondance et le luxe, grâce aux dons que chacun s'empressait de lui faire, dans l'espoir d'être placé dans le testament d'un si riche propriétaire ?

— En effet, c'est Eumolpe, dit Gnaton ; je découvrirai sa demeure, et, de gré ou de force, je le ferai parler. Je ne l'eusse pas reconnu à ses traits, que je l'aurais deviné à son maintien et à la manière emphatique dont il parle et force l'attention de tous ses voisins.

En effet, la loge ou partie réservée par l'édile pour les riches plébéiens, était déjà remplie, et Eumolpe s'était fait le centre d'un groupe qui écoutait, avec une bonne foi qui a toujours appartenu à la médiocre fortune, les récits qu'Eumolpe lui faisait. Il avait d'abord commencé par critiquer le cirque, qui lui paraissait tout au plus convenable pour une petite ville comme Nîmes ; puis il avait vanté les merveilles dont il avait été témoin. Ce qui avait surtout excité l'admiration de tous, c'était la description des théâtres mobiles élevés à Rome par le consul Marcus Publius ; ils consistaient en deux demi-circonférences chargées de gradins où se plaçait le peuple, chacune regardant un théâtre particulier, de

façon que les spectateurs de l'un tournaient le dos aux spectateurs de l'autre. Ces demi-circonférences étaient éloignées l'une de l'autre de toute la longueur de leur diamètre, de manière que lorsque le spectacle était achevé sur chaque théâtre, ces deux hémicycles, chargés de spectateurs, tournaient sur le pivot immense qui les soutenait, et, se faisant face l'un à l'autre, se joignaient alors ensemble, et formaient un cirque où l'on célébrait de nouveaux jeux, auxquels les spectateurs assistaient sans avoir été obligés de se déranger.

En citant cette merveilleuse construction, Eumolpe ne mentait point, car elle avait existé et avait servi; seulement il en exagérait les dimensions au delà du possible, et se vantait d'avoir vu ce dont il avait seulement entendu parler. Du reste, il avait des contes prêts sur tous les sujets dont on venait à parler, et quelqu'un ayant dit qu'on verrait le combat de plusieurs ours contre un lion, il raconta l'histoire d'un particulier de Salles, qui, ayant voulu donner un combat d'ours contre des hommes, avait acheté à la ville les criminels condamnés à mort pour en faire des combattants. Mais, quelques jours avant le spectacle, tous les ours avaient péri. Des voleurs, informés de cet accident, se procurèrent la peau de deux de ces animaux, y enfermèrent deux de leurs camarades, et allèrent les vendre à Démopharès, avec une recommandation expresse de les enfermer seuls dans la même cage. La nuit venue, les deux ours scièrent les barreaux de leur cage, poignardèrent les gardes de la ménagerie, puis le portier de la maison, et y introduisirent leurs camarades, qui la pillèrent et s'emparèrent, grâce à ce stratagème, des immenses trésors qui s'y trouvaient renfermés.

Une fois sur l'article des voleurs, Eumolpe ne tarit point en histoires terribles ou plaisantes, et une de celles qui intéressa le plus vivement l'auditoire fut celle d'un nommé Timoléon, qui, ayant introduit son bras par un trou qu'il avait fait à la porte d'un vieil avare, se sentit tout d'un coup clouer la main dans l'intérieur de la maison. Enchaîné ainsi à sa place, il allait être arrêté, grâce aux cris que poussait l'avare pour appeler ses voisins, lorsqu'il ordonna à ses compagnons de lui couper le bras à coups d'épée et s'enfuit

avec eux, laissant ce témoignage sanglant de sa tentative coupable et de son noble courage (1).

Cependant le cirque était rempli, et le peuple commençait à témoigner son impatience par des cris tumultueux. Alors arrivèrent les magistrats, qui prirent les places qui leur étaient réservées, en face de la porte qui menait dans la ménagerie où étaient renfermés les animaux qui devaient combattre. Cette ménagerie consistait en une longue voûte où aboutissaient les portes de chaque cellule. C'est dans cette voûte qu'on lâchait d'abord les animaux ; puis, quand ils s'étaient dégourdis et animés dans cet espace plus vaste déjà que leur cage, on leur ouvrait la porte de l'arène. Malgré les moyens que prenaient les entrepreneurs pour exciter ces animaux, il arrivait presque toujours qu'au moment où ils entraient dans le cirque ils paraissaient épouvantés. L'éclat de la lumière qui les éblouissait et la multitude de regards qui les suivaient les frappaient d'étonnement : ce n'était que lorsque les cris ou les blessures qu'ils avaient reçues les animaient, qu'ils combattaient avec courage.

Mais ne devançons pas les faits de notre récit. Les magistrats s'étant placés, comme nous l'avons dit, en face de la porte de la ménagerie, et près de la colonne autour de laquelle devaient tourner trois fois les chars qui voulaient disputer le prix de la course, on vit arriver successivement les femmes les plus notables de la ville. La plupart furent saluées par des murmures flatteurs. Silia fut la seule qui reçût des applaudissements ; elle gagna sa place, où l'accompagnèrent de nombreuses mains qui se présentaient de toutes parts pour lui servir d'appui, et enfin elle alla se placer au-dessous de Faustus, tandis qu'un de ses voisins tenait son

(1) Si nous avons rapporté quelques-uns de ces récits, c'est pour montrer combien il y a de similitude entre les anecdotes qui amusaient l'antiquité et celles qui nous amusent encore. *L'Ours et le Pacha* est né d'un conte antique, et il n'est pas une ville de France qui n'ait l'histoire de son voleur qui s'est coupé le bras pour échapper à l'infamie. Nous voudrions que cette note servît en même temps de commentaire aux détails de cette représentation, où l'on verra se reproduire, sinon les mêmes jeux, mais pour ainsi dire les habitudes les plus usuelles de notre vie actuelle.

parasol élevé au-dessus de sa tête et qu'un autre glissait un coussin sous ses pieds. Faustus, non moins attentif, rangeait les plis de son pallium; mais, moins hardi que ses jeunes rivaux, parce qu'il était plus amoureux, il laissait passer le torrent de flatteries dont elle était l'objet sans oser y mêler une parole. Ce trouble est gaucherie dans l'amant qu'on n'aime pas; il est un hommage inappréciable de la part de celui qu'on aime, surtout quand celui-là est renommé par son courage, l'élégance de sa parole et l'à-propos de son esprit. Mais Silia paraissait ne pas s'apercevoir de la présence de Faustus; elle confiait à celui-ci son éventail de plumes, à celui-là sa boîte de pastilles rafraîchissantes. Faustus semblait n'avoir rien, mais il avait la pensée : car tandis que la foule des adulateurs, attentive à tout ce qu'elle imaginait être une préférence, ne regardait que les mains, les yeux et le beau visage de Silia, celle-ci, légèrement penchée en arrière, avait pressé de ses blanches épaules les genoux de Faustus et lui avait confirmé silencieusement son aveu du matin : aussi Faustus semblait-il ne prendre aucun souci des attentions dont Silia était l'objet. Il n'en était pas de même du duumvir Bibulus qui venait d'arriver, et qui, placé avec sa femme, ses enfants et quelques favoris, dans une loge couverte de tapis et garantie du soleil par un rideau de soie, regardait ce triomphe d'un air d'humeur, se démenant, faisant des signes, et poussant l'emportement de sa sotte jalousie jusqu'à dire à sa femme :

— Vois ce niais de Faustus : il aime Silia, et permet qu'on l'adore ainsi devant lui sans rien dire.

— Et tu ne le permettrais pas sans doute si tu étais à sa place? dit Fortunata d'un ton aigre.

— Le duumvir regarda sa femme d'un air de colère, et répondit :

— Fortunata, je ne te demande pas où tu vas le matin quand tu dis aller aux bains publics, quoique ceux de mon palais soient plus riches et plus décents; je ne me suis pas informé du nom de celle qui occupait le lit de ton amie intime Marcia, la mère du débauché Métellus, que tu étais allée voir sous prétexte qu'elle était fort malade, et que j'ai rencontrée pendant ce temps revenant de sa maison de campagne : n'ouvre donc pas les yeux sur mes actions plus que je

ne fais sur les tiennes, et ne commençons pas une querelle qui pourrait être interminable si je voulais exposer tous mes griefs, et que je terminerai bientôt, si tu en ajoutes encore à ceux que je sais.

Fortunata ne répondit pas, et se contenta de détourner la tête et de saluer quelques personnes qui cherchaient ses regards; car, malgré les mésintelligences qui existaient entre elle et son époux, on savait qu'elle avait un grand crédit sur lui par l'ordre qu'elle mettait dans son immense fortune, et qui la rendait le meilleur intendant que Bibulus pût jamais avoir.

Bientôt cependant entrèrent les prêtres des divers temples élevés à Nîmes, et, après eux tous, les vestales, qui avaient la place d'honneur. Les portes du cirque s'ouvrirent aussitôt, et on promena autour de l'enceinte les images des dieux portées sur les épaules des prêtres.

Comme les hommes, elles étaient accueillies selon les sentiments divers des spectateurs. Quand la statue de Vénus passa devant la partie de l'amphithéâtre où étaient les femmes renommées par leur beauté, toute la brillante jeunesse se leva en applaudissant à la déesse. Les uns lui jetèrent des fleurs, d'autres des anneaux, des bijoux de prix. De l'endroit où était Silia ce fut une pluie de présents, car c'est ainsi que les jeunes gens témoignaient qu'ils se disaient amoureux. Faustus seul n'applaudit point, ne jeta rien. Silia s'en aperçut et lui dit :

— Pourquoi ne jettes-tu rien à la déesse?

— Parce que, répondit Faustus, il n'y a plus de Vénus au ciel, et je garde mes vœux pour celle qui est sur la terre.

Silia remercia Faustus par un sourire, et lui montra du doigt une énorme couronne qui avait été lancée par Pannichys. Le peuple se mit à siffler avec de grands cris, et la statue de Diane, la chaste déesse, ayant paru, le peuple l'applaudit avec frénésie, non point parce qu'il était plus fidèle aux préceptes de la déesse, mais par opposition aux applaudissements que les jeunes patriciens avaient donnés à Vénus.

De même que de l'endroit où était Silia beaucoup d'hommages étaient tombés aux pieds de Vénus, de même de la place où se tenait Chrysis des rubans de laine, des voiles, furent jetés à la chaste Diane.

— Ah ! s'écria le voisin de Silia, voyez, Faustus, votre belle protégée a jeté l'un des rubans de ses cheveux à la triple déesse : c'est d'un fâcheux augure.

— Quelle est donc cette jeune fille ? dit Silia vivement émue.

— Une vierge, dit Faustus, que j'ai rencontrée à votre porte avec son frère, en compagnie d'un certain poëte Eumolpe.

— Silia pâlit et dit d'une voix émue :

— Et les connaissez-vous ?

— Non, dit Faustus, mais j'ai été si frappé de l'étrange ressemblance qui existe entre vous et ces deux jeunes gens, que cela m'a intéressé en leur faveur. Le frère a l'air d'un noble jeune homme, et la sœur d'une vierge pure. Je n'ai pas voulu que ceux à qui le hasard avait donné quelque chose de vos traits fussent mêlés à la vile populace, et je les ai fait convenablement placer.

Silia était visiblement agitée : on eût dit que sa main eût voulu presser celle de Faustus ; ses yeux baissés semblaient vouloir cacher une larme, et elle répondit à Faustus, d'une voix où tremblait l'émotion maternelle :

— Je vous rends grâces pour ces jeunes gens.

Celui qui avait espéré faire tort à Faustus dans l'esprit de celle qu'il aimait en le dénonçant ainsi comme occupé d'une autre femme, fut surpris de l'agitation de Silia, et ajouta :

— Faustus a raison, jamais ressemblance ne fut plus extraordinaire. Vous pouvez en juger vous-même, car cette jeune fille regarde attentivement de ce côté.

— C'est inutile, répondit vivement la belle patricienne en se détournant.

Faustus avait remarqué le trouble de Silia, et, ne voulant pas le laisser deviner aux autres, il s'écria vivement :

— Ah ! voici Bibulus qui lève le coin de sa robe : les jeux vont commencer.

En effet, les chars attelés entrèrent bientôt dans la lice.

Les grandes factions des bleus et des verts, des jaunes et des roses, qui à Rome divisaient les amateurs, et qui à Constantinople faillirent ruiner l'empire par les tumultes qu'ils excitèrent, avaient aussi dans les provinces leurs partisans. Mais à Nîmes comme à Rome c'étaient les verts et les

bleus qui s'étaient partagé la faveur publique, et lorsque les chars firent le tour de l'arène, ils furent applaudis, selon la couleur qu'ils portaient, par chacune des factions. La plupart, en passant devant la loge de Silia, s'arrêtèrent, car ils appartenaient presque tous aux jeunes patriciens qui entouraient la noble Romaine, et ceux-ci, sous prétexte de donner quelques conseils à leurs cochers, avaient soin de faire admirer les richesses de leur char et de leurs chevaux. Quelques-uns même, affectant un mécontentement qu'ils avaient préparé, sautèrent du haut de leur place dans le cirque, et prirent les rênes des mains des cochers, qu'ils feignirent de renvoyer avec colère. Puis, s'adressant à Silia, tout en faisant piaffer leurs chevaux, ils lui criaient :

— Fais des vœux pour moi, et je suis sûr de la victoire.

— Vous savez que je suis de la faction bleue, disait Silia, et je parie une coupe d'airain de Corinthe pour celui qui conduit ces chevaux blancs, qui viennent sûrement d'Espagne.

— Je parie contre lui, dit Faustus. Puis élevant la voix, il cria au cocher :

— Milon, tu seras vainqueur, j'ai parié contre toi.

— Est-ce votre char? dit Silia.

— Oui, répondit Faustus, et je parie contre votre coupe une baignoire de marbre blanc.

— Et vous désirez perdre?

— C'est que j'y gagnerai de te faire un présent que tu n'eusses pas accepté sans cela, Silia.

— Eh! mais, je n'aurai donc rien à te donner? répliqua la belle Romaine.

— Oh! si tes lèvres ont touché la coupe que tu as engagée, mon char sera vainqueur, dussé-je aller moi-même conduire mes chevaux, et me faire montrer au doigt, comme ces jeunes étourdis.

— Eh bien, dit Silia, envoie-moi ta baignoire, je t'enverrai la coupe, et nous aurons gagné tous deux : voilà ce que je veux faire de notre pari. Maintenant, qu'il en arrive ce qui plaira aux dieux.

Cependant d'autres paris s'engagèrent. Les plus inexpérimentés, qui jugeaient de la force des chevaux par l'éclat des harnais, parièrent pour les chars les plus richement équi-

pés ; les vrais connaisseurs parièrent pour le char de Faustus, et Silia elle-même y engagea des sommes assez fortes.

Les courses des chars commencèrent. Le nombre de ceux qui devaient concourir, et qui s'élevait à seize, fut divisé en quatre courses de quatre chars, dans lesquels il y en avait un de chaque couleur.

Dans les trois premières épreuves les verts remportèrent la palme ; dans la dernière, le char de Faustus fut vainqueur, et resta seul chargé, dans la course définitive, de l'honneur des bleus. Non-seulement il avait à lutter contre des chevaux d'une vigueur éprouvée ; mais encore sa tâche était d'autant plus difficile que les autres avaient eu le temps de prendre des forces et de se reposer. La manière dont s'engageaient les paris vaut la peine d'être rapportée. On pariait d'abord pour la couleur, et si à la dernière épreuve chaque couleur avait eu un avantage égal, on pouvait défaire son pari. Ainsi dans cette circonstance, s'il fût resté deux bleus et deux verts, Silia aurait pu rompre ses gageures ; mais du moment qu'il n'y avait qu'un bleu, il fallait qu'elle suivît la chance jusqu'au bout, ou qu'elle abandonnât la moitié de ce qu'elle avait parié. Malgré le calme dont elle se vantait, Faustus devina, aux questions qu'elle lui faisait tout bas sur l'adresse de son cocher, sur la qualité de ses chevaux, qu'elle était fort inquiète.

— Silia, lui dit le tribun, n'as-tu pas de foi en ma fortune ?

— J'en aurais bien plus en toi-même, répondit Silia.

— Veux-tu donc que je descende dans le cirque ? répliqua Faustus.

— De plus nobles que toi y sont descendus, reprit Silia.

— Et de moins nobles aussi ont préféré mourir que d'y descendre, dit amèrement Faustus.

Cette réponse était justifiée par beaucoup d'exemples de la mort préférée à l'infamie de se mêler aux jeux du cirque. Silanus n'était pas le seul qui eût eu le courage de son honneur ; mais Silia, ne pensant qu'à son époux, devint confuse, rougit et baissa humblement les yeux. Faustus crut que ses paroles ne l'avaient blessée que par leur fierté, et il reprit plus humblement :

— Cependant, il y a un moyen de rendre honorable aux

yeux de tous la honte de leur servir d'amusement : c'est de tenter la victoire, non pour la chance d'un gain sordide, mais pour plaire à une femme qui demande cette preuve d'amour. Ordonne-moi de conduire mes chevaux, et je les conduirai.

Silia, poussée par la crainte de perdre l'or qu'elle avait engagé par vanité dans cette lutte, poussée aussi par ce puissant sentiment de tyrannie amoureuse des femmes, qui se plaît à demander quelquefois aux lâches des actes de courage, aux forts des actes de faiblesse, et aux nobles cœurs de basses complaisances, répondit à Faustus qu'elle désirait qu'il conduisît ses chevaux ; et, pour que personne ne doutât que cette complaisance était pour elle, elle donna à Faustus un large pan du pallium qui couvrait ses épaules, et qu'elle déchira malgré sa richesse ; et lui, s'étant dépouillé du sien, et ce lambeau à la main, sauta dans le cirque et courut à son char.

Le peuple aimait Faustus, et il applaudit avec fureur à ce qu'il avait sifflé dans les autres jeunes patriciens. Le duumvir, qui avait vu l'action de Silia, en pâlit de rage, et excita les rivaux de Faustus par d'amères plaisanteries. En effet, c'étaient les chars conduits par les jeunes patriciens qui étaient restés vainqueurs, et la course décisive eut lieu ainsi entre des hommes égaux par la naissance, sinon par le rang.

Faustus portait dans tout ce qu'il faisait une assurance et une liberté qui lui donnaient toujours l'air du maître de sa fortune. Ainsi, quand il monta sur son char et qu'il saisit les rênes, il sembla qu'il emportait la victoire avec lui ; les chevaux mêmes semblèrent le reconnaître sans qu'il les excitât : ils se relevèrent avec orgueil et se montrèrent impatients.

Bientôt le signal fut donné, et tous les chars s'élancèrent avec une rapidité si égale, qu'on eût cru les quatre chars liés ensemble ; mais les connaisseurs voyaient que deux des cochers poussaient leurs chevaux, et que deux autres les maintenaient pour conserver cette égalité, les plus forts voulant mettre d'abord les plus faibles hors de combat. Le premier tour s'acheva ainsi ; au second, le seul adversaire digne de Faustus se détacha en avant et les dépassa tous.

Les verts applaudirent, les bleus furent alarmés. Ceux-ci

disaient cependant : Il a forcé trop vite les chevaux. Les autres répondaient : Il s'est assuré le moyen de couper toujours la carrière à Faustus.

En effet,.celui-ci avait suivi l'exemple de son rival et le serrait de près ; mais son adversaire, attentif à chacun de ses mouvements, le croisait sans cesse avec une adresse qui désespérait les parieurs de Faustus. Ce manége dura jusqu'à la fin du second tour ; mais il avait grandement fatigué les chevaux du premier char, forcés à tout moment de changer de direction. Faustus l'avait prévu : dédaignant donc de retenir ses chevaux au moment où son adversaire semblait ne pas lui laisser de place entre son char et le mur du cirque, il les poussa si vivement, qu'ils devançaient déjà la roue de son adversaire, quand celui-ci, s'en apercevant, jeta vivement son char de ce côté, espérant heurter les chevaux de Faustus et les blesser ; mais le tribun avait prévu ce mouvement, et, s'arrêtant aussitôt, il précipita ensuite son char de l'autre côté avec une si habile rapidité, que son adversaire était loin derrière lui avant qu'il eût pu essayer à reprendre son avantage.

Longtemps l'attention de Silia avait été suspendue à cette course comme par une chaîne. Mais quand elle vit Faustus sûr de la victoire, elle se hasarda à regarder dans une loge où elle entendait une voix haletante murmurer à chaque tour :

Courage ! courage !

Et elle reconnut que c'était une jeune vierge, emportée par l'intérêt de la course, qui prononçait ces mots : elle était assise près d'Eumolpe, le cou tendu, les yeux fixes, et Silia reconnut sa fille à la rare beauté qui la distinguait.

En toute autre occasion Silia eût été fière de cette beauté ; mais l'accent de cette voix, si ardente pour le succès de Faustus, lui jeta dans le cœur les premiers germes d'un soupçon qui se développa si rapidement, que lorsque Faustus vint se remettre à son côté, au lieu de l'accueillir avec les doux transports que méritait sa victoire, elle lui dit :

— Tu me demandes si je suis contente ; ce n'est pas moi qui suis la plus contente du cirque.

Ainsi sont faites les femmes : elles accusent en raison d'un soupçon presque autant qu'en raison d'un crime ; et en

ce cas elles sont d'autant plus cruelles que n'ayant pas de raison à donner de leur humeur, elles s'indignent qu'on leur en demande compte, et veulent qu'on la supporte sans explication.

Si les jalouses savaient que c'est pour avoir trop souvent soupçonné à tort qu'elles finissent par soupçonner avec raison, et qu'on suggère l'idée des trahisons dont on accuse sans cesse, elles seraient plus raisonnables ou plus adroites. Mais en quel temps et en quel lieu la passion a-t-elle jamais été sage ?

Silia fit donc un mauvais accueil à Faustus après ce qu'il venait d'oser pour lui plaire, et elle lui tourna le dos d'une manière si manifeste que le duumvir lui-même s'en aperçut et trouva une occasion de se réjouir de la même chose qui l'avait d'abord si fort alarmé.

— Elle a abaissé l'orgueil de Faustus, disait-il : ce vaniteux tribun est descendu dans le cirque, et il n'aura que la honte de s'être donné en spectacle : c'est justice.

Cependant les jeux continuaient, et après les courses de char vinrent les combats des bêtes féroces entre elles; puis, après le combat des animaux, ceux des criminels contre ces animaux, et enfin ceux des gladiateurs.

Nous ne ferions pas la description de ces spectacles tant de fois racontés, sans un incident qui se rattache plus particulièrement à notre récit.

Parmi les gladiateurs on en avait remarqué un nommé Asclyte : il était d'une taille élevée et d'une beauté non moins remarquable que sa force; il avait plutôt l'air d'un noble guerrier que d'un vil gladiateur. Dans les combats divers qu'il avait eu à soutenir, il avait si facilement remporté l'avantage sur tous ses rivaux qu'aucun de ceux qu'il avait blessés n'avait été condamné à mourir, tant il semblait injuste de faire périr des hommes qu'aucun courage ne pouvait sauver d'une si grande supériorité d'adresse et de force. Ce triomphe perpétuel avait même fini par irriter le peuple contre lui, et ses cris demandaient toujours de nouveaux adversaires contre Asclyte.

Enfin il s'en présenta un dont la stature et l'air féroce étonnèrent le gladiateur, tout brave qu'il était. C'était un Breton dans la force de l'âge, horrible à voir à cause de sa

barbe inculte et de ses cheveux teints en rouge. Ses bras et ses jambes étaient couverts de peintures ineffaçables faites à la pointe du glaive, et c'est de cette coutume que leur était venu le nom de Pictes que leur avaient donné les Romains.

Le nouveau venu promena sur l'assemblée un regard féroce et hébété, et le reporta sur son ennemi avec la même farouche avidité qu'on avait pu remarquer dans l'œil sanglant d'un tigre, qui, dans le combat précédent, n'avait pas déchiré moins de trois hommes.

Asclyte avait demandé une nouvelle épée et un nouveau bouclier plus légers que ceux dont il s'était servi jusque là. Chacun s'en étonnait, estimant que les armes les plus fortes ne l'étaient pas trop pour résister à la vigueur des coups de ce nouvel Antée. Mais le but d'Asclyte était de fatiguer son robuste mais lourd adversaire par la rapidité de ses attaques et de ses retraites, et il avait besoin pour cela de ne pas être lui-même accablé par le poids de ses armes.

Ce manége lui réussit longtemps, et le peuple, qui l'entendait rire toutes les fois que le Breton, se croyant près de l'atteindre, frappait quelque coup terrible qui faisait siffler l'air, trouva la présomption d'Asclyte si insolente qu'il fit manifestement des vœux pour le Breton. Il sembla que la fortune les entendit, car, au moment où pour la vingtième fois Asclyte venait de tromper la fureur de son ennemi, après l'avoir légèrement blessé, il glissa dans le sang dont son épée avait déjà inondé l'arène et sentit sur sa poitrine le genou de son ennemi avant qu'il pût se relever.

Mille cris demandaient sa mort, et le Breton consultait de l'œil les mains levées autour de lui, pour savoir s'il devait frapper, lorsqu'un homme, d'un aspect sérieux et honorable, placé derrière Chrysis, s'écria :

— N'y a-t-il pas une honnête femme qui veuille intercéder pour ce brave soldat ?

Chrysis se retourna à ces paroles, et l'étranger lui dit avec un ton de commandement :

— Fille de Silanus, sauve la vie à cet homme !

Chrysis, poussée par une sorte de crainte religieuse en entendant le nom de son père, se leva toute droite, et portant son pouce en l'air, marqua ainsi qu'elle ne voulait point la mort de cet homme. Beaucoup de femmes de celles qui

l'entouraient imitèrent son exemple ; il gagna de proche en proche, et Asclyte fut sauvé. On remarqua qu'en se relevant il porta ses regards du côté où s'était fait entendre la voix de l'étranger, et qu'il y eut un regard d'intelligence échangé entre eux.

Cet incident fut l'occasion de nouvelles plaisanteries adressées à Faustus, et Métellus, celui qui l'avait d'abord malignement félicité devant Silia sur la belle étrangère qu'il avait protégée, s'empressa de lui dire :

— Tu es malheureux dans tes rivalités, Faustus ; on dit que cet Asclyte t'a précédé dans le cœur de Pannychis, quand elle habitait Crotone, et maintenant tu dois craindre qu'il ne te succède dans le cœur de ta nouvelle conquête, car c'est elle qui a demandé sa vie.

L'indignation de Silia la fit pâlir, et quoique durant la conversation qu'elle avait eue avec Faustus, elle lui eût laissé voir que c'était l'intérêt que lui avait montré cette jeune fille qui lui avait déplu, elle s'écria cependant avec colère :

— Comment un homme de cœur peut-il tenir de tels propos contre un enfant pur comme le jour ? et comment celui qui prétend l'avoir protégée peut-il les entendre de sang-froid ?

L'amante et la mère luttaient ainsi dans le cœur de Silia ; l'amante redoutant et détestant la beauté de la jeune fille ; la mère défendant son honneur avec noblesse.

Faustus était assez amoureux pour avoir décidé en lui-même de ne pas tenir l'hospitalité qu'il avait offerte aux deux étrangers pour ne pas alarmer davantage les soupçons de Silia ; mais cette mauvaise action lui coûtait : il fut donc heureux d'avoir à en faire une bonne selon les désirs de Silia, et il imposa silence au mauvais plaisant avec une telle autorité et des reproches si sanglants sur ses mauvaises mœurs qui lui faisaient calomnier celles des autres, que le jeune patricien baissa les yeux devant le regard irrité de Faustus, mais en se promettant de se venger de cette leçon, qui, au dire de chacun, n'était pas la première qu'il recevait du tribun.

Cependant les jeux de ce jour étaient terminés, ou plutôt le dernier plaisir réservé au peuple allait commencer. On

avait nettoyé l'arène, enlevé les débris des armes, effacé sous un sable jaune et brillant le sang dont elle était tachée, et on avait ouvert les portes à la multitude qui s'y était précipitée de toutes parts. Quand le cirque fut à peu près rempli de ce qu'il y avait de plus vile populace, le duumvir fit lancer dans l'arène et de diverses parties de l'amphithéâtre de petits carrés de bois en forme de dé, que chacun s'empressait de saisir : il en résultait un tumulte, des luttes, des combats qui cependant n'avaient rien de dangereux, car il était défendu de se servir d'autre effort que de celui de l'épaule pour écarter les concurrents, et celui qui eût été aperçu portant les mains sur un citoyen pour l'arrêter ou le repousser, eût été immédiatement chassé de l'arène par les licteurs. Les esclaves chargés de ces distributions avaient deux corbeilles différentes, l'une pleine de ces petits carrés de bois, l'autre chargée de légères feuilles d'ivoire qu'il distribuait dans les loges des patriciens et des riches plébéiens, afin que chacun eût part aux chances du hasard.

Bientôt tous les dés de bois et toutes les tablettes d'ivoire furent épuisés. On annonça que les lots allaient être distribués. Un crieur public, à qui sa voix puissante avait fait donner le nom de Stentor, rendu fameux par Homère, monta à une place élevée et demanda quel était celui à qui était tombé tel numéro. On n'appelait ainsi que ceux auxquels un prix quelconque était attaché. Ce fut pour les uns un objet de félicitation, pour beaucoup d'autres un objet de raillerie. C'était tantôt une mesure de blé, un attelage de bœufs, une acre de terre ; tantôt une paire de vessies, un chien mort, un grain de sable : cela produisait tour à tour de grands applaudissements et de grands éclats de rire. Il se trouva que la tablette donnée à Silia portait une table d'airain de Corinthe. Tout le monde se récria sur le bonheur qui la suivait partout, et quelqu'un, assis près d'Eumolpe, ayant dit que le bonheur ne lui paraissait pas si grand, le poëte s'empressa de l'apostropher, en lui disant :

— Ignorant, ne sais-tu pas que l'airain de Corinthe est le plus précieux des métaux, car il les renferme tous et réunit en lui toutes leurs qualités : solide comme l'acier, lié comme l'or, sonore comme l'argent, souple comme le cuivre, il ac-

cepte toutes les formes et les conserve durant des siècles dans leur pureté; et cependant c'est au hasard qu'on doit une si utile et si riche découverte.

Chacun ayant pressé le poëte de dire ce qui avait amené ce hasard, voici ce qu'il raconta :

Après le sac de Sagonte, Annibal, aussi fripon qu'un valet de comédie, ordonna qu'on jetàt dans un fourneau toutes les statues et tous les vases d'or, d'argent et d'airain qui avaient été enlevés de cette malheureuse ville. C'est de cette fusion qu'est sorti ce métal inestimable qui vaut mieux que le plus riche des trois.

Pendant qu'Eumolpe faisait ce récit, que, selon son habitude, il entremêlait de réflexions qu'il appelait philosophiques, le tirage des lots continuait. Nous ne les nombrerons pas; mais, s'il y en avait de ridicules, il s'en trouvait de magnifiques, et parmi ceux-ci on admira une maison de campagne meublée, un vaisseau propre à naviguer sur le Rhône, et une statue de marbre de Paros, estimée la plus belle de la collection de Bibulus. D'autres se firent remarquer par leur singularité : on eût dit véritablement que le hasard était le dieu de cette journée; car le héraut ayant demandé qui avait le numéro mille vingt, Cnéius se leva, et il se trouva que c'était une invitation à souper le soir chez Bibulus, qui devait réunir dans un grand festin les principaux de la ville, et par conséquent mettre le jeune Romain en présence de sa mère sans que celle-ci s'en doutât; car depuis longtemps elle avait quitté le cirque, et Faustus n'avait pas tardé à la suivre. Le crieur ayant encore demandé qui était le porteur du numéro mille cent un, Eumolpe se leva fièrement en souriant, et en disant qu'il était sûr que le hasard l'avait favorisé.

— Eh bien! lui dit le crieur, en suspendant malignement ses paroles, présente-toi ce soir au palais Bibulus, et tu recevras vingt coups de fouet sur les épaules.

Puis il ajouta au milieu des rires universels :

— N'oublie pas de venir, ou le duumvir t'en enverra cinquante par les mains du bourreau.

La colère d'Eumolpe ne fit qu'exciter de nouveaux rires contre lui, et la distribution continua avec des chances diverses.

L'heure était déjà avancée et chacun regagnait sa maison. C'était le moment où les courtisanes de bas étage, répandues autour du cirque, appelaient les passants par des regards provoquants ou par des paroles prononcées à voix basse; les unes vantaient la splendeur de leur demeure, les autres avaient un festin tout prêt à être servi et qui ne pouvait pas attendre; de vieilles femmes promettaient des vierges à peines sorties de l'enfance, et les débauchés faisaient leur marché au milieu de la foule, en feignant de prononcer en l'air des paroles destinées à l'oreille de ces femmes; puis ils gagnaient par des rues détournées la demeure qui leur avait été enseignée.

Cependant Cnéius entraînait rapidement sa sœur loin de ce hideux spectacle. Résolu à profiter de l'hospitalité que lui avait offerte Faustus, il s'informa de la rue où sa maison était située, et accompagné d'Eumolpe il l'eut bientôt découverte. Faustus n'y était point; mais il avait reparu pour ordonner qu'on accueillît avec distinction les hôtes qui se présenteraient. Le bain était préparé pour eux, et la nourrice de Faustus avait été chargée de prévenir tous les désirs de Chrysis.

Quand Cnéius sortit de la salle où il avait rafraîchi son corps et l'avait nettoyé de la poussière dont il était couvert, des habits plus riches que les siens lui furent présentés, et lui donnèrent une nouvelle grâce, sinon plus de beauté.

Cependant ni Eumolpe plongé dans la tristesse à cause du lot qui l'attendait à la porte du duumvir, ni Cnéius et Chrysis, tous deux absorbés par de nouvelles réflexions, ne s'aperçurent qu'ils étaient suivis par Gnaton, qui accomplissait ainsi les ordres de Pannychis, et par le vieillard qui avait poussé Chrysis à demander la vie d'Asclyte, et qui semblait très-envieux de connaître la demeure de ces deux jeune gens; mais ni l'un ni l'autre de ces curieux n'en put apprendre plus qu'il n'en avait vu ; car Gnaton ayant voulu interroger le portier de la maison de Faustus, celui-ci le repoussa avec mépris et refusa, en le menaçant du fouet, les pièces d'or que le misérable voulait lui faire accepter. Le vieillard, qui avait été témoin du débat, ne tenta pas de corrompre cet honnête esclave et se contenta de dire :

— L'honneur des maîtres fait la vertu des serviteurs; ce

que tu viens de répondre, esclave, me montre que Faustus mérite tout le bien qu'on dit de lui.

Et sur ces paroles il s'éloigna en prenant la route de l'auberge où était logé l'entrepreneur des jeux, celui qui avait fourni les bêtes féroces et les gladiateurs.

III

Silia était rentrée dans sa maison, bien assurée que Faustus l'y suivrait bientôt. Le rendez-vous qu'elle avait donné au duumvir ne pouvait avoir lieu qu'après que les jeux seraient entièrement terminés, et il restait plus de temps qu'il n'en fallait à Silia pour recevoir Faustus et apprendre ce qu'elle pouvait attendre de son amour. Aussi, dès qu'elle fut rentrée, elle se hâta de se renfermer dans la pièce la plus reculée de son gynécée; le demi-jour tant recommandé aux belles par Ovide fut adroitement ménagé. Elle dépouilla le costume somptueux qu'elle avait revêtu le matin pour se couvrir d'une légère tunique, et, demeurée seule avec son esclave Daphné, elle lui donna ses ordres secrets.

— Tu resteras, lui dit-elle, dans l'atrium à jour avec quelque esclave, et lorsque Faustus se présentera, tu sembleras ne pas l'apercevoir. Le portier refusera de le laisser entrer; Faustus insistera sans doute; alors avance-toi, et feins de prendre sur toi d'introduire Faustus, au risque de me désobéir. On sait assez que je te pardonne tout ce que tu fais pour qu'on te laisse faire.

— J'obéirai, répondit Daphné malicieusement, et je vous amènerai Faustus sans vous prévenir; car vous venez de prendre un costume dans lequel il faut qu'on soit surprise. Ce n'est pas un costume d'attente.

Silia prit un air sévère, et Daphné ajouta avec prière :

— Aimez-le véritablement, celui-là : il le mérite; il est jeune, il est beau, il est noble, et il vous aime.

— Et que t'a-t-il donné pour que tu plaides si bien sa cause?

— Il m'a donné, à moi qui le sers, bien moins qu'à vous dont il est l'esclave : un regard bienveillant et une parole flatteuse.

— Et quelques oboles d'or ?

— Bon pour le duumvir, reprit Daphné en riant, celui-là ne ménage point les présents; il est si riche!

— Et tu le sers fidèlement, ce me semble, reprit Silia d'un air railleur.

— Certes, répondit l'esclave, je vous vante son mérite quand j'en trouve l'occasion; ne viens-je pas de vous dire qu'il était riche.

Silia renvoya son esclave favorite et demeura seule dans son boudoir. Elle s'étendit sur un lit qui en occupait l'alcôve et se prit à réfléchir. Voici quelles furent ses réflexions :

Ce n'est plus, se dit-elle, le choix d'un amant qui me reste à faire, c'est le choix d'un mari, car je suis libre et maîtresse de moi maintenant, et mon amour ou mes faveurs ont d'autant plus de prix que ce n'est plus dans un marché clandestin ou une intrigue cachée que je les donnerai. Sans doute Bibulus est marié, mais la répudiation de sa femme ne lui coûterait probablement pas un grand effort. Faustus est libre et sera à moi quand je le voudrai; mais Faustus ne possède que des biens très-médiocres et qui lui permettent à peine de soutenir le rang qu'il occupe. Ma fortune est grevée d'emprunts et celle de mon époux est perdue pour moi comme pour mes enfants. Il serait donc déraisonnable d'accueillir les vœux de Faustus, du moins comme mari.

Faut-il le dire à la honte de Silia, peut-être à la honte des femmes, elle préférait l'opulence et ses plaisirs vaniteux, nous ne dirons pas au bonheur, ce serait peu, mais à son amour; car elle aimait Faustus. Il est vrai qu'elle retournait et recommençait sans cesse le même raisonnement pour voir s'il y avait de bonnes raisons pour choisir Faustus; mais l'ambition concluait toujours logiquement en faveur du duumvir. Lui seul pourrait adopter convenablement Cnéius et Chrysis, et obtenir pour l'un une charge considérable et donner une dot à l'autre. Faustus n'avait jamais été si loin du succès, à ce que pensait Silia; Bibulus, amant ridicule,

était devenu un excellent mari. Se donner à Bibulus pour son or, c'était infâme; l'épouser pour la même raison n'avait rien que d'honorable et de prévoyant pour une mère de famille. Bibulus triomphait, et cependant elle attendait Faustus; et, comme Faustus n'arrivait pas assez vite, elle commençait à s'alarmer.

C'est un dédale si inextricable que le cœur d'une femme qu'elle-même ne saisirait pas le fil qui doit l'y conduire, et qu'elle se laisse aller au hasard pour sortir de ses perplexités. Tout ce que Silia avait de raisonnement ambitieux et passionné, nous ne disons pas de raison, lui conseillait d'épouser Bibulus; tout ce qu'elle avait de cœur et de souvenir des principes de morale lui recommandait d'épouser Faustus : c'étaient deux passions et deux logiques en présence.

A l'âge où l'on commence la vie du cœur, on ne balance pas longtemps; à l'âge où elle est finie, on ne balance pas davantage : mais quand on est encore assez jeune pour aimer beaucoup et être aimée de même, et qu'on est déjà assez âgée pour prévoir que le moment va arriver où les vanités de la fortune seront les seules raisonnables, on hésite; et Silia hésitait.

A vrai dire, elle avait remis sa décision à prendre à ceux qui l'attendaient d'elle. Chacun, sans s'en douter, allait décider de son sort. Il fallait beaucoup d'amour à Faustus pour lutter avec les trésors de Bibulus; beaucoup de trésors à Bibulus pour lutter contre l'amour de Faustus.

Enfin celui-ci parut, Daphné le fit entrer tout d'un coup, sans prévenir, sans frapper, sans gratter; car on grattait à la porte des dames romaines comme à celle des reines d'Espagne, et l'on conseillait aux amants d'y user plutôt leurs ongles que de se retirer.

Silia qui s'était préparée à être surprise le fut réellement, la préoccupation l'avait gagnée plus qu'elle ne pensait. Aussi ce fut avec un naturel parfait qu'elle rougit jusqu'au blanc des yeux et qu'elle se couvrit mal d'un pallium jeté près d'elle, et qui devait la cacher et la découvrir assez pour qu'elle parût pudique et restât provoquante.

Daphné s'excusa en s'enfuyant, et Silia demeura avec Faustus, qui s'approcha avec la plus douce espérance.

Les grands Romains de Corneille et les plaisanteries de

Boileau contre les Brutus galants et les Catons dameret nous ont un peu habitués à nous imaginer les hommes de cette nation et de cette époque comme de sévères esprits sans cesse occupés de graves intérêts ou de sérieuses discussions. A supposer que ce caractère fût vrai pour la Rome républicaine, il ne l'était pas pour la Rome impériale. Les occupations de l'amour étaient une affaire aussi importante à la cour du froid Auguste qu'à celle de notre libertin Louis XV. L'antiquité nous a laissé des codes amoureux qui eussent fait encore la leçon à nos petits maîtres de ruelle. Faustus n'était pas de ceux-là; mais Faustus aimait et savait ce que c'est qu'aimer. Il s'approcha de Silia et lui dit doucement :

— Pourquoi cette frayeur à mon aspect, Silia ?

— Je n'ai aucune frayeur, Faustus, mais je ne t'attendais pas... je me croyais seule... j'étais fatiguée, je reposais.

— Pourquoi, dit Faustus en retenant la main qui étendait le pallium, pourquoi me dérober ces charmes que j'adore et qui me semblent préférables à ceux de Vénus, la déesse de la beauté ?

Cette flatterie n'écarta point la tristesse du front de Silia, et elle répondit :

— Oui, Faustus, tu m'aimes et je t'aime, mais nous sommes tous deux des insensés.

— Tu m'aimes, Silia ! s'écria Faustus ravi.

— Pourquoi te le cacher et qu'importe que je te le dise, à moins que ce ne soit pour te donner un regret comme à moi ?

— Que veux-tu dire ?

— Que je ne veux pas avoir seule le désespoir de t'avoir aimé et de n'avoir pu être à toi, et que je veux que tu te dises aussi : Elle m'aimait et elle m'a refusé !

— Silia, tu me tiens d'étranges discours; Silia, je t'aime, et si j'espère, je ne te l'ai pas dit.

Silia sourit et répondit doucement :

— Faustus, tu as trente ans et moi aussi; nous ne sommes plus des enfants qui marchons en aveugles dans notre amour jusqu'au moment où une occasion ouvre la porte au déshonneur. Tu sais ce que tu veux de moi, et je ne prétends pas que tes désirs me soient une injure et me fassent horreur.

— Eh bien, Silia ! reprit Faustus en s'approchant d'elle.

— Eh bien, dit Silia, nous serions deux insensés si nous écoutions cette passion.

— Insensés d'être heureux !

— Insensés de perdre, toi ton avenir, et moi la considération qui m'est nécessaire. Tu n'es pas riche, Faustus ; mais tu es un de ces hommes dont les talents valent la plus riche dot. Je suis moins opulente que tu ne le crois, j'ai une fille à qui je ne peux donner que sa bonne renommée, et la réputation d'une fille dépend plus qu'on ne pense de celle d'une mère.

Faustus se tut assez embarrassé de la justesse de ce raisonnement. Les femmes qui se défendent en parlant de leur vertu ne persuadent pas. Celles qui nous opposent un intérêt raisonnable et honorable nous arrêtent bien autrement.

— Tu le vois, continua Silia, je ne fais avec toi ni vaine pudeur ni protestations fausses ; je te dis ce qui est vrai et ce qui est juste. Et c'est parce que je savais que la justice et la vérité ont un grand pouvoir sur ton cœur que je t'ai reçu ici, où je suis presque à ta discrétion.

Et disant ces paroles, Silia s'était pour ainsi dire laissée voir dans toute sa beauté et dans toute sa faiblesse ; elle avait jeté sur elle-même un regard qui semblait dire : Vois comme je suis belle, vois comme nous sommes seuls ! Faustus ne comprit pas le sens des paroles de Silia, mais sa vue lui révéla tout ce qu'elle voulait, et il s'approcha d'elle avec ardeur en lui disant :

— O Silia ! pourquoi penser à l'avenir, à demain, quand le bonheur est si près de nous ?... Silia ! Silia !...

Elle le repoussa avec faiblesse.

— Faustus, lui dit-elle, vous êtes sans générosité.

— Oh ! pardonne, si tu m'aimes.

— C'est parce que je t'aime que je ne te pardonne pas ; c'est parce que je me suis fiée à toi comme à un ami que je ne puis te pardonner... Tu ne m'as pas comprise, Faustus ; tu crois que je joue ici la pudeur alarmée et qui se débat : oh non. Je t'aime, Faustus, et t'appartenir serait mon bonheur, un bonheur que j'avoue ; mais, Faustus, si je me donnais à toi, ce serait ma vie que je te donnerais, et la tienne que je te demanderais en échange ; ce serait plus que ton

nom et ta main si j'étais libre ; ce serait ta considération, tes espérances, tes projets, ton avenir, perdus peut-être, parce que tu serais à moi ; ce serait de braver les lois et les mœurs, ce serait de traiter comme ton épouse celle qui ne le serait pas, d'obtenir pour elle un respect qu'elle ne mériterait plus; ce serait l'impossible.

— Silia, s'écria Faustus, c'est un mot que je ne connais pas ; tout ce que tu demandes tu l'obtiendras, tout ce que tu crains je le repousserai.

— L'oserais-tu? dit Silia véritablement émue.

— Par les dieux ! je te le jure...

— Tu m'aimerais donc assez si j'étais libre pour me donner ton nom et ta main?

Faustus, tout emporté qu'il était par la passion, se tut un moment et reprit presque aussitôt :

— A quoi bon parler de ce qui ne peut être ?

Cette fois Silia, pâle et tremblante, le repoussa violemment et demeura comme anéantie. Elle venait d'apprendre une chose qu'elle ne savait pas, si habile qu'elle pût être. C'est qu'il était une chose que Faustus ne lui eût pas sacrifiée, c'était son nom. Et ceci est vrai : il y a des hommes, et les exemples ne manquent pas, qui, entraînés dans un amour déraisonnable, sacrifient à une femme leur considération et la considération de leur nom, leur fortune, l'amitié des plus dévoués, l'estime des plus honnêtes, la protection des plus puissants ; qui acceptent pour elle l'exil du monde, ses calomnies et plus encore ses risées, et qui ne donneraient pas leur nom à cette femme. C'est qu'alors plus qu'aujourd'hui, dans ce temps où la société était basée sur la famille, le nom était un patrimoine dont on était bien plus responsable que de son propre honneur. César le débauché répudiant sa femme en disant que l'épouse de César ne devait pas même être soupçonnée, nous montre ce qu'était chez les Romains cette religion du nom. Celui qu'on avait appelé le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris portait sans embarras cette mauvaise réputation, et ne voulait pas cependant que sa femme pût être accusée.

Silia avait vu tout cela dans la physionomie de Faustus et dans sa réponse évasive, car Faustus était trop amoureux pour lui dire la vérité, et trop honnête homme pour la trom-

per. Ce fut donc à la fois un désespoir et une humiliation. Le choix de Silia venait de se faire : elle sera l'épouse du duumvir, si pourtant le duumvir le veut, car l'échec que venait d'éprouver Silia devant Faustus lui faisait douter de sa victoire sur Bibulus.

Tout ce que nous venons de dire avait été l'affaire d'un moment; mais la position avait été changée comme par un coup de foudre. Silia, suffoquée par ses larmes, cacha sa tête dans les coussins de son lit et se laissa voir pleurer, car elle était encore plus désespérée qu'humiliée. Elle aimait si bien Faustus qu'elle ne lui avait pas encore préféré sa vanité; mais enfin ce sentiment, qui était désormais sa dernière défense, finit par triompher.

Faustus cependant ne comprenait pas cette douleur. Il croyait qu'on n'avait pas compris son refus, parce qu'il ne l'avait pas nettement exprimé; il pensait n'avoir rien dit parce qu'il n'avait pas parlé; il implorait donc une parole de Silia pour avoir l'explication de ses larmes. Enfin elle parvint à les dominer et dit à Faustus avec une franchise qui le rendit confus :

— Si tu m'avais assez aimée pour me dire : Tu seras mon épouse, j'aurais peut-être consenti à n'être que ta maîtresse; car je t'aime assez pour te préférer à moi; mais j'eusse voulu que tu me laissasses l'honneur de cette générosité. Tu m'as ravi la seule chose que j'eusse à te sacrifier : ta prudence m'a prévenue. Je t'en félicite, et te souhaite tout le bonheur possible.

— Silia, tu oublies que je le voudrais; que c'est impossible.

— Tu m'as dit ne pas connaître ce mot.

— Silia, sois assurée que pour ton amour...

— Oh! assez, n'en parlons plus. Je ne te hais pas pour ce que tu viens de faire; et je ne te mésestime pas. Je te demanderai demain un grand service, Faustus; un immense service, honorable pour tous deux.

— Oh! je te jure, Silia...

— Je n'ai pas besoin de serments, c'est une bonne action, tu la feras. Adieu.

Elle lui montra la porte du doigt, et il sortit accablé, s'expliquant mal la secrète pensée de Silia et se demandant s'il n'existait pas une raison cachée qui avait dicté sa conduite.

Nous ne le suivrons pas dans la longue excursion qu'il fit hors de la ville, et durant laquelle il se dirigea un moment vers le camp occupé par sa légion, cherchant dans ses devoirs une distraction à ses chagrins. Il évita même de rentrer chez lui, ne se sentant pas le courage d'offrir à ses hôtes les soins empressés qu'on doit à des étrangers. Nous resterons auprès de Silia, qui, dès qu'elle fut seule, se leva avec colère et, ayant appelé ses femmes, se fit vêtir d'une nouvelle tunique, la plus épaisse et la plus longue de sa garde-robe, et quitta l'appartement supérieur pour se rendre dans le tablinum; car l'heure s'approchait où le duumvir Bibulus allait venir.

Silia s'était montrée à Faustus et livrée pour ainsi dire à lui; mais autant elle eût voulu lui appartenir, quoiqu'elle fût sûre de l'arrêter, parce qu'il l'aimait; autant elle sentait d'éloignement pour le duumvir, et craignait de s'exposer à une lutte brutale qu'il eût tentée s'il en eût trouvé l'occasion. Elle s'était défendue de l'amour de Faustus tout en excitant cet amour même; et elle se protégeait matériellement contre les désirs moins ardents, mais plus effrontés de Bibulus.

— Celui-ci arriva enfin; il n'eut pas besoin d'esclave adroitement placée à la porte pour l'introduire, il entra tout droit en jetant son nom au portier comme un laissez-passer qui ne devait pas trouver d'obstacle, et qui n'en trouva pas en effet. Lorsqu'il entra dans le tablinum, Silia, qui était assise, se leva et l'accueillit comme on devait recevoir le duumvir, c'est-à-dire le premier magistrat de la colonie.

— Ce n'est pas le duumvir qui entre, belle entre les belles, s'écria-t-il, c'est ton esclave.

— Tu m'as demandé un rendez-vous, Bibulus, je te l'ai accordé; que me veux-tu?

— Eh! reprit celui-ci, ce que j'ai toujours voulu, ton amour.

— Et, quand je te le donnerais, où cela te mènerait-il? dit Silia d'un air hautain.

— Mais où mène l'amour d'une femme, dit Bibulus, en se donnant un air léger que l'ampleur de son ventre rendait grotesque.

— D'ordinaire il mène à l'épouser quand elle est libre.

— Mais tu ne l'es pas.

— Alors tu vois que cela ne te mènera à rien.

— Allons, noble Silia, reprit Bibulus, ne joue pas avec moi les sentiments exagérés ; qu'est-ce que le nom d'un homme ? c'est la moindre chose.

— Sans doute, quand cet homme n'est rien ; mais quand il est le premier de la ville, et peut-être du monde, on y tient.

— Il est vrai que le nom du duumvir Bibulus est quelque chose, reprit celui-ci d'un air satisfait ; mais il est donné.

— On peut le reprendre, surtout quand il a été confié à une femme qui en est aussi embarrassée que des parures dont tu la charges. En vérité, tu feras mieux de promener avec toi une idole chargée de joyaux et de la faire asseoir dans un festin à tes côtés ; elle montrerait aussi bien que Fortunata combien tu es riche, et ne ferait pas rire à tes dépens.

— C'est très-bien, dit Bibulus, je puis la répudier, et il y a longtemps que je le médite. Fortunata ne m'est plus utile ; ma fortune est en ordre, et la sotte ne m'a été bonne qu'à cela, rien qu'à cela, je te le jure. Mais je le ferais, je la répudierais, que cela ne me servirait de rien.

— C'est ce que je pense aussi, dit Silia, et je ne t'en ai parlé que parce que je voudrais te voir enfin maître de faire ce qui te convient. Tu comprends qu'il est odieux de savoir qu'on ne peut recevoir la visite d'un ami sans qu'il y ait derrière ses pas une Mégère qui le fasse guetter et qui calomnie les entrevues les plus innocentes.

— Oui, dit Bibulus, Fortunata est jalouse.

Silia le regarda d'un air de pitié.

— Jalouse ! dis-tu ? de ta liberté, je le crois ; de ta personne ou de ton amour, cela me semble difficile après s'être si longtemps et si souvent consolée de ton abandon.

Bibulus se mordit les lèvres et répliqua :

— Laissons là Fortunata et parlons de nous.

— Tu as raison ; parle donc. Qu'as-tu à me dire ?

— Mais... ce que je t'ai dit si souvent.

— Et j'ai toujours à te répondre la même chose.

— Silia, as-tu oublié que ce ne sont pas des vœux stériles que je t'offre ?

— Tu veux m'acheter, Bibulus ; je te remercie, je ne suis pas à vendre.

— Jamais tu ne m'as parlé avec cette humeur, Silia. Mes présents paraissaient te plaire.

— Et je les ai fait enfermer dans un coffre pour te les rendre le jour où tu me les reprocherais.

— Ah ! j'en jure tous les dieux, je ne te les reproche pas : mais tu me hais donc bien ?

— Te haïr ! Bibulus, dit Silia d'un air caressant ; as-tu l'habitude d'être haï par les femmes ? Non assurément.

La vanité du duumvir s'éveilla.

Silia continua :

— Tu sais trop le contraire, et peut-être est-ce ce qui m'épouvante. Si tu étais pauvre, qui sait ? l'offre de tes biens, si modiques qu'ils fussent, me toucherait peut-être parce que tu me sacrifierais quelque chose, ton aisance, ton bonheur. Mais tu m'offrirais dix talents d'argent, tu m'offrirais dix talents d'or, tu m'en donnerais cent, qu'est-ce que cela me prouverait ? que tu es immensément riche. Celui qui donne au mendiant un coin de son manteau de pourpre brodé d'or, lui donne plus que celui qui lui jette son manteau de laine ; et pourtant, celui qui donne son manteau de laine a plus d'humanité dans le cœur, car il se dépouille tout à fait. Ainsi, je te l'ai dit, tes dons ne me prouvent qu'une chose, c'est que tu es riche.

— Et assez amoureux pour les élever à un taux qui dépasserait peut-être tout ce que tu disais.

— Oh ! reprit Silia en riant, ce serait un terrible événement chez toi. Non, Bibulus, puisque tu me trouves belle, il faut que tu puisses m'admirer gratuitement, car je suis sûre que Fortunata t'arracherait les yeux si tu disposais d'un sesterce sans sa permission.

Silia disait la vérité, et Bibulus le reconnaissait intérieurement ; mais sa vanité se refusait à l'avouer.

— Fortunata ne m'a pas empêché de donner les jeux qui ont eu lieu aujourd'hui.

— Elle t'en a si peu empêché qu'elle te l'a permis, et qu'elle a payé la dépense elle-même.

— Qui t'a dit cela ? s'écria Bibulus avec colère.

— Mais... ceux à qui elle s'en est vantée. Gnaton, à qui

l'entrepreneur des jeux remet en secret le dixième de ce que tu lui as payé.

— Gnaton, cet infâme... si j'en étais sûr...

Il s'arrêta, puis il reprit :

— Mais pourquoi revenir sans cesse à Fortunata? Laissons-la en paix, elle ne s'occupe point de ce que je fais... Sois franche, Silia... m'aimes-tu et ne me préfères-tu pas cet insolent Faustus?

— Faustus! s'écria vivement Silia. Ah! je te jure que ce n'est pas un rival à craindre. Suffisant et si fier de sa beauté qu'il se croit maître d'une femme par cela seulement qu'il lui parle.

— Et pourtant il t'aime.

— Je ne sais et m'en occupe fort peu, et j'ai eu tort.

— Pourquoi? le regrettes-tu?

— Qui pense à cela? Mais à présent que j'y pense, son amour est un amour véritable; oui, ce doit être une passion bien violente que celle qui l'a poussé à une action aussi coupable que celle qu'il a faite.

— Quelle action?

— Il a fait solliciter Silanus de me répudier.

— Lui! et dans quel but?

— Il voulait, m'a-t-il dit, essayer de me toucher par l'offre de sa main, puisque son amour m'était indifférent.

— Il voulait t'épouser?

— C'est un fou. Il a trop oublié que l'éclat de son nom n'égale pas celui de Silanus, et que, malgré l'illustration de la famille des Faustus, elle n'est pas à comparer à celle de la famille Cornélienne dont je suis.

Silia, seule à Nîmes, loin de son époux, menant une vie qui, disait-on, n'était pas exempte de reproches, avait fait oublier son rang et la noblesse de sa race; mais elle les rappela assez à propos à Bibulus pour qu'il crût à la proposition d'un homme aussi honorable que Faustus, et que par un retour secret il rougît de la naissance obscure et des manières de Fortunata.

— Et tu n'épouserais pas Faustus, si tu étais libre? dit-il.

— Je n'épouserais point un homme que je n'aime pas.

— Et si nous étions libres tous deux? ajouta Bibulus.

Silia devint sérieuse, et puis se mit à sourire.

— Nous ne le sommes ni l'un ni l'autre; à quoi bon faire des rêves qui troubleraient mon repos plus que le tien?

En parlant ainsi elle se leva.

— Silia, dit Bibulus, dis-moi un mot et je te jure...

— Non, dit Silia, ne me parle pas ainsi ; est-ce en un moment qu'on décide de sa destinée?

— C'est ainsi que j'ai toujours agi.

— Oh! moi, je suis plus prudente, et j'ai besoin de temps.

— Silia, lui dit Bibulus, tu assistes ce soir au festin que je donne à tous les nobles citoyens de Nîmes? Mets sur ta tête une couronne de bluets et je devinerai...

— Je n'irai pas chez toi, Bibulus; je hais trop Fortunata et j'aime trop... Je ne sais ce que je dis, d'ailleurs je connais ta splendeur : ce sera un enchantement que cette fête, et j'y souffrirais plus que je ne veux, ou j'y succomberais trop aisément; je préfère n'y pas aller.

— Viens-y.

— Non, Bibulus, Sémélé fut brûlée pour avoir voulu voir Jupiter dans sa majesté, et il n'y a que Junon, son épouse, qui puisse le regarder ainsi.

— Eh bien! la place de Junon est à prendre dans mon olympe. Viendras-tu?...

— Si j'y entre jamais, je n'en veux plus sortir.

— Eh bien! viens reconnaître ton empire.

— Je le regretterais trop s'il me manquait.

— Je jure par Jupiter que tu l'as conquis. Viens.

— J'irai, mais pour ne pas me faire remarquer par mon absence et aussi pour humilier Faustus. Car, écoute, Bibulus, je te parle naïvement. Je sais bien que tout ce que nous venons de dire, ce sont des propos en l'air ; mais, je t'en prie, flatte-moi de ton amour... montre à ce Faustus que je suis aimée par quelqu'un qui lui est supérieur par toutes les qualités qui distinguent un homme, la puissance, le courage et l'esprit. C'est une petite vengeance de femme ; mais, tu me comprends, toi qui les connais si bien.

Et, sans attendre sa réponse, elle le quitta en le flattant du regard et du sourire, et après lui avoir abandonné sa main qu'il couvrit de baisers et qu'elle retira en laissant échapper un soupir, qui disait combien elle était émue.

Bibulus sortit ravi.

Certes, le manége de Silia eût été capable de faire prendre
ı duumvir une détermination aussi importante que celle de
'pudier Fortunata, si depuis longtemps elle ne l'avait ac-
ıutumé à cette idée, et si d'un autre côté elle ne l'avait
ise en avant dans un moment où Bibulus avait, pour ainsi
re, décidé d'en finir avec sa femme.

Qu'on nous permette de raconter ce qui l'y avait poussé.
On se rappelle cet Asclyte, gladiateur vaillant, qui avait dû
vie à l'intercession de Chrysis. Sa beauté avait flatté la
ıe et excité les désirs de nobles dames, et parmi celles-là,
ırtunata avait été la plus ravie des charmes du gladiateur.
n message avait averti le vainqueur, et ce message lui avait
é porté par l'esclave confidente, qui était alors partie né-
ssaire du mobilier d'une dame romaine. Mais alors, comme
ıjourd'hui, la discrétion qui se vend n'a besoin que de
ouver un marché plus avantageux pour devenir trahison;
Psyché, l'esclave de Fortunata, ne portait jamais ses
crets messages qu'après les avoir confiés au duumvir qui
issait faire volontiers, se souciant fort peu de la vertu de sa
mme qui ne lui rapportait rien.

Soit que celui que Fortunata envoyait à Asclyte lassât la
atience du duumvir, soit que Psyché, qui pensait profiter
our son compte de la répudiation de Fortunata, eût excité
ı colère de Bibulus assez adroitement pour qu'il se décidât à
unir; soit toute autre raison, le mari avait ordonné à
syché de remettre le message, et avait juré par les ser-
ıents les plus puissants qu'il tirerait vengeance de ce der-
ier affront.

Du reste, Psyché était sortie de la maison de Bibulus en-
eloppée d'un long voile, et avait gagné l'hôtellerie où
sclyte était logé avec son maître. Elle l'avait fait appeler,
t lui avait demandé s'il voulait consentir à accorder un
ıoment d'entretien à une femme qui s'était éprise de ses
harmes.

La manière dont ce message fut apporté et fut accueilli
ıérite qu'on la rapporte. Elle est une preuve que toute dis-
olution arrive aux mêmes résultats : et ce n'est pas sans
uelque étonnement qu'on retrouve les mœurs de notre
XVIIIe siècle, dans ces temps de débauche, et jusque dans
eurs plus fines nuances.

— Quelle est cette femme, dit Asclyte, qui ne craint pas de faire de faire de pareilles propositions à un gladiateur?

— C'est cette qualité, répondit Psyché, qui fait votre plus grand charme. Il est des femmes d'un goût bizarre et pour qui l'amour n'a de prix qu'autant qu'il s'offre à leurs yeux sous les traits d'un esclave, d'un gladiateur, d'un athlète, d'un mime, ou d'un muletier. Ma maîtresse est de ce nombre, les nobles rangs de l'orchestre n'attirent pas ses regards: c'est des extrémités de l'amphithéâtre ou du fond du cirque que part le trait qui l'enflamme.

— C'est donc de la femme d'un artisan ou de toi-même que tu parles? répondit Asclyte.

— De moi? dit Psyché avec mépris; tu te trompes, il me faut de plus illustres amours, je ne veux pas d'un amant qui pourrait un jour porter sur la croix le souvenir de mes faveurs. Ce goût ne convient qu'aux nobles patriciennes. Sans doute il réveille le dégoût de leur amour usé; mais j'ignore quel bonheur elles trouvent à livrer leurs charmes au vil gladiateur dont les bras gardent encore le stigmate du fouet. Pour me plaire il faut porter au moins le noble anneau des chevaliers.

— Je le crois, dit Asclyte, car il est d'or.

— Ah! reprit Psyché sans répondre à cette épigramme; j'avais oublié de te dire que voici une bourse qui accompagne mon message.

— A quelle heure dois-je partir, et où faut-il que j'aille?

— A la troisième heure de la nuit tu seras aux environs du temple de Diane; j'y serai, et je te servirai de guide.

Il n'y avait qu'un moment que Psyché venait de quitter Asclyte, lorsqu'on vint avertir le gladiateur qu'un vieillard le demandait. Celui-ci, l'ayant emmené dans l'endroit le plus secret de la maison, se découvrit la tête, qu'il avait tenue couverte jusque là d'un pan de son pallium qui dérobait à tous les yeux les traits de son visage.

A l'aspect de cet homme, Asclyte fut violemment troublé, et le vieillard lui dit:

— Ta pâleur me dit que tu me reconnais; mais elle me fait craindre que je ne retrouve plus Asclyte tel que je l'ai quitté, indigné du métier infâme où l'a réduit son

esclavage et prêt à tout entreprendre pour s'en affranchir.

Asclyte baissa la tête, et une vive rougeur succéda sur son visage à la pâleur qui s'y était d'abord répandue.

— Vindex, répondit-il, lorsque tu m'as rencontré à Toulouse au moment où je venais d'être fait captif dans les Pyrénées, j'étais encore plein du désir de cette liberté sauvage qui nous y accompagnait. L'idée d'obéir à un maître me révoltait, parce que j'ignorais ce qu'était l'esclavage. Toi-même tu m'en as fait alors une peinture odieuse; et je t'ai promis tout ce que tu voulais, parce ce que je te croyais. Mais les malheurs dont tu me menaçais ne sont point venus. Mon maître me nourrit abondamment, je suis logé dans les meilleures hôtelleries des villes où nous allons, quelquefois dans les palais des particuliers qui donnent des jeux au peuple. Je suis vêtu avec magnificence, des plaisirs de toutes sortes nous accompagnent; nous sommes l'objet du désir des plus nobles patriciennes, et c'est à nous qu'elles réservent leurs applaudissements le jour, et leur amour la nuit. Pour tout cela je combats dans le cirque, moins souvent et avec moins de danger que je ne le faisais pour avoir dans mes montagnes un pain misérable et un asile dans quelque caverne humide.

Vindex regarda Asclyte avec tristesse, et reconnut que le jeune homme vaillant et fier, qu'il avait quitté à Toulouse, s'était laissé corrompre à son esclavage, comme une jeune fille, d'abord pudique, se laisse aller à la prostitution; car la prostitution donnait alors, comme aujourd'hui, ce que la vertu ne donne pas. Le vieillard comprit que ce n'était plus avec les sentiments généreux d'autrefois qu'il obtiendrait ce qu'il voulait de cet homme; mais, comme il en avait besoin, il se conforma à ses nouveaux désirs, et lui répondit :

— Tu as raison, Asclyte; tous ces avantages sont dignes d'être considérés; mais tu ne les possèdes que d'une manière bien précaire. Ils sont à la merci du pouce d'une femme, et si aujourd'hui même je n'en avais excité une à demander ta vie, tu ne te réjouirais pas à l'heure qu'il est du sort que tu as.

— Je le sais, dit Asclyte, et je t'ai reconnu quand tu as parlé. Bien que ta voix n'ait été entendue que de peu de

personnes, elle est venue jusqu'à moi au milieu du cirque, tant celui qui attend la mort sous le glaive saisit avec avidité le moindre murmure qui lui apporte une espérance. Enfin je suis encore prêt à t'obéir, si ce n'est avec la même foi, ce sera avec le même empressement.

Vindex ne crut pas devoir se fier à ce mouvement de générosité que la moindre circonstance pouvait arrêter, et il s'empressa de répondre :

— Je suis sûr de te retrouver digne de l'estime que j'avais conçue pour toi; aussi ce n'est pas pour te rendre à ta misère que je viens te demander de servir nos projets : c'est pour t'assurer dans la liberté ces biens, si doux qu'ils te font même chérir l'esclavage. Crois-tu, Asclyte, que ceux qui nous auront servi à renverser la tyrannie seront oubliés par nous? ce serait nous faire injure. Une riche part de la dépouille de Néron et de ses favoris sera leur récompense. N'es-tu pas jaloux de posséder les riches habits que tu portes, de commander dans la maison où tu entres la nuit furtivement et comme un voleur, et d'envoyer d'amoureux messages à qui tu voudras au lieu d'en recevoir de tu ne sais qui?

Asclyte sourit à ces paroles et répondit à voix basse :

— Et à quand l'exécution de tes projets?

— A cette nuit, à la sixième heure. Il y a une fête splendide dans le palais du duumvir; tu t'y introduiras, accompagné de tous tes camarades. L'ivresse aura eu le temps de passer des maîtres aux esclaves; enchaînez ceux-ci et emparez-vous des autres. Une fois Bibulus et Martius en votre pouvoir, je me charge du reste.

— Mais il y a une légion entière aux portes de Nîmes, et à peine puis-je répondre de deux cents hommes.

— Je saurai paralyser l'effort de cette légion.

— Faut-il donc égorger Faustus dans le festin?

— Garde-toi bien de le toucher, s'il s'y trouvait, et laisse-le libre.

— Est-il donc gagné à ta cause?

— Il sera gagné, je te le jure, à l'heure convenue.

— En ce cas, rien ne peut trahir notre succès.

— Rien que ta négligence, Asclyte. Ne tarde pas surtout. Tu sais que c'est pour avoir dormi trop tard que les conjurés

qui devaient surprendre Auguste au Capitole ne l'y trouvèrent plus.

— J'ai de quoi me tenir éveillé d'ici là, répondit Asclyte.

— Que veux-tu donc faire?

— Peut-être choisir la maison dont je veux devenir le maître.

Après ces paroles ils se séparèrent, et Vindex reprit le chemin de l'hôtellerie où il était descendu.

IV

Cependant l'heure du festin qui devait avoir lieu chez Bibulus était près d'arriver; Eumolpe priait Cnéius de partir, en lui offrant de l'accompagner, et celui-ci s'étonnait de son empressement à aller recevoir les coups de bâton qu'il avait gagnés de la magnificence du duumvir. Mais Eumolpe, dont la tristesse avait disparu comme par enchantement, répondait aux observations de Cnéius par les préceptes de la plus sévère philosophie, et lui disait : que l'homme juste ne devait pas se désoler des malheurs qui lui advenaient; que les plus cruelles tribulations ne servaient qu'à montrer la grandeur de son âme, et que la douleur physique devait être considérée comme un bien petit mal, si même elle existait; car il est facile de prouver qu'elle n'existe pas, ajoutait Eumolpe d'un air dégagé. Cnéius, tout en marchant vers le palais du duumvir, admirait la résignation d'Eumolpe. Elle lui donnait même du poëte une idée beaucoup plus favorable que celle qu'il en avait conçue depuis le peu de temps qu'il le connaissait.

En approchant du palais de Bibulus, ils remarquèrent qu'il était précédé de grands espaces de terrain séparés par des barrières et dont le sol était uni et battu avec le plus grand soin; ces terrains étaient occupés par une grande

quantité de joueurs qui prenaient l'exercice de la paume. Dans ceci comme dans tout ce que faisait le duumvir le luxe était poussé à l'excès. Ainsi on voyait de toutes parts des esclaves ramasser les balles qui avaient touché la terre et qui, n'étant plus jugées dignes de servir aux joueurs, étaient immédiatement remplacées par de nouvelles que d'autres esclaves portaient dans des corbeilles.

Eumolpe appelait l'attention de Cnéius sur les joueurs, et lui faisait remarquer leur adresse. Le poëte s'extasiait à ce point sur ce jeu auquel il engageait vivement Cnéius à prendre part, que celui-ci remarqua l'excès ridicule de ses instances; il pensa d'abord qu'Eumolpe voulait l'arrêter à cet endroit pour qu'il ne fût pas témoin de l'affront qui l'attendait à la porte du palais. Dans cette supposition Cnéius voulut lui épargner cette honte, et, regardant les joueurs, il fit semblant d'être captivé par la curiosité. A peine avait-il détourné la tête qu'Eumolpe s'éloigna, mais avec une telle rapidité que Cnéius ne put s'empêcher de le suivre du regard; cet empressement même lui devint suspect, et, par une pensée soudaine, Cnéius chercha sa tablette qu'il avait mise dans sa tunique, et qui portait une invitation à souper chez Bibulus, et reconnut qu'Eumolpe s'en était emparé et lui avait substitué la sienne. Aussitôt Cnéius s'élança avec rapidité à la suite d'Eumolpe, et, l'atteignant au moment où il montrait son invitation au portier, il la lui arracha des mains. Eumolpe voulut disputer; et Cnéius lui ayant fait de vifs reproches de sa trahison, le poëte prit tous les dieux à témoin que ce jeune homme était un imposteur, sans nom, sans famille, à qui il avait offert un asile, et qui l'en récompensait en voulant lui enlever l'honneur de souper avec le divin Bibulus. Cette discussion avait appelé une partie des joueurs, et l'on riait des efforts de chacun des deux adversaires, qui voulait garder pour lui le souper et laisser à l'autre les coups de bâton.

La vieillesse est une sainte chose, d'une autre part la jeunesse et la beauté sont un grand pouvoir. Mais la vieillesse ridiculement portée est trop facilement un objet de risée, et la jeunesse hautaine impose et intéresse à la fois.

Le choix de la foule était fait, et chacun criait qu'il fallait bâtonner le poëte et laisser entrer le jeune homme, lorsque

Bibulus, attiré par ce bruit, parut lui-même à la porte de son palais; il s'informa de ce qui s'était passé et ordonna gravement aux deux prétendants de plaider leur cause; il fit mettre un esclave à genoux, appuyé sur les mains, et, s'asseyant sur son dos, il se posa comme au tribunal pour écouter les orateurs. Ce singulier débat avait amassé une grande foule, et déjà les uns avaient pris parti pour Eumolpe et les autres pour Cnéius, lorsque Bibulus annonça qu'il allait prononcer la sentence.

Elle devait être selon les passions d'un homme comme Bibulus. Un misérable bouffon lui devait paraître préférable à un jeune et noble patricien. Bibulus espérait tirer plus d'amusement du poëte ridicule que du jeune homme sincère, et il déclara qu'il ne pouvait reconnaître d'autre légitime propriétaire de l'invitation que celui qui l'avait dans les mains, et que c'était à celui qui se présentait avec l'invitation qu'en appartenait le bénéfice. Eumolpe triompha, mais Cnéius ne se laissa point abattre par cette décision, et s'avançant vers le portier il lui dit avec hauteur :

— Esclave, tu as entendu la décision de ton maître: c'est celui qui a dans les mains son invitation qui en est le légitime propriétaire; je viens de l'arracher par la force à cet homme qui me l'avait prise par la ruse, laisse-moi donc passer.

La foule applaudit à ce trait de présence d'esprit : Bibulus en parut dépité, et s'écria sur-le-champ :

— Ma décision est juste et je la maintiens; chaque lot promis sera payé à celui qui est le porteur du titre, et comme ce jeune homme tient à la fois l'invitation et la promesse des vingt coups de bâton, il profitera de toutes deux, les coups de bâton d'abord, et le souper après. Allons, dépêchez, car je vois mes convives qui s'approchent.

Aussitôt Bibulus s'éloigna sans vouloir entendre les réclamations de Cnéius.

Des esclaves s'emparèrent du jeune homme, et, comme il faisait une vive résistance, ils le terrassèrent et le lièrent par les mains à un des poteaux qui servaient de limite au jeu de paume, et ayant dépouillé Cnéius jusqu'à la ceinture, ils commencèrent à le frapper.

Pendant ce temps-là, les convives de Bibulus étaient arri-

vés, et la plupart étaient passés sans qu'aucun d'eux s'informât du tumulte qui avait lieu en cet endroi.

On avait remarqué toutefois que Cnéius, après avoir employé tout ce qu'il avait de forces et de cris pour échapper aux esclaves, avait soudainement paru changer de résolution, et qu'il avait supporté la fin de son supplice avec une résignation remarquable. La fureur du jeune homme avait excité celle des esclaves, et son calme soudain ne la diminua pas. Ces misérables, accoutumés a de pareils traitements, s'imaginaient que Cnéius les recevait avec la même indifférence qu'eux. Mais quelques graves citoyens qui s'étaient trouvés mêlés à cette foule ne purent s'empêcher de tirer un fâcheux augure de ce sombre silence, et l'eux d'un s'écria :

— Je ne voudrais pas être l'hôte qui donnera à souper ce soir à ce jeune homme.

Comme le supplice de Cnéius était près de finir, il se fit un grand mouvement dans la foule, et l'on se précipita vers le bord de la voie qui menait au palais.

— Quel luxe ! quel éclat ! quelle pompe ! s'écriait-on avec envie.

En effet, c'était un cortége pompeux qui s'avançait.

— Voyez ! disait-on de tous côtés, voyez ! cette litière magnifique, elle n'est point fermée de rideaux, mais elle a des portières d'une pierre si transparente qu'elles laissent passer la lumière ; voilà jusqu'à huit esclaves qui la précèdent et un pareil nombre qui la suit ; tous sont à cheval, et, quoique la nuit ne soit pas venue, ils portent des torches allumées, comme si le jour qui éclaire le peuple était indigne d'éclairer une patricienne ; car cette litière et ces esclaves sont ceux de Silia.

— Silia ! s'écria Cnéius d'une voix retentissante ; citoyens écartez-vous, je vous prie, que je voie le cortége de Silia et sa magnificence tandis qu'elle se rend à l'invitation de Bibulus.

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent de commandement, que chacun obéit sans réflexion, et qu'au moment où Silia passa devant le poteau où son fils était attaché personne ne se trouva entre elle et lui. En même temps que la foule s'était écartée, un profond silence s'était fait autour

la litière et du poteau, chacun attendant que Cnéius jetât ıelque amère parole à la noble dame. Mais personne ne ımprit ce que le jeune étranger voulait dire lorsqu'il s'é- ïa :

— Silia! Silia! pourquoi ta porte était-elle fermée ce ıatin ?

Silia, fort occupée à écouter les paroles d'un jeune patri- en qui marchait à côté de sa litière, leva à peine les yeux ı entendant prononcer son nom, et passa sans demander uel était ce jeune homme ainsi flagellé, et sans chercher à expliquer le sens des paroles qu'elle avait entendues.

Cependant on avait détaché Cnéius, et les esclaves qui lui vaient infligé son supplice le raillaient en lui témoignant ur respect, et en l'invitant à entrer dans la maison de leur ıaître.

— Ne craignez pas que j'y manque, répondit Cnéius; mar- ıez devant moi, je vous suis.

Et tout aussitôt il entra dans le palais, sur la porte du- uel était écrite cette inscription :

« Tout esclave qui sortira sans permission recevra cent ups de fouet. »

Un esclave habillé de vert et portant une ceinture écarlate tait commis à la garde de cette porte, et épluchait des pois ans un bassin d'argent. Une pie, enfermée dans une cage orée, était à côté de lui, et saluait au nom de son maître ıus ceux qui entraient. On remarqua que son éternel babil essa au moment où Cnéius passa devant elle, et chacun se it en se retirant :

— Assurément, il y aura un malheur ce soir dans la mai- ın du duumvir.

Nous quitterons un moment Cnéius, qui entra rapidement ısqu'au fond du palais, où il disparut à tous les regards, our suivre les invités qui erraient dans les appartements n attendant l'apparition de Bibulus. Des esclaves les prome- aient de toutes parts, et étaient chargés de leur faire re- ıarquer la splendeur et le nombre des merveilles enfermées ans cette enceinte. Dans l'atrium c'étaient les murs cou- erts de peintures, qui presque toutes représentaient des ujets tirés de la vie du maître de la maison : ici un combat ù il s'était trouvé; plus loin, la première cause qu'il avait

plaidée au forum; ailleurs, son élection à la magistrature; de pompeuses inscriptions expliquaient ces peintures; on en voyait de plus magnifiques encore sous le portique et représentant la plupart des sujets tirés de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*. D'autres offraient l'image de sacrifices et de jeux. Deux tableaux étaient placés à droite et à gauche de la porte d'entrée du triclinium, l'un représentant le cours de lune et la marche des planètes, et l'autre tous les jours de l'année distingués par des points blancs ou des points noirs, selon qu'ils étaient heureux ou malheureux. Le luxe de Bibulus resplendissait de toutes parts : aux murs des portiques étaient suspendus des faisceaux d'armes éclatantes, et dans un angle on voyait une vaste armoire d'ébène où étaient exposés les lares protecteurs de sa famille, en argent, une petite statue de verre, et un coffre incrusté de métaux précieux qui renfermait la première barbe du duumvir. Des lustres pendus à la voûte éclairaient le portique sous lequel tous les invités finirent par se réunir. Une robe de pourpre et deux deniers d'or furent offerts à chacun d'eux, et un esclave s'étant mis à la tête du groupe donna le signal de l'entrée en criant :

— Du pied droit!

On entra ainsi dans la salle du festin, et le tricliniarche conduisit chacun des convives au lit qu'il devait occuper. Dès que tous furent placés, des esclaves égyptiens s'approchèrent et versèrent de l'eau de neige sur les mains des invités, et furent ensuite remplacés par des pédicures qui lavèrent leurs pieds et en détachèrent les cors et les durillons d'une manière admirable.

Tout le monde était à table; Bibulus seul était absent ainsi que Fortunata et Silia. Quelqu'un se penchant alors à l'oreille de Faustus, lui dit :

— Bibulus usurpe le privilége des belles femmes, celui de se faire attendre.

— Mais il ne leur a pas encore pris celui de se faire désirer, répondit Faustus.

Bibulus entra presque aussitôt, et s'excusa d'avoir manqué à la politesse; il raconta comment il avait été retenu par une partie d'échecs dans laquelle il avait été vaincu par Silia; et comme, chez Bibulus, l'ostentation de ce qu'il possédait

et de ce qu'il faisait était le premier besoin, il fallut qu'il expliquât à l'assemblée le coup qui l'avait fait perdre; on apporta le damier de bois de térébinthe, dont les cases étaient d'ivoire et de cristal, et dont les pièces, au lieu d'être de bois comme d'ordinaire, étaient de l'argent et de l'or le plus pur magnifiquement sculpté.

Bientôt cependant, sur un signe de Bibulus, on servit l'entrée qui parut splendide : au centre était un petit éléphant en bronze doré; sur ses flancs étaient suspendus deux bassins, l'un rempli d'olives blanches, et l'autre d'olives noires; sur son dos étaient une tour à plusieurs étages, et à chaque étage un plat où étaient divers mets. Chaque plat portait, gravé sur le bord, son poids et le nom de Bibulus son propriétaire. Tout autour, des bassins, élevés sur des autels, sur des ponts, sur des pyramides, renfermaient des loirs nageant dans le miel et dans le jus de pavots, et des prunes de Syrie avec des grains de grenade. On apporta ensuite un plat immense sur lequel était posée une poule qui semblait couver ses œufs, et d'une imitation si parfaite qu'elle trompa les yeux mal exercés à ces surprises. Ce n'étaient point des œufs de poule, mais des œufs de paon qu'elle cachait sous ses ailes, et les esclaves les distribuèrent aux convives.

— Prenez garde, dit Bibulus, je ne vous réponds point de la qualité de ces œufs. J'ai été forcé de vous servir ce que mon intendant a pu se procurer, et je crains que vous n'y trouviez quelque jeune paon près d'éclore.

Les œufs furent brisés, et chacun d'eux contenait véritablement un becfigue enseveli dans des jaunes d'œufs et des champignons.

Ce premier service avait été à peine posé sur la table, que Bibulus fit un signe, un orchestre invisible se fit entendre, et les esclaves enlevèrent les mets. Dans ce tumulte, l'un d'eux ayant laissé tomber un plat d'argent voulut le ramasser.

— Jetez cela aux ordures, dit Bibulus.

Et le plat fut balayé.

Bientôt des esclaves éthiopiens parurent, portant des outres semblables à celles avec lesquelles on arrose le bord des théâtres, et ils versèrent de nouveau l'eau qu'elles contenaient sur les mains des convives, mais cette fois c'était une

eau parfumée de roses et d'encens, et qui embauma l'air.

Après eux, les esclaves du cellier présentèrent du vin dans des bouteilles de verre bouchées avec soin, et portant au cou de petits écriteaux avec cette inscription : *Falerne du consulat d'Opimius.*

Tandis qu'on le servait avec profusion, un esclave apporta un squelette d'argent qu'il posa sur la table, et qui, mû par des ressorts secrets, en fit le tour et excita l'admiration générale.

Cependant Faustus, placé à une des extrémités de la salle, cherchait les regards de Silia, que toutes les attentions de Bibulus ne pouvaient arracher à sa tristesse.

Bibulus, voulant la distraire, demanda pourquoi il manquait un convive à la table, et raconta, le plus plaisamment qu'il put, l'aventure du jeune homme qui avait reçu les coups de verges. Ce récit rappela à Silia les paroles qui lui avaient été dites : elle s'informa de l'âge du jeune homme, et surtout de la tournure de celui qui lui avait disputé la place; mais les riches habits qu'Eumolpe avait pris chez Faustus empêchèrent Silia de supposer que ce fût le misérable poëte qui s'était présenté chez elle : mais Faustus le reconnut pour l'hôte à qui il avait donné asile, et s'informa aussi de Cnéius : un esclave répondit qu'on l'avait vu entrer au palais, mais que sans doute il était ressorti, car on ne savait ce qu'il était devenu.

— Eh bien! s'écria Bibulus, qu'on le cherche dans la ville et qu'on nous l'amène; vous lui direz que Silia l'a demandé.

— Non, dit vivement celle-ci, c'est inutile; j'en parlais par curiosité, voilà tout.

— Qu'on nous serve donc, reprit le duumvir; nous attendons comme dans une hôtellerie gauloise.

Aussitôt, on vit paraître un nouveau service : si sa magnificence ne répondit pas à l'attente générale, il n'en surprit pas moins par sa singularité : c'était un globe immense, entouré d'une espèce de tablette, sur laquelle étaient représentés les douze signes du zodiaque, chacun portant un plat de la saison qu'il marquait. On voyait des pois sur le bélier, un jarret de bœuf sur le taureau, des rognons sur les gémeaux, une couronne sur l'écrevisse, des figues d'Afrique sur le lion, la fressure d'une génisse sur la vierge, des gâteaux

dans les plateaux de la balance, enfin, sur le scorpion, sur le sagittaire, sur le verseau, sur les poissons, on avait placé un turbot, un lièvre, une langouste, une oie et des surmulets; au sommet était un gazon artificiel, sur lequel était posé un rayon de miel. Pendant qu'on plaçait ce vaste édifice, un esclave distribuait le pain dans une corbeille d'argent. Chacun admirait la disposition des mets plutôt que leur qualité, et Bibulus, s'en étant aperçu, dit à haute voix :

— Les mines d'or sont au centre de la terre, et les bons mets doivent s'y trouver.

Aussitôt, on enleva la partie supérieure du globe, et l'on vit qu'il renfermait les ragoûts les plus exquis, le gibier et les poissons les plus délicats. Aux quatre coins, des satyres en or, portant des outres, versaient incessamment, à chaque convive qui présentait son assiette, une sauce différente mais délicieuse.

On se remit à manger, et Bibulus reprit la parole.

— Assurément, la machine que j'ai fait exécuter portait extérieurement des mets sans valeur, mais elle en renfermait de précieux dans son sein. C'est une leçon que j'ai voulu donner à ceux qui jugent sur les dehors. Chacun y trouvera aussi, selon l'époque où il est né, l'horoscope de son caractère ; car, vous le savez, chaque signe emporte avec lui des qualités différentes. Ainsi, celui qui est né sous le bélier a le caractère indomptable, le génie mordant et satirique, un goût déterminé pour les querelles de l'école et du barreau. Le taureau, au contraire, condamne ceux qui naissent sous son signe, aux rudes travaux de la campagne, et leur esprit est aussi épais que le fanon de cet animal. Les gémeaux font les saintes amitiés et les amours éternels. Quant à l'écrevisse, qui est une constellation, elle règne également sur la terre et sur l'onde. C'est ainsi qu'elle m'a prédit ma puissance, et c'est pour cela que je l'ai coiffée d'une couronne. Les enfants du lion sont des mangeurs insatiables, ils ne respirent que les armes, et brûlent de la soif de commander. Sous la vierge, naissent les femmes prudes, les hommes timides, toujours prêts à fuir et à recevoir des fers. Sous la balance, les gens d'affaires et les usuriers. Sous le scorpion, les empoisonneurs et les assassins. Sous le sagittaire, les fripons qui vous dépouillent d'une

main en vous saluant de l'autre. Sous le capricorne, les porte-faix et tous ceux dont la peau s'endurcit aux pénibles labeurs. Sous le verseau, les cabaretiers et les ivrognes. Enfin, sous les poissons, les cuisiniers et les rhéteurs. Que chacun de vous choisisse donc un rôle selon le signe où il est né, et qu'il parle dans ce sens. C'est un jeu fort agréable par le piquant des contrastes, et que j'ai vu pratiquer à la cour de Néron, où Sénèque fut obligé de s'enivrer, et où Flavia, la belle Romaine, fut charmante en parlant le langage des voleurs.

Quelque extraordinaire que fût cette proposition, on s'y prêta de bonne grâce, et chacun tint des discours analogues au caractère qu'il devait avoir.

Bientôt Bibulus se leva, et chacun l'ayant imité, les lits furents couverts en un instant de nouveaux tapis qui représentaient des sujets de chasse brodés en soie sur des fonds de laine. Chacun cherchait à quoi tendait ce nouvel appareil, quand tout à coup les portes s'ouvrent avec fracas au bruit du cor, et on apporte un énorme sanglier de Laconie, sur un vaste plateau de vermeil. La hure était coiffée d'un bonnet d'affranchi, et ses défenses portaient deux corbeilles tissues de branches de palmiers remplies, l'une de dattes de la Judée, l'autre de dattes de la Thébaïde; une quantité de marcassins en pâte cuite entouraient le monstrueux animal; ils étaient en nombre égal à ceux des convives, et chacun en eut un pour sa part. Chacun renfermait un présent que l'élégance de Bibulus avait approprié au caractère de celui à qui il était affecté; un seul restait, c'était celui qui était destiné au convive qui n'était pas venu.

— Ma foi, dit Bibulus, j'ai laissé à mon cuisinier le choix de ce présent, voyons s'il a été ingénieux.

Il brisa la pâte, et découvrit un poignard magnifique. Ce présage étonna quelques personnes, et fit pâlir Silia.

— Le présage est juste, s'écria Bibulus; il y a beaucoup de gens qui voudraient ma mort, mais il n'y a personne pour prendre le poignard.

Et il le jeta avec dédain loin de lui.

— Allons, allons! cria-t-il, en frappant ses mains l'une contre l'autre, du vin, et qu'on voie si cet animal a été cuit à point.

A ces mots, un esclave en costume de chasseur frappa l'animal et l'ouvrit dans toute sa longueur avec son large couteau, et il s'en échappa des grives vivantes qui furent saisies à l'instant par les esclaves et qui furent préparées et servies en moins d'une minute. Cependant au milieu de la gaîté qu'excitaient à chaque instant ces surprises, quelqu'un demanda ce que signifiait ce bonnet d'affranchi posé sur la hure du sanglier.

— Hier, dit Bibulus, j'ai fait servir ce sanglier, personne n'y a touché. Je l'ai renvoyé : c'était lui rendre sa liberté, et je l'ai coiffé de ce bonnet.

— Mais aujourd'hui? s'écria-t-on.

— Vous avez raison, s'écria-t-il, il ne lui convient plus, à qui le donnerai-je?

Et, se retournant, il vit un jeune esclave qui faisait le tour de la table avec des raisins. Bibulus l'arrêta, et lui dit :

— Va, je t'affranchis.

L'esclave tomba à ses genoux.

— Quel est ton nom?

— Bacchus.

— Je suis plus puissant que je ne croyais, s'écria joyeusement Bibulus, je viens d'affranchir un dieu.

On applaudit au bon mot; mais beaucoup pensèrent qu'il avait été préparé entre l'esclave et le maître.

Le bruit augmentait de moment en moment, et la gaîté dominait les plus sévères. Silia, malgré sa tristesse, se laissait gagner à cette nouvelle joie et écoutait en souriant les mille propos que lui disait Bibulus. Cependant Faustus les observait, et le duumvir, voulant détourner son attention sur des objets nouveaux, ordonna qu'on apportât un nouveau service. Ce repas devait être un enchaînement de surprises.

A peine le maître a-t-il fait un signe, que l'on voit arriver trois cochons, blancs comme la neige, menés en laisse par des esclaves. Ces animaux portaient des sonnettes à leur cou et faisaient un bruit insupportable.

— Lequel vous semble le meilleur? dit Bibulus, on va vous le servir à l'instant. Si le cuisinier de Martius fait cuire un faisan dans un quart d'heure, je veux que le mien cuise un cochon en moins de temps. Qu'on fasse venir le cuisinier.

Celui-ci paraît, et son maître lui dit :

— Quelle est ta décurie ?

— Je suis de la cinquantième.

— Es-tu né chez moi, ou t'a-t-on acheté ?

— Ni l'un ni l'autre. Je fais partie du legs que vous a fait Pansa.

— Eh bien ! je te donne un moment pour égorger et cuire cet animal ; si tu tardes, tu recevras cent coups de fouet.

L'esclave s'enfuit aussitôt en entraînant cette partie vivante du souper, et Bibulus, satisfait de montrer, par la réponse du cuisinier, qu'il avait dans sa maison plus de six cents esclaves, se mit à proposer des vins de toutes sortes, ceux-ci venant de Terracine, ceux-là de Tarente, d'autres de Grèce, quelques autres de Rivesaltes. Il essaya aussi d'exciter la conversation en attaquant chacun à son tour.

— Allons, Publius, tu as l'air de mourir de froid comme à l'ordinaire ; bois, le vin est la meilleure fourrure. Est-ce la mort de ta femme qui te trouble encore ? pauvre mari qui pleures sur sa tombe, tandis qu'elle aurait donné rendez-vous à un amant sur la tienne ! ne connais-tu pas l'histoire de la matrone d'Ephèse ?

— Et toi, Martius, qu'as-tu donc ? est-ce que tu t'aperçois que la famine soit à nos portes ? Ce souci qui ne te tourmente guère dans les fonctions de ta charge, te poursuit-il parmi nous, ou bien es-tu jaloux de la gloire de Safinius ! Ah ! c'était un édile celui-là ! Les campagnes, il est vrai, mouraient de faim ; mais les greniers de la ville étaient toujours pleins. Deux hommes n'auraient pas mangé le pain qu'on avait alors pour un sou, et aujourd'hui il en coûterait le double pour le déjeuner d'un enfant. Que t'importe que le peuple meure de faim, quand nous sommes dans l'abondance ? Ma salive dût-elle fertiliser les champs, je ne prendrais pas la peine d'y cracher.

— Cela m'occupe peu, dit Martius, mais je regrette le temps où j'étais magistrat à Marseille : c'était un autre luxe et une meilleure vie que celle de Nîmes. Tu nous donnes des combats de gladiateurs, mais j'ai donné, moi, des combats d'affranchis.

— Oui, je sais, répliqua Bibulus, que tu as fait cette folie. Je sais que ton épouse a paru dans la carrière, vêtue

comme Pallas, et menant un char de bataille attelé de chevaux numides ; et je sais que pour te payer de tes complaisances, tu l'as surprise dans les bras de ton trésorier.

— Et j'ai égorgé l'esclave ! s'écria Martius.

— Bien, reprit Bibulus en riant, tu as tué l'esclave et tu as eu peur de toucher à ton épouse : c'est qu'elle est une femme terrible et qui t'aurait fait payer cher la moindre injure. L'esclave n'avait fait qu'obéir, et il a été puni ; mais qui n'ose battre l'âne frappe sur le panier.

On rit de la figure de Martius, qui ne sut répliquer ; mais Silia ne laissa point échapper l'occasion et reprit :

— C'est l'histoire de l'âne en effet ; mais l'histoire de l'âne qui reproche au mulet ses longues oreilles.

Tous les yeux se portèrent vers la place qu'occupait Fortunata, mais elle avait disparu ; l'heure de son rendez-vous avec Asclyte était venue. Bibulus l'avait remarqué, mais il n'en avait rien dit, ayant sans doute de bonnes raisons pour cela.

A ce moment, on apporta le fameux animal qui était vivant un instant auparavant, et il se trouva délicieux. Comme le précédent, il était farci des viandes les plus délicates. Bientôt après entrèrent les homéristes, qui, s'étant rangés autour de la table, chantèrent alternativement les vers de l'Iliade en frappant leurs boucliers et leurs lances en mesure.

C'est à peine si on les écoutait, car les discours des convives, se croisant d'un bout à l'autre de la table, dominaient les voix des chanteurs. L'un racontait les soins qu'il donnait à sa ferme et ses méthodes nouvelles d'engrais ; un autre louait le prodigieux esprit de son fils, qui n'avait pas encore huit ans.

— Il est charmant, disait-il, il sait déjà quatre oraisons, et les déclame à ravir. Vous le verrez, il vous aimera de tout son cœur. Il se livre à tout ce qu'il entreprend avec une ardeur qui me fait craindre pour ses jours ; quand il étudie on ne peut l'arracher à ses livres. Il avait trois chardonnerets qui faisaient ses délices, mais je les ai fait tuer ; il se desséchait la poitrine à leur apprendre à siffler. D'autres fois il est d'une espiéglerie indomptable, il chasse les papillons toute la journée...

A celui qui s'extasiait sur son fils, un autre succédait racontant l'histoire de son cheval ; un autre parlait ensuite de ses voyages ; un mari, des tourments qu'il avait essuyés ; un orateur, du dernier procès qu'il avait plaidé : celui-ci était le plus redoutable bavard de l'assemblée ; aussi dès que Bibulus l'entendit commencer son récit, il lui coupa la parole.

— Un pauvre, disait l'avocat, avait pour ennemi un homme puissamment riche.

— Qu'est-ce que c'est qu'un pauvre ? s'écria Bibulus.

L'orateur lui répondit brutalement :

— Un pauvre est un homme qui ne possède rien.

— Alors il n'y a pas eu de procès. S'il n'a rien, il n'a pu plaider pour rien. Tu es ivre, et tu nous contes des folies.

A peine Bibulus avait-il prononcé ce mot sans appel, que le plancher supérieur vient à craquer avec effort. Chacun recule épouvanté, mais Bibulus calme la frayeur générale ; le plancher s'entr'ouvre et laisse voir un cercle immense qui se détache du faîte, s'abaisse insensiblement et s'arrête au-dessus de la table. On admire les couronnes qui le chargent, et des esclaves les posent sur la tête des convives. Des vases pleins de parfums placés sur ce cercle embaument l'appartement, et des corbeilles remplies de pâtisseries délicieuses en occupent le centre.

Ce dernier service paraît si surprenant que les applaudissements éclatent de tous côtés, et chacun félicite Bibulus sur son bon goût et sa magnificence. Silia elle-même ne pouvait résister à l'enthousiasme général, elle dit à Bibulus les mots les plus flatteurs ; la gaîté et le délire sont à leur comble, lorsque tout à coup Bibulus, reprenant la parole, s'écrie :

— Tout à l'heure, Martius, je te reprochais d'avoir puni l'esclave que ta femme avait séduit et de n'avoir pas osé sévir contre celle-ci. En même temps on m'a reproché ce que je te reprochais, et Silia aurait raison si je tardais plus longtemps à faire ce qui est mon devoir. Mais je ne veux point agir comme toi, Martius, qui as été obligé de corrompre les juges de ton trésorier, faute de preuves ; s'il me prend envie d'accuser Fortunata, ce sera lorsque je n'aurai rien à craindre de ses dénégations et que je pourrai la faire

condamner en invoquant le témoignage de citoyens libres et non pas celui d'esclaves achetés. Suivez-moi donc, et apprêtez-vous à rendre témoignage en justice de tout ce que vous allez voir.

Ce discours prononcé d'une voix sombre, au milieu de la joie des festins, surprit tous les convives, et Bibulus s'étant armé d'un flambeau marcha en avant.

Ce mouvement ne fut pas si rapide qu'un esclave placé derrière Bibulus n'eût le temps de s'échapper et de gagner l'appartement de Fortunata. L'avertissement qu'elle reçut la foudroya, et Asclyte, en apprenant le nom de la femme avec laquelle il se trouvait, parut frappé non-seulement d'une profonde terreur, mais d'un violent désespoir. Cependant on entendait déjà les pas de Bibulus et des convives qui approchaient. Asclyte veut s'élancer hors de l'appartement en prenant le chemin qui l'y avait conduit; mais dans son touble il ne peut ouvrir l'issue secrète par où il avait passé, et après avoir fait de vains efforts il s'élance vers une porte, apparente qui conduisait dans l'intérieur du palais; deux esclaves placés à cette issue par ordre de Bibulus l'arrêtent. Fortunata, frappée d'une soudaine inspiration, leur crie avec fermeté :

— Saisissez le coupable et ramenez-le devant moi. Avant qu'ils ne reparaissent, dit-elle ensuite à l'esclave qui était venue l'avertir, fuis, et laisse-moi seule.

Elle demeure en effet dans sa chambre, assise fièrement sur un siége, tandis que d'une part Asclyte est ramené par ceux qui l'ont arrêté, et que de l'autre Bibulus et ses convives approchent de la chambre.

— Enchaînez cet homme sur le lit, s'écrie Fortunata aux esclaves qui tiennent Asclyte ; il y va de votre vie s'il s'échappe.

A peine cet ordre est-il exécuté que Bibulus entre et les convives après lui.

— Voyez, s'écrie le duumvir, nous sommes arrivés à temps, grâce à mes précautions, voici les coupables. C'est sans doute une chose cruelle pour moi que d'être forcé de vous donner ainsi ma honte en spectacle, mais la rigueur des lois m'y a forcé, et je vous appelle tous en témoignage de ce que vous venez de voir.

Fortunata avait écouté ces paroles d'un air de surprise, et presque aussitôt une profonde indignation parut sur son visage ; elle se leva et répondit avec une dignité et une assurance qui étonnèrent tout le monde :

— Tu as raison, Bibulus, c'est une cruelle chose pour un homme de donner ainsi sa honte en spectacle ; et je n'en éprouve pas moins que toi, puisque la honte d'un mari retombe toujours sur son épouse. Tu as adjuré le témoignage de tous ceux qui sont ici ; je le réclame à mon tour. Vous avez tous vu aujourd'hui le duumvir Bibulus présider aux jeux du cirque, et vous avez pu juger avec quelle pompe il sait ordonner un festin. Rendez-lui grâce pour ces talents ; mais si vous croyez devoir le féliciter de la tranquillité avec laquelle vous jouissez de ces plaisirs, si chacun de vous a l'espérance, grâce aux soins qu'il donne à son gouvernement, de rentrer bientôt paisiblement dans sa demeure, sans rencontrer la révolte nocturne dans la nuit et le pillage dans sa maison ; je réclame pour moi l'honneur de ces éloges.

— Que veux-tu dire? répliqua Bibulus, que l'assurance de Fortunata avait confondu.

— Je veux dire, répliqua celle-ci, en affectant un air de mépris, que tandis que tu passais tes heures dans l'ivresse et près de la femme à qui tu as sans doute promis le titre que tu veux honteusement m'arracher, moi je veillais à ton salut et au sien peut-être. Cet homme que tu as fait surprendre ici comme mon amant y est venu en effet par mon ordre et pour un rendez-vous amoureux ; mais ce prétexte n'a été qu'un piége pour obtenir de lui un aveu nécessaire, un aveu pour lequel je lui ai promis la vie s'il consent à le compléter devant vous, car votre arrivée m'a interrompue dans l'interrogatoire que je lui faisais subir. Apprends donc que cette nuit même et au milieu de l'ivresse de ce festin d'où mon absence vous semblait si coupable, ce palais devait être assailli, le duumvir égorgé, les principaux de la cité avec lui, et que la révolte devait s'emparer de la ville.

Chacun recula épouvanté, tant cette nouvelle était extraordinaire.

— Est-il vrai ? s'écria Bibulus.

— Il est vrai, répondit Asclyte, averti par un regard de Fortunata.

— Qu'on soumette cet homme à la torture pour lui faire dire le nom de ses complices.

— Ce sera donc toujours la même ineptie dans ton esprit, Bibulus, s'écria Fortunata avec emportement. Pourquoi demander à la torture ce que cet homme ne refuse pas de dire de bonne volonté? Je lui ai promis la vie pour ce qu'il m'a dit; je fais plus, je lui promets la liberté pour ce qu'il peut me dire encore. Citoyens magistrats ici présents, venez à mon aide pour empêcher Bibulus de nous perdre par sa rigueur, après nous avoir mis en danger par sa négligence.

— Fortunata a raison, dit Faustus; dans un danger aussi imminent, les moyens les plus prompts sont les plus sûrs. Je m'engage à rendre la liberté à cet homme s'il nous nomme ses complices, et s'il nous dit quelles sont les espérances des conjurés.

On approuva les paroles de Faustus, et Fortunata, s'écartant, dit au tribun :

— S'il en est ainsi, interrogez-le vous-même.

Faustus s'approcha d'Asclyte et lui dit :

— Quels sont tes complices?

— Je n'en ai qu'un.

— Son nom?

— Vindex.

— Vindex, le lieutenant de César dans les Gaules?

— Lui-même.

— Vindex, ce vénérable vieillard si renommé par ses vertus?

— Lui-même.

— C'est impossible : où l'as-tu connu?

— A Toulouse, où il m'a déjà fait promettre de lui prêter l'appui de deux cents gladiateurs que je commande.

— Qui devait pénétrer dans ce palais et y égorger le duumvir et nous tous?

— Moi et les miens.

— A quelle heure?

— A la cinquième heure de la nuit.

— Où sont tes camarades?

— Ils m'attendent.

— Pourquoi donc es-tu venu ici?

— Parce que, comme te l'a dit Fortunata, j'ai cru aller à un

rendez-vous amoureux, et que je comptais être de retour près des miens à l'heure convenue.

— Comment Fortunata a-t-elle appris votre complot?

— Je l'ignore. Mais dès que j'ai paru elle m'en a parlé.

— Où est le messager qui t'a transmis l'ordre que tu devais exécuter ?

— J'ai reçu cet ordre de Vindex lui-même.

— Il est donc dans cette ville ?

— Il y est.

— Je le savais, dit Fortunata.

Chacun se regarda avec surprise; mais toutefois Faustus ne semblait pas persuadé, et, après un moment de réflexion, il ajouta :

— Tout cela est impossible. A supposer que Vindex eût un semblable projet, il n'eût pas pensé à l'exécuter avec de si misérables moyens; il n'eût pas oublié que j'étais avec ma légion aux portes de Nîmes. Cet homme nous trompe donc. Ou bien il a d'autres complices, ou bien tout ce que nous venons d'entendre est un mensonge.

— C'est juste! s'écria Bibulus. Voyons, misérable, qu'as-tu à répondre?

Asclyte semblait fort embarrassé : il commençait à se troubler, il balbutiait et jurait tous les dieux qu'il avait dit la vérité, lorsqu'un nouveau bruit se fit entendre dans l'escalier, et une rapide épouvante s'empara de tous ceux qui étaient présents. On crut un moment que c'étaient les gladiateurs qui envahissaient la maison. Chacun tira son épée et s'apprêta à se défendre. Mais, au lieu des esclaves révoltés qu'on s'attendait à voir paraître, ce furent des licteurs qui entrèrent dans la chambre, précédant un vieillard vêtu de la robe consulaire et portant dans ses mains un rouleau de parchemin. Ce vieillard était Vindex, celui qui avait sauvé Asclyte dans le cirque, et qui véritablement lui avait donné l'ordre d'assaillir la maison du duumvir, ainsi que nous l'avons raconté. S'il parut surpris du spectacle qui s'offrit à lui, et de voir Asclyte dans les mains des esclaves, on ne saurait dire qu'il en fut troublé. Il jeta un regard sévère sur tout le monde, et, s'adressant à Bibulus, qui le considérait avec effroi et qui tenait à la main son épée nue, il lui dit :

— Pourquoi ces armes? est-ainsi que tu reçois celui qui

t'apporte les ordres de l'empereur? Lorsque je venais chercher l'obéissance, ai-je trouvé la révolte, répondez?

Cette apparition inattendue frappa tous les esprits et confondit toutes les intelligences. Ce gladiateur, qu'on croyait être un amant et qui se trouve l'agent d'une conspiration; ce Vindex dénoncé comme le chef de cette conspiratiou contre l'empereur, et qui arrive au nom de l'empereur. Fallait-il l'arrêter, fallait-il lui obéir? voilà ce que se demandait Bibulus, et son regard incertain interrogeait tous ceux qui l'entouraient, pour leur demander un conseil. Faustus seul conserva cette présence d'esprit si facile aux cœurs droits, celle de dire hautement la vérité.

— Je vais t'expliquer, Vindex, pourquoi nous sommes dans cette attitude et pourquoi tu nous trouves ainsi tous rassemblés.

Mais au moment où il allait continuer et commencer le récit de tout ce qui s'était passé, Vindex l'interrompit :

— L'ordre que je tiens ici, dit-il, porte qu'avant d'entendre aucune communication, avant de recevoir aucune plainte, je fasse d'abord exécuter les volontés de l'empereur; et cela sera d'autant plus facile que la personne qu'elles intéressent le plus est présente à cette assemblée. Je veux parler de toi, Silia.

Vindex, en mettant le nom de cette femme en avant, était sûr de détourner aisément l'attention du duumvir et celle de Faustus.

— Eh bien, lui répondit celui-ci, nous sommes prêts à l'entendre.

Vindex ouvrit donc le parchemin qu'il portait dans les mains, et qui était revêtu du sceau et de la signature de Néron.

L'ordre que contenait ce parchemin était bien digne de celui qui l'avait dicté. La mort de Silanus, l'époux de Silia, y était annoncée, ainsi que la confiscation de tous ses biens et de ceux de son épouse. Il y était dit encore que les enfants de Silanus, ayant quitté Rome sans la permission expresse de l'empereur, s'étaient rendus coupables du crime de lèse-majesté : en conséquence ordre était donné de les arrêter à Nîmes où ils devaient être arrivés, et de les reconduire à Rome pour y être soumis au jugement de l'empereur. Quant à Silia

leur mère, qui sans doute les avait reçus et leur avait donné asile, elle était aussi devenue leur complice et partagerait leur captivité et le châtiment qu'il plairait à César de leur infliger.

Quand un pareil ordre était signé par Néron, on savait d'avance ce qu'il voulait dire. C'était pour le fils, la mort; pour la mère et la fille, l'infamie la plus abjecte au milieu des orgies impériales. Silia demeura muette d'épouvante; le duumvir courba la tête; Faustus lui seul osa élever la voix :

— Et c'est toi, Vindex, s'écria-t-il; toi, un soldat, qui avais jusqu'à présent fait respecter ta vertu au milieu de l'épouvantable tyrannie qui nous gouverne, qui t'es chargé de l'exécution d'un pareil ordre !

Vindex ne se troubla point, et répondit froidement :

— Je ne me suis chargé que de le transmettre aux magistrats de cette ville : c'est à eux qu'il appartient de le faire exécuter.

— Et il le sera ! s'écria Fortunata avec joie ! les ordres de l'empereur sont sacrés. Qu'on arrête cette femme !

— Faustus ! s'écria Silia en se précipitant vers lui, le souffriras-tu ?

Quelque exécrable que fût l'ordre de Néron et quoiqu'il ne concernât qu'une femme et deux enfants, la désobéissance était une révolte complète. Le tribun incertain se détourna et rencontra le regard d'Asclyte, qui le suivait avec anxiété et qui au milieu du tumulte de cette scène, lui dit rapidement :

— Je puis te dire maintenant le nom du complice que nous attendions, ce complice devait s'appeler Faustus.

Celui-ci, à cette subite révélation, jeta un regard sur Vindex, qui devina à la fois la confidence du gladiateur et l'interrogation du tribun. Un signe lui fit comprendre la vérité, et Faustus s'écria :

— Non, Silia, je ne te livrerai pas à cet homme. Je te protégerai, je te le jure !

Cependant Bibulus, revenu de sa surprise, s'était placé à la porte de la chambre, et, poussé par Fortunata, il répliqua que personne ne sortirait, ni Silia, ni Faustus, ni Asclyte, ni Vindex lui-même. Il fit retentir la maison de ses cris, et appela ses esclaves beaucoup plus nombreux qu'il ne fallait

pour contenir le petit nombre de ceux qui auraient voulu résister. Vindex eut beau en appeler à sa qualité de légat de l'empereur, Bibulus n'en tint compte et lui répéta les révélations d'Asclyte. Il n'écouta pas davantage les menaces de Faustus. Presque aussitôt il se retira pour tenir conseil avec les autres magistrats de la ville dont quelques-uns avaient assisté au souper. Asclyte, Vindex, Faustus et Silia demeurèrent donc enfermés dans la chambre de Fortunata. Dès qu'ils furent seuls, Vindex s'adressant à Asclyte lui dit avec colère :

— C'est toi, misérable, dont la trahison nous a perdus.

— Ou plutôt c'est ton imprudence, Vindex, reprit Faustus, ton imprudence qui t'a fait confier le succès d'une entreprise en faveur de la liberté à la discrétion et au courage d'un esclave.

— Pourquoi ces vaines récriminations? dit Silia, songez plutôt au moyen de nous sauver ou plutôt de vous sauver. Livrez-moi à Bibulus, et obtenez ainsi de sortir de cette maison. Faustus se rendra dans son camp, et ses soldats le protégeront contre le duumvir.

— Il est vrai, répondit Faustus, que si je pouvais parler à mes soldats, je répondrais de leur zèle.

— Eh bien! dit Asclyte, s'il en est ainsi nous sommes tous sauvés. Nul doute que toutes les issues apparentes de cette chambre ne soient gardées; mais celle par laquelle j'ai été introduit, et qui sert aux amants de Fortunata, ne doit pas être connue du duumvir et il n'aura pu y mettre des gardes.

A l'instant même il souleva une tapisserie, et montra à ses compagnons une porte cachée avec soin dans l'alcôve. Pour y arriver il fallait passer à travers le lit de Fortunata, et Asclyte l'ayant ouverte allait y passer le premier, lorsqu'il se sentit frappé dans la poitrine d'un coup violent. La porte fut repoussée sur lui avec force, et le gladiateur retomba sur le lit en poussant un profond gémissement.

Le poignard qui l'avait frappé était resté dans sa poitrine. Asclyte se débattit un moment comme s'il avait voulu prononcer quelques paroles; mais il ne put y parvenir, et expira tandis que les spectateurs de ce terrible événement se

regardaient avec effroi. Ils n'osaient même se confier leurs pensées, reconnaissant qu'ils étaient entourés de si près que la moindre de leurs paroles arriverait aux oreilles de quelqu'un.

Cependant Vindex murmura à voix basse :

— C'est un coup parti de la main de Fortunata; elle seule connaissait cette issue, elle seule y veillait sans doute; elle s'assure ainsi le silence de cet homme sur la véritable cause de sa venue en ces lieux, et elle se donne l'occasion de nous accuser de l'avoir assassiné, pour qu'il ne nous compromît point par ses aveux : tout nous accable.

Cependant cette maison, si tumultueuse un instant avant, était plongée dans un profond silence. Silia, assise dans un coin, laissait éclater sa douleur par des sanglots. Non-seulement elle se désespérait sur son sort, mais elle se rappelait encore ses enfants qu'elle n'avait pas voulu recevoir et qu'elle supposait être chez Faustus. Au milieu de ces pensées cruelles qui la déchiraient, elle n'osait cependant interroger le tribun, et celui-ci, plus occupé des moyens de la sauver que de tout autre chose, ne songeait point à lui donner de consolation. A une autre époque et sous un autre règne que celui de Néron, le témoignage d'un esclave n'eût certes pas suffi à faire condamner des hommes comme Faustus et comme Vindex; mais ils savaient trop tous deux que la plus légère apparence était une certitude pour le tyran, et que le soupçon qu'on lui inspirait était un crime dont on était bientôt puni. Il n'y avait donc plus de salut pour eux que dans la révolte armée et triomphante.

Mais les heures se passaient, et sans doute des précautions avaient été prises pour contenir la légion de Faustus; les gladiateurs devaient être arrêtés et désarmés, et nul moyen probable de se sauver ne paraissait rester aux prisonniers.

Ils étaient plongés tous dans une muette stupeur, lorsque la porte s'ouvrit, et Fortunata se présenta accompagnée de quelques hommes armés.

Sa pâleur et le tremblement convulsif qui l'agitait eussent été d'irrécusables témoins du crime qu'elle venait de commettre, si la promptitude avec laquelle elle découvrit le cadavre d'Asclyte, la surprise mal jouée qu'elle montra et l'accusation qu'elle porta contre Faustus et Vindex, n'eus-

sent appris à celui-ci qu'il avait justement deviné le parti qu'elle comptait tirer de ce meurtre.

Mais quoique cette précaution fût véritablement entrée dans les calculs de Fortunata, elle avait une autre vengeance à exercer, une vengeance plus précieuse pour le cœur d'une femme, car c'était la perte et l'humiliation d'une rivale. Ainsi, après avoir attesté le témoignage de ceux qui l'accompagnaient, sur le nouveau crime qu'ils venaient de découvrir, elle adressa la parole à Silia.

— Tu es venue, lui dit-elle, visiter cette maison pour y commander en maîtresse, mais je veux t'en faire connaître une partie que Bibulus a négligé de te montrer : c'est celle où on enferme les esclaves rétifs, c'est celle où on leur inflige le châtiment du fouet quand ils l'ont mérité.

Cette menace fit pâlir Silia, et Faustus ne put s'empêcher de témoigner son indignation.

— Oh! ne crains rien pour elle, ajouta Fortunata, cette femme appartient à Néron, et je ne veux pas ajouter aux rides naissantes de cette beauté destinée au maître du monde les traces du fouet et leurs sanglantes cicatrices.

Silia rougit de honte et d'indignation, et répondit :

— Quelque faibles que soient mes charmes, Fortunata, je n'ai pas encore été forcée de les livrer aux baisers d'un gladiateur, et ce n'est pas dans l'arène ou à l'amphithéâtre que je cherche mes amants.

— Je le sais, je le sais, répliqua Fortunata; tu les cherches dans des rangs plus nobles, et ce ne sont plus seulement des amants que tu leur demandes, mais encore des maris. Un dieu sans doute t'avait avertie de la mort de Silanus et t'avait annoncé ton veuvage, lorsque tu exigeais de Bibulus ma répudiation et son nom pour prix d'un amour que tant d'autres ont obtenu à meilleur marché.

— Dit-elle vrai ? s'écria Faustus que cette nouvelle désespérait peut-être plus que tous les dangers auxquels il était exposé.

Silia était dans une de ces positions où le malheur prête quelque chose d'auguste à l'aveu sincère de ses fautes.

— Elle dit vrai, Faustus; oui, j'aurais accepté le nom de Bibulus et son alliance; mais tu n'oublieras pas que tu m'avais refusée.

— Oui, en vérité, dit Fortunata, toi ou lui, il lui fallait quelqu'un.

— Tu as raison, Fortunata, Faustus pauvre, s'il l'avait voulu, et à qui je me suis offerte; ou Bibulus riche, et qui me le demandait à genoux, et à qui je n'avais encore rien promis. Puis elle ajouta :

— Faustus, quand nous nous sommes séparés, je t'ai demandé un service; maintenant je puis te dire en quoi il consiste.

Elle s'approcha de Faustus, et reprit à voix basse :

— Si, en me perdant, tu peux te sauver, sauve-toi; mais apprends une chose : les jeunes gens à qui tu as donné l'hospitalité sont mes enfants; cette vierge qui est sans doute dans ta maison est ma fille; je te la confie : elle est belle, Faustus, belle comme je l'étais à l'âge où j'aurais été digne de toi. Reporte sur la fille l'amour que tu as eu pour la mère. Sauve-la de Néron; moi je sais comment on échappe à l'ignominie de ses ordres; et il fut un temps où les vertueux exemples de mon époux n'étaient pas perdus pour moi.

A peine avait-elle prononcé ces paroles que Fortunata ordonna que Silia fût emmenée, et bientôt après Faustus et Vindex furent enfermés dans une prison séparée.

V

Pendant que toutes ces choses se passaient dans le palais du duumvir, tandis que ceux qui s'y trouvaient arrêtés se croyaient perdus, un jeune homme tentait leur salut : c'était Cnéius. Nous l'avons laissé au moment où, introduit dans le palais de Bibulus, il s'y était caché et avait disparu à tous les regards.

Ce n'était pas assurément la prévoyance de ce qui allait arriver qui l'avait porté à cette démarche. Probablement un

sentiment de colère, facile à comprendre après le traitement honteux qui lui avait été infligé, l'avait engagé à se cacher; et peut-être le lendemain Bibulus, trouvé poignardé dans son lit, eût montré à quel moyen de vengeance les citoyens étaient réduits depuis qu'ils n'étaient plus protégés par les lois.

Mais Cnéius, profitant du trouble de la maison, s'était retiré dans l'endroit le plus reculé du palais : c'est de là qu'à son grand étonnement il avait vu s'ouvrir dans l'obscurité une porte secrète, et entrer une femme qui conduisait un homme dans l'intérieur de la maison, avec une précaution qui sembla étrange à Cnéius.

— Est-ce ici la demeure de ta belle maîtresse? avait dit cet homme.

— C'est ici, avait répondu l'esclave qui le guidait; mais fais silence, quoique nous soyons dans une partie inhabitée du palais. Observe bien le secret chemin que je vais te faire prendre, car c'est par ici qu'il faudra s'en retourner, lorsque tu auras été le plus heureux des hommes.

Cnéius, à ces paroles, résolut de profiter pour lui-même de l'avertissement donné au gladiateur, et il suivit les pas de celui-ci, tandis que Psyché le précédait. Peut-être eût-on entendu le bruit que faisait Cnéius si Asclyte avait tenu compte des paroles de l'esclave; mais il lui avait répondu aussitôt :

— Ne peux-tu me dire maintenant quelle est celle qui doit me rendre le plus heureux des hommes?

— Il est inutile que tu le saches aujourd'hui, que tu le saches même demain, ni jamais; je suppose que tu dois être assez accoutumé à des aventures pareilles pour qu'il soit inutile de t'avertir que si plus tard tu rencontrais ma maîtresse dans une riche litière, tu ne dois pas la reconnaître, et que si tu te laisses aller à admirer sa beauté, ce ne sera que comme un homme qui la voit pour la première fois.

— C'est que lorsque je suis arrivé dans cette ville, répondit Asclyte, on m'a beaucoup parlé de la beauté de plusieurs femmes, et entre autres de celle d'une certaine Silia qui ne se refuse aucun plaisir.

Cnéius tressaillit à ces paroles, et sa main chercha involontairement son poignard; mais il se contint, et écouta

malgré lui la conversation du gladiateur et de l'esclave:

— Et pourquoi, lui dit Psyché, préférerais-tu les faveurs de Silia à celles d'une autre ?

— Parce que, dit-on, le duumvir en est fort amoureux, et que ma vanité serait flattée d'être le rival d'un homme si puissant.

Psyché laissa échapper un rire léger et répondit gaîment :

— Attends, Asclyte, c'est un bonheur qui peut-être t'arrivera plus tôt que tu ne penses.

Asclyte ne comprit point la réponse de Psyché dans le sens que celle-ci voulait lui donner, et reprit avec vivacité :

— Serait-il vrai ! serais-je chez Silia ?

Psyché trouva singulier de le laisser dans son erreur, et répliqua :

— Je ne puis rien te dire, si ce n'est que les dieux ont accompli les vœux que tu as formés.

En ce moment, ils arrivèrent à la porte secrète de la chambre de Fortunata, et Asclyte y fut introduit.

La jeunesse de Cnéius avait été révoltée de la dépravation qu'annonçaient dans la maîtresse les paroles de son esclave; mais son indignation avait cédé à sa douleur en entendant ravaler sa mère au niveau de cette femme. Sans doute elle était innocente de l'infamie dont il était témoin; mais il voyait bien qu'on l'en croyait capable, et cette opinion lui paraissait aussi déshonorante que le crime lui-même.

Ce fut ce sentiment qui le fit demeurer à la place où il se trouvait et l'oreille attachée à la porte par laquelle Psyché et Asclyte étaient entrés; au milieu de son attente, une horrible pensée vint frapper le cœur de Cnéius : bien qu'il fût dans le palais du duumvir, il savait que Silia s'y trouvait. Cnéius n'était pas si ignorant de la corruption des mœurs, qu'il ne connût les complaisances des femmes les unes pour les autres, et il frémissait de l'idée que sa mère allait entrer peut-être dans la chambre de Fortunata.

Tout ce que cette crainte avait d'horrible oppressa tellement le cœur de Cnéius, qu'il était sur le point de succomber, lorsqu'il entendit apporter dans la chambre les apprêts d'un souper. Il entendit également Psyché qui recommandait à Asclyte d'y faire honneur jusqu'au moment où sa maî-

tresse pourrait décemment s'échapper de la table où elle était retenue par la présence de nombreux convives.

Au milieu du tumulte de ses pensées, Cnéius éprouvait encore une plus cruelle incertitude. Rien ne pouvait l'assurer, en effet, que ce fût sa mère qui allait arriver ou une autre; il ne pouvait voir dans l'intérieur de la chambre, et ne connaissait ni la voix de Fortunata, ni celle de Silia.

Tantôt les paroles de Psyché s'expliquaient pour lui dans un sens, tantôt dans un autre; enfin son anxiété cessa lorsque Fortunata entra dans son appartement. Celle-ci, avertie par Psyché de la méprise d'Asclyte, avait calculé qu'elle servait à la fois à compromettre une rivale et à assurer sa propre sécurité.

En conséquence, dès les premières paroles qu'elle prononça en réponse aux fastueux compliments du gladiateur, elle laissa deviner qu'elle était étrangère dans la maison, et qu'elle devait à l'amitié de la maîtresse de la maison le bonheur de voir le bel Asclyte.

— Par quel secret t'a-t-on fait pénétrer jusqu'ici, dit-elle, loin des regards de tous? Oh! que je voudrais avoir une maison semblable, et combien alors les véritables plaisirs de l'amour me seraient plus faciles!

Cnéius resta anéanti de ces paroles, de la réponse qui leur fut faite et du silence qui la suivit. Un moment, égaré par sa colère, il voulut briser cette porte pour punir cette effroyable débauche; mais il recula à l'idée de surprendre sa mère dans les bras d'un gladiateur. D'amers sanglots qu'il étouffa dans sa poitrine, et qui peut-être n'eussent plus été entendus par ceux qui les faisaient naître, le suffoquèrent; son cœur se serra, et enfin, la honte, le désespoir s'emparant de lui, il tomba presque évanoui sur le seuil de cette porte, oubliant sa propre injure pour penser à son déshonneur, et il demeura là anéanti, n'ayant plus la force d'entendre ni celle de fuir.

Il ne put juger combien de temps il fut dans cet état; mais lorsqu'il reprit ses sens, il entendit les mêmes voix qui s'entretenaient près de lui, mais elles avaient changé d'expression. Asclyte parlait haut, malgré les avertissements de la femme qui était près de lui. Ses mots, entrecoupés et à

peine achevés, laissaient voir suffisamment qu'il s'était laissé gagner par l'ivresse.

— Oui, disait-il, belle Silia, je te débarrasserai cette nuit de ton insupportable duumvir; tu le hais, dis-tu, c'est une raison de plus pour que je le tue.

La voix qui répondait à ces paroles était tremblante d'une émotion bien différente de celle qui l'avait précédée; on comprenait que celle qui interrogeait attachait le plus grand prix aux révélations du gladiateur, et Cnéius lui-même, ayant entendu parler de la mort du duumvir, prêta une oreille attentive; il apprit donc, en même temps que Fortunata, que les gladiateurs devaient envahir le palais, tuer le duumvir et les magistrats qui s'y trouvaient, et proclamer la révolte. Il s'étonnait de cette confidence arrachée à l'ivresse, et que les caresses de Fortunata allaient peut-être rendre complète, lorsqu'il entendit entrer rapidement l'esclave qui venait avertir Fortunata de l'arrivée de son époux. Bien qu'aucun nom n'eût été prononcé, cette annonce suffit pour apprendre à Cnéius que ce n'était point sa mère qui était avec le gladiateur. Silia n'avait plus de mari à redouter, et Cnéius, voulant punir celle qui avait osé prendre le nom de sa mère pour le déshonorer, tint la porte fermée d'une main vigoureuse, tandis qu'Asclyte cherchait vainement à l'ouvrir.

Cnéius, persuadé que, dans le désordre qui allait régner dans le palais, la place qu'il occupait était encore la plus sûre, y demeura pour connaître le résultat de cette scène étrange.

C'est ainsi qu'il apprit la tournure que l'audace de Fortunata sut donner à son entrevue avec Asclyte; il entendit de même l'arrivée de Vindex et les ordres dont il était porteur, l'arrestation de Silia, puis enfin celle de Faustus, d'Asclyte et de Vindex. Il demeura près de la porte jusqu'au moment où ils furent seuls, espérant leur donner le salut par cette issue; mais au moment où il allait ouvrir cette porte, il entendit des pas dans le couloir secret qui y conduisait, et jugea que Fortunata, sinon Bibulus, venait garder cette issue comme les autres. La fuite était donc impossible de ce côté, et il ne voulut pas se laisser surprendre à la place qu'il occupait; il marcha légèrement vers ceux qui approchaient, et, profitant de l'obscurité, il se coucha par terre, le long du

mur, et laissa passer Fortunata elle-même et les esclaves qu'elle conduisait; il n'attendit pas son retour, et, se relevant dès qu'ils furent éloignés, il reprit le chemin par lequel était venu Asclyte, et sortit aussitôt du palais de Bibulus.

Dès qu'il fut libre, il se mit à calculer par quels moyens il pourrait prévenir les malheurs dont lui, sa famille et ceux qu'il devait considérer comme ses amis étaient menacés. D'abord il songea à s'adresser aux gladiateurs; mais il réfléchit que ces hommes, qui ne le connaissaient pas, refuseraient probablement de le suivre, et que, lorsqu'ils y consentiraient, un tel secours, suffisant pour y réussir par une surprise, serait inutile maintenant que le duumvir était averti, et avait sans doute fait veiller à la garde de son palais.

Dans cette circonstance, il ne restait d'autre ressource à Cnéius que de s'adresser aux soldats de Faustus et de les appeler à la délivrance de leur tribun. Mais quel pouvoir aurait-il lui, jeune homme inconnu, sur une légion accoutumée à l'obéissance et qui, comme tant d'autres, avait souvent vu changer le chef qui la commandait sans témoigner de regrets?

Faustus avait sans doute dans la ville des amis qui eussent tenté de le délivrer, mais qui étaient-ils, et où les rencontrer? C'est en faisant ces réflexions qu'il marchait rapidement vers la demeure de Faustus, pour y rejoindre Chrysis et demander conseil au chef des esclaves du tribun, ou à tout autre qui voudrait tenter avec lui le salut des prisonniers.

Mais un malheur plus cruel que ceux qu'il avait à déplorer l'attendait dans la demeure de Faustus.

A peine arrivé, il demanda sa sœur, et il apprit avec surprise qu'elle n'était plus chez Faustus. Le chef des esclaves lui raconta qu'une heure environ après son départ, Eumolpe était revenu et avait emmené la jeune fille. Cnéius demanda où il l'avait conduite, et l'esclave ne put lui répondre autre chose, sinon qu'il avait entendu le poëte dire à Chrysis :

— Hâtez-vous, votre mère vous attend.

Que Silia eût rencontré Eumolpe, et qu'apprenant de lui que ses enfants étaient à Nîmes et chez Faustus, elle eût voulu les voir, ce n'était pas une chose impossible; mais

Cnéius venait de quitter la maison de Bibulus, où Silia avait paru apprendre, seulement alors, la mort de son époux et la fuite de ses enfants. Une nouvelle angoisse entra au cœur de Cnéius, et il ne s'expliqua ce nouvel incident que comme un nouveau malheur.

Epouvanté de ce que pouvait être devenue sa sœur dans les mains d'un homme comme Eumolpe, il se contenta de dire à l'esclave qu'il avait interrogé que son maître venait d'être arrêté par ordre du duumvir, qu'il était retenu dans son palais et se trouvait en danger de mort. Vainement l'esclave voulut le faire expliquer plus clairement ; Cnéius s'échappa malgré ses cris, et courut vers la maison de sa mère pour voir si sa sœur y était véritablement.

Mais la nuit était obscure, et si Cnéius avait retrouvé aisément le chemin du palais du duumvir à la maison de Faustus, parce qu'il avait déjà été directement de cette maison au palais, il n'en fut pas de même quand il lui fallut retrouver la demeure de Silia.

Il courut d'abord comme un insensé à travers les rues désertes, cherchant partout cette porte maternelle qui lui avait été refusée et qu'il ne reconnaissait pas. Enfin, accablé de fatigue, il tomba sur une pierre et tâcha de se remettre pour rassembler ses idées et prendre une résolution.

Ce moment de repos lui fit voir combien il avait manqué de réflexion. Nul doute que s'il avait demandé un guide à l'esclave de Faustus, celui-ci ne lui en eût servi, ou ne lui en eût donné un. Il semblait donc encore plus prudent de retourner chez Faustus ; mais, après le nombre de rues que Cnéius venait de parcourir, retourner chez Faustus lui était devenu aussi difficile que retrouver la maison de Silia. Le désespoir faillit reprendre Cnéius, mais il eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas s'y abandonner et pour se demander encore ce qu'il avait à faire. S'il eût rencontré quelqu'un, il se fût informé de la demeure de Silia, mais à cette heure il ne passait personne dans la rue ; s'il eût trouvé une maison ouverte, il y eût pris les renseignements dont il aurait eu besoin, mais toutes étaient silencieuses. Cependant, pressé de cette pensée, il reprit lentement sa marche, écoutant à chaque porte s'il n'entendrait pas un bruit intérieur qui pourrait lui permettre de heurter et de demander ce

qu'il voulait savoir. Déjà il avait parcouru une assez longue partie de la rue où il se trouvait, quand les cris d'une joie lointaine vinrent frapper son oreille. Cnéius courut vers ce but qui tantôt grandissait avec violence, et tantôt se perdait dans une sourde rumeur. Enfin il arriva devant la porte de la maison où il avait cru entendre des cris se mêler à de joyeux éclats de rire ; mais un silence profond paraissait s'y être introduit à son approche, et il n'entendit rien que les pas sourds de quelques personnes qui semblaient aller et venir avec mystère. C'en était assez pour que Cnéius se décidât à frapper.

Au bruit qu'il fit, tout autre bruit cessa dans la maison. Cnéius frappa encore et crut entendre des voix qui se concertaient tout bas. Enfin quelqu'un s'étant approché de la porte, demanda qui heurtait ainsi. La voix qui fit cette question était connue à Cnéius. Il n'eut pas longtemps à chercher, car une autre voix, partie de l'atrium, dit aussitôt :

— Eumolpe, n'ouvrez pas, quoi qu'on puisse répondre.

— Eumolpe ! s'écria Cnéius à ce nom ; Eumolpe, infâme ravisseur, ouvre, ouvre sur-le-champ ! Qu'as-tu fait de ma sœur, misérable ?

Et Cnéius, sans attendre de réponse, se mit à frapper la porte avec une rage inutile.

Mais personne ne répondit, et Cnéius s'épuisa vainement en cris et en imprécations. Il avait ramassé une pierre et il en battait la porte avec fureur. Ces coups redoublés eurent bientôt éveillé le voisinage ; des portes et des fenêtres s'ouvrirent ; des hommes et des femmes, tenant pour la plupart des lampes à la main, s'y montrèrent, et Cnéius était prêt à leur demander aide et secours, quand un homme, qui était sorti de chez lui avec un gros bâton, s'écria :

— N'est-ce pas assez que cette Pannychis, cette infâme courtisane nous empêche de dormir par le bruit de ses orgies, faut-il encore que quelque amant refusé trouble notre repos en venant frapper à la porte comme un furieux ? aidez-moi, citoyens, et tâchons de dégoûter les autres par l'exemple que nous allons faire de celui-ci.

L'homme qui avait ainsi parlé allait mettre sa menace à exécution, lorsque Cnéius s'élança vers lui avec une force et une violence qui épouvantèrent cet homme.

— Qu'as-tu dit? s'écria le jeune Romain, qu'as-tu dit? Cette demeure est celle d'une courtisane, celle d'une courtisane?

Et, sans attendre de réponse, il saisit le bâton dont cet homme était armé et se précipita sur la porte. Il la frappait avec rage en s'écriant:

— Chrysis! ma sœur, ma sœur, ma sœur!

Ces exclamations répétées avertirent les citoyens, éveillés par le bruit, de la cause de la fureur de ce jeune homme.

— C'est sa sœur qu'il vient chercher, disait l'un.

— Une fille perdue sans doute qui se sera échappée de la maison paternelle, ajoutait une marchande de toile de la Gaule, fort laide et à qui personne n'avait demandé de cesser d'être vertueuse.

— Ou peut-être est-ce une vierge pure que les infâmes libertins qui fréquentent la maison de Pannychis y auront attirée.

Cnéius n'entendait aucun de ces propos, il continuait à frapper la porte avec une rage croissante, et, après avoir brisé son bâton, il frappait de ses mains désarmées. Cependant un grand nombre de curieux étaient attroupés autour de la maison; la plupart, touchés par les cris de ce jeune homme, se préparaient à lui prêter main-forte pour l'aider à entrer dans la maison. Quelques-uns avaient été chercher un lourd madrier, et déjà l'on commençait à s'en servir en proférant les plus terribles menaces contre Pannychis et tous ceux qui étaient enfermés dans sa maison, lorsque la foule s'ouvrit à la voix impérieuse d'un nouveau venu, qui s'informa de ce qui se passait.

C'était un décurion de la garde du duumvir, suivi de quelques soldats. Un des citoyens présents lui expliqua qu'il s'agissait d'un jeune homme qui redemandait sa sœur qui se trouvait dans la maison de la courtisane Pannychis, et il demanda au décurion d'interposer son autorité pour faire ouvrir cette porte.

— Je n'ai pas ce droit, répondit le décurion, mais voici un licteur à qui le duumvir a délégué le pouvoir de se faire ouvrir diverses maisons de la ville; demandez-lui assistance.

— Qui que tu sois, s'écria Cnéius, au nom de la justice et

de l'humanité, je t'implore : fais ouvrir cette porte; rends-moi ma sœur qu'un infâme m'a enlevée.

— Je n'ai pas de temps à perdre, répondit le licteur, pour quelque misérable fille qui sera venue ici volontairement.

— Licteur! s'écria Cnéius emporté par son désespoir, celle qu'ils ont enlevée n'est pas une fille misérable; c'est une noble patricienne, c'est la fille de Silanus de Rome, la fille de Silia.

— La fille de Silia? répondit le licteur en arrêtant les soldats qui étaient prêts à s'éloigner, la fille de Silia? si tu dis vrai, tu m'as épargné la moitié de mon chemin, car j'allais pour l'arrêter chez sa mère ainsi que son frère Cnéius, et si je t'ai bien compris, tu es ce Cnéius que je cherche. Soldats, emparez-vous de lui, et qu'on brise cette porte si elle n'est ouverte à l'instant.

Cnéius fut immédiatement saisi, et le licteur ayant demandé, au nom de César, l'entrée de la maison, la porte fut ouverte aussitôt. Cnéius voulut y suivre le licteur; mais celui-ci le fit retenir par ses soldats, et y pénétra seul. Le temps qu'il y demeura parut cruellement long au malheureux Cnéius; cependant il s'attendait à tout moment à voir sortir sa sœur, et cet espoir lui donnait quelque résignation au milieu des angoisses de toutes sortes qu'il éprouvait. Il la vit sortir en effet, mais non point comme il l'avait espéré ou comme il l'avait redouté, non point la fière pudeur de l'innocence sur le front ou le désespoir de l'infamie dans la démarche, mais le visage couvert de la pâleur de la mort; étendue sur une civière portée par deux soldats, immobile et les yeux fermés.

— Elle est morte! s'écria Cnéius en se précipitant vers la litière; morte!

— Elle est évanouie, répondit le licteur.

— Où l'emportez-vous ainsi?

— Chez le duumvir où tu vas nous suivre.

— Citoyens, s'écria Cnéius, cette vierge est destinée aux orgies de l'infâme Néron : la livrerez-vous ainsi? Au nom de la sainte pudeur, au nom de vos filles et de vos sœurs, prêtez-moi secours pour la défendre!

Il parlait encore, et déjà chacun s'éloignait. Le nom qu'il avait prononcé n'avait excité qu'une profonde terreur parmi

la foule. Cnéius la vit s'éloigner rapidement, chacun évitant d'être reconnu. Il frémit de cette lâcheté, et eut encore la douleur d'entendre une voix qui dit ironiquement à côté de lui :

— Si l'on vient chercher des vierges pour Néron chez la courtisane Pannychis, nous choisirons nos vestales dans le temple de la bonne déesse.

On entraîna donc Cnéius, qui jetait de temps en temps un regard désolé sur sa sœur et qui ne cherchait plus à la sauver, la croyant déjà perdue. Cependant à mesure qu'ils approchaient du palais du duumvir, le besoin de son salut et celui de sa vengeance le reprenaient à la fois, et tout jeune et inexpérimenté qu'était Cnéius, vieilli soudainement par l'infortune, ou exaspéré par sa position, il conçut un projet, qu'il n'osa peut-être mettre à exécution que parce qu'il n'eut pas le temps de le méditer et d'en calculer pour ainsi dire l'impossibilité.

Mais avant d'aller plus loin il est nécessaire de raconter comment Chrysis avait été conduite chez la courtisane.

VI

Au sortir du cirque, Gnaton, comme nous l'avons dit, avait suivi les pas d'Eumolpe, de Cnéius et de Chrysis; mais il n'avait pas osé aborder le poëte dans la rue et il n'avait pu apporter à Pannychis d'autre avis, si ce n'était que la jeune fille, dont la beauté avait reveillé sa jalousie, demeurait chez Faustus. Cette nouvelle ne fit qu'irriter la colère de Pannychis, et elle ordonna à Gnaton de retourner chez Faustus, de demander Eumolpe, et d'obtenir de lui, par la force et la menace, les renseignements qu'elle voulait avoir. Gnaton obéit, et rencontra Eumolpe comme il s'éloignait du palais du duumvir. Il est inutile de dire par quelles menaces Gnaton obtint du poëte la révélation du secret de Cnéius et

de Chrysis. Un homme, quel qu'il soit, est toujours à la merci des antécédents de sa vie, et Gnaton connaissait trop bien ceux du poëte pour ne pas le faire obéir. Au moment où Gnaton revint près de Pannychis avec le nom de Chrysis et de Cnéius, il se passait chez elle une de ces scènes communes à toutes les époques de corruption, et qui pourraient ressembler à de l'actualité déguisée sous des noms romains, s'il n'était pas plus assuré que les vices sont un héritage que les siècles reçoivent des siècles, héritage qui s'exploite toujours à peu près de la même manière.

— Je te dis, Pannychis, que, ce soir, tu nous donneras à souper à moi et à quatre de mes amis.

C'était un jeune homme qui n'avait été revêtu de la robe prétexte que depuis deux ans qui parlait ainsi.

— Je ne puis pas, répondait la courtisane ; je suis malade et fatiguée.

— Tu mens, par tous les dieux ! tu es bien portante, et je ne te permettrai de parler de fatigue que demain matin ; mais sans doute quelqu'un m'a précédé. Combien t'a-t-il promis ? je te promets plus que lui.

— Je sais que tu es généreux en promesses, Métellus ; mais mon trésor est tellement plein de toutes celles que tu m'as faites, que je n'ai plus de place pour tant de richesses.

— C'est-à-dire que tu me refuses crédit, la belle lionne : eh bien ! tu seras payée, toi et le festin, ce jour même, et, si tu l'exiges, par avance.

— C'est d'une si grande rareté que je n'y croirai que quand je l'aurai vu.

— Eh bien ! regarde.

Métellus tira une bourse de son sein et la jeta sur la table. Pannychis la pesa de l'œil, et sa cupidité domina un moment dans son regard la tristesse qui s'y montrait ; mais ce dernier sentiment était sans doute bien puissant chez elle, car elle détourna aussitôt la vue et répondit :

— Non, je t'ai dit que c'était impossible. Je ne te recevrai pas.

— C'est qu'alors la place est prise ! s'écria Métellus en reprenant la bourse, et je veux savoir par qui. Je veux connaître devant qui je dois me retirer, ou je te fais serment que si tu ne me le dis pas, je reviens ce soir avec mes amis,

et que nous chasserons à coups de verges les insolents qui oseront jouir du bonheur que j'ai désiré.

— Je crains peu tes menaces, Métellus, quoique je sache que tu es assez audacieux pour essayer de les exécuter; mais si les complaisances de ta mère pour la femme du duumvir, dont elle protége les rendez-vous amoureux, t'ont mis à l'abri de la poursuite des magistrats, tu n'ignores pas que je saurai bien me défendre moi-même, et qu'il t'en a coûté déjà cher pour avoir voulu troubler l'honnête repos de cette maison.

— Oui, je le sais, et je ne l'ai pas oublié. C'était au temps de ta passion pour Faustus. Ce fut lui que je rencontrai ici : non, je n'ai pas oublié qu'il a poussé l'impudence jusqu'à me faire fouetter, en disant que c'était ainsi qu'il fallait corriger les écoliers qui faisaient du bruit. Non! je ne l'ai pas oubliée cette injure, et je m'en vengerai.

— Toi! reprit Pannychis avec mépris.

— Oui, moi, et l'outrage que je lui rendrai sera plus cruel que celui que j'ai reçu. Par Jupiter ! je voudrais que ce fût lui qui vînt ce soir, et nous verrions cette fois qui de lui ou de moi céderait la place.

— Mais il ne viendra pas, et tu en parles à ton aise. Que ne le chasses-tu de chez Silia?

— Ah! reprit soudainement Métellus, en haussant les épaules, voilà l'obstacle à notre rendez-vous; tu es amoureuse et tu es triste, et tu fuis les amants; et fille de la volupté, n'es-tu pas honteuse? On est sûr quand on vient chez toi qu'au troisième mot tu parleras de Faustus, et au quatrième de Silia. Cette femme est bien véritablement ta plus cruelle ennemie, car elle te rend laide à force de te faire pleurer.

— Mais je compte bien la voir pleurer à son tour. As-tu remarqué cette belle jeune fille avec laquelle Faustus est entré au cirque.

— Oui, vraiment.

— Eh bien! c'est sans doute quelque nouvelle maîtresse, pour laquelle il quittera Silia comme il m'a quittée pour elle.

— Par le ciel! voilà ma vengeance toute trouvée; il faut que je lui enlève cette jeune fille.

— Et comment y réussiras-tu, enfant, tu ne la connais

pas, et si je sais juger des pensées d'une jeune fille par ses regards, je suis sûr qu'elle aime Faustus; elle n'a pas quitté des yeux la place où l'infidèle était assis.

— Peut-être la passion n'est que dans ses regards, et quand elle ne le verra plus elle ne l'aimera plus.

— Que veux-tu dire? oserais-tu tenter un enlèvement de vive force?

— De vive force ou par ruse, selon l'occasion ou la nécessité.

La conversation en était là lorsque Gnaton vint pour redire à Pannychis ce qu'il avait appris d'Eumolpe. Dès que la courtisane sut le retour de Gnaton, elle sortit de la chambre où était Métellus, et se retira, avec le complice de sa débauche, dans une salle reculée. Elle apprit alors que Chrysis était la fille de Silia, que sa mère feignait d'ignorer qu'elle fût à Nîmes, et que Faustus ne connaissait point les hôtes qu'il avait reçus.

L'entretien que Pannychis venait d'avoir avec Métellus et la nouvelle qu'elle apprenait lui inspirèrent aussitôt un projet auquel la réflexion manqua peut-être pour en montrer les suites à la courtisane, suites devant lesquelles elle eût peut-être reculé si elle les eût prévues.

—Gnaton, dit-elle aussitôt, il faut qu'Eumolpe m'amène la fille de Silia; je veux la connaître.

— Tu es folle, Pannychis.

— Je ne suis point folle, et je veux voir Chrysis.

— C'est impossible; quel prétexte donnerai-je à Eumolpe, et dans quel intérêt braverait-il la colère de Silia, en cherchant à déshonorer sa fille?

— Déshonorer sa fille! et que verra-t-elle ici qu'elle ne puisse voir chez sa mère? Elle n'y trouvera plus Faustus, sans doute, puisque Silia me l'a pris; mais elle y rencontrera des patriciens qui le valent bien.

— Je t'ai dit qu'Eumolpe ne consentirait pas; d'ailleurs il m'a confié qu'il comptait quitter, ce soir même, la ville de Nîmes; il paraît qu'il a attiré sur Cnéius une disgrâce que ce jeune homme ne lui pardonnera pas, et il veut fuir sa colère.

— Que lui importe alors de la mériter pour la sœur comme pour le frère?

— Je pense que cela lui importe peu en effet, et c'est pour cela qu'il ne fera rien contre cette jeune fille; il n'y a pas ici vingt coups de bâton à éviter.

— Et s'il y avait cinq cents sesterces à gagner?

— Ce serait différent, mais comme, grâce à ta folle passion, nous sommes dans la misère; comme l'argent que tu as reçu hier il a fallu le donner aux fournisseurs sous peine d'être chassés de cette maison, je ne sais trop comment tu veux intéresser Eumolpe à tes projets.

— N'est-ce que cela? dit Pannychis, avec un sourire mi-parti de mépris pour Gnaton et de vanité pour elle-même; tu vas avoir de l'argent.

Elle rentra dans la chambre qu'elle venait de quitter, et dit aussitôt à Métellus :

— Je te donnerai à souper ce soir, ainsi qu'à tes amis.

— C'est bien, voici ma bourse; mais sois joyeuse, Pannychis, et invite quelque belle fille qui partage notre ivresse.

— Par Vénus, reprit Pannychis, je veux t'en montrer une qui mériterait les hommages de Pâris lui-même.

— Est-ce quelque Hélène dont je connaisse le Ménélas?

— Non, c'est, à une lettre près, une Chryséis, que tu peux enlever à son Achille, si tu oses faire l'Agamemnon.

— Je ne refuse pas la place du roi des rois. A ce soir donc, nous jouerons l'Iliade ; nous serons ici dans deux heures.

Si nous avons bien fait comprendre ce qu'était alors cette race abjecte de Grecs, qui allaient de ville en ville exploitant la débauche, l'espionnage, la délation, la flatterie et la calomnie; on ne s'étonnera pas de voir Eumolpe céder aux sollicitations et à l'argent de Pannychis, pour lui livrer la fille de Silia.

Le calcul du poëte était facile à comprendre : grâce à la substitution qu'il avait faite de son billet contre celui de Cnéius, il n'avait à attendre de Silia qu'un juste châtiment de son audace; il fallait donc fuir. La bourse qu'il avait reçue de Silia était suffisante pour permettre au poëte de quitter Nîmes et de gagner une autre ville ; mais il devenait plus riche qu'il ne l'avait été depuis longtemps en gagnant l'argent de Pannychis, et il n'hésita pas un moment à le gagner.

Ce fut donc avec le nom de sa mère qu'il fit sortir Chrysis de la maison de Faustus et qu'il l'emmena dans le lieu

de débauche, où son frère Cnéius la découvrit par hasard.

Cnéius ignorait cependant ce qui s'était passé dans cette maison ; il ne savait jusqu'où avaient pu aller les outrages que sa sœur y avait soufferts; mais dans le moment où il espérait encore que l'évanouissement de Chrysis l'avait sauvée des dernières brutalités, il se sentait un plus vif besoin de la venger; et son doute n'était pas un aiguillon moins acéré que ne l'eût été une certitude complète.

Ainsi, dès qu'il fut entré dans le palais du duumvir, il demanda avec hauteur à être conduit devant lui, attendu qu'il avait une plainte à porter. Le décurion haussa les épaules, et répondit qu'il mènerait Cnéius devant le duumvir, parce que celui-ci lui avait donné l'ordre de faire paraître Cnéius en sa présence ; mais que le temps était passé où un citoyen se croyait assez assuré de la force de ses droits et de la justice d'un magistrat pour en appeler au juge lui-même du jugement qu'il avait rendu.

Cnéius et Chrysis toujours évanouie, toujours immobile et froide sur le lit où les soldats l'avaient placée, furent admis dans la salle où se tenait le duumvir. Martius, l'édile, était à côté de lui, le questeur était présent, et les tribuns s'y trouvaient de même ; Fortunata, retirée dans un coin, surveillait les actions de son époux. Elle ressemblait au poëte qui, de la coulisse, suit les mouvements des acteurs qui jouent les rôles de sa comédie ; prêt à les avertir, ou à les exciter selon qu'ils exécutent bien ou mal ce qu'il leur a prescrit.

— Voici, dit le décurion, les deux personnes que tu m'as chargé d'arrêter ; Chrysis, que nous avons découverte dans un lieu où les vierges ne vont pas d'ordinaire ; et Cnéius, qui, je crois, désire protester contre l'ordre de son arrestation.

— Tu mens ! s'écria Cnéius avec une indignation qui surprit les magistrats ; je connais les ordres de Néron, et c'est avec bonheur que je m'y soumettrai ; mais cet homme qui vient de parler, ce décurion, a manqué à son devoir.

— Je jure, dit le décurion.....

— Tais-toi, reprit avec hauteur Cnéius, soldat infidèle, tais-toi et garde tes paroles pour prier et implorer la clémence des magistrats et la mienne.

Chacun se regarda avec étonnement à ce singulier discours, et Cnéius continua :

— Ce décurion vient de vous dire, sans s'en apercevoir, en quoi il était coupable ; il vous a appris que Chrysis, ma sœur, avait été arrêtée en un lieu peu convenable. Elle a été arrêtée en effet chez la courtisane Pannychis.

L'étonnement redoubla parmi les magistrats.

— Mais ce qu'il ne vous a pas dit, c'est que ma sœur y avait été entraînée par une ruse abominable, et y avait trouvé d'infâmes libertins qui l'avaient réduite à l'état où vous la voyez.

— Et c'est contre eux que tu portes plainte, dit le duumvir d'un ton dédaigneux ; c'est bien, c'est bien, on s'en occupera plus tard.

— C'est contre eux que je porte plainte devant vous ; et ce sera devant César que je porterai plainte contre vous-même, si vous ne faites droit à ma demande. Oubliez-vous que cette jeune fille était destinée au divin Néron, et ne frémissez-vous pas à l'idée de la lui envoyer ainsi outragée? Celle qui devait être pour notre famille le principe de la puissance et de la fortune ne nous méritera maintenant que la colère et les mépris de César. Détournons donc cette colère, en prévenant, autant que nous le pouvons encore, les désirs de notre maître ; accomplissons par avance la vengeance qu'il demandera, des imprudents qui ont osé souiller ses plaisirs. C'est votre devoir, magistrats, c'est le premier de tous; les plaisirs de César sont sacrés, et malheur à l'insensé qui ose y mettre obstacle : il mérite la mort !

Les magistrats n'avaient pas pensé à cette manière d'envisager la question, et ils pâlirent en entendant la réclamation de Cnéius. Il faut dire ici à quel point la servilité était poussée, pour qu'on ne s'étonne pas de la bassesse de ces hommes, qui crurent à la bonne foi de Cnéius. Ce qui nous paraît le comble de la lâcheté, était à cette époque bien loin des lâchetés habituelles des plus nobles citoyens. L'histoire en cite beaucoup, qui, condamnés à mort par Néron et arrivés à l'heure suprême, où il semble que devait commencer leur affranchissement, dictaient du fond du bain où on leur avait ouvert les veines, le testament qui léguait tous leurs biens à César et qui le remerciait de sa clémence.

Ainsi donc, rencontrer un jeune homme qui acceptât avec joie les ordres de Néron, quand ces ordres ne demandaient que la prostitution de sa mère et de sa sœur, était une chose plus qu'ordinaire : c'était même une chose raisonnable quand on réfléchissait que le caprice de Néron pouvait faire une faveur de cette prostitution ; et Cnéius avait laissé percer assez adroitement ces basses espérances, pour que les magistrats ne doutassent point de sa sincérité et fussent épouvantés de ce qui était arrivé.

— Il a raison, dit Bibulus, il faut qu'ils soient arrêtés sur l'heure ; il faut qu'on prenne le plus grand soin de cette jeune fille. A qui devons-nous la confier pour la ranimer et la rappeler à la vie ?

— A qui peut-on mieux la confier qu'à sa mère ? dit Fortunata, qui, au milieu de l'étonnement général, ne perdait pas de vue le mal qu'elle pourrait faire à Silia, et qui savourait d'avance la douleur de cette mère, en recevant sa fille dans cet état.

L'ordre fut donné de transporter immédiatement Chrysis dans la prison où était détenue Silia, et Fortunata se chargea de le faire exécuter.

Pendant qu'on emmenait Chrysis, le duumvir interrogeait le décurion sur les personnes qu'il avait trouvées chez la courtisane Pannychis. Métellus et deux autres jeunes gens des familles les plus riches de Nîmes avaient été reconnus, le quatrième était un certain Publius Sextus, centurion dans la légion de Faustus. Cnéius demanda leur arrestation immédiate.

— J'accompagnerai le licteur, dit-il, je veux savoir si les ordres de César seront fidèlement exécutés, et si les complaisances des magistrats pour leurs amis ne leur permettront pas la fuite.

L'audace avec laquelle Cnéius était passé du rôle d'accusé à celui d'accusateur, et de l'obéissance au commandement, dominait tous ces hommes, et on lui offrit avec empressement de se charger de poursuivre et d'atteindre les coupables.

Cependant Fortunata était déjà de retour avant que Cnéius fût reparti avec le décurion, et elle entendit nommer Métellus parmi ceux qui devaient être arrêtés. Métellus demeu-

rait à une extrémité de la ville assez éloignée pour qu'un esclave y pût arriver avant Cnéius, qui serait forcé de s'arrêter dans la demeure des autres coupables. Fortunata envoya donc sur-le-champ un billet à Marcia, la mère de Métellus, pour l'avertir de faire cacher son fils. A peine cet esclave fut-il parti, pour essayer de sauver celui à qui Fortunata prenait un intérêt si vif, que Cnéius sortit du palais pour aller à la recherche de ceux qui avaient outragé sa sœur. La démarche de Fortunata ne venait point de son amitié pour Marcia; elle avait un autre motif en essayant de sauver Métellus. Fortunata s'assurait ainsi le silence de la mère de ce jeune homme sur les intrigues auxquelles celle-ci prêtait si complaisamment les mains; et en allant au-devant de ce que cette femme pouvait lui demander, elle prévenait peut-être des exigences menaçantes. Lorsque toutes ces mesures furent prises, les magistrats qui étaient demeurés chez Bibulus, ou qui y avaient été appelés, se retirèrent, et le duumvir et sa femme restèrent enfin seuls, en présence l'un de l'autre : la conversation qu'ils eurent ensemble ne mérite pas d'être rapportée; mais il faut dire ce qui arriva dans l'entrevue de Silia et de sa fille.

VII

Depuis le moment où elle avait été enfermée dans une chambre, qu'on semblait n'avoir consenti à éclairer par une lampe fumeuse que pour mieux en faire voir la misère, Silia n'avait pas changé de place. Assise sur le bord du misérable lit qui lui était destiné, Silia réfléchissait à tout ce qui lui était arrivé dans le courant de cette rapide journée. Elle mesurait la hauteur des espérances d'où elle était tombée; et, plus malheureuse encore de ce qui la menaçait que de ce qui l'avait frappée, elle n'osait s'occuper de l'avenir qui lui était réservé.

Pour les âmes fortes, qu'elles soient engagées dans la route du mal ou dans celle du bien, le malheur est presque toujours un éperon qui les pousse à persévérer dans la voie qu'elles ont choisie : les bons y trouvent un motif de devenir meilleurs, les méchants s'y excitent à être pires. Les cœurs faibles éprouvent un effet tout différent. L'homme vertueux, mais sans volonté, qui tombe dans un malheur immérité se laisse aller à douter de la vertu. Celui qui s'est abandonné au mal, plutôt qu'il ne s'y est porté de lui-même, regrette aisément sa conduite passée et s'accuse souvent au delà des fautes qu'il a commises.

Il en était ainsi pour Silia.

Belle et charmante autant qu'aucune femme puisse l'être, demeurée trop jeune pour son âge par l'indulgente adoration de tout ce qui l'entourait et qui se plaisait à lui obéir; si heureuse de son bonheur, quand elle en avait, que tout le monde se sentait poussé à lui en donner, comme on aime à offrir un présent qui sera bien reçu ; élégante au moins dans la sale corruption qui se vautrait autour d'elle ; assez pure de vues intéressées pour avoir préféré Faustus, s'il l'eût voulu, au puissant et riche Bibulus, Silia ne s'en accusait pas moins avec une rigueur impitoyable. Oubliant dans quel siècle elle vivait, et comment on vit dans tous les siècles, ne se souvenant pas assez qu'en présence des principes d'une morale sévère les plus vertueux ne sont pas ceux qui la suivent rigoureusement, mais ceux qui s'en écartent le moins, Silia se trouva la plus criminelle des épouses et des mères. Ce saint devoir de la douleur, qu'elle avait si légèrement écarté le matin, lui parut un crime insupportable; le refus de voir ses enfants lui sembla un abandon infâme et dénaturé, et ses projets vis-à-vis de Bibulus se présentèrent à elle comme les calculs de la plus indigne courtisane. C'est que dans ce moment elle ne raisonnait plus comme le matin ; elle ne prenait plus pour terme de comparaison les actions de ceux qui l'entouraient, et vis-à-vis desquels elle était encore, nous ne dirons pas la plus vertueuse, mais enfin la moins coupable; elle se mesurait à la règle austère du devoir, et elle l'avait bien souvent franchie.

C'est en suivant cette marche qu'elle en était arrivée à regretter sa bonne renommée qu'elle avait perdue, et non

plus sa richesse qu'elle allait perdre ; et elle ne considérait plus déjà de quelle position elle était tombée dans le malheur, mais à quels excès elle était descendue dans la fortune. Cependant la profondeur de sa chute était aussi flagrante aux regards qu'elle pouvait l'être à la réflexion. Le misérable en haillons qu'on rencontre dans une prison, défiguré par la famine, exténué par la douleur, a besoin d'un long récit, quand il n'a pas un grand nom, pour faire comprendre la différence de ce qu'il a été avec ce qu'il est; mais celui qui fût entré dans la prison de Silia eût jugé tout de suite de l'infortune de cette femme. Elle était encore vêtue de ses somptueux habits, la tête couronnée de fleurs, les bras chargés de bracelets, et les mains d'anneaux précieux; les plis élégants de sa robe pendaient doucement autour d'elle, et la laissaient voir belle comme elle l'était; la fine coquetterie de sa parure, le soin délicat de tout son corps, brillaient encore en elle, et toute cette femme charmante, soudainement enlevée aux joies du festin, aux triomphes de sa beauté, à l'élégante mollesse de sa vie, était dans une prison humide et obscure, assise sur un grabat, les pieds sur une pierre froide, le regard fixe et pour ainsi dire plongé dans sa vie passée, qu'elle interrogeait heure à heure. Ce fut dans cet état que Fortunata la trouva. Tout ce que Silia eût inspiré de pitié au plus indifférent devint de la joie dans le cœur de son ennemie. Fortunata elle-même n'eût pas si bien senti le malheur de Silia si elle l'avait trouvée misérablement vêtue dans ce lieu misérable. C'est la joie du sujet révolté qui soufflette son roi, la couronne sur la tête, et qui apprécierait mal sa victoire s'il rencontrait son souverain, errant et fugitif, dans quelque forêt cachée.

Il sembla que Fortunata craignît de compromettre le plaisir qu'elle venait d'éprouver, car elle ordonna, d'un geste muet, de déposer Chrysis sur le lit d'où Silia s'était levée. Puis quand celle-ci, étonnée de ce qui se passait, demanda ce que c'était que cette femme immobile qu'on lui donnait pour compagne, Fortunata referma la porte, en lui répondant :

— Silia, c'est ta fille.

Fortunata avait bien calculé toutes les angoisses qui devaient déchirer le cœur de cette pauvre femme ; aucune ne

lui manqua en effet. D'abord elle crut sa fille morte, sa fille qu'elle avait abandonnée, et à qui cet abandon avait sans doute donné la mort; et ainsi mère dénaturée elle avait tué son enfant. Silia le crut : puis elle crut encore que Chrysis avait préféré le trépas à la honte qui lui était réservée, et cette supposition ne fut pas moins cruelle : c'était une leçon de vertu venue de celle qui devait en recevoir de sa mère. Tous ces mouvements déchirèrent cruellement cette âme, à la peau fine et délicate, bercée jusque là dans l'amour des autres, dans leurs flatteries, et dans l'oubli d'elle-même. Enfin Silia reconnut que sa fille n'était point morte. Il restait entre elles bien des motifs, pour Silia, d'être triste et honteuse devant sa fille ; mais le sentiment maternel, cet amour de la femme pour le fruit de ses entrailles, domina toute cette tristesse, effaça toute cette honte, et Silia poussa un cri de joie devant la vie de sa fille, le même cri de joie que le jour où cette fille était née. Cette mère se retrouva tout entière; elle se retrouva dans les soins par lesquels elle rappela cette vie incertaine, et qui ne laissait plus deviner si elle allait se rallumer ou s'éteindre ; elle se retrouva dans l'anxiété avec laquelle elle suivait les battements de ce cœur, qu'une mère seule pouvait sentir vivant dans ses faibles pulsations.

La vie revint enfin, la vie assurée, avec la respiration profonde, la poitrine qui se gonflait d'air, le visage qui se colorait, les membres qui cherchaient le mouvement ; il ne lui manquait plus que la parole et le regard; le regard, ce sens double, qui sent et qui parle ; la parole, ce témoignage extrême que la vie de l'âme est revenue avec celle du corps, ou qu'elle en est séparée.

Silia, penchée sur le lit de sa fille, attendait qu'elle ouvrît les yeux et qu'elle parlât. Chrysis, après s'être longtemps agitée comme pour se tirer de son engourdissement, se leva sur son séant et ouvrit les yeux.

— O ma mère ! murmura-t-elle tout bas, ma mère ! ma mère !

Ce mot si saint et si doux fut prononcé par Chrysis, sans qu'elle parût y attacher le moindre sens ou la plus légère espérance. On eût dit que c'était l'écho lointain et affaibli

d'un mot invoqué quelque temps auparavant, au milieu d'un danger pressant, et qui résonnait encore dans l'air quand celle qui l'avait imploré avait péri dans le danger. En effet, Chrysis avait crié ce nom parmi les larmes et les sanglots; elle avait crié, ma mère! ma mère! avec désespoir, jusqu'à ce qu'une main impure se fût posée sur ses lèvres et eût repoussé tous ces cris au fond de son cœur; puis l'anéantissement de la douleur les y avait retenus, et, à présent que Chrysis revenait à elle, ce cri lui revenait avec la voix, mais pas encore avec la raison. La jeune fille ne l'avait pas perdue cependant, mais le souvenir lui manquait. A ce mot: ma mère! prononcé par Chrysis, Silia s'était écriée à son tour :

— Me voilà, Chrysis, me voilà!

Chrysis tourna son regard vers celle qui lui parlait ainsi, et ce regard, terne et inintelligent, qu'elle avait d'abord promené machinalement autour d'elle, s'illumina soudainement de toute son âme, de toute sa vie et de toute sa douleur.

Oh! que ceux qui disent qu'il n'y a pas en nous un hôte divin, un esprit suprême et impalpable, mais peut-être visible, n'ont-ils été témoins de cette lumière soudaine qui éclaire le regard d'un être qui reprend sa raison! C'est le même œil, la même forme, la même matière, la même vie; mais avec un feu intelligent qui n'y était pas: ce feu ne s'appelle-t-il point l'âme?

Quand Chrysis eut regardé ainsi sa mère et l'eut reconnue, elle s'en recula avec épouvante et se cacha la tête dans les mains en pleurant beaucoup. Quelque puissante que soit la douleur d'une jeune fille, elle trouve des larmes. Ce n'est qu'aux cœurs dévorés par les passions qu'appartient cette douleur sèche qui les brûle et les réduit en cendres.

Silia pleurait aussi parce qu'elle était faible, et faisait de vains efforts pour calmer la douleur de sa fille, se trompant sur le sentiment qui avait poussé Chrysis à se détourner de sa mère. Silia lui demandait pardon, lui disait de revenir à elle; Chrysis de son côté mêlait à ses sanglots des prières et des supplications; chacune implorait sa grâce de l'autre.

La mère fut la première à s'étonner de ce désespoir de sa fille, et, ne sachant à quoi l'attribuer, elle dit à Chrysis :

— Pauvre enfant, tu connais donc les ordres de Néron?

Et, cette question faite, il s'en présenta mille autres à la bouche de Silia. — Qu'est devenu ton frère? où as-tu été arrêtée? qui t'a apporté la fatale nouvelle?

Mais Chrysis ne comprenait rien de tout ce qu'on lui demandait, et Silia le vit à son étonnement. Mais alors Silia ne s'expliquait plus l'état dans lequel on lui avait apporté sa fille, et celle-ci ne s'expliquait pas les questions de sa mère. Cette confusion d'idées, entre deux femmes qui avaient tant à se dire, dura longtemps. C'était une suite de questions et de réponses qui ne s'adressaient pas et ne se répondaient pas les unes aux autres.

— Où le poëte Eumolpe t'a-t-il conduite? disait Silia.

— Oh! ne me forcez pas à vous le dire, répondit Chrysis.

— J'ai cru que le tribun Faustus vous avait donné asile. N'est-ce pas chez lui que tu as été arrêtée?

— Je suis donc arrêtée?

— Tu ne te rappelles pas que des soldats sont venus te chercher?

— Non, c'est Eumolpe qui m'a dit que vous me demandiez, et c'est pour cela que je l'ai suivi.

— Et où l'as-tu suivi?

— Il m'a dit que c'était dans ta maison.

— Dans ma maison?

— Ah! j'ai reconnu sur-le-champ que ce n'était pas la maison de ma mère.

Et les larmes revinrent dans les yeux de Chrysis.

— J'ai voulu m'échapper, mais on m'a retenue de force.

Et Chrysis se prit à sangloter.

— On m'a retenue malgré mes cris, et alors...

Les larmes et les sanglots de Chrysis éclatèrent avec une nouvelle violence, et elle n'eut plus la force que de s'écrier :

— Oh! ma mère! ma mère! en se voilant le visage de ses deux mains.

Silia comprit; mais elle repoussa aussitôt la supposition qui lui vint à l'esprit. Imaginer un pareil malheur, s'il n'était pas vrai, était presque une profanation de la jeunesse

de sa fille. Mais à l'aspect de cette douleur persévérante, qui ne s'apaisait point et qui se cachait avec honte au regard d'une mère, il fallut bien que Silia cherchât à s'expliquer d'où naissait cette douleur.

Ce n'était pas, comme elle l'avait supposé d'abord, le désespoir d'un enfant en présence de la mère qui l'a repoussé, et qui était devenu pour celle-ci le plus cruel reproche qui pût lui être adressé; ce n'était pas non plus l'effroi causé par une arrestation que Chrysis semblait ignorer et dont par conséquent elle ne pouvait connaître ni la cause, ni les suites. Qu'était-ce donc? A cette question que s'adressait Silia, sa pensée lui faisait toujours la même réponse.

Alors, immobile à son tour devant sa fille, elle la contempla longtemps tandis que celle-ci pleurait. Oh! quel regard que celui de Silia! quelle horrible et muette interrogation! Comme elle parcourut des pieds jusqu'au visage, lentement et pli à pli, ce vêtement de vierge si blanc et si uni, maintenant tout froissé et souillé! comme elle devina l'horreur de la lutte à ces cheveux en désordre! comme chaque trace de violence se montra aux yeux de la mère dans les meurtrissures des mains de la fille! et enfin à quelle effroyable certitude elle arriva lorsque, écartant soudainement les mains de Chrysis pour interroger son visage qu'elle cachait, elle s'écria l'œil en feu et le sein palpitant :

— C'est donc vrai!

— Oui, ma mère, répondit Chrysis désespérée.

Silia répondit aussi à cet aveu, mais ce ne fut point par des paroles; il s'échappa du sein de la mère un cri sourd et profond, un rugissement de lionne, une promesse de vengeance. Ce n'était plus cette noble et douce Silia, femme facile au plaisir, amoureuse des élégants propos des jeunes patriciens, qui souriait aux regards qui la priaient et lui disaient qu'elle était belle : ce fut tout à coup une autre femme, indignée, furieuse, implacable; et son premier mot à sa fille, après sa terrible révélation, fut celui-ci :

— Ah! tu vas me dire tout!

— Ma mère, ma mère! Ah! que puis-je vous dire?

— Tout, enfant, je veux tout savoir, tout!

— Je n'oserai jamais!

— Eh! comment veux-tu que je te venge?

A cette parole, la jeune fille se leva sur son séant et contempla sa mère avec reconnaissance; son œil, naguère mourant, s'était ouvert avec joie et semblait aspirer par le regard la sombre expression du visage de Silia.

— Je vais donc te dire tout.

Elle s'approcha de sa mère; puis, au moment de commencer, elle jeta un regard furtif autour d'elle et reprit tout bas :

— Nous sommes ici en sûreté, n'est-ce pas? personne ne peut nous entendre?

Silia sourit amèrement et fut sur le point de dire à Chrysis le nouveau malheur qu'elle ignorait; mais ce sentiment ne fit que passer dans son âme comme un éclair, et elle répondit :

— Parle, parle d'abord.

— Nous sommes arrivés à Nîmes ce matin.

— Je le sais.

— Nous avons demandé ta maison.

— Et ma maison ne s'est pas ouverte, et vous êtes allés au cirque, et vous êtes rentrés chez Faustus... Après?

— Après, mon frère m'a quittée avec Eumolpe : Cnéius pour aller souper chez le duumvir, et Eumolpe!... mais qu'importe?

— Attends! s'écria Silia. Eumolpe n'avait-il pas reçu du sort une tablette qui portait vingt coups de fouet?

— Il est vrai!

Silia se rappela le récit du duumvir, le convive absent, et la voix qui lui avait crié : — Silia, pourquoi ta porte estelle restée fermée ce matin?

— C'était Cnéius! s'écria-t-elle.

— Cnéius.

— Cnéius qui a été frappé du fouet comme un esclave; Cnéius, mon fils Cnéius, oh!...

Elle se redressa toute droite et appuya ses deux poings fermés sur son front.

Chrysis l'interrogea à son tour :

— Que dis-tu, ma mère? mon frère fouetté! mon frère...

— Non, reprit Silia d'une voix sombre; parle, parle : c'est toi qui dois tout me dire.

— Mais mon frère...

— Ton frère... je ne sais encore : mais toi, Chrysis, d'abord parle, parle !

La détermination de Chrysis s'était presque épuisée à ce changement soudain d'anxiété que chaque parole faisait aller d'un malheur à un autre ; elle répondit donc d'un ton accablé :

— Eumolpe ! le misérable rentra dans le palais de Faustus. La nuit était fermée, et j'attendais le retour de Cnéius.

— Viens, me dit-il, j'ai rencontré ta mère, je lui ai appris ton arrivée, et elle veut te voir et t'embrasser sur l'heure.

Te voir et t'embrasser ! tu comprends, ma mère, je ne réfléchis à rien, je ne demandai point à Eumolpe pourquoi il n'était pas au festin du duumvir, si c'était là qu'il t'avait rencontrée, si tu avais quitté le festin pour moi ; je le suivis joyeuse, bien joyeuse, innocente, pure ! O ma mère, si je t'avais rencontrée alors, ma mère ! Mon père était si fier de moi !

Chrysis se prit à pleurer, et Silia sentit des larmes venir à ses yeux, larmes de repentir, qu'elle refoula pour ne pas se sentir faible, même contre sa conscience.

— Tu suivis Eumolpe ?

— Oui ; il me guida à travers les rues obscures ; je connaissais à peine ta maison ; mais s'il avait fait jour je l'aurais reconnue, j'aurais bien vu que ce n'était pas ta maison où ils me conduisaient.

— Je le crois... après !...

— Je marchais avec confiance ; j'étais si heureuse ! je lui demandais si tu l'étais aussi.

— Après... après !

Chrysis racontait ainsi tout ce qui avait précédé son malheur, et Silia voulait tout de suite le connaître. La fille, épouvantée de ce qu'elle allait dire, s'attachait par la parole aux derniers moments de son existence pure ; la mère, avide de vengeance, voulait entendre le récit du crime ; elle sentait qu'elle y puiserait une nouvelle colère .

— Achève, Chrysis, achève, nous sommes seules, et tu parles devant ta mère. Enfin dans quelle maison te conduisit Eumolpe ?

— La femme à qui elle appartient s'appelle Pannychis,

— Pannychis !

— Oh! j'en suis sûre, ce nom a retenti trop cruellement à mes oreilles; je l'ai assez entendu prononcer au milieu de mes cris. Elle s'appelait Pannychis, un autre se nommait Curion, un autre Publius Sextus, et enfin le détestable débauché...

Chrysis s'arrêta.

— Celui-ci, comment se nommait-il?

— Métellus!

— Métellus?

— Tu le connais?

— Je les connais tous!

Silia s'arrêta aussi, puis elle reprit :

— Mais quand tu es entrée, ils étaient donc déjà ivres, furieux?

— Ils étaient couchés autour de la table, et la femme qui était de ce festin s'écria dès qu'elle me vit entrer : Voici, Métellus, la belle fille que tu prétends enlever à Faustus.

— A Faustus? dit Silia.

— Oui, ma mère! cette femme prétendit que j'étais la maîtresse de Faustus; elle dit que pour moi Faustus abandonnerait...

Chrysis s'arrêta encore, et la pudeur, qu'elle n'avait plus pour elle, vint rougir son visage pour sa mère.

— Elle a dit que pour toi Faustus abandonnerait Silia... Oh! plût au ciel qu'elle eût dit vrai, tu étais digne de lui, toi, tu méritais ce noble époux... Mais les infâmes qui t'ont déshonorée... car tu ne m'as pas tout dit.

— Hé! que voulez-vous donc que je vous dise, ma mère! que je leur ai crié qui j'étais, et qu'ils ont ri de mes paroles; que je les ai suppliés, et qu'ils ont ri de mes prières; que j'ai pleuré à leurs pieds, et qu'ils ont ri de mes larmes; que j'ai voulu fuir, et qu'ils m'ont arrêtée; que j'ai voulu me tuer, et qu'ils m'ont arraché le poignard que j'avais dans les mains; que je me suis débattue et tordue dans les bras de Métellus, et que le ciel que j'invoquais n'est pas tombé sur sa tête; que j'ai espéré mourir quand la force m'a quittée, et que je ne suis pas morte et que vous retrouvez votre fille déshonorée et perdue... vous le voyez bien... O ma mère! ma mère! quand me vengerez-vous?

Silia ne répondit pas; la poitrine gonflée de larmes de rage et de pitié, elle se tut, et sa fille lui répéta :

— Ma mère ! quand me vengerez-vous?

Et Silia, secouant la tête avec désespoir et croisant les mains, lui répondit :

— Et si je ne peux pas te venger !

Son impuissance avait alors frappé Silia et elle semblait en demander pardon à Chrysis.

— Vous, Silia, vous ma mère, vous la veuve de Silanus!

— Et la prisonnière de Bibulus comme toi, la victime promise à Néron comme toi.

— Ma mère ! ma mère ! que dites-vous?

— Regarde où nous sommes.

Chrysis vit alors l'étroite et misérable chambre où elle était, et ce fut à son tour d'écouter le récit de sa mère, l'arrivée de Vindex, les ordres de Néron, l'arrestation de Faustus, celle de Vindex, leur propre arrestation et celle de Cnéius, sans doute.

— Cnéius, dit la jeune fille, est-il libre ?

— Je ne sais.

— Ma mère, s'il est libre, Cnéius nous sauvera, Cnéius nous vengera ! Si Cnéius vit, nous pouvons espérer.

— Un enfant contre l'empire entier, Chrysis; il succombera, s'il n'a déjà péri.

Et toutes deux, accablées de leur malheur, restèrent muettes en face l'une de l'autre, la tête baissée, méditant sans doute la même pensée, celle de mourir. Chacune plus forte dans cette résolution par la présence de l'autre ; chacune trouvant du courage, la mère dans l'exemple qu'elle devait à sa fille, la fille dans la réparation qu'offrirait sa mort aux yeux de sa mère.

Cependant toutes les émotions de cette journée n'étaient point terminées, et Silia ainsi que sa fille devaient en subir de plus douloureuses peut-être que celles qu'elles avaient éprouvées. La plus terrible des douleurs ne vient pas toujours en effet des malheurs au milieu desquels les affections restent pures et honorables. Mourir ensemble, frappées par un désastre plus fort que la volonté, était affreux sans doute; et si Cnéius se fût trouvé entre sa mère et sa sœur, le voir mourir avec elles fût devenu un désespoir de plus pour ces

deux femmes; mais ce désespoir n'eût pas été si pénible que de croire à l'abandon et à la lâcheté de Faustus, et cette dernière souffrance ne fut point épargnée à Silia.

VIII

Comme nous l'avons dit, Cnéius était ressorti du palais du duumvir, accompagné d'un licteur, d'un décurion et de quelques soldats. Son espérance était, pour le moment, de surprendre chez eux les infâmes qui avaient outragé sa sœur. Il comptait de leur part sur une résistance quelconque et se promettait d'en tirer parti pour les frapper impitoyablement. Certes, ce n'était pas là tout ce qu'il eût voulu tenter. Son premier but était le salut de sa mère et de sa sœur; mais dans l'impossibilité où il était de les sauver, il cherchait au moins la vengeance comme une misérable compensation à son malheur. Cette vengeance sembla lui échapper encore. Arrivé chez chacun des coupables, il trouva qu'ils n'avaient point reparu dans leur maison; et enfin lorsqu'il pénétra chez Métellus, celui-ci venait d'en partir avec les amis auxquels il avait voulu donner asile.

Cnéius ne fut pas longtemps à découvrir le lieu de leur retraite. Ils s'étaient audacieusement retirés dans le camp de la dixième légion. Assurément si Faustus eût été libre, ils n'eussent pas osé aller se livrer ainsi à la merci des soldats qu'il aurait commandés. Mais l'un des convives de cet infâme festin, Publius Sextus, dont nous avons parlé, ayant appris du décurion l'accusation qui pesait sur Faustus, crut pouvoir promettre à ses complices la protection des soldats.

Lorsque Cnéius apprit que les coupables s'étaient réfugiés dans le camp, il voulut les y poursuivre sur-le-champ, et le licteur qui l'accompagnait lui jura qu'il saurait faire exécuter l'ordre des magistrats, fût-ce au milieu d'une armée. Mais le décurion haussa les épaules à cette bravade.

— Ils te chasseront du camp, toi et ce jeune homme, leur dit-il, avec les verges de tes faisceaux. Il faut une autorité plus grande que la tienne pour les faire obéir, si toutefois ils y consentent.

Cnéius, frappé de cette assertion, répondit :

— Eh bien ! je saurai leur imposer cette autorité.

Et sur-le-champ il se fit reconduire au palais du duumvir.

Lorsqu'il y arriva, l'entretien de Bibulus et de Fortunata durait encore ; on peut juger par les dernières paroles qu'ils se disaient quels avaient été les aveux qu'ils avaient osé se faire.

— Ainsi, disait Fortunata, tu m'abandonneras Silia.

— N'oublie pas que Néron l'attend.

— Oh ! ne crains rien, je ne torturerai que son cœur, et je suis sûre que dans ce moment il souffre un supplice que tu ne peux imaginer.

— Je devine combien il doit être cruel, à la joie que tu en éprouves ; mais que peux-tu faire de plus que de lui avoir mis sous les yeux sa fille dans le triste état où elle était ?

— Si tu comprends ce que Silia doit souffrir par l'infamie dont sa fille est innocente, ne vois-tu pas ce qu'elle a encore à supporter par l'infamie dont son fils est coupable ? Oublies-tu qu'il a soif de livrer sa mère et sa sœur à Néron ?

— Et tu l'y aideras ?

— Oui, sans doute, car pour moi ce sont des ennemies que ces deux femmes ; mais pour Cnéius qui les livre, l'une est sa mère et l'autre sa sœur.

— Tu es déjà pressée de leur apporter la nouvelle de cette lâcheté ?

— J'y vais, dit Fortunata.

En ce moment arriva un soldat que le décurion avait expédié en avant pour apprendre au duumvir ce qui s'était passé, et lui donner ainsi le temps de réfléchir sur le parti qu'il devait prendre avant l'arrivée de Cnéius.

Fortunata saisit cette circonstance aux cheveux, et dit à son mari : Il faut écouter Cnéius, et il faut que sa mère et sa sœur puissent attester à Néron que nous n'avons rien fait que d'après la demande de ce noble jeune homme.

Aussitôt elle ordonna qu'on amenât Silia et Chrysis, et

qu'on introduisît Cnéius dès qu'il serait de retour au palais.

Le dessein de Cnéius, comme celui de tout homme décidé à tenter la fortune jusqu'au bout, s'était modifié selon la nouvelle circonstance qu'il avait rencontrée. Mais, au lieu de diminuer dans le résultat qu'il espérait en obtenir, il embrassait maintenant non-seulement la vengeance de sa sœur, mais encore son salut et celui de sa mère.

Il était donc résolu à continuer le rôle infâme qu'il avait commencé, et ce fut dans cette intention qu'il arriva devant Bibulus. La présence de sa mère et de sa sœur le frappèrent d'un coup de foudre; Cnéius sentit son courage défaillir, et s'il lui avait fallu le premier dire la raison pour laquelle il venait réclamer l'autorité du duumvir, il n'est pas douteux qu'il n'en eût pas eu la force; mais une autre lui ayant jeté cette infamie sur la tête, il retrouva le courage de la supporter. Fortunata, égarée par sa haine pour Silia et croyant à la résolution sincère du jeune homme, expliqua le trouble de Cnéius par la honte qu'il avait d'exposer ses projets devant sa mère et sa sœur, et elle se chargea de le faire pour lui.

— Eh bien! dit-elle à Cnéius, as-tu trouvé les infâmes débauchés qui, selon tes paroles, ont osé porter une main sacrilége sur la vierge destinée au divin César? Pourras-tu les punir, ainsi que tu l'as dit, d'avoir attenté aux plaisirs réservés à Néron? et te vengeras-tu de ce qu'ils ont renversé à sa première pierre la fortune que tu comptais élever sur les faveurs dont ta mère et ta sœur vont bientôt jouir à Rome?

Silia demeura stupéfaite à ces paroles, tant était odieux le sentiment qu'elles lui révélaient. Chrysis ne comprit point ce qu'elles voulaient dire : elle connaissait si bien Cnéius, que le discours de Fortunata vint à son oreille comme un bruit mêlé de mots infâmes, mais qui ne pouvaient se rapporter à rien de possible; elle ne comprit pas davantage la pâleur et l'anxiété de sa mère, lorsque celle-ci s'écria :

— Dois-je croire ce que je viens d'entendre, Cnéius? Cette femme ne se joue-t-elle pas de mon désespoir? Est-il vrai que tu aies pensé...

Cnéius avait eu le temps de reprendre sa résolution. Quelque effroyable que fût la voie dans laquelle il était engagé,

elle était encore la seule qui lui fût ouverte et il y persévéra, malgré tout ce qu'il allait causer de douleur à ceux qu'il voulait sauver.

— Oui, Silia, dit-il, je veux avoir vengeance de ceux qui ont outragé la vierge destinée à Néron. Néron est le représentant des dieux sur la terre : maudits soient ceux qui ne courbent pas un front docile devant ses volontés; périsse par son ordre celui qui ne prêtera pas tout son pouvoir à leur accomplissement! Maintenant voici pourquoi je suis revenu ici. Les coupables se sont enfuis dans le camp de la dixième légion : l'autorité d'un licteur eût été insuffisante pour arracher ces misérables du milieu des soldats; mais la tienne, Bibulus, obtiendra l'obéissance qui nous eût été refusée, et je viens te demander de m'accompagner dans le camp.

Le duumvir fronça le sourcil à cette étrange demande; mais Fortunata s'empressa de s'écrier :

— Ce jeune homme a raison, il faut le suivre et l'aider à venger l'insulte faite à César; car c'est César dont il prend la cause en ce moment, ce n'est point sa sœur dont il s'occupe; toute autre, insultée comme elle, trouverait en lui la même chaleur.

Cnéius devina l'intention de Fortunata et ne craignit pas de pousser plus loin qu'elle son horrible supposition, pour assurer son succès :

— Tu te trompes, Fortunata, lui dit-il, si César eût choisi pour ses plaisirs toute autre femme que Chrysis et Silia, je n'eusse peut-être pas défendu avec tant de chaleur le choix qu'il avait fait. Mais quand un bonheur si grand échoit à une famille, malheur à celui qui ne poursuit pas les infâmes qui le lui ont peut-être fait perdre!

Si les paroles de Cnéius n'avaient prouvé qu'il exprimait des pensées nettement raisonnées, Silia eût douté de la raison de son fils. L'indignation qui la tenait muette éclata enfin, et, levant les mains sur la tête de Cnéius, elle s'écria :

— Misérable! tu as volé le nom que tu portes, tu ne peux pas être le fils de Silanus, tu ne peux pas être mon fils!

— Cnéius! Cnéius! s'écria sa sœur, démens tes paroles, la douleur t'a rendu insensé!

Cnéius se détourna sans répondre.

— Tu te caches! reprit Silia, mais il n'y a pas d'obscurité si profonde que l'éclat d'une telle infamie ne la perce bientôt. Fortunata elle-même s'en étonne dans sa haine, et j'ose jurer que Néron en frémira dans ses orgies. Mais ne compte pas que tes exécrables projets te réussissent; la mort me délivrera de l'infamie à laquelle tu me réserves et du désespoir d'avoir enfanté un monstre tel que toi!

— Fortunata! s'écria Cnéius avec une force qui prenait son origine dans l'horrible effort qu'il faisait sur lui-même, Fortunata, je te rends responsable de la vie de ces deux femmes; et si, par ta négligence, il leur arrive le moindre mal, tu en répondras à Néron. Et maintenant, Bibulus, es-tu prêt à me suivre?

— Va, va, répliqua Fortunata, ta mère et ta sœur vivront, je te le jure; tu leur prépares un trop bel avenir pour que je veuille le leur laisser perdre.

A peine ces paroles furent-elles prononcées, que Cnéius, suivi de Bibulus, sortit de la salle, et que Silia et Chrysis, à qui on enleva, en les enchaînant, la possibilité d'attenter à leurs jours, furent transportées dans leur prison.

Nous ne nous attacherons point à peindre le désespoir de cette mère qui, après avoir retrouvé sa fille déshonorée, ne revoyait son fils que pour reconnaître en lui le plus méprisable des esclaves de la tyrannie de Néron. On citait beaucoup d'exemples d'une bassesse inouïe, et l'histoire du sénateur qui s'endormait sur son lit pendant que Néron s'emparait de sa femme, dans la salle même du festin, était connue de tout le monde. Mais jamais servilité plus infâme ne s'était montrée avec tant d'impudeur et dans un âge si jeune.

Silia ne trouvait point de paroles assez puissantes pour ses malédictions, et Chrysis ne savait que répondre par ce mot qu'elle répétait sans cesse :

— C'est impossible, c'est impossible!

Cependant Bibulus avait pris les huit licteurs qui le précédaient d'ordinaire dans les circonstances solennelles, et il s'était directement rendu au camp de la dixième légion, accompagné de Cnéius.

Déjà le bruit de l'arrestation de Faustus s'était répandu dans le camp et y avait semé un mécontentement que les

coupables avaient essayé de tourner à leur profit; les portes avaient été fermées, mais lorsqu'on vit le duumvir s'avancer seul avec quelques licteurs, elles lui furent ouvertes; les soldats étant assurés de prévenir l'arrestation de Publius Sextus, si le duumvir voulait la tenter malgré leur résistance. La discipline était déjà perdue dans l'armée, et soit qu'ils dussent livrer ou sauver un de leurs officiers, les soldats étaient contents de pouvoir lui faire sentir que sa destinée dépendait de leur seule volonté.

Lorsque le duumvir eut pénétré dans le camp, il se rendit au tribunal qui était élevé à une des extrémités, et les soldats accoururent de tous côtés pour entendre ce qui allait leur être dit. Cependant Bibulus avait ordonné qu'on fermât les portes du camp, pour que personne ne pût sortir. Les soldats avaient permis que cet ordre fût exécuté, voulant ainsi se rendre maîtres et de ceux qui devaient être arrêtés et du duumvir lui-même.

Quand celui-ci fut arrivé à l'endroit d'où il voulait haranguer les troupes, il monta sur le tribunal, et Cnéius se plaça à côté de lui.

La moralité de toute multitude interpellée au grand jour n'est jamais douteuse. Aussi le duumvir fut-il écouté avec faveur lorsqu'il s'exprima ainsi :

— Si j'étais venu dans ce camp avec les ordres de César à la main, je ne vous aurais point dit ce que j'y venais faire; votre devoir et le mien sont une obéissance absolue aux volontés de l'empereur; et si elles avaient ordonné l'arrestation de Publius Sextus, de Métellus et des autres à qui vous avez donné asile, il eût suffi de vous les dire pour qu'elles eussent été entendues. Mais c'est sur la plainte d'un simple citoyen que je dois m'emparer des coupables, et je n'oserais le faire si le crime qu'ils ont commis n'était à la fois le plus lâche et le plus épouvantable. Ce jeune homme que vous voyez à côté de moi est le fils de Silanus. Il est arrivé hier à Nîmes avec sa sœur, et a reçu l'hospitalité chez Faustus; mais tandis que celui-ci était dans mon palais, et que ce jeune homme était absent, un infâme émissaire s'est introduit dans la maison de Faustus, a emmené la jeune fille, sous prétexte de la conduire chez sa mère; et, grâce à cette ruse odieuse, il s'est fait suivre par la malheureuse

vierge chez une courtisane, et il a livré l'innocence aux entreprises criminelles de la débauche.

Un murmure d'étonnement courut parmi les soldats, et quelques voix commencèrent à accuser hautement les jeunes patriciens.

Publius Sextus, qui sentit que son action, montrée sous son véritable point de vue, le compromettait gravement, monta sur le tribunal pour parler à son tour.

— Soldats, s'écria-t-il, on vous trompe; il ne s'agit pas de venger une vierge de nos insultes, il s'agit d'arrêter les meilleurs citoyens, comme l'est déjà Faustus notre tribun. Pourquoi Faustus est-il prisonnier? est-ce pour avoir voulu violer une jeune fille? non certes: que le duumvir vous le dise, et vous saurez pourquoi il en veut à ma liberté et à celle de mes compagnons.

— Rendez-nous Faustus, crièrent les soldats; Faustus! pourquoi Faustus est-il arrêté?

— Faustus s'est révolté contre l'autorité de César, répliqua le duumvir.

— Et voici pourquoi il s'est révolté contre l'autorité de César, s'écria Cnéius en dominant le tumulte causé par la réponse du duumvir. Oui, citoyens, je suis le fils de Silanus, et Silanus s'est tué pour échapper aux ordres de Néron, qui l'avait condamné à combattre dans le cirque. Moi et ma sœur, ses enfants, nous avons fui de Rome; mais les ordres du tyran nous ont poursuivis jusqu'à Nîmes. Ces ordres portaient que l'épouse de Silanus, sa fille et son fils seraient livrés à Néron, et c'est pour ne pas avoir voulu souscrire à ces exécrables volontés, que Faustus est arrêté.

Les soldats murmurèrent en se regardant entre eux, et en approuvant la conduite de Faustus.

— Maintenant, continua Cnéius, ce que le duumvir vous a dit est vrai; oui, des infâmes ont outragé ma sœur, la fille du plus vertueux citoyen de l'empire. J'ai été demander leur punition au duumvir; mais ce que vous ne savez pas, c'est dans quel esprit cette punition m'a été accordée : ce n'est pas pour venger l'innocence outragée. Non, soldats! de si faibles intérêts n'occupent point les dignes magistrats de l'empire; c'est parce que les imprudents avaient porté

une main sacrilége sur les plaisirs de Néron, en déshonorant avant lui la fille du sénateur Silanus.

— Mais c'est ainsi que tu m'as demandé justice ! s'écria le duumvir.

— Oui, c'est ainsi que je t'ai demandé justice, reprit Cnéius ; parce que je n'aurais pas pu l'obtenir autrement. — Oui, soldats, reprit-il en s'adressant aux troupes qui l'écoutaient dans un étonnement silencieux, il m'a fallu employer cet abominable prétexte pour obtenir vengeance des misérables qui se sont réfugiés parmi vous. Eh bien ! je vous demande justice d'eux, je vous demande justice du duumvir lui-même ; le duumvir, si vous le laissez faire, va livrer ma mère et ma sœur pour un nouveau déshonneur ; il va livrer Faustus, dont l'exemple vous montre ce qu'un noble citoyen pense des ordres de Néron : il va livrer le vertueux Vindex, qui venait pour essayer d'affranchir la Gaule de l'odieuse tyrannie de ce monstre, et qui avait pensé qu'il suffisait d'un tel ordre pour exciter votre révolte. Vaillants soldats, laisserez-vous accomplir ce crime ? laisserez-vous périr votre tribun ? laisserez-vous mener au supplice l'illustre Vindex ? laisserez-vous traîner au lit infâme de l'infâme Néron la pudeur outragée de la fille de Silanus ?

— Non ! Non ! Non ! s'écrièrent les soldats.

— Écoutez-moi ! s'écria le duumvir. César vous ordonne...

— Le César que va élire cette légion, s'écria Cnéius, m'ordonne de te tuer.

En parlant ainsi, il frappa le duumvir d'un coup de poignard, et les soldats, que les derniers mots de Cnéius avaient enlevés, et que l'idée d'élire un nouveau César séduisit soudainement, applaudirent au coup frappé par Cnéius.

— A Nîmes maintenant, à Nîmes ! s'écria-t-il, et que les richesses des favoris de Néron deviennent le partage de ceux qui vont renverser son exécrable pouvoir.

Nous n'essaierons pas de peindre le tumulte qu'excitèrent ce meurtre et ces paroles ; Cnéius n'eut pas besoin de désigner les autres victimes à la rage des soldats ; et Publius Sextus, Métellus et leurs complices, atteints au moment où ils cherchaient à s'échapper, périrent frappés par ceux

mêmes qui, un instant auparavant, avaient juré de les défendre.

Toute la légion sortit du camp en désordre, et Cnéius prenant avec lui quelques soldats, les entraîna sur ses pas vers le palais du duumvir. Malgré les remparts qui la défendaient, la ville, surprise ainsi à l'improviste, fut bientôt au pouvoir des soldats, et le palais du duumvir fut de même envahi.

Cependant la nouvelle d'un désastre, toujours plus prompte que ceux qui croient l'apporter les premiers, était arrivée à Fortunata dans son palais. Avant que les soldats y eussent pénétré, elle savait la mort de Bibulus, la révolte de la légion et la destruction qui menaçait sa demeure. L'idée de fuir lui vint d'abord ; mais avant qu'elle eût pu rassembler quelques bijoux, le palais avait été investi et les portes en retentissaient sous les coups des soldats.

Assurée de sa perte, Fortunata voulut alors y entraîner son ennemie. D'après la recommandation de Cnéius, elle avait fait enchaîner Silia et sa fille dans une même prison ; elle prit un poignard et courut dans cette prison.

Déjà depuis un moment Silia et Chrysis, étonnées du murmure lointain qui venait jusqu'à elles, écoutaient attentivement sans deviner la cause de ce tumulte. Lorsque les coups redoublés des soldats eurent fait crouler les portes du palais, elles commencèrent à retrouver quelque espoir. Évidemment le palais était attaqué : et lorsqu'elles entendirent le tumulte des esclaves qui fuyaient, les vociférations des soldats qui les poursuivaient, elles ne doutèrent plus de leur salut. Ce fut à ce moment que Fortunata entra dans la prison ; son air hagard, ses cheveux en désordre, ses yeux sanglants, la manière dont elle referma la porte après elle, tout cet aspect du crime qui vient s'assouvir, dirent à Silia pourquoi Fortunata entrait dans la prison, et, par un mouvement instinctif, la mère se jeta devant sa fille.

Ces deux femmes, Silia et Fortunata, se comprirent également ; car Fortunata répondit à ce mouvement en disant à Silia :

— Soit, toi la premiere, ta fille ensuite.

Silia avança résolûment sous le coup et reçut le poignard dans la poitrine ; mais l'amour maternel avait exaspéré Silia aussi loin que la haine avait emporté Fortunata, et avant

que celle-ci eût retiré le poignard, Silia l'avait saisie au poignet avec ses dents et la tenait enchaînée. La lutte n'eût pas été longue, car Fortunata, malgré l'affreuse douleur de cette morsure, cherchait de l'autre main le poignard dans le sein de Silia, lorsque la porte se brisa, et Cnéius, suivi de Faustus, se précipita dans la chambre. Fortunata, qui venait de se dégager de la dent de Silia, tourna son poignard contre elle-même et tomba à côté de sa rivale. Cnéius et Faustus relevèrent la belle Silia dégouttante de sang, et la placèrent sur le lit où sa fille avait été déposée; Silia rouvrit les yeux et reconnut Faustus et Cnéius. Elle appuya doucement sa main sur la tête de son fils qui s'était agenouillé près d'elle, et retrouva, pour dire adieu à Faustus, un de ces doux sourires autrefois si charmants et qui fut presque divin sur sa figure mourante. Elle essaya de parler, et ne put murmurer que ces deux noms :

— Faustus... Chrysis...

Le récit qui va suivre dira ce que devinrent les divers personnages de cette histoire; mais ce qu'il faut toutefois apprendre au lecteur, c'est que cet événement fut le signal de la révolte générale des Gaules contre Néron, révolte qui eut pour chef ce Vindex, dont le succès tint à l'audace et à la présence d'esprit d'un enfant.

LES CHRÉTIENS

— LES SAINTES PUELLES —

I

La nuit était profonde et calme, tout dormait dans cette partie de la ville de Toulouse qui avoisine la Garonne et qui maintenant est si populeuse. Aucun bruit ne se faisait entendre dans les misérables cabanes de chaume qui occupaient alors les abords de la rivière. Ce silence, quand on le rencontre dans la demeure du peuple, atteste que, pour quelques heures de moins, il a trouvé l'oubli de ses misères. La veille n'est joyeuse que dans la maison des heureux; sous le toit du pauvre elle est un signe assuré de deuil et de détresse. C'est presque toujours la maladie, ou un travail extraordinaire, qui fait briller une lumière tardive à la fenêtre d'une chaumière.

On aurait donc pu penser qu'à l'époque dont nous parlons, les pêcheurs et les bateliers qui habitaient cette espèce de faubourg, avaient obtenu de leurs magistrats la meilleure part de bonheur à laquelle puisse atteindre l'homme sans fortune; du travail pour le jour, et du repos pour la nuit. Cependant il n'en était pas ainsi : jamais la colonie de Toulouse n'avait été si affligée. Un homme venait d'y passer, et le souffle de cet homme, comme celui d'un vent pestilentiel, avait répandu la mort et l'épouvante dans les plus ri-

ches familles et dans les plus pauvres. Il avait fallu à cet homme la tête des plus nobles et le dernier écu du plus grand nombre; le nom de cet homme était Caracalla, et ce nom emporte avec lui une telle idée de despotisme sauvage et de cruauté insensée, qu'il est inutile de raconter tout ce qu'il avait pu faire de mal partout où il avait paru.

Ce n'était donc pas ce calme repos de l'homme laborieux après le travail, qui donnait à ces amas de cabanes dont nous avons parlé le silence et l'obscurité qu'on y remarquait. Un ordre des magistrats leur tenait lieu de sommeil; une espèce de couvre-feu avait été ordonné depuis quelque temps dans la ville de Toulouse.

En effet, on parlait d'assemblées nocturnes, de réunions cachées qui se tenaient çà et là, et, dans l'impossibilité où on se trouvait de les surveiller ou de les surprendre, tant elles étaient adroites à se séparer ou à se réunir, on avait fait un crime d'avoir de la lumière chez soi au milieu de la nuit.

Cependant un espion crut remarquer, en parcourant cette partie de la cité, qu'une lueur se glissait à travers les ais mal joints d'une porte.

Cette porte était celle d'une maisonnette bâtie un peu à l'écart des autres et plus propre que la plupart d'entre elles. Un petit jardin, protégé par une haie, l'entourait, et il semblait que la population elle-même prît un soin particulier de cette maison. Jamais aucune immondice n'était déposée aux entours de cette blanche demeure; on eût dit qu'elle enfermait quelque chose de si pur que ce fût un temple dont on n'approchait qu'avec respect.

Cependant Cilo, c'était le nom de l'espion dont le métier était bien connu et qui en outre y joignait, selon l'occasion, celui de délateur; cet espion ouvrit la barrière de bois qui fermait la porte du jardin, s'approcha lentement de la porte de la maison et s'assura non-seulement que la maison était éclairée, mais qu'on y veillait. Il prit de nouvelles précautions pour éviter d'être aperçu, dans le cas où quelqu'un entrerait ou sortirait; car il n'ignorait pas que si la loi encourageait la délation en la payant à prix d'or, c'était à la condition pour le délateur de ne se point laisser surprendre.

Bien souvent les juges, après avoir condamné un homme sur la dénonciation d'un de ces infâmes, fermaient les yeux sur la vengeance que le condamné tirait du misérable, souvent par des moyens plus coupables que le prétendu crime qu'ils avaient puni.

Cilo tourna donc autour de la demeure qu'il venait de surprendre en contravention, et gagna une fenêtre basse et mal jointe par laquelle il pouvait voir ce qui se passait dans l'intérieur.

Quelques mots échangés l'avaient bien averti que plusieurs personnes se trouvaient dans cette maison, mais ils ne lui avaient dit ni leur nombre ni leur sexe.

Cilo eût craint de se rencontrer avec l'homme le plus faible, tant il était faible et lâche.

Petit, maigre, bossu, traînant ses membres exténués par la débauche, portant sur son pâle visage l'expression de sa basse férocité, le regard louche, le front chauve et déprimé; Cilo était un de ces êtres dont la forme dit l'âme. Son aspect était si repoussant, que ceux qui le rencontraient s'en détournaient avec dégoût, et que ceux qu'il abordait se reculaient avec effroi. Il ne pardonnait pas plus ce sentiment de répulsion physique qu'il faisait naître en ceux qui ne le connaissaient pas, qu'il ne pardonnait leur mépris et leur haine à ceux qui le connaissaient.

La joie de Cilo fut donc grande, lorsqu'il reconnut que cette modeste habitation n'était occupée que par trois femmes : deux d'une beauté remarquable et fort jeunes, la troisième d'un âge plus avancé, mais d'une figure qui n'était pas encore flétrie; les deux premières pâles et chétives, la troisième d'une forte et riche constitution; les deux jeunes filles au maintien modeste et à la voix timide, la troisième à l'œil hardi et à la voix assurée.

Attaché comme un tigre aux barreaux de sa cage, lorsqu'il suit de son œil sanglant le curieux qu'il voudrait dévorer, Cilo, pendu à l'étroite ouverture de la fenêtre, cherchait à distinguer quelles étaient ces femmes, et ce qu'elles faisaient à la terne lueur de la lampe qui les éclairait. Il vit d'abord qu'elles s'occupaient d'un travail de couture; le mouvement de leurs bras qui faisaient aller et venir l'aiguille avec activité, la blancheur de la toile qui était posée

sur leurs genoux le lui eurent bientôt appris, bien qu'elles tournassent le dos à la fenêtre.

Cilo reconnut qu'il avait fait une mauvaise découverte; assurément ces femmes étaient en contravention, mais des femmes s'occupant la nuit d'un travail d'aiguille nécessaire sans doute au soutien de leur existence, trouveraient facilement grâce devant le magistrat.

Cependant telle était l'envie de Cilo de profiter de sa rencontre, ou plutôt tel était l'instinct de bête féroce de cet homme, qu'il resta suspendu à la fenêtre, sentant, pour ainsi dire, qu'il y avait un crime à exploiter entre ces trois innocentes créatures. Toutefois le temps se passait et n'amenait rien de nouveau; le travail continuait avec assiduité, quelques mots s'échappaient par intervalle, et quoique Cilo pût les entendre, ils ne lui apprenaient rien de nouveau : c'était une question sur l'heure qu'il pouvait être, qui amenait une remarque sur la nécessité de se hâter.

Cilo commençait à désespérer de rien tirer de sa découverte, lorsqu'il entendit les pas d'un homme qui approchait de la maison.

S'il entre, se dit Cilo, mon temps ne sera pas perdu : un homme qui se rend la nuit dans une maison habitée par une femme âgée et deux jeunes filles, cela ressemble, à s'y méprendre, à ce qui se passe dans certaines maisons qui sont innocentes, parce que l'édile les connaît, mais que la loi punit sévèrement quand elles ne se sont pas soumises à son autorisation. Si j'ai le bonheur que celui qui arrive soit quelque jeune patricien à peine revêtu de la robe prétexte, cette maison et ce jardin seront à moi dans huit jours, car je saurai bien prouver qu'il y a corruption de l'innocence de ce jeune homme, de la part de ces trois femmes.

Une moitié du vœu de Cilo s'accomplit; les pas qu'il avait entendus se dirigèrent en effet vers la maison au flanc de laquelle il s'était attaché; mais lorsque celui qu'il attendait avec tant d'impatience se présenta dans la chaumière, Cilo reconnut avec regret que c'était un vieillard dont l'aspect ne lui permit pas même de chercher à arranger, selon cette circonstance, le projet d'accusation qu'il avait préparé un instant auparavant. Ce vieillard portait en ui une si sainte dignité, la sérénité de ses traits attestait un si profond repos de

sa conscience, que Cilo comprit, malgré tout ce qu'il savait imaginer de détestable, qu'il était difficile de reprocher quelque chose de coupable à cet homme. Mais Cilo ne désespéra pas cependant; il savait que dans les sociétés corrompues il y a deux sortes de crimes : ceux que la morale condamne éternellement, et ceux que les lois inventent pour avoir occasion de les punir. Les premiers n'étaient pas effacés de la loi, mais les seconds les y dépassaient de beaucoup, surtout sous un règne comme celui de Caracalla.

La veille de ces trois femmes était déjà un délit, la présence de cet homme chez elles devait nécessairement l'aggraver. Cilo attendit donc.

L'œil ouvert sur ces quatre personnages, il éprouvait ce pressentiment d'une bonne proie comme le chien dont la narine s'épanouit à l'odeur du gibier que son œil ne voit pas encore.

Quand le vieillard entra, les trois femmes se levèrent avec respect et le saluèrent, en l'appelant du nom de Saturnin. Celui-ci étendit les mains en les bénissant, et les deux jeunes filles s'agenouillèrent devant lui. L'autre femme resta debout, quoique son attitude montrât presque autant de respect que celle de ses deux jeunes compagnes.

Le vieillard, après avoir prononcé quelques paroles à voix basse, se tourna vers la femme qui n'avait pas plié le genou, et lui dit :

Ainsi donc, Véronique, vous avez aidé vos deux jeunes maîtresses dans leur œuvre pieuse, quoique vous condamniez les sentiments qui les ont poussées à l'entreprendre.

— Je ne condamne les sentiments de personne, répondit Véronique; je garde les miens qui sont ceux de mes pères, comme mes deux jeunes maîtresses conservent précieusement les croyances qui leur ont été transmises.

— Tu dis vrai, Véronique, la noble famille des Faustus est l'une des premières qui se soit rattachée à la foi que le Seigneur m'a donné mission de propager sur cette terre de désolation : ce fut au temps de Néron qu'elle embrassa la divine religion du Christ, et depuis deux cents ans ses descendants lui sont demeurés fidèles.

— Et ils sont prêts à mourir pour elle, reprit l'une des deux jeunes filles d'une voix si douce et si timide, que ce

mot mourir, dans cette bouche pure et ce corps frêle, sembla presque un acte de saint courage, tant il devait y avoir loin de cette jeunesse et de cette beauté à l'idée de la mort.

— Dieu éprouve quelquefois ses enfants, dit Saturnin; mais il les secourt dans l'affliction. L'histoire de votre famille en est la meilleure preuve ; je n'ai point à vous l'enseigner. Mais vous n'avez pas oublié que cette noble Chrysis, dont vous descendez, ne trouva que dans les enseignements de notre religion la force de supporter l'ignominie d'un crime dont elle était cependant innocente; vous n'avez pas oublié non plus, que son époux votre aïeul, Faustus, ne parvint à mépriser les clameurs des méchants, qui riaient de ce qu'il avait épousé une femme déshonorée par des infâmes, que lorsque les saintes leçons de nos apôtres lui eurent appris que la vertu est d'autant plus grande devant Dieu qu'elle est plus méconnue parmi les hommes.

— Oui, mon père, dirent ensemble les deux jeunes filles.

Puis celle qui paraissait la plus jeune ajouta :

— Voyez le fruit de notre veille; la blanche robe de lin que vous devez revêtir demain pour la sainte cérémonie de la Pâque, est presque achevée. Encore quelques moments de travail, et vous auriez pu l'emporter avec vous.

— Continuez donc, mes filles, dit Saturnin, car j'ai achevé mes visites et je sens le besoin de me reposer un instant.

Véronique présenta un escabeau à Saturnin, et les trois femmes reprirent aussitôt leur travail.

Ce peu de paroles avaient suffi à Cilo pour lui ôter toute espérance. Il avait reconnu dans Saturnin l'humble évêque du petit nombre de chrétiens qui osaient professer publiquement une religion qui avait secrètement gagné la plupart des habitants des Gaules. Les persécutions n'avaient pas manqué aux chrétiens. Cependant ce n'était presque jamais que du sommet de l'empire qu'elles partaient. Lorsqu'un empereur ordonnait l'emprisonnement, l'exil ou le massacre des infortunés, les magistrats obéissaient ; mais ceux-ci prévenaient rarement les ordres de l'empereur. En ce moment surtout Caracalla, plongé dans les rêves de guerre qu'il voulait promener en Germanie, s'occupait fort peu du gouvernement religieux de la Gaule, et celui qui en était le

propréteur était loin de montrer aucune inimitié aux chrétiens. Il avait même poussé l'indulgence envers eux jusqu'à permettre à Saturnin de bâtir, non loin du fameux Capitole de Toulouse, une église étroite et pauvre où il prêchait sa foi à l'abri des insultes du peuple et de l'opposition des prêtres.

Cependant cette indulgence ne venait pas de ce que le propréteur pratiquât secrètement la religion du Christ : elle naissait de ce sentiment de respect que tout homme de bien a pour la vertu, quel que soit le dieu qui l'inspire.

Sous ce rapport les premiers chrétiens méritèrent longtemps l'hommage de leurs ennemis les plus acharnés, et les persécutions qu'on leur fit souffrir vinrent plutôt de la haine qu'inspiraient leurs vertus à toute cette société corrompue, que de la crainte qu'on avait de leurs opinions et de la nouvelle religion qu'ils élevaient.

Parmi tous ces chrétiens, leur chef et leur précepteur Saturnin se faisait distinguer, autant par la supériorité de son esprit que par la pureté de sa vie.

Cilo le savait, et il savait aussi qu'une accusation portée contre lui devant les magistrats y serait d'autant plus mal accueillie qu'on permettait à Saturnin de faire au grand jour ce qu'il faisait en ce moment dans l'ombre de la nuit. D'un autre côté, la famille des Faustus avait joui toujours dans la province d'une grande considération ; et les exactions de Caracalla, qui avaient réduit à la misère les dernières descendantes de cette noble maison, n'avaient pu altérer la vénération que leur jeunesse et leur résignation avaient inspirée. Le délateur en était donc à se demander s'il devait se retirer ou demeurer encore. L'instinct du mal le fit rester, et il écouta avec attention l'entretien qui continuait entre Saturnin et les deux jeunes filles.

La plus âgée, qui se nommait Sidonie, s'adressant à l'évêque, lui dit sans quitter des yeux l'ouvrage qu'elle tenait dans ses mains :

— Serait-ce une curiosité déplacée, mon père, que de vous demander si quelque événement extraordinaire vous a fait quiter votre demeure durant la nuit pour visiter vos frères et leur porter votre parole ?

— Ce n'est pas un événement extraordinaire qui m'a fait

lever, de la terre où j'étais agenouillé, pour aller parmi mes frères. C'est une voix secrète qui m'a averti et qui m'a poussé, une voix qui m'a dit que l'instant d'une séparation que j'espérais être encore très-éloignée s'approche et arrivera bientôt; et comme je crois que l'heure est venue où un autre que moi sera désigné par le Très-Haut pour guider mes disciples dans la voie céleste qu'ils suivent avec moi, j'ai voulu les voir pour leur donner un dernier encouragement et pour leur dire peut-être un dernier adieu.

— Quel affreux malheur nous apprenez-vous! reprit Valérie, la plus jeune des deux sœurs. Vous voulez nous quitter; la voix du Très-Haut vous a-t-elle donc appelé à visiter d'autres contrées et à aller féconder dans d'autres climats les germes de la foi qu'il y a déposés de toute éternité? Cette voix céleste vous a-t-elle annoncé le but où doivent tendre vos pas?

— Si j'en crois la sainte vision qui est descendue sur moi durant ma prière, je n'aurai point de voyage à entreprendre, et c'est en ces lieux que j'accomplirai le dernier acte par lequel un homme puisse témoigner de sa foi.

— Que voulez-vous dire? reprirent les deux sœurs avec un étonnement douloureux; prévoyez-vous quelque malheur?

— Le malheur n'est que pour les criminels, mes filles.

— Il est aussi pour les abandonnés, mon père; et que deviendrons-nous s'il faut que nous perdions vos saints enseignements et votre noble exemple?

— Mes enseignements ont-ils si peu fructifié en vous qu'ils ne soient à l'abri d'un jour d'abandon où vous manquera la main du jardinier? Quant à l'exemple que vous recevez de moi, mes filles, peut-être le Ciel m'a-t-il réservé la faveur d'en donner un plus grave que tous ceux que vous avez reçus jusqu'à ce jour. La couronne du martyre est sûrement trop brillante pour un front si humble que le mien; mais j'espère que Dieu l'y placera pour que ses rayons illuminent la foi douteuse des uns et mettent dans tout son jour la foi assurée des autres.

— Avez-vous donc quelque raison de craindre, dit Véronique, que le peuple ou les magistrats vous accusent et vous frappent? en avez-vous reçu avis de la part de quelque ami

secret, ou s'est-on déjà porté contre vous à quelque acte de violence ?

— Femme, répondit Saturnin, l'homme ne peut savoir ce qui est dans la volonté de Dieu, à moins que Dieu ne la lui manifeste.

— Je sais, je sais, reprit Véronique avec la rudesse qui accompagnait toutes ses paroles, un songe est quelquefois un bon avis, et il y a tels augures qui sont infaillibles; mais cependant il ne faut pas accorder plus de créance à toutes ces choses qu'elles n'en méritent, et bien souvent j'ai rêvé que la maison brûlait, ce qui est un signe de richesse; bien souvent des rats ont grignoté le bout de mes souliers, ce qui est un signe de mort, et je n'en suis pas plus riche et moins bien portante pour cela.

— Silence! dit Saturnin; comment pouvez-vous comparer les puérils mensonges de vos faux dieux aux saintes et augustes vérités que Dieu lui-même a annoncées à la terre?

— Eh ! mon père, reprit Véronique, mes dieux y sont venus tout aussi bien que le vôtre, mais il y a plus longtemps seulement, et c'est pour cela peut-être qu'on commence à les oublier.

— Qu'ils viennent, ces démons (1)! s'écria Saturnin en se levant avec un enthousiasme qui annonçait l'exaltation de son esprit, et je les réduirai au silence et je les enchaînerai à mes pieds.

— Je le crois, je le crois, reprit l'imperturbable Véronique, car on dit que lorsque vous passez sur la place du Capitole pour vous rendre à l'église, les dieux du temple tremblent sur leur autel, et que les oracles restent suspendus jusqu'à ce que vous soyez assez éloigné pour qu'ils n'entendent plus les mots magiques que vous prononcez.

— Si Dieu a accordé cette puissance à mes prières, reprit Saturnin, comment n'éclairerait-elle pas l'aveuglement de ceux qui persévèrent dans l'erreur et le crime ?

— C'est bon, c'est bon, répliqua Véronique; mais nous avons des magiciens qu'on a crucifiés bien avant votre Dieu,

(1) Les dieux du paganisme furent considérés par les premiers chrétiens, non point comme n'existant pas, mais comme des démons révoltés.

et qui ont un pouvoir bien plus grand. Il y en a un qui demeure à un mille d'ici, qui fait pâlir la lune à sa volonté et qui a changé la vieille femme du questeur en cigogne ; si bien que tous les ans elle revient le jour de sa mort se percher sur le faîte de la maison de son mari, en poussant des cris lamentables.

— Ce n'est pas la première fois, reprit Saturnin, que j'entends comparer les œuvres de l'esprit des ténèbres à celles de l'esprit de lumière.

— Mais qui m'assure, ajouta Véronique, que c'est vous qui êtes la lumière, et que ce soit...

— Silence, Véronique, dit Valérie, qui remarqua l'indignation de Saturnin, ne discutez pas des choses que vous ne comprenez pas. Écoutez comme nous en silence la parole du vénérable Saturnin; et souhaitez qu'elle puisse vous éclairer enfin comme nous.

Véronique hocha la tête, mais elle se tut sans rien répliquer. Sidonie ajouta alors :

— Dites-nous, mon père, où vous avez entendu cette voix céleste qui vous a donné cet avertissement que je n'ose appeler fatal puisqu'il vient du ciel, mais qui, s'il se réalise, n'en sera pas moins une affliction pour vos enfants.

— Je vous l'ai dit, mes filles ; j'étais à genoux sur la terre de ma pauvre maison, et je priais le Très-Haut de m'inspirer, pour le saint jour de demain, des paroles persuasives et qui parlassent dignement de sa gloire. Mon esprit, tendu vers le Très-Haut, me paraissait déjà comme séparé de mon corps ; il me semblait être en présence de la majesté divine, invisible mais présente, que mon œil ne pouvait apercevoir à aucun endroit déterminé, mais qui m'inondait à la fois de toutes parts ; une harmonie qui n'avait pas de voix distincte, mais qui résonnait dans tout l'océan de lumière qui m'enveloppait, me pénétra lentement, et avec une puissance qui fit frémir toute mon âme comme si elle eût été exposée à nu à ce contact divin ; puis, au milieu de cette harmonie, s'éleva un sens, car je ne puis appeler ni une voix, ni une parole, ce qui me manifesta la volonté divine en ce moment, je comprenais ce qui n'était pas dit, j'entendais ce qui n'était pas accentué, ou plutôt je participais à la vérité éternelle comme la goutte d'eau se mêle à l'Océan ; et de cette

immense et infinie sensation il résultait en moi une certitude que je vous traduis en langage terrestre, pour que vous puissiez la comprendre. — Gloire à toi, me disait cette conscience de ma mission, tu témoigneras par le sang ce que tu as témoigné par la parole. Tu élèveras ta tête parmi les saints, après avoir brisé tes pieds dans les rudes sentiers de l'apostolat; tu rentreras dans le foyer de la gloire de Dieu, après avoir été un de ses rayons lancés sur la terre pour l'éclairer! — Oui, mes filles, j'ai senti cette sublime extase. Elle est un avertissement sacré, je n'en doute pas, et elle m'a inspiré une telle confiance que je croirais avoir démérité de la faveur du Très-Haut s'il me retirait les douleurs et les mortifications par lesquelles je dois arriver à cette gloire éternelle.

Pendant que Saturnin disait ces paroles, les deux jeunes sœurs l'écoutaient, immobiles et le regard fixé sur son regard qui retournait par le souvenir au ciel où il avait été admis un moment, et qui emportait sur ses ailes de feu l'âme exaltée de ces deux belles vierges. Véronique elle-même, inhabile à comprendre le sens de ces paroles mystiques, s'était laissé dominer par l'expression du visage de Saturnin. Il y avait dans cet homme une si noble foi, une si sincère participation à la divinité; tout son être respirait tellement le Dieu intelligent et excellent qui l'animait, que l'incrédule et la païenne elle-même se sentit prise dans ce rayonnement de la foi, et laissa marcher ses idées dans l'orbite de cette puissance religieuse, comme un astre qui obéit et tourne autour de l'astre supérieur qui le domine.

Mais tout ce pouvoir allait expirer comme une vague inutile contre la froide et stupide méchanceté de Cilo; il ricana en lui-même de l'enthousiasme de cet apôtre, de la foi des jeunes filles et de l'étonnement de l'esclave païenne. La première réflexion qui vint à l'esprit de cet homme fut un blasphème et une moquerie.

— J'ai bien envie de te montrer, se dit-il, que je fais mieux que prêcher les vérités de ta religion; car il me prend envie d'en donner des preuves sanglantes et irrécusables à ceux que tu appelles tes frères.

Mais les moyens d'exécution manquaient à la pensée de Cilo; il en revenait toujours à l'obligation de dénoncer

comme suspectes des paroles que Saturnin aurait dites publiquement. Un mot qu'il saisit dans la suite de cet entretien lui montra la route par où il devait arriver.

En effet, après cette sainte inspiration de l'évêque, le silence avait repris dans la cabane; chacun, occupé de la haute et triste pensée de Saturnin, était resté abîmé dans ses réflexions. Le vieillard semblait encore en présence de la divinité à laquelle il avait été initié, et les deux jeunes filles paraissaient respecter sa présence, sans avoir le courage de lever les yeux, lorsque Véronique reprit d'une voix qui attestait combien l'exaltation de l'apôtre avait agi sur elle :

— Me permettez-vous, mon père, dit-elle (c'est la première fois qu'elle l'appelait ainsi), me permettez-vous de mêler un conseil inspiré par la prudence humaine à ces révélations sacrées par lesquelles votre Dieu se manifeste à vous?

— Parlez, ma fille, dit Saturnin, pour qui le changement de langage de Véronique était moins un triomphe qu'il pouvait s'attribuer, qu'une preuve que le Seigneur le soutenait dans la rude tâche qu'il avait entreprise.

— Eh bien ! mon père, répliqua Véronique, n'y a-t-il pas un moyen innocent, à tous les yeux sans doute, de prévenir le malheur dont vous êtes menacé? Il est bien simple, et tel que je puis le concevoir, mais j'ose assurer qu'il suffirait pour votre salut.

— Voyons, dit Saturnin en souriant.

— Eh bien! mon père, prenez un détour, changez de chemin.

— Que voulez-vous dire? s'écria vivement Saturnin en interrompant Véronique, que j'abandonne la voie qui mène au ciel?

— Ce n'est pas cela, répliqua Véronique, que l'impatience de son caractère reprit à ce moment; je ne parle pas de la voie du ciel, mais de celle qui mène à votre temple. Pour y arriver, vous passez tous les jours sur la place du Capitole, devant le temple de Jupiter et de Diane, et tous les jours votre passage est marqué par quelque événement qui irrite au plus haut degré la colère des prêtres de nos divinités. Évitez de braver ainsi publiquement leur autorité. Le mécontentement qu'ils cherchent à semer contre vous parmi

le peuple s'apaisera, et le malheur que vous semblez redouter ne vous atteindra point.

— Le seul malheur que je puisse redouter, répondit Saturnin, c'est de ne pas être jugé digne, par le Seigneur, du saint martyre qui m'est promis, et j'encourrais cette disgrâce, si je suivais les coupables conseils que tu me fais entendre; mais que je te pardonne, car tu ne comprends pas ce qu'ils ont d'offensant.

— Cependant, mon père, se hasarda à dire timidement Valérie, cette précaution serait si peu de chose...

— Peu de chose! reprit Saturnin avec sévérité, peu de chose! je ferais reculer le Seigneur en ma personne devant ces idoles, qui sont la proie des démons! Fort de la parole de Dieu et de son appui, je n'oserais braver ses ennemis en face! mais c'est un courage que le soin de sa dignité impose aux plus vulgaires des hommes, et j'en manquerais lorsqu'il s'agit de la majesté divine et du triomphe de sa cause! Non, mes filles, non. Ce jour-ci, comme les autres, je passerai sur la place du Capitole, et si c'est à cette place que Dieu a marqué le terme de mes travaux, je serai fidèle à son appel, et il me trouvera prêt. N'oubliez pas non plus que je vous attends à l'église, et que c'est le saint jour où les chrétiens doivent se réunir à Dieu par la sainte cérémonie de la communion, et resserrer ainsi le lien sacré qui les attache les uns aux autres.

Saturnin se leva après avoir prononcé ces paroles. Il reçut des mains des jeunes filles la blanche robe de lin qu'il devait revêtir, et il sortit de la chaumière au moment où le jour allait poindre.

Aux premières lueurs blanchâtres qu'il répand sur la terre, Saturnin put remarquer un homme qui se glissait avec précaution le long de la haie qui bordait le jardin qu'il venait de traverser. Saturnin s'en étonna, mais il ne chercha point à savoir quel était cet homme, et celui-ci disparut bientôt à travers les maisons répandues sans ordre sur la rive du fleuve.

II

Cet homme qui s'échappait ainsi dans l'ombre, était Cilo, à qui les dernières paroles de Saturnin avaient inspiré un projet qu'il brûlait de mettre immédiatement à exécution. Pour arriver à son but il quitta cette espèce de faubourg qui n'était habité que par des bateliers et des pêcheurs, et se rendit dans une autre partie de la ville qui n'était guère occupée que par des tisserands.

Il existe entre les hommes qui vivent du travail de leurs mains une différence qui s'est fait tellement remarquer à toutes les époques, qu'elle doit tenir à l'action constante des travaux auxquels ils se livrent. Ainsi il est remarquable combien tous ceux dont le métier a besoin d'un emploi violent des forces physiques, sont presque toujours d'un caractère plus fort, mais à la fois plus modéré que ceux qui ne doivent leur vie qu'à un travail sédentaire.

En même temps que les premiers épuisent pour ainsi dire dans cette fatigue corporelle la plupart des principes des mauvaises passions, les autres voient se développer dans le repos de leur corps les désirs ardents et effrénés. Si quelquefois la brutalité devient le partage des premiers, les mœurs les plus dissolues s'emparent toujours des autres.

La science morale a voulu expliquer ce phénomène par l'isolement où se trouve le plus souvent le laboureur ou le batelier durant ses travaux, isolement qui amène presque toujours une méditation qui porte aux saines pensées; tandis que les ouvriers enfermés dans un atelier voient se détruire en eux, par la discussion perpétuelle que leur réunion fait naître, les principes qui devraient les diriger.

L'art médical nous semble avoir mieux expliqué ce résultat par le fait du développement des forces musculaires

chez les uns, qui finissent par absorber la partie sensible de l'homme attaché à de rudes fatigues, et par l'excitation du système nerveux produite par l'état sédentaire chez les autres. Les forces, loin de s'accroître par le travail, diminuent sensiblement dans les ateliers, et finissent par produire ces populations étiolées, hâves, débiles, mais chez lesquelles les passions de toute sorte s'enflamment avec une rapidité effrayante.

Quelle que soit la véritable raison de ce fait, il a été constaté dans presque tous les siècles ; et si Pausanias désignait le quartier des tisserands à Athènes comme celui où les mauvaises mœurs étaient arrivées à des excès que nous n'oserions raconter, Cilo savait aussi qu'il trouverait les mêmes dispositions parmi les mêmes hommes.

En même temps il faut ajouter à cette observation que les idées religieuses ont bien plus de prise sur les hommes dont la vie dépend d'un orage où d'un beau jour, que chez ceux qui en peuvent froidement calculer les probabilités à la mesure de leur travail. Le batelier, le pêcheur, le laboureur, dont la richesse ou la pauvreté descend pour ainsi dire du ciel avec le vent, la pluie et les rayons du soleil, sont naturellement portés à tourner leurs regards vers ce grand inconnu qui habite cette haute sphère. Le tisserand ou le fileur, qui apprécient ce que chaque minute leur rapportera nécessairement, selon qu'ils voudront l'employer, semblent pouvoir se passer du secours d'en haut, et c'est presque toujours en eux-mêmes qu'ils mettent leur foi.

Dans ces dispositions communes à tous les siècles et à tous les hommes, on doit comprendre que la religion nouvelle eût fait plus de progrès parmi cette classe du peuple forte et laborieuse, et pour ainsi dire toujours en contact avec le Ciel, que parmi ceux qui n'attendaient rien de lui, pas même la chaleur qui était contraire à leurs travaux, car les tisserands travaillaient dans des espèces de caves.

Cilo ne se donnait pas sans doute toutes ces raisons pour se rendre au quartier des tisserands ; mais il savait que c'était là qu'étaient les hommes turbulents, querelleurs, pour qui le désordre était un appât invincible ; il gagna donc une autre partie de la ville de Toulouse et se rendit dans une auberge, ce que nous nommons un cabaret, où déjà se trou-

vaient réunis la plupart des hommes dont il croyait avoir besoin.

Au moyen de quelque argent qu'il dépensa, Cilo eut bientôt lié connaissance avec eux. D'ailleurs, cet être difforme et débile, qui eût été ailleurs un objet de mépris et de dégoût, se trouva en compagnie d'hommes débiles et disgraciés comme lui, et à qui la haine de toute existence forte et vivace devait être naturelle. Ils s'entendirent donc bientôt, et chacun se plaignant de la misère du temps, plainte éternelle, éternellement vraie, Cilo assigna à cette misère des causes qui furent approuvées avec joie; car elles emportaient avec elles des motifs nouveaux de haine et des besoins de vengeance.

— Il n'est pas étonnant, disait-il, que les étoffes précieuses ne se vendent plus et que le commerce qui vous fait vivre soit si près de sa ruine. Voyez, tous nos magistrats réduisent leur dépense; chacun semble être satisfait d'un vêtement de bure ou de drap; la pourpre et la soie ne se voient presque plus que dans les cérémonies publiques : et pourquoi cela? parce qu'il plaît à quelques misérables qu'on appelle chrétiens d'exalter la pauvreté comme une vertu, et l'abstinence de toutes choses comme le premier mérite d'un homme.

Les ouvriers qui écoutaient cela, les coudes appuyés sur la table où Cilo leur avait fait servir du vin, approuvèrent ce raisonnement, et le misérable continua.

— Ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce mal qui menace de réduire à la misère la plus cruelle une grande partie du peuple, et assurément la meilleure, vous tous, mes amis; ce qu'il y a de plus triste, dis-je, c'est que cet état de choses n'est dû qu'à l'influence d'un seul homme dont il serait si facile d'obtenir justice.

On regarda Cilo avec étonnement et on lui demanda le nom du magistrat qui était coupable.

— C'est moins que cela, dit Cilo, c'est un aventurier qui depuis sept ans s'est établi dans cette ville. J'en appelle à vous tous qui l'habitez depuis longues années; quel était le nombre des chrétiens à Toulouse à l'époque où il y est arrivé? Ce nombre se bornait à quelques misérables du port, ces bêtes brutes, sans intelligence, qui ne savent que manier

une rame ou soulever un fardeau. A cette époque ce qu'étaient les chrétiens devait vous importer peu; mais aujourd'hui, grace à l'effronterie de ce Saturnin, les plus nobles familles et les plus riches écoutent ses préceptes et les mettent en pratique. Quelques-uns ne craignent pas de le dire publiquement; le plus grand nombre n'ose encore professer tout haut la foi nouvelle; mais ceux qui ne s'en vantent pas dans leurs paroles le témoignent par leurs actions. Que sont devenues les splendides réunions, où chacun luttait de luxe et d'élégance? Ah! c'était alors le bon temps. Quelques heures par jour d'un travail facile vous assuraient un digne salaire; tandis que maintenant vous voilà levés avant le soleil pour mettre vos métiers en mouvement, pour fabriquer des marchandises dont vous ne trouverez peut-être pas la vente.

— C'est vrai, c'est vrai! dirent quelques voix; si les riches se font chrétiens, que deviendrons-nous?

— Ce que vous deviendrez, reprit Cilo, je l'ignore; mais je puis vous dire qu'une nouvelle misère vous menace, et que la dernière ressource qui vous reste est près de vous échapper.

— Parle, parle! s'écria-t-on de toutes parts.

— Ce que je vais vous dire, reprit Cilo, est certain, et d'ailleurs vous pourrez en être témoins aujourd'hui même.

— Qu'est-ce donc, qu'est-ce donc? s'écria-t-on de tous côtés.

Cilo connaissait le pouvoir d'une attente adroitement aiguisée, mais à laquelle on ne donne pas cependant le temps de se fatiguer. Il se leva donc de son siége, et, s'appuyant sur la table de manière à se placer presque au centre de ses auditeurs, il leur dit d'un ton animé et d'une voix qu'il rendit familière comme s'il parlait à des amis :

— Voyons, camarades; qui est-ce qui vous achète encore vos précieuses étoffes, et quels sont les hommes qui les paient encore d'une manière convenable? Ce sont les prêtres de nos dieux, à qui le luxe des cérémonies commande les vêtements les plus riches.

— C'est vrai... c'est vrai! répétèrent les tisserands.

— Quelques autres aussi éprouvent le besoin de vos travaux : ce sont les hommes qui, fidèles à nos dieux, les ho-

norent en paraissant richement vêtus, aux sacrifices et aux cérémonies; mais que deviendrez-vous si ces cérémonies disparaissent, ou si elles ne sont plus qu'un objet de risée et de mépris?

— C'est impossible ! s'écria-t-on de tous côtés.

— Ah! vous croyez cela; mais ne savez-vous pas que, depuis quelque temps, les oracles se taisent, que c'est vainement que les prêtres les consultent, et que les dieux restent muets?

— Oui, on a entendu parler de ça, et ç'a été toujours le présage de quelque grande calamité.

— Vous savez aussi qu'aujourd'hui on prépare des sacrifices importants à Diane et à Jupiter, pour détourner leur colère. On espère que le sang répandu sur leurs autels les apaisera; il n'en sera rien, car on laisse vivre un homme qui s'est vanté de les faire taire.

— De faire taire les dieux?

— Oui, et cet homme est Saturnin; il a juré par les plus exécrables serments de passer aujourd'hui sur la place du Capitole et d'arrêter, au moyen des charmes coupables qu'il possède, la voix de vos oracles.

On se regarda avec étonnement, et on allait s'informer de Cilo des moyens par lesquels il avait appris ce secret, lorsque, prévenant une questions qui l'eût embarrassé, il ajouta avec rapidité :

— Du reste je vous l'ai dit, vous en serez témoins si vous le voulez; allez au temple et remarquez si, lorsque cet homme passera, il n'arrivera pas quelque chose d'extraordinaire.

— Et si ce maléfice arrive, est-ce que nos prêtres ne puniront pas cet homme?

— Et comment voulez-vous qu'ils le punissent? n'a-t-il pas su gagner la protection des magistrats? Sans doute, si les prêtres étaient assurés d'un appui tel que le vôtre, ils oseraient tenter de débarrasser la ville de ce misérable; mais vous ne voudrez pas leur venir en aide.

— Toujours, toujours, s'écria-t-on! nous serons sur la place du Capitole à l'heure dite, nous y serons nombreux, nous y serons tout prêts.

Peu à peu les menaces contre Saturnin se mêlèrent à ces

promesses, et l'excitation produite par le vin et les discours de Cilo alluma dans le cœur de ces hommes une colère qu'ils eurent bientôt répandue parmi tous ceux du quartier.

Dès que Cilo les vit dans les dispositions qu'il croyait favorables à ses projets, il quitta le quartier des tisserands et se rendit dans la demeure du grand-prêtre de Jupiter.

Celui qui occupait cette charge était un homme qui avait rempli dans la colonie les fonctions de questeur et celles de sévir, grâce à la noblesse et au crédit de sa famille; mais son incapacité l'en ayant fait reconnaître indigne, on l'avait décoré d'un titre religieux, afin de satisfaire sa vanité. Mais le grand-prêtre, il se nommait Laërte, était mécontent de son partage; ses fonctions ne rapportaient, à vrai dire, aucune autorité réelle, et il était jaloux de celle qu'il voyait exercer, autour de lui, par des hommes d'une moindre importance. Il avait essayé de s'attirer les suffrages du peuple par la pompe des sacrifices qu'il offrait aux dieux, mais les temples n'en demeuraient pas moins déserts, et s'il avait fait taire les oracles divins, ce n'était que pour faire comprendre que les dieux étaient irrités du peu de cas qu'on faisait d'un homme comme lui.

Lorsqu'on lui annonça la visite de Cilo, Laërte venait de régler les dernières dispositions des cérémonies qui devaient avoir lieu. Ce jour-là les dieux devaient se manifester; des augures favorables avaient annoncé depuis quelque temps qu'ils étaient sensibles aux offrandes de leur grand-prêtre, et l'oracle devait parler de façon à faire entendre au peuple que Laërte était un homme agréable au ciel, et que les affaires qui lui seraient confiées par le vote de ses concitoyens seraient protégées par les divinités.

Il fallut que Cilo changeât tous les plans formés par Laërte, mais l'esprit subtil et délié de cet homme appliqué à la lourde intelligence de Laërte, fit sur lui l'effet du levier attaché au flanc d'une pesante machine, il le fit tourner sans effort.

D'abord il lui persuada qu'il était l'amour du peuple, qui supportait avec impatience l'administration d'hommes qui avaient usurpé la place que seul il était digne d'occuper.

Il lui dit ensuite pourquoi ces hommes, en protégeant les progrès de la foi nouvelle, étaient devenus abominables à

leurs concitoyens. Il répéta à Laërte, sous toutes les formes possibles, que le peuple n'avait d'espérance qu'en lui et qu'il était prêt à lui en donner un puissant témoignage, si lui-même voulait le provoquer. Il lui raconta ce qu'il avait déjà répandu, parmi les tisserands, des propos de Saturnin et de l'insolence avec laquelle il se vantait de faire taire les dieux.

A ces paroles Laërte sourit avec la suffisance qui ne manque jamais à la sottise, et lui répondit :

— Les dieux parleront quand je voudrai.

— Qui en doute? reprit Cilo. Mais si les dieux parlent, le peuple les croira apaisés, et il ne s'alarmera plus ni des actions de ce Saturnin, ni de celles des hommes qui le protègent; mais s'il était vrai, comme il l'a dit aujourd'hui, que les dieux gardassent le silence devant lui, alors le peuple ne douterait plus du pouvoir ennemi de cet homme; il en serait bientôt puni, et, une fois la colère du peuple lancée contre Saturnin, il n'est pas douteux qu'il n'enveloppât dans sa vengeance les protecteurs avec le protégé.

Cette espérance parut sourire à Laërte, et il fit appeler celui qui présidait à l'ordre des sacrifices, et lui donna de nouvelles instructions. Ce n'est pas que Laërte partageât les espérances que Cilo cherchait à lui inspirer; mais dans sa vanité, il était flatté d'être, à quelque titre que ce fût, le mobile d'une démonstration populaire; et, sans compter pour rien l'innocence de l'homme qu'il allait exposer à la fureur des misérables excités par Cilo, sans s'occuper des malheurs que pouvait entraîner un mouvement si nombreux et qu'il était incapable de modérer, il entra dans les vues du délateur.

Celui-ci aimait le mal avec passion, et, entre une bonne action et une mauvaise, il eût toujours préféré la mauvaise; mais cependant il ne voulait pas que sa méchanceté restât stérile et ne lui rapportât que la haine de ceux qu'il sacrifiait et le mépris de ceux qu'il croyait servir. Quand il vit Laërte engagé à faire réussir le plan qu'il avait formé contre Saturnin, il aborda la question de la récompense qu'il avait méritée. La réponse de Laërte fut telle que Cilo l'avait prévu, mais non point telle qu'il lui convenait de l'accepter.

— Tu auras, lui dit le grand-prêtre, les biens de celui que tu as dénoncé.

— D'abord, répliqua Cilo, les biens que possède Saturnin se bornent à la misérable maison qu'il habite et à la masure qu'il a décorée du nom de temple, et ce serait une récompense peu digne du service que je viens de te rendre; mais tu oublies que cette récompense même me serait refusée. Ce n'est pas ici une accusation légalement portée devant les magistrats, et de laquelle naît un jugement qui condamne le coupable à payer le prix de la délation; c'est une tout autre affaire. Le peuple peut mettre Saturnin en pièces et démolir sa maison et son église sans qu'il m'en revienne une obole et sans que je puisse rien demander. C'est donc de toi seul que je puis recevoir ce qui m'est dû.

— Je comprends cela et je n'y avais point réfléchi, dit Laërte; mais alors je ne vois plus quel est mon intérêt à laisser éclater cet orage lorsque je puis le prévenir.

— Quel intérêt? reprit Cilo; mais si celui qui t'a montré au peuple comme sa seule espérance retournait vers lui et disait : que c'est toi seul qui fais taire les dieux et que c'est pour ton ambition; s'il lui apprenait qu'au lieu de le servir, lorsqu'il veut te débarrasser d'un concurrent qui appelle à lui tous ceux qui brûlent de se dévouer à toi, tu faiblis et cherches un prétexte pour abandonner sa cause et la tienne; crois-tu que ce peuple volage ne se tournerait pas bientôt vers ce Saturnin qui prêche sans cesse que les hommes de rien sont les seuls honorables? Ne vois-tu pas que ce peuplè lui portera les hommages que tu ne veux pas acheter par le plus léger sacrifice? qu'incessamment ce Saturnin arrivera aux charges que tu mérites, et ajoutera à l'humiliation que tu éprouves de te voir préférer des hommes qui n'ont ni ta naissance, ni ta fortune, ni ton savoir, l'humiliation de voir arriver un misérable étranger qui se rira de toi lorsqu'il sera enfin sur le tribunal où tu devais siéger?

— Mais qui peut dire cela au peuple? reprit Laërte tout stupéfait.

— Moi, répondit insolemment Cilo; moi, qu'il a chargé de venir vers toi et qui dois lui apporter ta réponse. Penses-tu donc que j'aurais osé t'aborder si je n'avais été l'interprète de la population?

Laërte ouvrit de grands yeux, étonné, même au milieu de sa sottise, d'avoir été sans qu'il s'en mêlât l'objet de l'attention du peuple. Cet étonnement passé, il prit un air d'importance ridicule et répondit à Cilo :

— Et peux-tu me nommer les honorables citoyens qui ont ainsi compté sur moi ?

— Cela sera-t-il prudent, répondit Cilo, lorsque rien ne me témoigne encore que tu approuves leurs projets et que tu leur prêteras ton aide ?

— Et comment puis-je le leur apprendre ?

— Ils croiront à la parole que je leur en donnerai.

— Vraiment ! Eh bien, je t'autorise à leur dire ce que tu croiras convenable.

Laërte avait prononcé ces mots comme devant conclure son entretien avec Cilo. Mais celui-ci, au lieu de sortir, comme Laërte s'y attendait, resta debout devant le grand-prêtre, qui lui demanda ce dont il avait encore besoin.

— J'ai encore besoin, répondit Cilo, de pouvoir dire à ceux qui m'envoient : Non-seulement Laërte approuve vos projets, mais encore il ne veut pas que le service que vous allez lui rendre reste sans récompense, et voici ce qu'il m'a chargé de vous remettre. Si je pouvais parler ainsi et ouvrir une bourse comme celle que je vois sur cette table et la distribuer à mes auditeurs, ils ne douteraient plus de tes intentions, et tu serais non-seulement l'honnête et le vertueux Laërte, tu serais le divin Laërte ; et qui sait jusqu'où pourrait te pousser la faveur populaire exaltée par ce léger sacrifice ? Le divin Jules César, qui fut comme toi grand-prêtre de Jupiter, n'obtint pas autrement le consulat qui lui fut tant de fois décerné, et s'il arriva à être dictateur, l'argent qu'il répandit fut son premier mérite.

La folie des espérances qu'on peut inspirer à un sot va toujours au delà de ce que les hommes ordinaires peuvent imaginer. Il n'y a que l'astuce de ces misérables qui font commerce de flatterie qui sache qu'il n'en existe pas de si grossière qui ne soit douce à celui qui l'écoute. Ces mots de consul et de César étourdirent Laerte. Il regardait Cilo comme le seul homme qui lui eût rendu la justice qui lui était due, et il s'écria dans un moment d'enthousiasme :

— Tu es l'homme que je cherchais. C'est un dieu qui t'a

fait lire dans ma pensée. Ces habitants de Toulouse sont de stupides animaux qui ne mesurent les hommes que sur les misérables actes d'une magistrature rétrécie. Ils sont incapables de comprendre le génie d'un homme qui peut paraître inhabile à tenir le compte des dépenses d'une ville, mais qui saurait gouverner un empire.

— Et tu es l'homme que je soupçonnais aussi, s'écria Cilo de son côté. Voilà longtemps que je t'observe; voilà longtemps que je te vois marcher dans tes projets de grandeur. Avec le misérable pouvoir qu'on t'a laissé dans les mains, tu es déjà parvenu à fixer tous les regards sur toi. Le silence des dieux, qui est ton ouvrage, a jeté l'épouvante dans Toulouse : juge, si tu avais un pouvoir plus direct, si tu disposais des légions ou des charges de la colonie, de ce que tu pourrais faire avec de tels moyens, lorsque tu as déjà tant fait sans autre ressource que ton génie. O Laërte, ne laisse pas échapper la gloire qui t'attend : c'est aujourd'hui le jour, ou jamais, d'y arriver. Je t'en supplie au nom du peuple, montre-lui qu'il t'a justement apprécié.

— Va donc, dit Laërte en prenant la bourse sur la table où elle se trouvait et en la donnant à Cilo; ajoutes-y encore ces présents, reprit-il en choisissant quelques joyaux dans une riche cassette où était religieusement enfermée, selon la coutume, la première barbe de Laërte et ce qu'il possédait de plus précieux. Va, et compte qu'aux jours de ma fortune je n'oublierai pas celui qui le premier a reconnu l'injustice de mes concitoyens envers moi.

Cilo s'éloigna aussitôt, mais il ne retourna point parmi les tisserands; il se retira dans la maison qu'il habitait et dans laquelle il enfouit l'or et les présents qu'il venait de recevoir. Il riait encore de la sottise de Laërte, lorsque la cupidité lui fit venir la pensée qu'il n'avait pas tiré de cet homme tout ce qu'il pouvait en avoir. Cilo se répéta tellement que Laërte devait lui rapporter plus qu'il n'en avait reçu, qu'il se mit en quête de nouveaux moyens de le mettre à contribution. Mais il n'en put découvrir aucun de pousser cet homme à de plus grands sacrifices que ceux qu'il avait déjà faits, et peu à peu il arriva à concevoir l'idée d'exploiter contre lui les projets qu'il lui avait lui-même suggérés. La chose était possible : il suffisait d'une dénonciation aux ma-

gistrats, et de leur prouver que Laërte fomentait la sédition parmi le peuple. Mais cette preuve, difficile à fournir si la dénonciation arrivait avant qu'il se passât rien d'extraordinaire, devenait inutile lorsque la révolte aurait eu lieu. Cilo ressortit donc de sa maison, en se réservant d'agir selon les circonstances, et de choisir l'instant favorable pour perdre Laërte, du moment qu'il se serait compromis.

Il existe des caractères qui ont besoin d'être expliqués. Celui de Cilo calculant froidement ce que pourrait lui rapporter la mort de Saturnin, et plus tard peut-être celle de Laërte, paraîtrait aussi invraisemblable qu'odieux, si l'histoire ne nous en donnait des exemples.

Sous le gouvernement des empereurs le peuple romain était arrivé à un si profond degré de démoralisation, que le métier de délateur était devenu un état qu'on professait ouvertement. Mais ce qui dépasse beaucoup toutes les idées qu'on peut se faire de cette époque, c'est que cet état continua même quand il ne rapporta plus rien.

Plus tard un édit, qui voulait extirper la délation, condamna à mort tout citoyen qui en dénoncerait un autre. Cela n'arrêta pas ce vice devenu une passion, un délire ; et on vit des hommes qui consentirent à payer de leur tête le mal qu'ils voulaient faire à leurs ennemis en les dénonçant. Cilo n'était peut-être pas de ces hommes ; mais on peut juger de la facilité avec laquelle il pouvait se décider à faire le mal, lorsqu'il y trouvait son profit, lorsqu'on pense que d'autres payèrent de leur vie ce bonheur de nuire.

III

Cependant le jour était venu ; et tandis que d'un côté l'étroite enceinte de l'église chrétienne se remplissait des fidèles, qui venaient célébrer la sainte Pâque, une multitude

considérable se pressait sur la place du Capitole, et aux portes du temple de Diane et de Jupiter. Mais l'aspect que présentaient ces deux réunions était bien différent. Dans la première c'était un recueillement solennel, un humble silence, des vêtements pauvres, mais proprement et décemment portés ; dans la seconde, une turbulence excessive, des cris insultants, des haillons étalés avec impudence.

Déjà les chrétiens voyaient se passer l'heure où leur évêque eût dû être arrivé, et, loin de murmurer de ce retard, ils ne faisaient que s'en alarmer. Le peuple, amassé sur la place du Capitole, montrait moins de patience, et appelait à grands cris le moment de la cérémonie.

Enfin les portes du temple s'étant ouvertes, une partie de la foule s'y précipita, et une autre partie resta sous le péristyle, et se répandit aux environs de la place. On pouvait facilement prévoir que le sacrifice ne devait pas s'accomplir dans le temple. Bientôt, et lorsque les prêtres se furent rangés autour de l'autel, on vit entrer par une porte latérale les sacrificateurs conduisant deux taureaux à l'œil sanglant, et que les entraves dont on les avait chargés contenaient à peine.

On adressa aux dieux les invocations accoutumées, et Laërte, ayant levé le long bâton d'ivoire qu'il tenait à la main, un sacrificateur frappa le premier taureau avec une lourde massue, et un second lui enfonça au côté gauche du cou un large coutelas d'airain : le sang qui coula de la blessure fut recueilli dans un vase sacré, et répandu sur l'autel des dieux.

A ce moment le temple gémit dans ses entrailles, les larges bouches d'airain que les prêtres savaient habilement ménager dans les piédestaux des statues rendirent un son formidable.

— Les dieux sont apaisés, et les oracles vont parler ! s'écria Laërte.

Puis le bruit recommença avec plus de violence. Toutefois, loin de produire la sainte terreur qui suivait d'ordinaire ce présage de l'approche du dieu, il sembla exciter un vif désappointement parmi ce peuple. Le fracas continuait, et les murmures de la foule s'y mêlaient, lorsque tout à coup,

et comme si un prodige s'était opéré, tout ce fracas cessa subitement, et la consternation se peignit sur le visage des prêtres.

— Il y a des sacriléges dans ce temple! s'écria Laërte.

— Non pas dans ce temple, reprit dans la foule une voix que Laërte reconnut, mais près de ce temple.

En effet, Saturnin venait de paraître sur la place du Capitole, suivi de deux diacres. Il était revêtu, par-dessus sa robe brune, de la tunique blanche que Valérie et Sidonie lui avaient préparée, et tenait dans sa main le bâton recourbé qui montrait qu'il était pasteur d'un nombreux troupeau de fidèles.

L'avertissement céleste qu'il avait reçu, avait prêté à sa physionomie, d'ordinaire noble et modeste, une assurance triomphante qui se traduisit facilement aux yeux de la foule en arrogance insolente.

Il est facile d'expliquer, par des considérations morales, comment de bonne foi ces premiers apôtres de la religion croyaient sincèrement recevoir du ciel des avis qui ne leur venaient que de la terre. Dans les heures où, rendus à la vie commune, ils se trouvaient en contact avec leurs concitoyens, ils apprenaient les choses ordinaires qui se passaient autour d'eux; des mots recueillis çà et là les avertissaient des fâcheuses dispositions du peuple à leur égard; des conseils leur étaient donnés, d'éviter ou d'arrêter son mécontentement; on rappelait à leur souvenir l'exemple de chrétiens qui avaient péri pour avoir voulu le braver; puis quand ces hommes, l'esprit tout plein de ces avis, rentraient dans leur solitude et exaltaient leurs pensées par la contemplation, le souvenir de tout ce qu'ils avaient entendu se mêlait à cet appel extatique fait à la divinité, et il se trouvait qu'ils prêtaient au Très-Haut une pensée qui avait pris racine en eux-mêmes.

Saturnin, lorsqu'il passa sur la place du Capitole, se croyait donc sûr de marcher à une grande épreuve, et le courage avec lequel il venait l'affronter témoignait assez de la foi qu'il avait dans la religion qu'il professait.

A peine les premiers de la foule, qui étaient au pied des degrés qui précédaient le temple de Jupiter, eurent-ils aperçu Saturnin, qu'ils s'écrièrent d'une commune voix :

— Voilà le sacrilége!... c'est lui, c'est Saturnin, dont les maléfices excitent la colère des dieux.

L'évêque dédaigna ces premiers cris et continua son chemin, en entonnant à haute voix les prières que jusque là il n'avait fait que murmurer.

Cette audace exaspéra le peuple, qui, se précipitant vers lui, le sépara de ses deux diacres, qui s'enfuirent et l'abandonnèrent lâchement; on le traîna aussitôt, et quoiqu'il ne fît aucune résistance, vers le temple de Jupiter, et on le força à y pénétrer. Une fois qu'il fut en présence des prêtres, on le laissa libre, et le peuple se rangea autour d'eux, montrant ainsi qu'il comptait assister à une espèce de jugement.

La majesté sainte et puissante qui rayonnait sur le visage de Saturnin imposa d'abord aux prêtres; mais le regard de mépris qu'il jeta sur eux et sur les dieux qu'ils venaient d'invoquer excita leur colère; et Laërte, s'adressant à l'apôtre, lui dit :

— C'est donc toi dont les sacriléges excitent la colère des dieux et les rendent insensibles aux prières que nous leur adressons?

— Eh bien! si tes dieux sont irrités, que ne me punissent-ils, et pourquoi la foudre de votre Jupiter ne m'a-t-elle pas déjà frappé? mais je les brave, et je défie leur puissance infernale.

En disant ces paroles Saturnin fit le signe de la croix, car il ne se croyait pas en présence d'idoles insensibles, comme nous pourrions le supposer; les statues de la théogonie olympienne étaient pour les premiers chrétiens les images des démons, qui voulaient combattre la religion du Seigneur. En présence des singulières divinités auxquelles la superstition antique avait sacrifié, une telle opinion n'avait rien d'extraordinaire, et les autels dressés à la colère, à la peur, à la débauche, pouvaient passer pour des hommages au démon du mal.

Laërte en voyant ce signe de croix, devant lequel le temple était demeuré silencieux, après la manière dont Saturnin avait défié la colère de Jupiter, s'écria aussitôt :

— Voilà par quels charmes les magiciens comme toi imposent silence aux dieux! mais ce triomphe ne sera pas long, et tu vas leur rendre hommage.

— Comment veux-tu que je rende hommage à des dieux que je fais taire? c'est plutôt à eux à s'humilier devant moi.

La réponse de Saturnin, son audace à part, était d'une trop évidente logique pour qu'elle n'embarrassât pas un homme plus habile que Laërte : il ne répliqua donc rien à l'argument; mais, saisissant sur l'autel le couteau ensanglanté, il le présenta à Saturnin, en lui disant :

— Immole ce taureau, sacrifie aux dieux, ou redoute leur colère et la nôtre.

— J'ai déjà bravé la colère de tes dieux, et je méprise la tienne, répondit Saturnin en repoussant le couteau.

— Frappez le chrétien, et qu'il meure! s'écria-t-on de tous côtés.

Laërte tenait le couteau; et excité par les cris de la foule, il frémissait de la position où il s'était placé; il n'eût pas osé tuer Saturnin; un pareil meurtre l'épouvantait. Cependant les cris continuaient.

— Frappe... frappe!... criait-on.... Ce sera un sang plus agréable à Jupiter que celui de mille taureaux.

Laërte incertain ne sut que recommencer ce qu'il avait déjà dit, et répéta à Saturnin, en lui présentant encore le couteau sacré :

— Sacrifie cette victime à Jupiter; il y va de ton salut.

Cette demande de Laërte était faite pour lui-même presque autant que pour Saturnin, et dans ce moment l'apôtre lui eût rendu un service signalé, en le débarrassant de la position où il se trouvait placé en face du peuple.

Mais Saturnin repoussa encore le couteau avec plus de mépris que la première fois, et en prononçant quelques paroles que les murmures du peuple ne permirent pas de distinguer.

Les cris de mort recommencèrent avec plus de force; et déjà il s'y mêlait des menaces contre l'hésitation de Laërte, lorsqu'une voix glapissante, et qui sortit de derrière une colonne, donna un avis qui mit fin à toutes les irrésolutions :

— Changez les rôles, cria-t-elle : que le sacrificateur qui refuse devienne la victime, et la victime le sacrificateur; attachez Saturnin à la queue du taureau.

Ces paroles étaient à peine prononcées que Laërte, qu'elles tiraient d'embarras, s'écria :

— Les dieux ont dicté ce conseil : qu'il soit suivi !

Aussitôt la foule se précipita sur Saturnin et le renversa par terre ; celui-ci ne fit aucune résistance, et se mit simplement à réciter tout haut les saintes prières qu'il avait interrompues. La foule, occupée à attacher Saturnin et à maintenir le taureau que ce tumulte et ces acclamations rendaient plus furieux, ne s'aperçut pas que celui qui avait donné le conseil, et qui n'était autre que Cilo, s'échappait du temple. Bien que les apprêts d'un pareil supplice dussent être bien courts, ils furent encore assez longs pour pouvoir faire fléchir un courage moins résolu que celui de Saturnin.

D'un autre côté, Laërte, épouvanté de cette exécution dont l'aspect le faisait frémir, maintenant qu'il l'avait sous les yeux, s'approcha encore une fois de Saturnin en l'exhortant à sacrifier à Jupiter.

— Non, non ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Arrêtez, reprit Laërte, il a consenti.

— Non, non ! répéta-t-on encore avec fureur.

— Arrêtez, arrêtez ! reprit Laërte, tandis qu'un tisserand, serrant le dernier nœud de la corde, s'écria :

— Place, gare le chrétien !

— Oui, place, dit Saturnin, c'est mon triomphe qui commence.

— La foule s'ouvrit et le taureau bondissant s'élança du côté de la porte. La tête du malheureux Saturnin se fracassa, dès les premiers bonds, aux angles de pierre des degrés du temple, et son supplice fut moins long que la multitude ne l'avait espéré. Il n'eut rien d'intéressant pour elle, le taureau s'enfuit en entraînant ce cadavre immobile ; elle ne put se repaître, ni des cris de la victime, ni de ses convulsions, ni de cette atroce et furieuse agonie qu'elle avait espérée.

Toutefois la foule suivit, pendant quelque temps, la course du taureau ; mais le spectacle qu'elle s'était promis ne présentant rien d'attrayant à sa férocité, elle l'abandonna peu à peu. Enfin lorsqu'au détour d'une rue la corde à laquelle était attaché le cadavre, engagée dans un amas de pierres et

de briques, se rompit tout à coup, il n'y eut plus personne ni pour relever le cadavre, ni pour l'insulter.

Le peuple était revenu presque tout entier sur la place du Capitole, et, mal satisfait de la vengeance qu'il s'était promise, il en cherchait une nouvelle.

La seule qui lui fût possible devait naturellement se présenter à cette multitude en délire.

Les cris de : Mort aux chrétiens ! circulèrent d'abord sourdement dans la foule, et bientôt éclatèrent avec violence ; et déjà les plus cruels, ou plutôt les plus exaspérés, se dirigeaient vers la petite église où l'on savait rassemblés les disciples de Saturnin, lorsque la place fut soudainement envahie par une troupe nombreuse de soldats qui repoussèrent le peuple, en ordonnant à tous les habitants de rentrer dans leurs maisons, sous peine d'être arrêtés et punis comme rebelles.

La passion qui animait la populace n'était que le fait d'une exaltation passagère mise en mouvement ; aussi s'arrêta-t-elle devant le premier obstacle qu'elle rencontra, et presque aussitôt on la vit se disperser avec épouvante de tous côtés.

On put remarquer une singulière chose dans cette circonstance.

Les chrétiens, avertis par d'autres magistrats de ce qui venait de se passer, et invités à se retirer chez eux, témoignèrent leur douleur par une courte prière, que d'un mouvement unanime ils adressèrent au Ciel en tombant à genoux ; puis, s'étant relevés, ils prirent silencieusement et à pas lents le chemin de leur demeure. Bien qu'ils pussent penser que les mêmes hommes qui venaient d'égorger Saturnin, se porteraient à des actes de violence s'ils les rencontraient ainsi dans les rues, aucun ne hâta le pas et ne sembla fuir sa destinée probable, ni les fils accompagnant leurs pères, ni les mères emportant leurs enfants, ni les jeunes gens conduisant leur sœur ou leur fiancée.

Il y avait, dans ces premiers élus de la religion du Christ, une puissance de foi qui ne les abandonna pas à ce terrible moment ; et ce fut un spectacle curieux que de voir, dans certaines rues, les meurtriers fuyant et se précipitant avec effroi dans leurs maisons, et leurs ennemis, marchant paisiblement et gravement au milieu d'eux, et laissant leur porte

ouverte comme pour dire à la persécution d'entrer, et qu'ils étaient tout prêts à la recevoir.

On a sans doute compris d'où venait ce secours, arrivé trop tard pour Saturnin, mais assez tôt pour prévenir un massacre, que l'ivresse du meurtre, si facile à exalter, eût rendu épouvantable.

A peine Laërte avait-il ordonné qu'on mît à exécution le conseil homicide qui avait été donné dans le temple par une voix inconnue, que Cilo s'était hâté de courir chez le sevir qui gouvernait la ville de Toulouse, et il lui dénonça Laërte comme venant d'ordonner le meurtre d'un citoyen, sans que celui-ci eût été accusé ou convaincu d'un crime, sans même en appeler à la justice des véritables magistrats.

Ainsi Laërte, déjà tout tremblant de ce qui venait de se passer, avait été grandement surpris de ne point entendre invoquer son nom par le peuple, comme Cilo le lui avait promis : il resta stupéfait lorsque, au milieu du temple où il était demeuré avec quelques prêtres, il vit s'avancer les licteurs qui l'arrêtèrent au nom des magistrats de la ville.

Cette surprise redoubla encore, lorsqu'on lui eut dit de quoi il était accusé, et qu'on lui montra le délateur, qui déclara se porter délateur en faveur de Saturnin. L'épaisse intelligence du grand-prêtre demeura confondue, et il se perdit à chercher les fils de cette trame dont il était enveloppé.

IV

Jusqu'à la fin de ce jour, cette ville, emprisonnée en elle-même, eut cet aspect morne qui est le partage du coupable après son crime. Ce fut partout une longue attente sans mouvement; on ne remarqua point que personne, enfermé

dans sa maison, reprit ses travaux. Persécuteurs et victimes ne s'entretinrent que du sort de Saturnin. La douleur des disciples s'augmentait de l'incertitude qu'ils éprouvaient relativement au corps de l'apôtre. Le regret des meurtriers s'augmentait de l'inutilité de leur meurtre, qui commençait à leur être démontrée.

On n'entendait guère dans les rues que le passage rapide de quelques cavaliers qui les traversaient en portant des ordres. Ce bruit, si isolé, si léger qu'il fût, jetait l'épouvante dans les maisons, chacun ignorant si ce n'était pas lui-même qu'on venait arrêter. La terreur fut si grande, que la nuit arriva sans que les fidèles pensassent à se rassembler.

Lorsqu'ils étaient dans l'église, fortifiés par la présence les uns des autres, ils auraient tous bravé la mort. Dans ce jour de sainte cérémonie, tant qu'ils étaient restés pour ainsi dire en présence de ce Dieu avec lequel ils allaient communier; le sentiment exalté du devoir religieux les avait élevés au-dessus des vaines craintes de la terre, et ce courage avait duré tant que le péril était resté le même et dans les mêmes conditions.

Une fois que chacun se trouva renfermé dans sa maison, ce sentiment commun, qui avait fait dominer le chrétien sur l'homme, s'affaiblit peu à peu. Dans la rue et en présence des persécuteurs, les forts avaient soutenu les faibles; dans l'enceinte du foyer et loin de tous les regards, ce furent les faibles qui firent plier les forts; et si une image nous est permise, ce ne fut pas en leur imposant leur volonté, comme celui qui courbe une tête sous son pied, ce fut en s'attachant à leur cou et à leurs mains, et en les priant à genoux. Ce furent les filles éplorées, les femmes et les petits enfants, qu'il fallait abandonner pour aller accomplir un nouveau devoir. Ailleurs le désespoir d'un père et d'une mère arrêtèrent les jeunes gens; partout il se trouva des sentiments de famille qui se firent écouter : et cependant il restait à tous ces malheureux un remords cruel dans le cœur. Après que leur saint évêque était mort pour eux, aucun n'osait aller s'occuper de ce qu'était devenu son cadavre; chacun espérait, sans oser le dire, que de plus dévoués rempliraient le devoir de tous, et demeurait inactif dans cette espérance.

Qu'était cependant devenu le corps de Saturnin ? Il gisait à la place où le taureau l'avait laissé. Ni amis ni ennemis n'avaient osé le relever. Le magistrat qui aurait dû prendre ce soin ne l'avait pas voulu. Relever ce cadavre, pour le faire inhumer honorablement, était une démonstration de blâme contre le peuple et d'estime pour les chrétiens, que ce magistrat n'eût pas osé tenter. Mais il n'eût pas osé davantage faire enlever ce cadavre pour le traîner aux gémonies ; car c'était s'associer au crime du peuple contre l'homme dont la vertu inspirait le respect à ceux qui n'y puisaient pas leur foi.

L'édile, en passant près de ce corps avec les licteurs qui l'accompagnaient, détourna la tête et pressa le pas. Il espéra que les chrétiens s'empareraient de ces mortelles dépouilles, qui devaient leur être devenues sacrées, s'épargna ainsi l'injure qu'il n'osait faire aux restes sanglants du martyr, et abandonna à d'autres le danger de lui donner une honorable sépulture.

Mais ce courage, sur lequel l'édile avait compté, eût laissé ce corps exposé aux outrages de ses meurtriers, s'il n'avait dû se rencontrer que parmi ceux chez qui on devait d'abord le supposer. Le courage avait déserté toutes les maisons où demeuraient des hommes forts et de nombreuses familles, il s'était réfugié sous l'humble toit de deux enfants presque abandonnés, sans parents, sans amis, sans affection : car ce n'est pas une affection que cet intérêt public qui s'attache à la vertu. Sans doute hors de la maison il fait bon vivre dans un air de considération qui élève l'âme et la réconforte ; mais passé le seuil, à l'heure où les douleurs et les joies parlent dans le cœur, il est triste et affreux de n'avoir à pleurer ni à sourire avec personne.

Croira-t-on que parce que Sidonie et Valérie étaient deux sœurs, chacune représentait pour l'autre cette affection nécessaire à la vie ? Il n'en était pas ainsi ; et c'est une contradiction étrange du cœur humain, qu'une union trop entière de deux vies, qu'une conformité complète de désirs, d'espérances, d'opinions, finit par produire une unité d'existence qui fait l'isolement à deux, et a besoin d'un appui comme si elle était seule.

Voilà comme étaient Sidonie et Valérie, un même mal-

heur, une même vertu, une même résignation, une même espérance, n'en avaient fait qu'une âme en deux corps. Aussi lorsqu'elles résolurent ensemble d'aller visiter les lieux où Saturnin avait subi son martyre, aucune ne s'arma du danger de l'autre pour essayer de l'arrêter; et comme Véronique était allée se reposer, rien ne les avertit qu'elles faisaient devant les hommes un grand acte de courage. Isolées en présence de Dieu, n'ayant que sa voix pour conseil, tout leur semblait facile, et elles sortirent de leurs maisons tristes, et plutôt calmes que fortes.

Après ce jour funeste la nuit était venue calme et belle; elle brillait de toute la lumière qui peut descendre du ciel à l'heure de minuit. La lune était au plus haut de sa marche, et rien n'agitait l'air qui semblait se reposer du tumulte du jour, rien ne troublait le silence qui avait succédé aux vociférations barbares du matin.

D'abord les deux jeunes filles marchèrent silencieusement à côté l'une de l'autre, et se dirigèrent vers la place du Capitole. Par une confiance dans les autres, égale à celle qu'elles avaient en elles-mêmes, elles s'attendaient à trouver beaucoup de leurs frères sur le chemin. Elles marchèrent ainsi longtemps, et, ne découvrant personne, elles commencèrent à s'alarmer; ce ne fut pas contre les disciples absents, ce fut contre leur propre lenteur.

— Nous sommes arrivées trop tard, dit Valérie, et nous ne verrons pas les restes du saint martyre qui s'est accompli aujourd'hui.

— Tu as raison, répondit Sidonie, hâtons-nous.

Elles pressèrent le pas en examinant si elles ne verraient pas sortir quelqu'un des maisons silencieuses devant lesquelles elles passaient, écoutant si elles n'entendraient point un pas furtif se pressant sur leurs pas, ou le devançant. Rien ne vint frapper leurs regards, rien n'arriva à leurs oreilles, et elles s'entre-regardèrent avec honte.

Ces deux seuls jeunes courages, qui osaient remplir la mission de tous, croyaient faire si peu de chose qu'ils n'osaient que s'accuser d'avoir manqué à ce saint rendez-vous.

Elles arrivèrent, sous cette impression de désespoir, jusque sur la place du Capitole. Les temples des divinités païennes la bordaient de tous côtés, et leurs blanches colon-

nades se dessinaient comme des rangées de fantômes aux regards des jeunes filles. Du reste, la place était déserte comme les rues, silencieuse comme elles.

Le cœur de Sidonie et de Valérie s'ouvrit un moment à la crainte. La solitude éclairée de la nuit est effrayante pour les plus fermes cœurs et pour les plus indifférents; devait-elle rester sans pouvoir sur de jeunes filles qui venaien pour ainsi dire continuer une lutte avec les esprits infernaux qui habitaient ces temples et qui étaient demeurés vainqueurs sinon de la foi, du moins de la vie de leur plus terrible antagoniste.

Ce qui soutint peut-être leur courage fut la faute dont elles s'étaient accusées. Dans l'opinion où elles étaient qu'elles avaient attendu trop tard pour participer aux honneurs funèbres que les chrétiens voulaient rendre à Saturnin, elles sentirent le besoin de racheter ce péché en s'unissant, autant que possible, au dévouement qui les avait précédées. Elles tentèrent donc de rejoindre leurs frères.

Une seule trace pouvait les guider dans la découverte qu'elles voulaient faire, c'était la trace du sang de la victime; elles savaient qu'elle était sortie, pour son triomphe, du temple de Jupiter, et montèrent intrépidement sur les marches de ce temple.

Sans doute leurs pieds tremblaient lorsqu'elles les posèrent sur la pierre détestée de ce temple sacrilége; mais lorsqu'à la clarté de la lune elles aperçurent les premières gouttes de ce sang précieux sur le marbre, une sainte inspiration les saisit, et il leur sembla que Dieu ne les abandonnait pas. Leur premier soin fut d'essuyer, avec les blanches toiles de lin dont elles s'étaient munies, ce sang qui ne devait pas être mêlé à la poussière et à la boue qui saliraient bientôt ces degrés; et elles continuèrent, s'étonnant qu'on leur eût laissé tant à glaner dans un champ où elles croyaient que les moissonneurs avaient passé.

Elles allèrent ainsi lavant chaque place, et recueillant de distance en distance des lambeaux de vêtements, des débris sanglants, d'affreux témoignages du supplice qu'elles n'avaient pas vu, mais qu'elles devinaient avec horreur.

Ce fut par cette trace où elles s'arrêtèrent souvent pour prier, et qu'elles parcoururent courbées et le plus souvent

se traînant à genoux, qu'elles arrivèrent à l'angle de la rue où était le cadavre de Saturnin. Et alors, le trouvant seul et abandonné, elles regardèrent avec stupéfaction autour d'elles, et puis se regardèrent avec confusion ; mais la confusion n'était plus pour elles. La confusion qu'elles éprouvèrent était pour les disciples de l'apôtre.

— Ainsi nul de nos frères n'est venu ? dit Sidonie.

— Mon Dieu, prenez-les en commisération, dit Valérie en levant les mains au ciel.

— Dieu les jugera dans le ciel, répondit sa sœur, et peut-être sa miséricorde trouvera-t-elle qu'ils ne sont pas si coupables que nous le pensons.

— Mais les hommes les jugeront sur la terre, et le mépris de leurs ennemis les frappera ; l'indignation de nos frères des autres contrées les rejettera comme indignes.

— Il n'en sera pas ainsi, ma sœur, dit Valérie, si Dieu nous donne la force d'enlever d'ici ce cadavre.

— Tu as raison, et c'est à nous de racheter le péché de nos frères. Notre dernier entretien avec ce saint ne semble-t-il pas nous avoir donné cette mission ?

— Ne prononce pas des paroles d'orgueil en ce fatal moment. Si c'est à nous que Dieu a réservé de remplir ce devoir sacré, c'est sans doute pour montrer quelle force il donne aux faibles, et combien ils deviennent puissants sous sa main.

Dans cette religieuse intention, ces deux jeunes filles essayèrent de soulever ce cadavre et de l'emporter ; mais la force leur manqua. Elles eussent pu peut-être, en s'attachant à la corde qui liait les pieds de Saturnin, le traîner derrière elles ; mais il leur eût semblé, malgré l'intention qu'elles avaient de le soustraire aux insultes de ses ennemis, que c'eût été continuer le sacrilége qui l'avait amené là.

Dans les cœurs où la foi domine, tout s'explique facilement en faveur de ce qui arrive. L'obstacle ne devient pas une impossibilité, mais un avertissement. Ainsi ces deux jeunes filles ne se désespérèrent pas de ne pouvoir enlever ce cadavre ; mais, avec la foi puissante qu'elles avaient de pouvoir tout ce que Dieu eût voulu, elles pensèrent qu'il ne voulait pas ce qu'elles ne pouvaient pas.

— Ma sœur, dit Valérie, ces restes sacrés doivent demeu-

rer ici ; ils y seront un témoignage plus auguste du saint martyre que Saturnin y souffrit.

— Oui, sans doute, reprit Sidonie ; mais doit-il y rester exposé aux vents, à la pluie, à l'insulte des passants, à la dent des chiens affamés ?

— Ne pouvons-nous lui creuser sa fosse à cet endroit ?

— Ne pouvons-nous lui élever son tombeau ? doit-il rester caché sous la terre ?

— C'est Dieu qui t'inspire, je l'espère du moins. Oh ! prions-le cette fois de nous éclairer et de nous prêter la force pour nous montrer qu'il agrée notre entreprise.

Elles s'agenouillèrent donc toutes deux, et, après une prière fervente, elles se relevèrent en silence.

Aussitôt elles prirent de leurs blanches mains et roulèrent avec effort, tout le long de ce cadavre, les pierres les plus lourdes et les plus égales qu'elles purent trouver dans les matériaux près desquels la corde du supplice s'était brisée. Elles bâtirent ainsi de chaque côté une espèce de petit mur, qui s'éleva bientôt aussi haut que le corps qu'elles voulaient cacher. Puis elles posèrent en travers les dalles légères qui devaient revêtir les murs de la maison à laquelle elles prenaient de quoi faire une tombe, et à force de travail elles recouvrirent complétement le corps du martyr. Elles chargèrent de pierres mal jointes la voûte grossière qu'elles avaient formée, elles en fermèrent les extrémités, et ne sentirent la fatigue de ce terrible labeur que quand il fut achevé.

— Maintenant, dit Sidonie, il faut nous retirer.

— Oui, reprit Valérie ; mais Dieu nous permettra de prendre un moment de repos et de le remercier de l'aide qu'il nous a donné.

L'ardeur qu'elles avaient mise à leur travail les avait empêchées de remarquer qu'un homme s'était glissé dans l'ombre, au coin opposé de la rue, et que là, caché parmi les pièces de bois qui étaient sur le sol, il les avait observées avec une persévérance égale à la leur.

Peut-être, quand le travail fut achevé, elles auraient aperçu cet homme ; mais dès qu'elles se furent assises près du simple monument qu'elles venaient d'élever, le sommeil les

gagna, et toutes deux s'endormirent la tête appuyée sur la pierre qui protégeait le saint martyr.

L'homme qui avait observé les jeunes filles était Cilo; il avait calculé qu'il se trouverait des chrétiens qui voudraient s'emparer du cadavre de Saturnin, et il était venu, comme le chasseur qui a laissé une proie pour tenter la faim des bêtes fauves, voir s'il ne trouverait pas quelques victimes à prendre à cet appât. Il n'aperçut que Sidonie et Valérie : c'était bien peu, mais c'était encore l'occasion d'une délation, et il y en avait de tous prix.

Dès que l'infâme les vit endormies, il courut donc chez le préteur et lui annonça ce dont il venait d'être témoin.

Celui-ci reçut cette dénonciation avec douleur, mais il n'osa la repousser : c'était une singulière servilité que celle des magistrats qui obéissaient aux misérables à qui il plaisait d'inventer un crime ou de le révéler. Le préteur appela donc ses licteurs et se dirigea vers l'endroit où était le corps de Saturnin.

Il n'y arriva pas le premier; déjà beaucoup de peuple entourait cet endroit sacré, les uns chrétiens, les autres partisans des dieux de l'Olympe; tous cependant immobiles et silencieux autour de cette tombe sur laquelle le sommeil de ces deux jeunes filles semblait veiller.

Le préteur, à ce spectacle, s'arrêta comme les autres; comme les autres il garda le silence, ne se sentant pas le courage de troubler ce saint sommeil : c'était une attente pleine d'admiration qui occupait tous les cœurs.

Enfin, les jeunes filles s'éveillèrent, et, s'étant levées, elles regardèrent tout le monde qui les regardait, et ne s'expliquant ni cette présence, ni ce silence, elles se tendirent la main, et, ne s'occupant pas du sort qui leur était réservé, elles marchèrent le front haut et les yeux baissés et reprirent le chemin de leur maison. La foule s'ouvrit devant elles, les chrétiens tombèrent à genoux, les païens découvrirent leur tête, le préteur les salua et les licteurs baissèrent leurs faisceaux.

Quelques jours après, une nouvelle voûte forte et cimentée recouvrait la voûte fragile élevée par la main des saintes Puelles (sanctæ Puellæ), car elles étaient devenues saintes aux yeux de tous. Quelques siècles après, une magnifique

église recouvrait encore ces deux voûtes et s'appelait l'église du Taureau, devenue aujourd'hui l'église de la Daurade : mais ni la voûte misérable ni la riche église ne gardèrent les restes de Saturnin; ils furent transportés dans l'église qui porte son nom et qui n'a que la moitié des souvenirs de ce glorieux martyr. L'autre moitié a été longtemps reléguée dans une pauvre chapelle, et peut-être ne reste-t-il plus à Toulouse aucune trace du culte que les fidèles avaient voué aux saintes Puelles.

FIN.

TABLE

LES CELTES

LES GAULOIS

LES ROMAINS

LES CHRÉTIENS

FIN DE LA TABLE.

